

ROMAN

Le danger est irrésistible



J. KENNER

TE DÉSIRER

Par l'auteur de la trilogie *Délivre-moi*

Michel
LAFON

J. KENNER

TE DÉSIRER

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anna Souillac

Michel
LAFON

Chapitre premier

Je sais exactement à quel moment ma vie a basculé. À l'instant précis où ses yeux ont croisé les miens et où je n'y ai plus vu le reflet insipide de l'habitude mais le danger et le feu, le désir et la faim.

J'aurais sans doute dû faire demi-tour. J'aurais sans doute dû m'enfuir.

Je ne l'ai pas fait. J'avais envie de lui. Plus encore, j'avais besoin de lui. De l'homme, et du brasier qu'il avait allumé en moi.

Et j'ai vu à son regard qu'il avait besoin de moi lui aussi.

C'est à ce moment-là que tout a changé. Moi, surtout.

Mais pour ce qui est de savoir si ce changement est une bonne chose ou non... ça, ça reste à voir.

Même mort, mon oncle Jahn avait un vrai talent pour organiser des fêtes.

Une foule éclectique de personnes en deuil peuplait son appartement avec vue sur le lac de Chicago. Et la majeure partie d'entre elles avait ingurgité suffisamment de bouteilles de vin de la fameuse cave de Howard Jahn pour que, quelle qu'ait été leur mélancolie, celle-ci se soit évaporée. Et cette veillée funéraire – ou cette réception, appelez cette soirée comme vous voudrez – n'avait rien de lugubre. Les politiciens se mêlaient aux financiers, qui se mêlaient aux artistes et aux universitaires. Tout le monde souriait, riait et trinquait.

Selon la volonté du défunt, il n'y avait pas eu d'enterrement formel. Juste ce rassemblement d'amis et de personnes de la famille, de nourriture et d'alcool, de musique et de rires. Jahn – il détestait le prénom de Howard – avait eu une existence pleine de vie, et il avait fallu attendre ce jour-là, celui où on l'enterrait, pour que cette vérité prenne tout son sens.

Bon sang, qu'est-ce qu'il me manquait ! Mais je n'avais pas pleuré. Je n'avais pas hurlé ni fulminé. Pour être honnête, je n'avais pas fait grand-chose ; je m'étais contentée de me laisser porter par les jours et les nuits, perdue dans une brume d'émotions. L'esprit amorphe. Le corps anesthésié.

Je caressai le pendentif de mon bracelet en argent et soupirai. Cela m'avait fait sourire quand il m'avait offert cette minuscule moto, un mois à peine auparavant. Je devais avoir seize ans la dernière fois que j'avais exprimé mon souhait de conduire une moto. Et cela faisait des années que je n'étais pas montée derrière un garçon, mes bras serrés autour de sa taille et les cheveux au vent.

Mais oncle Jahn me connaissait mieux que quiconque. Il avait toujours vu la fille cachée derrière le masque de princesse. Une fille qui avait été forcée d'élever des murs autour d'elle, mais qui rêvait toujours désespérément de s'évader, et n'avait au fond qu'une envie, enfiler un jean abîmé, un blouson en cuir élimé, et se lâcher un peu.

Ça lui arrivait parfois. Et parfois, ça ne finissait pas bien du tout.

Je resserrai mes doigts sur le pendentif et laissai le souvenir de Jahn m'envahir. Je le revis me tenir la main, me promettre de garder mes secrets pour lui. Je finis par en avoir les larmes aux yeux. Merde, il aurait dû être à mon côté. Les vagues de rires et de discussions qui emplissaient la pièce me donnèrent un peu la nausée.

Je savais bien que cette soirée était conforme à ses dernières volontés, mais je dus faire tous les

efforts du monde pour ne pas foutre des claques à ceux qui me prenaient dans leurs bras, me murmurant à l'oreille qu'il était mieux là où il était désormais, et affirmant que c'était déjà merveilleux qu'il ait eu une vie si bien remplie. Quel ramassis de conneries ! Il n'avait même pas soixante ans. Les quinquagénaires en pleine forme n'étaient pas censés tomber raides morts d'une rupture d'anévrisme, et il n'existait pas de formules de circonstance assez mielleuses pour me convaincre du contraire.

J'étais à cran et me surpris à me balancer d'un pied sur l'autre. Un bar se trouvait de l'autre côté de la pièce, et sciemment je m'en tenais aussi loin que possible. Parce qu'à ce moment-là, tout ce dont j'avais envie, c'était de sentir la tequila me brûler la gorge. De me laisser aller. D'exploser la bulle d'apathie qui m'entourait. De m'enfuir. D'avoir des sensations.

Mais ça n'arriverait pas. Je n'allais pas avaler la moindre goutte d'alcool ce soir. Après tout, j'étais la nièce de Jahn, ce qui faisait de moi une sorte d'hôtesse par défaut. Cela signifiait aussi que j'étais coincée dans cet appartement. Un appartement de quatre cents mètres carrés, certes, mais je jure que je pouvais sentir les murs couverts d'œuvres d'art se resserrer autour de moi.

J'aurais voulu grimper quatre à quatre les marches de l'escalier en colimaçon menant à la terrasse du toit. J'aurais voulu me pencher par-dessus la rambarde dans la nuit qui tombait. J'aurais voulu voler au-dessus du lac Michigan et du monde entier. J'aurais voulu casser des objets, hurler, entrer dans une colère noire et insulter ce putain d'univers qui m'avait arraché un homme aussi bon.

Merde. Je pris une grande inspiration et me tournai vers la vitrine contre laquelle je m'étais appuyée. Elle renfermait une boîte en verre et en chrome dans laquelle se trouvait un carnet aux airs de livre ancien. L'ouvrage à la couverture en cuir était une copie incroyablement bien faite d'un carnet de Léonard de Vinci, récemment découvert. Appelé Carnet de la créature, il contenait seize pages d'études d'animaux. Il était ouvert à la page du milieu, sur laquelle le maître, dans son jeune âge, avait dessiné un croquis éblouissant, une étude pour le fameux bouclier du dragon que personne n'avait jamais retrouvé. Jahn avait voulu acquérir le carnet, et je me souviens de sa colère quand il avait perdu l'enchère contre Victor Neely, un autre homme d'affaires de Chicago, dont la collection d'art rivalisait avec celle de mon oncle.

Tout cela était arrivé quand j'étais en première année de sciences politiques à l'université de Northwestern. J'y suivais un cours d'histoire de l'art en option. Je n'ai pas de talent particulier, mais j'ai toujours dessiné. J'avais trois ans quand mes parents m'ont emmenée pour la première fois au musée et j'ai toujours été fascinée par l'art depuis ce jour, et par Vinci en particulier.

Pour être sincère, le Carnet de la créature était la chose la plus géniale que j'aie vue de ma vie. J'avais donc été très déçue quand il avait échappé à Jahn et que la presse avait remué le couteau dans la plaie en s'extasiant sur l'incroyable nouvelle acquisition de Neely.

Un an plus tard environ, Jahn m'avait montré un fac-similé flambant neuf, dans une boîte d'exposition faite sur mesure. Par principe, mon oncle ne possédait aucune copie. S'il ne pouvait pas avoir l'original – qu'il s'agisse d'un Rembrandt, d'un Rauschenberg ou d'un Vinci –, il se contentait de passer à autre chose. Quand je lui avais demandé pourquoi il avait fait une exception pour le Carnet de la créature, il avait haussé les épaules et m'avait dit que les images étaient au moins aussi intéressantes que leur provenance. « De plus, copier avec autant de brio une œuvre de Vinci revient à créer un chef-d'œuvre en tant que tel. »

Malgré son absence d'authenticité, le carnet était ma pièce préférée de toute la collection d'art de Jahn. Et à cet instant, mes mains appuyées sur la vitrine, j'eus l'impression que mon oncle était, d'une

certaine façon, à mon côté.

Je pris une grande inspiration. Je devais me ressaisir, ne serait-ce que parce que si je continuais d'arborer cette mine déconfite, tout le monde allait en rajouter pour me remonter le moral. Non que j'eusse l'air anéantie. Quand on a eu l'enfance d'Angelina Hayden Raine, un père sénateur des États-Unis et une mère au conseil d'administration d'une douzaine d'organisations caritatives, on apprend très tôt la différence entre vie publique et vie privée. Surtout quand on a ses propres secrets à protéger.

– Putain, c'est tellement délirant, tout ça, que ça me donne envie de hurler.

Mes lèvres esquissèrent un léger sourire et je me retournai vers Kat et ses yeux rougis.

– Bon sang, Angie ! dit-elle. Il ne devrait pas être mort.

– Il serait furieux s'il savait que tu pleures, dis-je en clignant des yeux pour empêcher mes propres larmes de couler.

– Rien à foutre.

Je faillis exploser de rire. Katrina Laron avait un talent pour aller droit au but sans s'encombrer des foutaises habituelles.

Je ne suis pas sûre de savoir laquelle de nous deux fit le premier pas, mais on se tomba dans les bras l'une de l'autre en se serrant si fort que nos côtes manquèrent de se briser. Je me redressai en renflant. C'était peut-être un peu pervers, mais savoir que quelqu'un d'autre affrontait l'horreur de cette situation fit que je me sentis un tout petit peu mieux.

– À chacun de mes pas, j'ai l'impression que je vais tomber sur lui. J'en suis presque à me dire que j'aurais préféré rester dans mon ancien appartement.

J'avais déménagé quatre mois auparavant, quand l'anévrisme d'oncle Jahn avait été découvert. J'avais pris deux semaines de congés – facile, quand on travaille pour son oncle – pour jouer les infirmières à son retour de l'hôpital. Et quand les docteurs lui avaient annoncé qu'il était tiré d'affaire – bravo pour le diagnostic, messieurs –, j'avais accepté sa proposition d'emménager chez lui pour de bon. Après tout, pourquoi pas ? L'appartement que je partageais avec Flynn, mon ami de toujours, n'était pas vraiment le top du luxe. Et même si j'adorais Flynn, il n'était pas le colocataire le plus facile à vivre. Il me connaissait trop bien. Et toute personne à même de voir ce que je voulais cacher me mettait mal à l'aise.

Ce jour-là, en revanche, j'aurais donné n'importe quoi pour retrouver le cocon rassurant de ma minuscule chambre et la présence stable de Flynn. J'avais beau aimer ce grand appartement, il devenait froid et vide sans mon oncle, et le simple fait de m'y trouver me rendait vulnérable. Comme si j'allais exploser en mille morceaux à n'importe quel moment.

Le regard de Kat était chaleureux et compréhensif.

– Je sais. Mais il adorait t'avoir ici. Dieu seul sait pourquoi, ajouta-elle avec un petit sourire en coin, car tu crées toujours des problèmes.

Je lui fis les gros yeux. À vingt-sept ans, Katrina Laron n'était que de quatre ans mon aînée, mais ça ne l'empêchait pas de jouer la carte de « la-plus-vieille-donc-plus-sage » dès qu'elle en avait l'occasion. Que nous nous soyons rencontrées dans des circonstances plus que louches avait sûrement joué un rôle.

Elle travaillait dans l'un de ces cafés du quartier d'Evanston où j'avais l'habitude d'acheter ma dose de caféine quand j'étais en première année. On avait bavardé une ou deux fois en mode « Un supplément de crème, s'il vous plaît, j'ai passé une journée pourrie... » mais on était tout de même

loin des confidences.

Tout avait changé quand on s'était croisées un jour où le supplément de lait n'avait pas été suffisant pour compenser ma journée pourrie. J'étais au grand magasin de Michigan Avenue. Je me shootais à l'adrénaline, je m'en servais pour arrondir les angles d'une journée particulièrement merdique. Pour être plus claire, succombant à mes vieux démons, j'avais subrepticement laissé tomber dans mon sac à main une paire de boucles d'oreilles soldée à quinze dollars. Seulement, il semblait que je n'avais pas agi aussi subrepticement que je ne l'avais cru.

– Eh ben ça, c'est du travail d'amateur, me murmura-t-elle en me tirant vers le rayon des chaussures pour femmes. En t'y prenant aussi mal, c'est incroyable que tu n'aies jamais été arrêtée.

– Arrêtée ! couinai-je, comme si le mot allait s'envoler jusqu'à Washington et sauter dans les oreilles attentives de mon père.

La *peur* d'être attrapée faisait sans doute partie de l'excitation. Mais se faire pincer *pour de vrai*, ce n'était pas une bonne idée du tout.

– Non, je ne... je veux dire...

Elle coupa court à mes protestations d'un simple geste de la main.

– Tout ce que je dis, c'est : sois plus intelligente. Si tu veux prendre un risque, qu'il en vaille au moins la peine. Ces boucles d'oreilles ? On ne peut vraiment pas dire qu'elles soient dingues.

– Il ne s'agit pas des boucles d'oreilles, dis-je sèchement avec une grimace.

Les mots étaient sortis comme par réflexe, de même que le pied se lève quand le docteur nous frappe le genou. Néanmoins, ils étaient sincères. Il ne *s'agissait pas* des boucles d'oreilles. Il s'agissait de mon père et des sermons sur mes études de troisième cycle, des conversations concernant ma carrière, et de la certitude toujours tacite que, quoi que je fasse, ma sœur l'aurait fait mieux que moi.

Il s'agissait du poids oppressant et accablant de ma vie et de mon avenir qui s'abattait sans cesse un peu plus sur mes épaules. Jusqu'à ce que je sois obligée de m'évader un peu, au risque d'exploser sur place.

Kat jeta un coup d'œil à mon sac à main, comme si elle pouvait voir, à travers le cuir lisse, la marchandise volée. Puis elle releva doucement les yeux vers moi. Un silence flotta entre nous pendant une bonne minute. Elle fit un signe de la tête.

– Ne t'inquiète pas. Je comprends, dit-elle en indiquant la sortie du menton. Viens.

Une vague de soulagement me parcourut, et mes membres que la peur et la mortification avaient pétrifiés se détendirent. Elle me conduisit jusqu'à sa voiture, une Mustang rouge cerise qu'elle conduisait à peu près à la vitesse de la lumière. Elle zigzagua le long de Michigan Avenue, se fraya un chemin sur Lake Shore Drive et frôla tant de voitures que je fus surprise que la sienne n'y laisse pas une couche entière de peinture. En résumé, c'était absolument génial. La capote était baissée, le vent me plaquait les cheveux sur le visage et dans la bouche, et je me contentais de renverser la tête en arrière en riant.

Kat avait suffisamment risqué nos vies pour me lancer, avec un regard en coin :

– Ouais, on va bien s'entendre, toi et moi.

Depuis ce jour, j'avais adoré Kat. Aujourd'hui, avec la mort de Jahn qui chamboulait mon monde, je compris que non seulement je l'aimais, mais aussi que je me reposais sur elle.

– Je suis vraiment contente que tu sois là, dis-je.

– Où pourrais-je bien être ? (Elle parcourut la pièce du regard.) Tes parents sont là ?

– Ils n’ont pas pu venir. Ils sont à l’étranger.

L’apathie dont j’avais pris l’habitude m’envahit à nouveau. Je me souvins des sanglots hystériques de ma mère, et de la peine infinie dans la voix de mon père quand il avait appris pour son demi-frère.

– J’ai détesté les appeler, dis-je. C’était comme si toute l’histoire de Gracie recommençait.

– Je suis vraiment désolée.

Kat n’avait jamais connu ma sœur, mais elle connaissait son histoire. En tout cas, la version officielle, et je savais que sa compassion était réelle.

Je parvins à esquisser un sourire timide.

– Je sais. Ça compte beaucoup pour moi.

– Tout ça, ça craint, dit Kat. C’est tellement injuste. Ton oncle était bien trop cool pour mourir.

– Je crois que l’univers se contrefout de savoir ce qui est cool.

– Parfois, l’univers est vraiment un sale enfoiré, dit Kat en expirant bruyamment. Tu veux que je dorme ici ce soir, comme ça tu ne seras pas seule ? On pourra se coucher tard, et se bourrer tellement la gueule qu’aucune d’entre nous ne se souviendra de ses rêves.

– Merci. Mais je crois que ça va aller.

Elle me lança un regard inquiet. C’était une des rares personnes à qui j’avais parlé de mes cauchemars, et même si son inquiétude me touchait, il m’arrivait parfois de souhaiter ne lui avoir jamais rien dit.

– Sincèrement, dis-je avec sérieux. Kevin est là.

– Ah ouais ? Et comment ça va, cette histoire ? Ça y est, t’es fiancée ?

– Pas vraiment, répondis-je avec ironie.

Il semblait bien qu’on ait une relation, puisque nous avions couché deux fois ensemble. Mais jusqu’ici j’avais soigneusement évité toute conversation à ce propos. Je n’étais pas sûre de savoir pourquoi je freinais à ce point des deux pieds. Le sexe entre nous n’était pas à couper le souffle, mais ça faisait l’affaire. Et j’appréciais vraiment ce gars. Mais j’avais passé les derniers mois à le tenir à distance, prétextant devoir me concentrer sur l’opération de Jahn et sa convalescence. De toute évidence, je n’avais pas prévu sa mort soudaine.

N’était-ce pas horrible de penser que, Jahn mort, je n’avais plus aucune excuse à donner à Kevin ?

Kat fit craquer son cou en regardant tout autour de nous.

– Alors, où est-il ?

– Il est sorti répondre à un appel. Techniquement, il travaille aujourd’hui.

– Qu’est-ce que tu vas faire ? demanda Kat.

– À propos de Kevin ? Pour être honnête, j’espérais éviter d’avoir à faire quoi que ce soit à son sujet, au moins dans un futur proche.

– À propos de ton boulot, répliqua-t-elle. À propos du toit au-dessus de ta tête. À propos de ta vie. As-tu réfléchi à ce que tu vas faire ?

Mes épaules retombèrent.

– Non. Pas vraiment.

Mon boulot au service des relations publiques de l’entreprise de Jahn payait peut-être mes factures, mais il était loin de mes ambitions véritables, et Kat faisait partie des quelques personnes à qui j’avais confié ce secret. Mais je n’avais vraiment pas envie d’avoir cette conversation à ce moment-là. Heureusement, son attention fut détournée par quelque chose de l’autre côté de la pièce. Elle oublia aussitôt le manque d’ambition et d’objectif qui régnait sur ma vie.

Elle se redressa légèrement et les coins de sa bouche se relevèrent un peu, comme pour annoncer un sourire. Curieuse, je regardai dans la même direction qu'elle mais ne vis qu'une suite de costumes et de robes, comme un océan de couleur noire.

– Qui est-ce ? Kevin ? demandai-je, en priant pour qu'il ne se dirige pas vers nous.

– Cole August, dit-elle. Enfin, j'ai cru l'avoir aperçu...

Je me léchai les lèvres. Ma bouche était soudain toute sèche.

– Est-ce qu'Evan est avec lui ?

Je m'efforçai de prendre un ton détaché, mais mon pouls battait à plein régime. Si Cole se trouvait dans les parages, Evan n'était probablement pas loin.

Puis je me souvins qu'aujourd'hui n'était pas seulement le jour de l'enterrement de Jahn. Et mon pouls ralentit au fur et à mesure que la déception s'abattait sur moi.

– Ce n'est pas ce soir, la soirée d'inauguration de la nouvelle aile de l'hôpital qu'Evan a financée ?

Kat ne me regarda même pas, ses yeux balayaient toujours la foule.

– Suis pas sûre, dit-elle en me lançant un coup d'œil. Ouais, je crois que oui. Tu m'y avais invitée avant que... tu sais, tout ça n'arrive.

Je clignai des yeux pour refouler les larmes qui me montaient aux yeux.

– Evan va être furieux de ne pas pouvoir être là. Jahn était comme un père pour lui.

Kat fit un pas en arrière, qui me fit sursauter.

– Que se passe-t-il ?

Elle détourna son regard de la foule, puis fronça les sourcils.

– Je... Oh ! merde. Je dois passer un coup de fil. Je reviens tout de suite, d'accord ?

– Hum... D'accord.

Qui avait-elle donc besoin d'appeler à cette minute précise ? J'eus la réponse à ma question quand j'aperçus Cole. Evan était avec lui, avec cet air de maître du monde et tout ce qui va avec.

Aussitôt, ma poitrine se serra et un courant d'électricité parcourut ma peau. Techniquement, mes yeux l'avaient vu en premier, mais c'était la réaction de mon corps qui m'avait signifié sa présence. Je l'avais senti avant de le voir.

Et quelle vue.

Si Cole respirait le sexe par tous les pores, Evan Black, lui, était la brûlure lente du péché et la séduction incarnée. Et ce soir, il était particulièrement en forme. Il avait dû venir directement de l'hôpital, parce qu'il portait toujours son smoking. Il semblait tout à fait à l'aise, bien que trop habillé. En smoking ou en jean, quand il s'agissait d'Evan, seul comptait l'homme, peu importait l'habit.

Il avait ce genre de beauté affûtée qui aurait fait de lui une star durant l'âge d'or de Hollywood, ce genre d'assurance et de posture d'une vedette du box-office. Une petite cicatrice coupait son sourcil en deux, donnant à son visage d'ange un petit air diabolique.

Il venait d'une famille riche, mais avait lui-même bâti sa propre fortune. Cela se voyait à sa façon de se tenir, de regarder autour de lui : il parvenait à prendre le dessus d'un simple regard.

Ses yeux étaient gris comme ceux d'un loup et ses cheveux avaient la couleur du bois de cerisier, un brun profond auquel la lumière donnait parfois des reflets roux doré. Il les portait mi-longs, caressant son col. Et leur ondulation naturelle leur donnait presque un air de crinière – ce qui ne faisait qu'accentuer la sauvagerie qui émanait de cet homme.

Sauvage ou non, je voulais m'approcher. Je voulais passer mes doigts dans ses cheveux et en sentir les mèches sur ma peau. Je m'imaginai la douceur de ses cheveux, sa peau tendre et souple – la seule partie de son anatomie qui aurait été molle, soit dit en passant. Tout le reste aurait été tranchant comme l'acier, les angles durs de son visage et de son corps révélaient la dangerosité de cet homme sous sa beauté.

Je ne savais pas si le danger était réel ou s'il s'agissait d'une illusion. Et à ce moment-là, je m'en moquais.

Je voulais le contact, le frisson.

Quant à ce besoin désespéré de m'envoler que j'avais ressenti toute la soirée, je vous jure que je n'avais plus qu'une envie, m'envoler dans ses bras.

J'avais besoin de cette montée d'adrénaline, j'avais faim de frissons.

J'avais envie de cet homme.

C'était quand même dommage qu'il n'ait pas envie de moi lui aussi.

Chapitre 2

Cela faisait presque huit ans que je connaissais Evan Black, mais au fond je ne le connaissais pas vraiment.

J'avais tout juste seize ans quand je le vis pour la première fois, dans la chaleur étouffante d'un été qui compta tant de premières fois pour moi. Le premier été que j'avais entièrement passé à Chicago. Le premier été loin de mes parents. La première fois que j'avais baisé. Parce que ce n'avait été que ça. Pas une douce histoire d'amour d'adolescence, mais un moyen de me soulager, purement et simplement. De me soulager, de m'échapper, de m'oublier.

Et Dieu sait que j'avais vraiment eu besoin de m'oublier ! Car ce fut aussi le premier été sans ma sœur, restée en Californie, six pieds sous une terre gorgée de soleil.

Je m'étais sentie perdue après sa mort. Mes parents, détruits par leur propre chagrin, avaient tenté de se rapprocher de moi, de m'aider et de me reconforter. Mais je m'étais éloignée, le fardeau du deuil étant trop lourd pour que je puisse me raccrocher à eux comme je l'aurais souhaité. Trop chargé de culpabilité pour que je puisse penser avoir droit à leur aide et à leur affection.

Et Jahn m'avait sortie du fin fond de l'enfer dans lequel je me terrais. Il avait frappé à la porte d'entrée de notre maison de La Jolla le premier vendredi des vacances d'été, et aussitôt entraîné ma mère dans le bureau en lambris foncé dans lequel il m'était interdit d'entrer. Quand ils en ressortirent vingt minutes plus tard, bien que les yeux de ma mère fussent remplis de larmes toutes fraîches, elle réussit à me lancer un sourire enjoué.

– Va faire ton sac. Tu pars à Chicago avec oncle Jahn.

J'avais pris en tout et pour tout trois débardeurs, un maillot de bain, une robe, un jean et le short que je portais dans l'avion. Je m'attendais à y passer un week-end. En fait, j'y étais restée tout l'été.

À cette époque, Jahn résidait principalement dans sa maison au bord de l'eau à Kenilworth, une banlieue de Chicago d'un luxe à couper le souffle. Je passai les deux premières semaines assise sous le belvédère à regarder le lac Michigan. Pas vraiment dans mes habitudes. Lors de mes visites précédentes, j'avais passé mon temps à faire du jet ski, ou du skate au milieu de la rue, à me balader sur un vélo le long de Sheridan Road avec Flynn, le garçon que je baiserais ensuite, qui vivait deux maisons plus bas et avait la même tendance à déconner que moi. Une fois, à douze ans, j'avais même attaché un câble entre la chambre du grenier et le côté opposé de la piscine, puis je m'étais empressée de le tester, à la consternation de ma mère qui avait hurlé et juré en me voyant fendre l'air et atterrir comme une bombe dans l'eau.

Grace avait couiné sans bouger de la chaise longue qui lui servait de trône et m'avait accusée d'avoir abîmé son exemplaire d'*Orgueil et préjugés*. Ma mère m'avait obligée à passer le reste de la journée dans ma chambre. Oncle Jahn avait gardé le silence, mais j'avais cru voir un sourire amusé dans son regard, et même une certaine forme de respect, en passant à côté de lui.

Je ne vis rien de tout ça dans ses yeux l'été de mes seize ans. J'y vis seulement de l'inquiétude.

– Elle nous manque à tous, me dit-il un après-midi. Mais tu ne peux pas la pleurer pour toujours. Elle ne le voudrait pas. Prends le vélo. Va au village. Va au parc. Emmène Flynn voir un film.

Il prit mon menton dans sa main et releva mon visage, me forçant à le regarder.

– J'ai perdu une nièce, Lina. Pas deux.

– Angie, dis-je pour le corriger, résolue dès cet instant à renoncer à Lina à tout jamais.

Lina, c'était la fille que j'étais avant. Celle qui se sentait toujours plus forte que tout, qui avait besoin de plonger dans l'adrénaline à chaque instant. Bien trop vivante pour être calme ou prudente. Cette abrutie qui fumait des cigarettes derrière l'école et faisait le mur pour aller en boîte de nuit. Une petite idiote qui sortait avec des garçons parce qu'elle recherchait en permanence le frisson, et qui montait à l'arrière de leurs motos pour la même raison. Lina était cette fille qui faillit être renvoyée du lycée une semaine après son entrée en seconde.

Et Lina était la raison pour laquelle ma sœur était morte.

J'avais beau avoir passé ma vie dans la peau de Lina, je ne voulais plus être cette fille.

– Angie, répétais-je, posant ainsi fermement la première brique du mur que je construisais autour de moi.

Puis je m'étais levée pour rentrer.

Oncle Jahn ne m'avait pas dérangée le reste de la journée ni la suivante, même si je le savais inquiet et perdu. Le samedi matin, il m'annonça qu'il recevait quelques étudiants de son séminaire de finances pour un barbecue autour de la piscine, et que j'étais la bienvenue si je voulais me joindre à eux. Si je voulais.

Je ne suis pas sûre de savoir ce qui m'a poussée cet après-midi-là à sortir de la cave obscure qui me servait de chambre ; je sais seulement que j'étais descendue avec mon short miteux et un vieux tee-shirt des Stones d'oncle Jahn que j'avais enfilé par-dessus mon Bikini. Je pensais y rester une heure. Prendre un burger. Essayer de ne pas m'envoyer une bière en douce, parce que c'est le genre de choses que faisait Lina. Pas Angie.

Mais en arrivant à la piscine, toute idée de bière et de burger s'envola, remplacée par un désir immoral et désespéré. Et qui n'avait toujours rien à voir avec celui d'une romance adolescente. Non. Pour la première fois, mes yeux se posèrent sur Evan Black. Son torse nu et son maillot tombant sur ses hanches firent exploser mes hormones d'adolescente de seize ans. Ses cheveux mouillés étaient coiffés en arrière et il se tenait près du barbecue, une spatule en métal à la main ; il riait avec deux autres types. Ses deux meilleurs amis, comme je l'appris plus tard, Cole August et Tyler Sharp.

Tous les trois semblaient plus jeunes que les quatre autres étudiants présents dans le jardin verdoyant, ce jour-là. J'appris par la suite que mon impression était fondée. Les autres étaient en dernière année de master quand Evan n'était encore qu'un étudiant de premier cycle. Il avait obtenu une dérogation spéciale pour suivre le séminaire de mon oncle. Quand à Tyler et Cole, ils n'étaient même pas inscrits à Northwestern : Tyler était en première année à Loyola ; Cole, lui, avait un an de plus que Tyler et revenait tout juste de Rome où il avait fait un stage dans le domaine de l'art. Ils avaient accompagné Evan qui, comme tous les autres étudiants présents, faisait partie du séminaire cet été-là.

À eux trois, Cole, Tyler et Evan offraient un véritable buffet de sensualité que même des yeux plutôt inexpérimentés comme les miens savaient apprécier. Mais Evan était le seul auquel je voulais goûter.

J'entendis mon oncle appeler mon nom, et ils se retournèrent tous les trois pour regarder dans ma direction. Je cessai de respirer quand le regard d'Evan se posa sur moi. Il me dévisagea, impassible, puis retourna le plus tranquillement du monde à ses grillades.

Je ne sais pas exactement quel film je m'étais simultanément fait dans ma tête, mais il avait dû s'agir de quelque chose de puissant et de romantique. Car quand il m'avait tourné le dos, une vague de déception m'avait submergée. Sentiment qui fut, bien évidemment, aussitôt remplacé par la

mortification la plus totale.

Pouvait-il savoir ce que je pensais ? Allait-il désormais me considérer comme la nièce ahurie de Jahn ? Celle qui a un béguin d'adolescente ?

Et merde ! L'idée me tétanisait.

– Salut, Angie, dit Jahn.

Ses mots me forcèrent à me redresser, ce fut aussi efficace que si quelqu'un avait tiré les ficelles d'une marionnette.

– Tu te joins à nous pour un burger ?

– Je...

Les mots restaient coincés dans ma gorge, et je savais que je ne pouvais pas rester. J'avais besoin de recul. J'avais besoin d'air.

– Je... je crois que je couve quelque chose.

Je crachai les mots tant bien que mal puis me retournai et courus vers la maison, convaincue que mes joues brûlantes allaient prendre feu.

J'essayai de me concentrer sur la télévision. D'ouvrir un livre. De traîner sur Internet. Mais rien ne put me changer les idées. Mon esprit était trop plein d'Evan, et je finis par aller me coucher de bonne heure. Non pas que je fusse véritablement malade, mais parce que je voulais le plaisir de l'obscurité. Le frisson de ma main glissant le long de mon ventre, les yeux fermés, l'excitation d'imaginer les doigts d'Evan me parcourant. Ses doigts, sa langue, et chaque centimètre de son corps.

Ce fantasme précédant le sommeil devint l'un de mes préférés. Je l'ai rejoué de nombreuses nuits les années suivantes. Par chance, je n'avais jamais rejoué la scène du bafouillage et de la fuite avec un air ahuri lors des visites suivantes d'Evan. Heureusement, parce que Jahn se prit d'une affection paternelle pour ces trois-là, et ils devinrent presque des meubles de la maison, tant ils y vinrent régulièrement. Et comme je n'avais pas envie de passer mon été à me cacher à l'intérieur, je commençai à m'aventurer dans le jardin. Dès le mois d'août, je considérais Tyler et Cole comme des grands frères. Quant à Evan, pas moyen d'éprouver un quelconque sentiment fraternel envers lui, mais je réussissais au moins à tenir une conversation de cinq secondes sans imaginer ses lèvres sur les miennes.

Jahn les appelait « les Trois Preux Chevaliers ». Sans doute parce que « les Trois Mousquetaires » n'était pas un surnom assez original pour des types aussi uniques.

– Comme ça, blagua-t-il un soir en passant son bras autour de mon épaule et en lançant un sourire amusé aux garçons, j'ai mes chevaliers et ma princesse.

Evan jeta un regard d'un gris hypnotisant sur moi, tout en analysant le commentaire.

– C'est ce que tu es ?

Je me figeai, abasourdie par la question. Grace avait toujours été la princesse, et moi le bouffon. Maintenant qu'elle était morte, j'avais enfilé sa longue robe, même si elle ne m'allait pas vraiment et me mettait mal à l'aise.

Evan avait les yeux rivés sur mon visage tandis que je pataugeais pour trouver une réponse. Pendant une seconde, j'eus l'impression qu'il voyait la fille derrière la façade et le nom de famille. Qu'il me voyait, moi.

Puis il sourit, avec cet air de ne pas y toucher, et le charme fut rompu.

– C'est juste que dans les contes de fée, la princesse sert simplement à appâter le dragon.

Je n'avais aucune idée de ce que j'étais supposée répondre à ça, et mon embarras me fit bouillir de

rage. J'explosai quand Tyler et Cole s'esclaffèrent et qu'Evan leur lança un sourire arrogant du genre « j'ai gagné cette manche ».

– Ne t'inquiète pas pour moi, dis-je froidement. Je ne serai jamais un appât à dragons.

– Ah non ?

Il me regarda de haut en bas, et je dus faire preuve d'une force surhumaine pour ne pas bouger tandis que ses yeux me sondaient.

– Je suppose que l'avenir nous le dira, dit-il enfin.

Et puis, sans un mot, il se retourna et s'en alla.

Je le regardai partir, frustrée et irritée. Je voulais un truc, mais je ne savais pas quoi. Un truc grand et fou. Un truc comme le grésillement et le boum ! que le regard lent et brûlant d'Evan avait fait éclater en moi.

Un truc ? Non, mais sérieusement, quel ramassis de conneries ! Je savais exactement ce que je voulais. Ou plus exactement, je savais exactement qui je voulais. Et il était parti d'un coup d'un seul, aussi indifférent à moi que j'étais captivée par lui.

Tandis que je réprimais une grimace, je vis mon oncle me regarder avec une expression étrange. Et pour la première fois, je craignis qu'il ait deviné mon secret : j'avais plus qu'un innocent béguin d'écolière pour Evan Black. Et d'une façon ou d'une autre, un jour, je ferais quelque chose à ce sujet.

Je lâchai un long soupir douloureux, les yeux toujours rivés sur cette vision presque magique : Evan en smoking. Je ne parvenais pas à décider si ça faisait de moi une adorable optimiste ou une fille lamentablement pathétique. Je savais seulement que malgré les années passées et le manque d'intérêt criant de sa part, ma fascination pour Evan Black n'avait jamais cessé.

L'espace d'un instant, je m'autorisai le luxe du fantasme. Son doigt sous mon menton. La pression légère quand il aurait relevé mon visage vers le sien. Son geste aurait été doux, mais ferme. Son odeur virile et entêtante.

– Angie, aurait-il dit, pourquoi diable n'avons-nous pas fait ça plus tôt ?

J'aurais ouvert la bouche pour lui répondre, mais il m'aurait interrompue par un baiser chaud, profond, et si désespérément avide que j'aurais fondu contre lui. Nos corps auraient fusionné sous le courant électrique qui serait né d'entre mes cuisses, courant qui m'aurait fait trembler. Qui aurait alimenté mon *désir*.

– La voilà.

Je sursautai, tirée de mes rêveries par une voix masculine douce comme du miel. Je me retournai et souris aux quatre-vingt-quinze kilos parfaitement proportionnés de virilité qui composaient Cole August. Qu'est-ce qu'il était intimidant de prime abord... même s'il était objectivement sublime. Cole n'était que muscles, puissance et angles saillants, avec cet air qui pouvait dissuader quiconque de lui chercher des noises. Il était né et avait grandi dans le quartier plutôt effrayant du sud de Chicago. La rudesse de son enfance lui collait toujours à la peau, malgré son costume sur mesure et ses nombreux autres signes extérieurs de richesse.

D'origine métisse, il avait une peau mate, crémeuse et dorée, et des yeux d'un noir d'ébène profond, dans lesquels on pouvait lire l'homme qu'il était vraiment. Imposant, passionné et un rien flippant. Mais aussi d'une loyauté sans bornes.

Il ouvrit ses bras et je m'y blottis avec plaisir.

– Comment tu t’en sors ici, appât à dragons ?

– Pas génial, dis-je en soupirant.

Son odeur me rappelait celle d’oncle Jahn, un parfum musqué et viril provenant sans doute d’une eau de Cologne qu’ils portaient tous les deux. Mais pour moi cette odeur faisait partie intégrante de tous ces hommes que j’adorais.

– Je suis contente que tu sois là. Je te croyais en voyage.

– Nous sommes revenus, bien sûr.

Par « nous », je savais qu’il voulait dire Tyler Sharp et lui.

– Il fallait que nous soyons là pour Jahn, ajouta Cole en posant un baiser chaste sur mon front. Et pour toi.

– Tyler se cache dans les parages ? demandai-je sans préciser que j’avais déjà repéré Evan.

– Il était juste derrière moi. Mais il s’est fait alpagner par une créature blonde qui semblait vouloir le grimper comme on grimpe sur un arbre.

Je ne pus m’empêcher de rire. Même à un enterrement, Tyler était un aimant à filles.

Cole sourit, amusé.

– En même temps, il ne faut pas trop lui en vouloir, à cette jeune fille. J’ai l’impression qu’elle noie son chagrin dans l’alcool depuis plusieurs heures.

– Je la comprends.

Il me regarda d’un air sérieux. Il n’y avait plus trace d’humour sur son visage.

– Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu demandes.

Je fis oui de la tête, mais restai silencieuse. La seule chose dont j’avais besoin, c’était de me lâcher. Secouer le fardeau de ma peine, me laisser complètement aller et me perdre dans un brouillard d’adrénaline. Ça, ça aurait marché. Je savais bien que ç’aurait été la meilleure façon d’alléger le poids de la douleur et du deuil qui m’accablait. Mais je ne devais suivre ce chemin-là sous aucun prétexte. Cole fit un signe de la main à Tyler. Je reculai de quelques centimètres pour admirer le troisième chevalier de Jahn qui approchait. Cole était baraqué, Tyler était sec et svelte. Avec ce genre de beauté insidieuse qui séduisait les gens sans qu’ils ne s’en rendent compte. Et son charme lui permettait de faire faire n’importe quoi à n’importe qui, tout en laissant croire que l’idée venait de lui.

Il saisit ma main et la serra doucement.

– Dis-nous ce dont tu as besoin.

– De rien. Juste de vous deux, dis-je en mentant et en haussant les épaules. Vraiment. Ça va déjà mieux rien que de vous voir ici.

– Où est Evan ? demanda Tyler.

Et, bien que la question fût adressée à Cole, je me retournai pour regarder moi aussi. Mais Evan avait disparu.

– Alors, ça ! Il était là il y a une minute.

Cole jeta un œil autour de lui.

– Il devrait être plutôt facile à repérer. Il porte toujours ce foutu costume de pingouin.

– Il n’a pas voulu repasser se changer.

Tyler se tourna vers moi.

– Tu l’as vu de toute façon, n’est-ce pas ?

– Je... non, répondis-je. Je veux dire, je l’ai aperçu de l’autre côté de la pièce, mais je ne lui ai

pas parlé. Pas encore.

– Ah bon ? (Tyler se renfroigna.) Il m’a envoyé un texto après avoir quitté l’inauguration. Il m’a dit qu’il venait directement ici pour s’assurer que tu allais bien.

– Il a dit ça ?

Un léger frisson de plaisir me parcourut le dos.

– Ouais, il... Attends, le voilà. Evan !

Sa voix porta à travers la pièce, et plusieurs têtes se tournèrent vers nous. Moi, en revanche, je ne vis que son visage. Ses yeux. Et je peux jurer qu’ils me regardaient avec cette fièvre furieuse, celle dont j’avais rêvé.

Je suffoquai légèrement, le petit frisson de plaisir se déplaçant désormais vers des parties bien plus intéressantes de mon anatomie. Je regardai le sol, m’enjoignant de reprendre mes esprits. Quand je relevai les yeux, Evan se dirigeait vers nous en réponse aux signes insistants de Tyler. Cependant, je ne vis plus rien dans ses yeux, et me demandai si les frissons n’avaient existé que dans mon imagination.

Il se dirigeait vers nous à grands pas d’un air assuré. Les gens s’écartaient sur son passage, comme s’il était naturel d’ouvrir un chemin à cet homme comme on l’aurait fait pour un membre de la famille royale.

Quand il nous eut rejoints, il ne me regarda pas. Pas même un coup d’œil. Toute son attention était concentrée sur Tyler et Cole. Son attitude était brusque, son ton celui de l’homme d’affaires.

– Tout va bien en Californie ?

– On en parlera plus tard, dit Tyler. Mais tout va bien, mec.

– Bien, dit Evan.

Il fit un mouvement, comme s’il était sur le point de quitter le groupe.

– Il paraît que toutes les stars sont folles de vos *burritos*, dis-je subitement.

Je ne connaissais pas toutes les entreprises dans lesquelles ces trois-là étaient mouillés, mais j’avais suivi de près leur acquisition de la chaîne de fast-food californienne où j’avais l’habitude d’aller quand j’étais au lycée. L’endroit violait tellement de règles du code sanitaire que je me demande encore comment j’ai survécu à mes années d’adolescence sans succomber à une hépatite. Mais les gars avaient réussi non seulement à assainir la franchise, mais aussi à la développer dans une demi-douzaine d’autres États.

Je me moquais des *burritos* et de la Californie. Je voulais juste la chaleur du regard d’Evan sur moi. Bon sang, je me serais même contentée d’un sourire furtif. Cole comme Tyler avaient au moins eu cette gentillesse envers moi. Mais leur attention m’importait moins que celle d’Evan. C’était la sienne dont j’avais besoin. Et tout ce que j’obtins de ce côté-là, ce fut le frisson glacé de l’indifférence.

Ça n’avait aucun sens. J’avais connu Evan toute ma vie d’adulte et nos conversations avaient toujours été fluides, parce que je réussissais à dissimuler mon désir. Après tout, j’avais beaucoup d’expérience quand il s’agissait de cacher des secrets.

Je me dis qu’il devait être préoccupé par ses affaires. Sans grande conviction. Son silence était comme un affront. Comme s’il évitait sciemment de me regarder. Et pour être honnête, cela m’agaçait au plus haut point, surtout en un tel jour.

J’étais si occupée à m’énerver contre Evan que je ne vis pas Kevin approcher jusqu’à ce qu’il m’ait rejointe et me prenne fermement dans ses bras.

– Salut !

Je lui lançai un sourire rapide, espérant ne pas avoir montré ma déception de le voir.

– Salut à toi aussi.

Je me penchai pour recevoir son gentil baiser. Et, honte à moi, quand mes lèvres se posèrent sur les siennes, je me demandais seulement si Evan nous regardait.

Je reculai et m'efforçai de me concentrer sur l'homme que je venais d'embrasser.

– Tout va bien ? Tu dois aller au bureau ?

– Pas d'urgence. La vérité, la justice et l'Amérique peuvent s'en sortir sans moi aujourd'hui.

Il posa doucement ses lèvres sur ma tempe. Mon regard se baladait entre Evan et lui. Je fus forcée de me demander comment je pouvais être aussi paumée. Cet homme était incroyablement bon et attentionné, et il avait été très clair sur son envie de transformer notre flirt en relation sérieuse. Comment pouvais-je rester aussi bloquée dans mes fantasmes d'adolescente ? Entre nous, pouvait-on faire plus droit et fiable qu'un agent du FBI ? De plus, comme il m'avait été présenté par mon père, il avait déjà été adoubé par mes parents.

Je m'approchai de lui, l'enlaçai par la taille, puis levai les yeux pour regarder son visage. Ses cheveux blonds ondulés étaient proprement coupés, et ses yeux bleus pleins de charme et d'humour. Bref, il avait tout du mec bien, comme le capitaine mignon de l'équipe de foot du lycée – pas aussi sexy que le type en blouson de cuir avec la voiture décapotable, mais quand même très beau.

– Je suis vraiment contente que tu sois là.

– J'ai dit à l'agent spécial Burnett que j'avais besoin d'être ici avec toi aujourd'hui, dit-il en parlant de son supérieur, jetant un coup d'œil rapide à Cole, Tyler et Evan. Je recommencerai à botter le cul des criminels demain.

– Et qui harcelez-vous ces temps-ci, agent Warner ? demanda Evan.

Il y avait une pointe d'humour dans sa voix, mais aussi un certain sérieux. Tyler et Cole avaient dû l'entendre eux aussi, car ils lancèrent tous les deux un regard d'avertissement en direction d'Evan. J'eus l'impression que Cole allait parler, mais il eut la sagesse de se raviser.

– Tous ceux que des preuves accablent, dit Kevin. Suivez le chemin assez longtemps, et vous trouverez toujours le trou du cul qui se trouve au bout.

– Les preuves... dit Evan d'un ton pensif. Je croyais que vous et vos gars aviez arrêté de vous encombrer de preuves il y a des années. Et que votre méthode consistait plus à rentrer dans le lard et voir ce qui tombait.

– Si vous suggérez que nous sommes prêts à tout pour réunir les preuves nécessaires, dit Kevin avec assurance, alors vous avez absolument raison.

Il n'y avait plus aucune pointe d'humour dans cette conversation. Je grimaçai en me rappelant, un peu tard, que le FBI avait enquêté de près sur le trio cinq ans auparavant. Ayant vu des articles dans les journaux, j'avais interrogé Jahn à ce sujet. Il m'avait répondu de ne pas m'inquiéter, qu'un entrepreneur rival avait lancé de graves accusations contre eux, mais que ses chevaliers prouveraient leur innocence en un rien de temps. En plein dans les partiels à cette époque, j'avais donc cru mon oncle sur parole. Et comme rien d'autre n'était paru dans la presse, j'avais vite oublié toute cette histoire.

De toute évidence, Evan, lui, n'avait rien oublié. Et l'atmosphère devint pesante et tendue.

Je me raclai la gorge, déterminée à changer de sujet.

– C'était comment, l'inauguration de l'hôpital ?

– Elle ne pouvait pas plus mal tomber ! aboya Evan.

Il fourra ses mains dans ses poches et prit une grande inspiration. Il n'était pas nécessaire d'avoir des dons d'observation extraordinaires pour comprendre qu'il faisait un énorme effort pour contenir sa colère.

– Pardon... dit-il d'un ton radouci.

Il se tourna légèrement et, pour la première fois depuis qu'il avait rejoint notre groupe, regarda dans ma direction.

– L'inauguration, toute cette nouvelle aile, c'est très important pour moi ! Et encore plus pour les enfants que nous allons aider. Mais j'avais besoin d'être ici.

Pendant une fraction de seconde, il me regarda droit dans les yeux et cela me coupa le souffle.

– C'était un homme bon, dit Evan, et la douleur que je perçus dans sa voix fit écho à la mienne. Il nous manquera.

– Oui, dit Kevin.

Il parlait d'une voix raide et guindée, et je dus lutter contre l'envie pressante de me dégager de son étreinte parce qu'il ne comprenait rien. Comment aurait-il pu ? Il ne connaissait pas vraiment mon oncle, ne savait pas vraiment ce que j'avais perdu.

J'essayai de déglutir, mais ma gorge fut soudain bloquée par les larmes. Je serrai les poings, comme si ma volonté seule pouvait suffire à éloigner ma peine.

Ça ne suffit pas. Je me sentis tout à coup perdue. Il n'y avait nulle part où se tourner, nulle part où s'accrocher. Et je savais que d'ici quelques secondes je perdrais tout contrôle.

Et merde.

Je m'en étais pourtant bien sortie jusque-là. Jahn me manquait, bien sûr, mais je ne m'apitoyais pas sur moi. J'avais réussi à survivre, et le fait de parvenir à gérer tout ça m'avait rendue fière.

Je ne gérais plus du tout désormais. La froideur d'Evan me déstabilisait, et mes angoisses avaient pris le dessus sans prévenir. J'étais paumée. Je voulais sortir de ce triangle étouffant qu'Evan, Kevin et moi formions, mais je ne pouvais plus bouger.

Oncle Jahn avait toujours été mon roc. Il me comprenait toujours. Et il était toujours là pour me sauver.

Mais pas à ce moment. Et, à ma propre stupeur, les larmes ruisselèrent sur mes joues.

– Angie... murmura Evan. Oh, ma belle, ça va aller...

Je serais incapable de dire comment, mais je me retrouvai tout à coup blottie dans les bras d'Evan. Il me serrait contre lui, et sa main caressait mon dos, sa voix me calmait. Il me disait de me laisser aller. Que ça irait mieux. Que *moi* j'irais mieux.

Je m'accrochai à lui, j'absorbai tout le réconfort qu'il m'offrait. Son corps était dur, solide et fort, et je ne voulais pas m'en détacher. Je voulais lui prendre cette force, me l'approprier.

Mais mon nez se mit à couler et je reculai. J'avais peur de couvrir de morve son smoking à un milliard de dollars.

– Merci, dis-je

Du moins essayai-je. Je ne crois pas que le mot sortit réellement de ma bouche. Quand je relevai les yeux vers lui, ce ne fut pas l'inquiétude de l'ami que je vis dans son regard. Non. Je vis la chaleur. Le désir. Un désir vif, pur et sans équivoque.

Et assez fou et brûlant pour me trouer l'estomac.

Je suffoquai et le son sembla provoquer chez lui un déclic. Alors, aussi vite qu'il était apparu, le

feu s'éteignit et je me retrouvai seule, glacée, endeuillée et désespérément perdue.

– Elle a besoin de vous, dit Evan en me poussant vers Kevin, qui me prit dans ses bras, le visage sombre.

– Tu ne voulais pas dire quelques mots aux invités ? demanda Cole à Evan.

Le son de sa voix me rappela que Tyler et lui se tenaient seulement à quelques centimètres de nous. À la perspicacité de leurs regards, je compris qu'ils avaient eux aussi vu ce que j'avais vu.

Evan acquiesça, avec une expression désormais neutre et sur un ton très formel, comme pour effacer les dernières secondes. Mais c'était trop tard. Tout avait changé. Je l'avais vu. Vu ! Et ce que j'avais vu sur son visage m'avait renversée.

Mais il s'éloigna de moi. Je le regardai faire, immobile, m'accrochant fort à la main de Kevin. Et je sus à cet instant que si je le voulais, il allait falloir que j'aille le chercher.

Parce que s'agissant d'Evan Black et de moi, il s'éloignerait toujours.

Et dans un moment de clairvoyance, je compris enfin pourquoi.

Chapitre 3

Evan avait laissé tomber ses études à peu près au moment où j'entrais en première année à Northwestern. Il rencontrait trop de succès dans ses diverses entreprises pour s'encombrer de quelque chose d'aussi prosaïque qu'un troisième cycle.

C'était l'automne, l'air sentait bon et Jahn organisait une de ses fameuses soirées. Evan était là, flanqué comme à son habitude de Tyler et de Cole. J'étais assise avec eux près de la piscine, mes pieds nus s'agitant dans l'eau tandis que je répondais à leurs questions sur mes premières semaines d'université.

La conversation était décontractée et fluide. Je me sentais fière d'avoir réussi à prendre un air détaché. Jusqu'à ce que Jahn me demande de l'accompagner pour choisir une bouteille de vin.

– Tu sais que tu es comme une fille pour moi ? dit-il quand nous fûmes arrivés dans sa grande cuisine lumineuse.

Il regardait la piscine à travers l'immense baie vitrée.

– Bien sûr, répondis-je gaiement.

Puis je vis son visage et fronçai les sourcils.

– Quelque chose ne va pas ?

Il secoua la tête, un mouvement presque imperceptible. Mais l'ombre dans ses yeux disait autre chose.

– J'espère juste que tu sais que je ferais n'importe quoi pour toi. Que je te protégerais de quoi que ce soit et de qui que ce soit.

Ma poitrine se serra, et je sentis la sueur perler à ma lèvre supérieure.

– Que se passe-t-il ?

Mon esprit se remplit d'images de couteaux et de menaces, d'agression et de viols. Oh mon Dieu, non ! Impossible...

– Non. (La voix de Jahn était aussi autoritaire que sa main s'accrochant à mon poignet.) Non, répéta-t-il, cette fois plus doucement. Je ne parle pas de ça. Rien à voir.

Doucement, ma peur s'évanouit.

– Alors, de quoi s'agit-il ?

– J'ai vu la façon dont tu les regardais, Angie.

– Qui ?

Pendant une fraction de seconde, je fus perdue. Et puis je compris. Et je devins rouge écarlate.

– Ces garçons te protégeront toujours, dit-il, ignorant mon malaise. Ils veilleront sur toi jusqu'à la fin des temps parce que tu es importante pour moi. Mais ça ne doit jamais aller plus loin que ça. Avec aucun d'entre eux.

Sa voix s'était durcie, il parlait d'un ton sérieux et imposant que je ne lui connaissais pas.

– J'ai dit que je te protégerais. Même si cela signifie te protéger de toi-même.

– Je ne sais pas de quoi... commençai-je, mais il me coupa aussitôt la parole.

– Ce ne sont pas des hommes pour toi, dit-il avec fermeté me regardant droit dans les yeux, avec une expression on ne peut plus sérieuse. Et ils savent qu'ils n'ont pas le droit de te toucher.

J'ouvris la bouche pour parler, puis la refermai. Que diable étais-je supposée répondre à ça ? Merde, cette conversation était totalement surréaliste.

Mon instinct fut de nier, encore et encore. Mais la curiosité eut raison de moi.

– Qu'est-ce qui ne va pas chez eux ?

– Rien du tout.

– Alors, pourquoi avons-nous cette conversation ?

Il tourna le dos à la baie vitrée et se pencha sur le comptoir en granit, les bras croisés contre sa poitrine. Il plissa les yeux et son regard inquisiteur me fit automatiquement me redresser.

Il jeta un coup d'œil furtif au loin.

– Ils sont trop vieux pour toi.

Je faillis m'étouffer de rire.

– Sérieux ? C'est ça, le problème ? Papa a treize ans de plus que maman, ça n'a jamais dérangé personne.

Il me fixa. Une certaine mélancolie voilait son regard.

– Sarah est une fille à part.

– Et moi pas ?

Mon ton était moqueur, bien évidemment, mais j'étais quand même sérieuse.

– Evan a à peine six ans de plus que moi. Allez, oncle J., dis-moi franchement ce que tout ça signifie ?

Au lieu de répondre, il prit le tire-bouchon sur le comptoir et ouvrit l'une des bouteilles qu'il avait sélectionnées pour ce soir-là. Je le regardai en silence, à la fois amusée et frustrée, se verser un verre, en boire une gorgée. Il en versa un autre et me le tendit, et je dus me contenir pour cacher mon sourire suffisant. En réalité, je n'étais pas en âge de boire.

Quand il parla enfin, sa voix était douce, calme et teintée d'un léger regret.

– Quand m'as-tu vu avec une femme pour la dernière fois ?

La question était si inattendue que j'y répondis aussitôt.

– Pas depuis des années.

Je n'avais pas vu sa dernière femme, ni aucune des nombreuses précédentes depuis des lustres. Je savais qu'elles l'avaient toutes quitté, mais sans en connaître la raison. Et comme je n'étais proche d'aucune d'entre elles, je n'avais jamais eu l'occasion de leur poser la question.

– Avoir trop de secrets détruit n'importe quelle relation, dit-il.

– Je n'ai aucun secret.

Mais bien sûr, j'en avais.

Jahn se tut pendant quelques secondes, et je crus un instant qu'il allait me traiter de menteuse. Mais il se contenta d'acquiescer comme si de rien n'était, comme si ma parole ne faisait aucun doute.

– Peut-être pas. Mais il en a, lui. Les siens et ceux qu'il garde pour les autres.

Lui.

Ce mot tout simple résonna dans mon esprit. J'eus un peu la nausée. Parce que je savais ce que ça signifiait : en réalité, on ne parlait pas du trio. On parlait d'Evan. Du fait que j'avais envie de lui. Et que Jahn le savait.

J'avalai ma salive, gênée mais aussi étonnamment soulagée. Jahn me connaissait probablement mieux que quiconque m'ait jamais connue et ne me connaîtrait jamais.

Mais il avait tort sur un point : les secrets ne me gênaient pas. Comment auraient-ils pu me gêner, quand j'en gardais tant moi-même ?

Debout dans l'immense salon de l'appartement de Jahn, j'écoutais Evan parler à l'assemblée en deuil. C'était comme si le fantôme de Jahn m'avait forcée à voyager dans le temps pour revivre cette conversation avec lui. Finalement, je m'étais fait une raison parce que je croyais m'être persuadée qu'Evan, tout comme Cole et Tyler, me considérait comme sa sœur.

Désormais, je ne le croyais plus.

La leçon de morale de Jahn ce soir-là n'avait pas pour seul objectif de me tenir à distance. Il voulait me dire qu'il avait donné le même ordre à Evan, Tyler et Cole. Et si Tyler et Cole ne devaient pas trouver cette interdiction insoutenable, j'avais vu la chaleur dans les yeux d'Evan.

Lui avait envie de moi, bon sang !

Il avait envie de moi, et sa putain de loyauté envers mon oncle l'empêchait de faire quoi que ce soit à ce sujet.

– Howard Jahn était un homme qui aimait la vie.

Le ton grave de la voix envoûtante et claire d'Evan remplissait la pièce.

– Durant son court séjour dans ce monde, il a non seulement pleinement vécu, mais aussi enseigné aux autres comment faire de même. Il a changé le destin de tant de personnes. J'en sais quelque chose. Je fais partie des chanceux qu'il avait pris sous son aile.

Je lâchai Evan du regard, le temps d'observer les gens dans l'assemblée. Tous étaient aussi fascinés que moi, conquis à la fois par le charisme d'Evan et par ses mots. Je regardai cet homme qui, si jeune, était devenu si riche. Et je compris à cet instant pourquoi il était désormais l'un des hommes les plus influents de Chicago. Il aurait pu être un gourou de pacotille, toute l'assemblée aurait rejoint sa secte en un clin d'œil.

Un seul n'avait pas l'air impressionné, à dire vrai : Kevin. Je ne savais pas s'il accusait encore le coup de sa dispute avec Evan quelques instants plus tôt, ou s'il avait pu sentir mon désir pour lui. Cette dernière hypothèse suffit à faire exploser ma culpabilité, et je tendis la main pour prendre la sienne. Je me sentis encore plus coupable de ma propre hypocrisie.

– Howard Jahn m'a appris à regarder le monde de façon différente. À bien des égards, il m'a sauvé, et il ne m'a jamais laissé tomber.

Evan regardait la foule en parlant. Puis ses yeux se posèrent sur moi.

– Nous sommes ici aujourd'hui pour honorer sa mémoire, continua-t-il, une férocité un peu étrange dans la voix. Sa mémoire. Ses souhaits. Son héritage.

Il se tut. L'atmosphère était si pesante entre nous que je dus rassembler toutes mes forces, ne serait-ce que pour parvenir à respirer. J'étais surprise que tous les regards ne se soient pas tournés vers nous, pour assister au spectacle du feu qui s'embrasait entre nous deux. Parce qu'il était bien là. Je le sentais. Je le sentais, et je voulais m'y plonger.

Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il dit ensuite. Il continua probablement à parler car, sans que je m'en rende compte, tout le monde avait levé son verre pour porter un toast et chacun essuyait ses yeux humides.

La fascination qui m'avait envahie se dissipa et je le regardai, le souffle coupé, rejoindre l'assemblée. Il serra des mains, accepta des petites tapes réconfortantes sur son épaule. Il était le maître dans cette pièce, imposant et calme. Une présence solide sur laquelle les endeuillés pouvaient s'appuyer.

Et il ne me quitta jamais des yeux.

Puis il marcha vers moi, d'un pas assuré et régulier, le visage déterminé. Je n'avais plus vraiment conscience de la présence de Kevin à mon côté, de ses doigts entremêlés aux miens. À cet instant, Evan Black était tout mon univers. Je voulais sentir à nouveau son étreinte. Je voulais qu'il me prenne dans ses bras. Qu'il me murmure qu'il savait ce que j'avais perdu quand Jahn était mort.

Je voulais que ses lèvres caressent doucement les miennes pour me consoler et puis que, faisant fi des bonnes manières, il m'embrasse si follement et violemment que la peine et le regret fondraient sous la chaleur de notre passion.

Et ça me foutait vraiment hors de moi de savoir que rien de tout ça n'allait arriver, tout ça à cause d'une promesse faite à un homme désormais mort.

Je me retournai et me blottis dans les bras de Kevin, sans savoir exactement ce que j'essayais de prouver.

– Qu'est-ce...

Je l'interrompis en l'embrassant. Un baiser gauche et étrange au début, mais Kevin dut comprendre que j'en avais besoin. Que ma peine m'avait fait franchir la limite des convenances pour m'envoyer dans le monde envahissant de ceux qui s'embrassent goulûment en public.

Sa main se posa sur ma nuque et sa bouche chercha fiévreusement la mienne. En matière de baiser, à n'en pas douter, Kevin méritait un A. Sur le papier, il était tout ce dont une fille rêvait. Et pourtant je n'étais pas satisfaite. Loin de là. Il n'y avait aucune chaleur, aucune passion. Aucun papillon dans mon estomac, aucun désir que ça aille plus loin. Bien au contraire, tous les baisers de Kevin me faisaient réaliser le vide qui m'habitait. Une faim, une envie irrésistible, que je ne parvenais pas à satisfaire, malgré tous mes efforts.

Evan... pensai-je. Je fus choquée par le désir désespéré qui m'envahit à l'évocation de ces deux petites syllabes. Je ne sais pas comment, mais les barrières que j'avais réussi à dresser autour de mon désir depuis toutes ces années tombaient l'une après l'autre. Comme si mon chagrin m'avait poussée d'une falaise. Et, pour la première fois de ma vie, j'aurais juste voulu pouvoir effacer Evan Black de mon esprit. Je perdais tout contrôle, je le sentais. Tout comme je me sentais prête à succomber à toutes les folies, à prendre tous les risques.

Et pour une fille comme moi, il n'était jamais bon d'en arriver là.

Quand Kevin recula et que notre baiser s'arrêta, je ne voulus plus qu'une chose, l'attirer de nouveau contre moi. L'embrasser jusqu'à ce que je trouve une solution. Jusqu'à ce que nous parvenions à provoquer cette chaleur entre nous, même si nous devions nous frotter l'un à l'autre pendant des heures pour y arriver. Parce que j'en avais besoin. J'avais besoin de faire table rase du passé. Besoin de me perdre jusqu'à ce que le brasier insoutenable qu'était Evan Black soit réduit en cendres, qu'il ne soit plus rien qu'un léger picotement dans mon ventre.

Mais je savais que ça n'arriverait jamais.

Kevin posa sa main sur ma joue et me sourit doucement:

– Mon cœur, tu as l'air en mille morceaux.

Je fis oui de la tête. Je l'étais. Simplement, pas pour les raisons qu'il croyait.

Je parcourus la pièce du regard, cherchant Evan. Je voulais savoir ce qu'il avait vu. Et qu'il soit aussi tiraillé et décomposé que moi.

Mais il n'était même plus là.

– Angelina, très chère, la serveuse m’a dit que je vous trouverais sans doute ici. Quel plaisir de vous revoir, même en ces tristes circonstances.

La voix aux accents du Sud s’abattit comme un fardeau sur moi, et je ne pus m’empêcher de grimacer. Je m’étais réfugiée dans la cuisine, à laquelle les invités n’avaient en principe pas accès, avec l’espoir d’avoir quelques minutes à moi, seule. De toute évidence, ça n’allait pas être possible.

J’affichai, non sans effort, mon plus beau sourire de fille de politicien et m’éloignai du comptoir pour saluer Edwin Mulberry, un parlementaire d’Alabama ou du Mississippi ou de je ne sais plus quel autre État.

– Monsieur Mulberry. Quel plaisir... dis-je en mentant, me forçant à sourire encore plus. Je ne savais pas que vous connaissiez mon oncle.

Il avait les cheveux poivre et sel et un sourire que le public adorait, malgré mes doutes sur sa sincérité.

– Votre oncle était un homme incroyable. Il avait beaucoup de relations. Quand j’ai eu votre père au téléphone hier et qu’il m’a dit ne pas pouvoir venir, j’ai su que je me devais d’être présent.

– J’apprécie votre geste.

Mulberry était un élu qui avait des vues sur le Sénat. Et bien que mon père n’en fût qu’à son premier mandat, il avait déjà des alliés puissants. Certains d’entre eux avaient même commencé à mentionner son nom comme un candidat potentiel au poste de vice-président. Je n’avais pas besoin de mon diplôme ès sciences politiques pour comprendre que la présence de Mulberry avait plus à voir avec sa volonté d’être dans les petits papiers de mon père qu’avec celle de rendre hommage à mon oncle.

– Cela fait combien de temps ? Presque cinq ans que l’on ne s’est pas vus ? Je dois dire que vous êtes devenue une charmante jeune femme.

– Merci, dis-je, réussissant à garder mon sourire étincelant même si cela devenait vraiment de plus en plus difficile.

– Cela fait presque huit ans, ajoutai-je, incapable de me retenir.

La dernière fois que j’avais vu Mulberry, c’était à l’enterrement de ma sœur. Le souvenir de ce jour-là fit écho à celui que je vivais là et je me sentis d’un seul coup vide et glacée.

Je serrai fort les bras contre moi, m’efforçant de me rappeler toutes les techniques apprises pour faire bonne figure en société, mais je me sentais trop perdue pour faire la conversation.

– Bien... dis-je.

Et je laissai le mot flotter entre nous, soudain incapable de trouver la moindre chose à dire.

Et Evan vint à mon secours.

– Monsieur Mulberry ?

L’homme d’âge mûr se retourna vers Evan, qui se tenait sur le seuil de la porte. Aussi sombre et mystérieux que l’eau d’un lac au milieu de la nuit.

– Il y a une jeune fille là-bas qui vous demande. Elle semble vraiment impatiente de vous parler.

– Ah oui ?

L’élue se ragaillardit, il rajusta sa cravate et je dus me mordre l’intérieur des joues pour ne pas rire.

– Elle a de longs cheveux blonds et une robe noire très courte.

Evan entra dans la cuisine pour s’approcher de nous.

– Elle se dirigeait vers la bibliothèque quand je l’ai quittée.

– Bien, dit Mulberry.

Il se tourna vers moi.

– Ma chère, ce fut un plaisir... Mais si cette jeune femme est une électrice, je devrais aller voir ce qui la préoccupe.

– Bien sûr. Ce fut un plaisir de vous revoir. Merci d’être venu.

Dès qu’il eut passé la porte, je me tournai vers Evan.

– Tu es un menteur hors pair.

– Pas si hors pair que ça, apparemment, puisque tu m’as démasqué en un instant.

– C’est peut-être que je te connais trop bien, lançai-je malicieusement.

Il me regarda pendant quelques secondes, puis avança d’un pas. J’en eus le souffle coupé, et mon pouls s’accéléra. Il tendit son bras, je me tenais parfaitement droite et immobile, attendant un geste qui ne vint jamais. Ce n’était pas vers moi qu’il tendait le bras, mais vers la bouteille de vin.

Idiote, idiote, idiote. Mais au moins j’avais retrouvé mon souffle.

– Trop bien, dit-il en servant un verre de pinot noir qu’il me tendit. Est-ce que ça veut dire que tu as décrypté tous mes secrets ?

Nos doigts se frôlèrent quand je lui pris le verre de la main, et je fus envahie d’un frisson dû à l’étincelle du contact entre nos peaux, frisson qui courut de mes doigts jusqu’à la pointe de mes orteils.

Je vis un flash furtif dans ses yeux, m’indiquant qu’il avait compris, et j’eus envie de me gifler. Parce que je ne connaissais pas tous ses secrets, mais lui connaissait les miens. Je me sentais perdue, exposée et vulnérable.

– Des secrets ?

Je me redressai, déterminée à reprendre un peu le dessus dans cette situation.

– Comme le mystère qui explique pourquoi tu ne m’as pas adressé plus de deux mots, ce soir ? Pourquoi tu as regardé tout le monde, sauf moi ?

Il pencha la tête comme pour considérer mes paroles, puis se versa un verre de vin et en but lentement une grande gorgée.

– Je te regarde, là.

J’avalai ma salive. Ça, pour me regarder, il me regardait. Ses yeux gris troubles restaient rivés sur mon visage, et je vis son corps se contracter comme s’il se préparait à être frappé par une violente tempête.

Je bus une grande gorgée de vin à mon tour, tout en sachant au fond de moi que c’était une mauvaise idée. Soit, je devais garder les idées claires ce soir ; mais à cet instant précis, c’est de courage que j’avais le plus besoin.

– C’est vrai, lui accordai-je. Et que vois-tu ?

– Une belle femme.

Sa voix fit palpiter mon cœur autant que ses mots.

– Une belle femme, continua-t-il, qui a besoin de prendre un peu de recul et de réfléchir à ce qu’elle fait et à pourquoi elle le fait.

– Je te demande pardon ?

Sa voix n’avait que peu changé, mais suffisamment pour effacer toute trace de palpitation.

Je répétais ma question. Il m’avait tellement estomaquée que j’étais incapable d’articuler d’autres mots.

– Tu as eu des moments difficiles, Angie. Tu mérites d’être heureuse.

Je fis tourner le pied de mon verre entre mes doigts, essayant de comprendre où il voulait en venir. Allait-il me dire qu'il pouvait me rendre heureuse, lui ? À cette idée, mon corps fut pris d'un frisson d'excitation, mais je n'y croyais pas. Evan était une douche écossaise permanente, il était trop déroutant. Et si je voulais savoir ce qu'il pensait vraiment, je devais le lui demander sans détour.

– Qu'est-ce qui te fait penser que je ne suis pas heureuse ?

Il haussa légèrement une épaule.

– Je comprends pourquoi tu sors avec Warner. Un père en politique. Un petit ami agent du FBI. Tout ça, ça colle. C'est logique. La pièce de la fille parfaite dans le puzzle parfait qui compose ta vie.

Je me sentais toute crispée, ma gorge était serrée, ma poitrine pesait une tonne. J'avais l'impression d'être une cible mouvante qu'il venait d'atteindre en plein dans le mille.

– Non pas que cela te regarde, mais Kevin est un mec formidable, dis-je fermement, bien déterminée à ne pas lui laisser voir que sa remarque avait fait mouche.

– Non, dit Evan.

Nous étions toujours debout près du comptoir de la cuisine, seuls tous les deux, si ce n'est les quelques serveurs faisant des allers-retours pour regarnir leurs plateaux. Il avança d'un pas vers moi, et je jure que je pouvais sentir le tambour des molécules d'air qui grésillaient entre nous deux.

– Pour quelqu'un d'autre, sûrement. Mais pas pour toi.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

Je m'efforçai d'avoir l'air indigné. De vains efforts.

– J'en sais suffisamment, dit-il, réduisant encore la distance qui nous séparait. Je sais que tu as besoin d'un homme qui soit assez fort pour être ton ancre. Un homme qui comprenne ce dont tu as besoin, au lit comme ailleurs.

Un sourire délicieusement sexy s'installa tranquillement sur ses lèvres.

– Tu as besoin d'un homme qui saurait t'exciter rien qu'en te regardant. Et, Angie, je sais aussi que Kevin Warner n'est pas cet homme.

Oh mon Dieu ! Je sentis des gouttes de sueur perler sur ma nuque. J'arrivais à peine à respirer, mon pouls s'emballait. Je sentais chaque centimètre de mon corps. Des poils minuscules qui se hérissaient sur mes bras jusqu'au besoin avide et oppressant naissant entre mes jambes. Je mouillais. Ça, j'en étais sûre. Et tout ce que je voulais à cette seconde, c'était que les mains d'Evan me touchent.

Il me fallut une volonté de fer pour prononcer quelques mots, et encore plus pour le regarder dans les yeux.

– Si ce n'est pas Kevin, alors qui ?

Mais la vraie question me resta dans la gorge : « Toi ? »

Il tendit la main et replaça une mèche de mes cheveux derrière mon oreille, la caresse douce de son doigt contre ma peau me fit quasiment fondre.

– Je suppose que ça, tu devras le découvrir par toi-même.

Chapitre 4

Je passai l'heure suivante à circuler dans l'appartement, à bavarder avec les invités et à évoquer avec eux leurs souvenirs de Jahn. J'aperçus deux fois Cole et une fois Tyler. Je ne revis pas Evan, et je n'étais pas sûre de savoir si c'était un bien ou un mal.

D'un côté, j'avais aimé la façon dont il m'avait regardée. Et le frisson que la simple proximité de son corps m'avait donné.

D'un autre côté, notre conversation dans la cuisine avait été si surréaliste que je préférais l'éviter jusqu'à ce que je comprenne ce qui s'était exactement passé. Et, putain ! Je ne voulais pas d'une autre leçon de morale sur Kevin. Surtout que tout ce qu'Evan avait dit était vrai.

Quant à Kevin, il était resté presque constamment à mon côté depuis que j'étais sortie de la cuisine. Il avait joué le rôle du petit ami concerné avec tant d'enthousiasme que j'avais à peine eu un moment à moi. Je réussis enfin à m'échapper en prétendant avoir besoin d'aller aux toilettes. En fait, je voulais simplement disposer de quelques minutes de solitude pour pouvoir enfin respirer.

Plutôt que de m'enfermer dans l'une des nombreuses salles de bains, je courus me réfugier dans la véranda installée sur le toit de l'appartement de Jahn. Ma pièce préférée. On y accédait par un escalier en colimaçon splendide du côté nord du salon. Jahn avait décoré l'endroit avec autant de soin que le reste de l'appartement. La partie extérieure, comme l'intérieur, était remplie de fauteuils confortables, de salons pour se relaxer, de coins pour discuter et de superbes plantes faisant de cette oasis dans le ciel un véritable jardin. Le tout était au moins digne d'un hôtel européen cinq étoiles.

La plupart des invités étaient affalés sur les canapés de la terrasse, sirotant leurs verres. Je décidai de m'éloigner. Je me réfugiai à l'intérieur, au milieu de la rangée de petits sapins en pots qui délimitait le périmètre. J'appuyai mes mains contre la vitre. Cette baie vitrée ne semblait être là que pour protéger des personnes comme moi de l'envie irrépressible d'écarter les bras et de sauter, afin de prouver une fois pour toutes que, même si on a l'air d'un être humain, on ne l'est au fond pas tout à fait. Qu'on n'est finalement que des molécules d'air, du souffle, le frisson du mouvement, et que rien de mal ne pourra donc nous arriver dans le ciel obscur de la nuit, puisque le vent nous rattrapera toujours.

– J'espère que tu n'as pas l'intention de sauter.

Bizarrement, c'est ce que je fis : je bondis hors de mon corps, et ma main se posa sur ma gorge. La vitesse de mon pouls doubla, mais je ne savais pas si c'était dû à la surprise ou à l'homme qui s'était si furtivement approché.

Je pris une profonde inspiration en espérant qu'elle m'aiderait à me calmer. Quand j'eus repris mes esprits, je me tournai vers Evan.

– J'y pensais, admis-je. Mais ne t'inquiète pas, je ne suis pas suicidaire.

– Non, dit-il simplement, le regard neutre, comme s'il analysait la situation. Tu es trop forte pour ça.

– Ça, c'est des conneries !

J'avais parlé sans réfléchir. De réagir aussi vivement à ses remarques m'irrita. Mais d'autres personnes m'avaient dit la même chose après la mort de Gracie, et chaque mot m'avait paru insupportable, comme le crissement des ongles sur un tableau noir. *Tu es si forte, tu t'en sors si bien.*

Et tout ça, c'étaient bien des conneries, parce que je ne m'en étais pas sortie du tout. Je m'étais contentée de traverser le temps comme un zombie, parvenant à peine à bouger. Les journées m'avaient paru assez difficiles, mais les nuits, elles, avaient failli me tuer, putain !

Je pris une inspiration tremblante.

– Survivre, ça n'a rien de courageux. Ça veut juste dire que la mort t'a épargné une fois de plus.

Je grimaçai, consciente d'en dire trop à la seconde même où les mots sortirent de ma bouche. *Merde.*

Je me retournai vers la vitre et regardai le monde devant moi. Je ne fis aucun mouvement en l'entendant s'approcher encore derrière moi. Pour la première fois de ma vie, je crois, je voulais qu'Evan Black disparaisse. Tout simplement.

– Je suis désolé.

Sa voix était grave et bien timbrée, et j'aimais sa résonance dans ma tête. Cependant je ne me retournai pas. Je n'étais pas sûre de savoir s'il était désolé pour la mort de Jahn, ou s'il me demandait pardon pour ses paroles. Et s'il s'agissait de la première option, je ne voulais vraiment pas en entendre parler.

– Qu'est-ce que tu fais là ? lui demandai-je enfin, le dos toujours tourné. Est-ce que tu m'as suivie pour me faire d'autres reproches sur le type avec qui je sors ?

– Crois-le ou non, je ne passe pas autant de temps à penser à Kevin Warner.

Je me retournai, le regard inquisiteur.

– Ah non ? Parce que tout à l'heure dans la cuisine, tu avais vraiment l'air de beaucoup y penser.

– Pas à Kevin. À toi.

– Oh !

J'avalai ma salive, j'aimais le son de ce mot dans sa bouche. *Toi.*

Un silence flotta entre nous pendant quelques secondes. Je ne savais pas quoi dire. Je ne savais pas ce qu'il voulait. Je ne savais pas ce qu'il faisait là ou ce qu'il se passait là entre nous. Je ne savais même pas s'il se passait *vraiment* quelque chose entre nous. J'attendis qu'il parle en premier, mais il semblait aimer faire durer le silence. Il se contenta de rester là, sans bouger, et pourtant je me sentis soudain prise au piège, comme si son regard dur et impassible avait fait de moi sa prisonnière.

Je parvins enfin à formuler une phrase, désespérée.

– Tu as tort, dis-je, les yeux baissés sur mes ongles pour ne pas le regarder en face. Je ne suis pas forte du tout.

Je pensai combien j'aurais aimé échapper à cette journée qui n'en finissait pas. Combien je voulais qu'on me rende mon oncle. Combien je voulais désespérément pleurer, et combien il était difficile de garder ce chagrin enfoui en moi.

Mais surtout combien j'étais sûre de ne pas passer la nuit. Peu importaient mes efforts, l'explosion se produirait. Et d'une façon ou d'une autre, tout ce que j'avais gardé soigneusement à l'intérieur sortirait au grand jour.

– Tu l'es. Je t'ai observée, dit-il fermement. Au fil des années, je veux dire. Tu fais toujours attention à bien garder le contrôle, Angie. Et ça, ça demande énormément de force.

J'aurais tellement aimé que ce soit vrai. Mais ça ne l'était pas, bien évidemment. J'avais passé des années à essayer de me contrôler, mais plus j'essayais, plus j'avais l'impression d'exploser en mille morceaux.

Je poussai un soupir et me retournai pour admirer le lac Michigan et les bateaux qui n'étaient

désormais plus que de minuscules points de lumière à l'horizon.

– Tu n'as pas dû bien regarder.

– Au contraire, dit-il, la voix grave, calme et si intense qu'elle semblait effacer mes protestations avant même que je ne les formule. Je t'ai minutieusement observée. Je le fais toujours quand quelque chose est important pour moi.

– Oh...

Ma voix était toute petite, comme un chuchotement.

Il était toujours à côté de moi, il passa un doigt sous mon menton et me fit tourner la tête pour le regarder. À ce contact, une chaleur m'envahit et je me dis, presque sérieusement, que j'aurais probablement une marque de brûlure à cet endroit précis le lendemain matin.

Il retira sa main et je faillis crier de déception.

– Crois-moi, Lina. Je m'y connais en contrôle.

J'avalai à nouveau ma salive. Je n'étais pas sûre de savoir de quoi on parlait. Et merde ! Je ne savais vraiment pas pourquoi il m'avait donné mon ancien surnom. Mais à ma propre surprise, ça ne m'avait pas déplu. Et sa façon de me regarder me déplut encore moins. Je crois que j'aurais pu rester là debout toute ma vie, avec la ville et le lac devant moi et le ciel nocturne au-dessus. Et cet homme énigmatique à quelques centimètres à peine.

Ses lèvres remuèrent, et je me dis qu'il avait vraiment une bouche magnifique.

Ce n'est pas une faiblesse que de vouloir se laisser aller. De vouloir le frisson de la prise de risque. Le plaisir de l'adrénaline.

Je clignai des yeux.

– Comment as-tu...

– Chuuut !

Son sourire, détendu et spontané, révéla une fossette de sa joue assez rarement visible.

– Tu en as besoin. Tu as été enfermée toute la soirée, à en devenir folle. Cloîtrée dans ton chagrin. Vas-y maintenant. Ferme les yeux et retourne-toi.

– Mais je...

Son doigt se leva et se posa doucement sur mes lèvres.

– Pas de discussion. Fais-le, c'est tout.

L'obéissance aveugle n'est pas mon fort habituellement, mais à ma propre surprise je m'exécutai. Je fermai les yeux, laissant l'obscurité m'envahir, puis je me tournai pour être de nouveau face à la vitre. Si j'avais ouvert les yeux, j'aurais vu le ciel étoilé devant moi. Mais mon esprit ne vit qu'Evan et cet incroyable effet qu'il avait sur moi.

– En voilà une petite fille bien sage.

Je retins ma respiration quand il balaya doucement quelques mèches de mes cheveux sur le côté pour poser sa main sur ma nuque. Son geste me fit trembler, je grimaçai aussitôt d'embarras en pensant qu'il avait dû le remarquer. Son pouce bougea d'un centimètre à peine, il caressa doucement ma peau. Je n'avais aucun moyen de savoir s'il le faisait volontairement ou simplement par réflexe. Peu importe, cela me rendait folle. Je mordis ma lèvre inférieure en remerciant le ciel qu'il soit derrière moi et ne puisse voir mon geste, qui trahissait encore plus mon émoi.

Il parla de nouveau, d'une voix profonde.

– Maintenant, pose tes mains contre la vitre.

J'étais perdue et nerveuse. Mais, bon sang, j'étais aussi très excitée ! Je priai pour que l'obscurité

l'empêche de remarquer que mes tétons s'étaient durcis sous la dentelle de mon soutien-gorge et que je rougissais.

Avant que je puisse m'exécuter, il se déplaça derrière moi, prit mes mains dans les siennes et les guida jusqu'à la vitre. Le contact fut un choc puissant, et une tempête de chaleur m'envahit. Je me laissai aller, me réjouissant de l'incroyable sensation de me soumettre à cet homme.

– Est-ce que tu la sens, Angie, la pression de la vitre ? Elle te retient. Elle te garde debout. Elle te garde au chaud ici, en sécurité avec moi.

J'entendis à peine ses mots. Tout ce dont j'avais conscience, c'était la façon dont sa voix me caressait, comme un long chemin de baisers le long de mon corps. Je ne sentais que la pression de ses mains recouvrant les miennes et son souffle sur ma peau, aussi envoûtant que le rayon d'un soleil d'été.

– Et si la vitre se brisait ?

Sa voix était douce et calme, comme si c'était la chose à laquelle penser le plus naturellement du monde.

– Tu ne tomberais pas, Angie. Tu t'envolerais.

Je fermai les yeux encore plus fort. Il avait déjà toute l'attention de mon corps, il capturerait maintenant celle de mon imagination.

– Je ne dis pas que tu briserais cette vitre volontairement... mais si elle disparaissait, tu profiterais au maximum de l'expérience. Tu écarterais les bras, tu embrasserais ta chute. Tu respirerais l'air et sentirais le vent souffler autour de toi, te soutenir tout entière. Te soulever. Parce que c'est à ça que tu pensais, n'est-ce pas ? Il ne s'agissait pas de sauter, ni de tomber...

Je pris une grande inspiration et suffoquai légèrement en me laissant aller en arrière pour m'appuyer contre lui, mes fesses contre son entrejambe tout dur. Et une chose était sûre, je mouillais.

– Tu veux t'envoler, Angie ? murmura-t-il.

Puis il effleura de ses lèvres le lobe de mon oreille. Je tremblai et, mon Dieu, je savais que s'il me touchait une fois de plus je jouirais aussitôt, mon corps exploserait jusqu'aux étoiles.

Je ne pouvais rien faire d'autre que de rester là. La chaleur de notre proximité brûlait à travers moi et je le suppliai en silence de ne jamais me quitter. Que cet instant ne s'arrête jamais.

Il posa ses mains sur mes épaules, puis les glissa le long de mon buste et ses paumes se posèrent sur mes côtes, les pouces derrière mon dos. Le bout de ses doigts effleurait le bord de mes seins. Je mordis ma lèvre inférieure, bien déterminée à ne pas hurler, à ne pas bouger. À ne rien faire qui pourrait le faire s'arrêter. Qui pourrait mettre fin à ce merveilleux fantasme.

Ses mains se déplacèrent encore plus bas, encerclèrent ma taille. Je ne suis pas particulièrement petite, mais j'eus l'impression d'être minuscule et fragile à cet instant, convaincue qu'à cette seconde il avait le pouvoir de me briser. De me détruire tout à fait, délicieusement.

– Angie, dit-il en me retournant vers lui.

Je fermai les yeux, pour savourer l'instant. Mais avant d'avoir pu me retourner complètement, avant même d'avoir le temps d'imaginer qu'il allait peut-être m'embrasser, l'instant vola en éclats, détruit par le gazouillis aigu de la sonnerie de mon portable.

Il retira lentement ses mains et j'entendis alors un autre son. Un gémissement.

Je suis à peu près sûre qu'il venait de moi.

J'ouvris les yeux juste à temps pour voir le visage d'Evan reprendre une expression impassible et indéchiffrable. Je ne savais pas quelle expression il avait eue juste avant, mais je m'imaginai qu'il y

avait eu du désir dans ses yeux.

Je sentis une pression autour de mon cœur, parce que ce moment était à jamais perdu. Et je ne savais que trop bien qu'on ne pourrait jamais le retrouver.

– Tu devrais répondre.

– Quoi ?

Il baissa les yeux vers le minuscule sac à main. Sac que j'avais d'ailleurs pris ce soir-là pour la seule raison que je n'avais pas de poche dans laquelle ranger mon téléphone.

– Oh !

J'avais déjà oublié.

– C'est un texto.

Je fouillai, saisis l'appareil et jetai un coup d'œil au message.

– Kevin ?

– Flynn, dis-je en vitesse, n'ayant aucune envie que Kevin fasse partie de cette conversation. Tu te rappelles ? Le garçon qui vivait dans la même rue qu'oncle Jahn à Kenilworth.

– Ce n'est probablement plus un garçon aujourd'hui, dit Evan, et la pointe de jalousie que je perçus dans sa voix me fit exulter intérieurement.

– Non, dis-je d'un ton détaché. Plus vraiment.

Je restai concentrée sur son visage et je crus un instant qu'il allait s'approcher de moi, m'attirer contre lui et poser ses lèvres sur les miennes, puis que nous allions tous deux nous envoler au-delà de cette fichue barrière de verre.

Mais l'instant passa. Evan se retourna pour regarder le lac obscur au loin.

Le silence s'installa un moment. Puis il dit, à voix basse, d'un ton neutre :

– Il m'arrive de penser à sauter, moi aussi.

– Suicidaire ? dis-je malicieusement.

Il se retourna vers moi et je ne vis dans ses yeux ni du désir ni de la chaleur, mais de la détermination pure et dure.

– Non. Arrogant.

Mes sourcils se froncèrent de confusion.

– Je suis assez arrogant pour penser que je peux contrôler ma propre chute, clarifia-t-il.

– Mais tu ne peux pas, dis-je, en pensant à ma sœur. À ma vie. À mon oncle. Personne ne peut.

Son sourire s'élargit encore, si sexy que c'en était presque douloureux. Il avait aussi l'air désespérément triste. Il tendit la main et caressa doucement ma joue.

– Tu verras.

Mais tout ce que je vis, ce fut Evan quittant la pièce. Je restai là, seule sur la terrasse. Juste moi, ma confusion et ma mortification. Ah oui ! Et aussi deux douzaines de personnes que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Nous tous, sur ce toit de Chicago, lancés au beau milieu du temps, de l'espace et de l'univers.

Je gardai les yeux rivés sur le chemin qu'il venait de prendre. Je restai immobile. Sans vraiment réfléchir. Derrière moi, les feux d'artifice commencèrent à exploser au-dessus de la jetée du port. Et le ciel nocturne fut soudain parsemé de couleurs. Je le remarquai à peine. Je ne voyais qu'une couleur, celle d'Evan, ses teintes chaudes contrastant avec la toile de fond grise qui m'avait consumée.

Il me fallut bien cinq minutes avant de me rendre compte que je tenais toujours mon téléphone.

J'ouvris le message et, en dépit de ma confusion, je souris.

« Je viens d'atterrir. Tu vas bien ? »

Je tapai ma réponse : « Je survis, je crois ». Puis j'hésitai un instant. Je voulais le corriger avant d'appuyer sur la touche Envoyer. Dire à Flynn ce qui venait de se passer avec Evan, dont il avait entendu parler à n'en plus pouvoir depuis nos seize ans. Lui dire que je voyais le fantôme de Jahn à chaque recoin. Combien je détestais la mort et les enterrements, et combien j'aurais aimé être un coureur parce que j'aurais pu enfilez des Nike et simplement m'en aller.

Cependant, je ne tapai rien de tout cela. Je me contentai d'appuyer sur Envoyer.

« Je serai là dans dix minutes. »

Je ne pus m'empêcher de sourire à nouveau. Il me connaissait vraiment bien.

« Ça va. Les gens partent. »

« Veux pas que tu sois seule. »

« Kevin m'emmène chez lui. »

Il y eut un moment avant que sa réponse n'arrive et je compris pourquoi. J'avais passé bien trop de nuits à l'assommer avec mes monologues sur le fait que Kevin était parfait sur le papier et que je n'étais qu'une idiote d'envisager, ne serait-ce qu'une seconde, de le larguer.

« C'est ce que tu veux ? »

Non, bien sûr. Je voulais Evan... Sa voix dans mon oreille. Sa main sur mon dos. Je voulais retourner à cet endroit dans le ciel, et j'eus soudain atrocement peur qu'il soit le seul capable de m'y emmener.

Je tapai frénétiquement sur mon clavier. Je n'allais pas faire de l'auto-analyse par texto. Pas moyen.

« Je dois y aller. On se parle plus tard. »

Je mis le téléphone en mode silencieux et le fourrai dans mon sac. S'il me répondait, je ne voulais pas le savoir. Je relevai la tête juste à temps pour voir Kevin debout sur la terrasse et me regardant droit dans les yeux d'un air perplexe. Rien d'étonnant à cela. J'avais l'impression d'être en mille morceaux. Je me sentais perdue, frustrée et plus que coupable à propos de ma rencontre aussi fortuite que plaisante et étrange avec Evan. Hélas, je n'eus pas le temps de changer d'expression avant que Kevin ne me détaille des pieds à la tête.

– Tu as l'air fatigué, dit-il, souriant gentiment et me prenant la main. Allons-y.

– Fatiguée, c'est un euphémisme pour dévastée ?

– Que veux-tu ? J'ai étudié les lettres à l'université.

Mon rire fut tout à fait sincère.

– Tu es un mec bien, agent Warner, tu mérites mieux qu'une épave comme moi.

– Peut-être que j'aime les trucs qui ont besoin d'être réparés, dit-il en levant nos mains entrelacées pour m'embrasser le bout des doigts. Tu as besoin d'air. Viens. J'ai déjà dit à Peterson que je t'emmenais en vadrouille, ajouta-t-il, parlant du majordome omniprésent, mais en général invisible, de Jahn. Il s'occupera des invités jusqu'à leur départ.

Je le laissai m'entraîner vers la porte. Quelques invités partaient déjà et certains me prirent dans leurs bras, m'embrassèrent et me prodiguèrent des paroles de réconfort. Nous arrivions dans l'entrée, quand Kat approcha en courant.

– Vous partez ?

– Elle a besoin de s'éloigner d'ici, au moins pour ce soir. Je l'emmène chez moi.

– Super ! dit Kat, la voix neutre mais le regard interrogateur.

J’aurais voulu pouvoir lui répondre. C’était peut-être un cliché, mais une soirée à me vernir les ongles et à manger de la crème glacée m’aurait sûrement fait du bien.

– Ça ira mieux, dit Kat, puis elle me serra dans ses bras.

– Il paraît.

– À demain, dit-elle. On ira manger des cupcakes, d’accord ?

– Ça marche.

Comment refuser des cupcakes saupoudrés d’un peu d’empathie de ma meilleure amie ?

Je ne vis ni Tyler ni Cole. Mais j’étais d’accord avec Kevin sur un point, je devais sortir d’ici. Je me dis que j’allais les revoir d’ici deux ou trois jours chez le notaire et me dirigeai vers la porte. Il restait cette histoire de testament à régler. Peut-être qu’après, je pourrais enfin commencer à aller mieux.

J’entendis Evan avant de le voir, cette voix reconnaissable entre mille, grave et chaude comme du whisky. Ma première envie fut de l’éviter. Hélas, il se tenait pile devant la porte d’entrée.

– Je comprends, disait-il. Mais ce n’est pas le moment.

– C’est juste que sans cette foutue licence pour les boissons alcoolisées, je ne peux pas atteindre mes objectifs de profit. Et je ne peux pas obtenir la licence sans...

Je pouvais désormais le voir. Il coupa la parole à l’homme corpulent à visage de fouine avec qui il discutait, en posant simplement sa main sur son épaule.

– Ce n’est pas le moment. Mais je promets que je m’en occuperai.

– Vraiment ?

Je vis un muscle se contracter sur la joue d’Evan.

– Doutez-vous de ma parole ?

La fouine eut l’air un peu terrifiée à l’idée d’avoir offensé Evan.

– Oh non ! Je ne voulais pas dire que vous...

– Pas de problème.

La voix d’Evan était comme une vague de calme, comparée à celle de l’homme qui pédalait dans la semoule.

– Quelques personnes me sont redevables. Nous trouverons une solution.

La fouine acquiesça.

– Je vous dois une fière chandelle. Je le sais.

Je vis l’instant où Evan me remarqua. Juste un léger mouvement dans son regard, qui alla de la fouine à mon visage puis à la fouine.

– Demain, dit Evan. Parlons-nous demain.

Puis il se tourna vers moi, abandonnant définitivement la fouine, qui se glissa au-dehors en laissant retomber ses épaules de soulagement.

– Angie...

Sa voix me caressa comme une main puissante et ferme, et je sentis mon corps se réchauffer rien qu’au souvenir de son contact. Il lança un coup d’œil à Kevin.

– Agent Warner...

– Joli discours, dit Kevin en lui tendant la main pour serrer la sienne. Vous savez vous exprimer.

– Dans mon métier, ça aide de savoir convaincre.

Pendant une seconde, j’eus peur qu’il ignore la main tendue de Kevin. Finalement, il la serra, et je

vis les jointures de ses doigts écorchées et rouges. Je n'arrivais pas à croire que je ne l'avais pas remarqué plus tôt. L'obscurité de la terrasse avait dû amoindrir ma faculté de concentration. L'obscurité, et aussi sa proximité corporelle, ses caresses et mes hormones affolées.

– Evan ! Que s'est-il passé ?

– Combat de rue, monsieur Black ? demanda Kevin, sur un ton qui était sans doute celui de l'humour, mais qui me sembla d'une impolitesse absolue.

– Si c'est le cas, l'autre type doit être sacrément amoché, dit Evan, restant cool et levant la main pour l'examiner. Je dirais que je m'en suis plutôt bien sorti.

Les deux hommes se regardèrent droit dans les yeux pendant quelques secondes. Un malaise poisseux et inconfortable emplissait l'air qui les séparait. Oubliez la guerre de Cent Ans, elle n'était rien comparée à la guerre des mâles dominants. Et l'idée que je puisse être à l'origine du conflit me donna la nausée.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, dis-je pour les interrompre. Sérieusement Evan, tu devrais désinfecter ça. Et pour l'amour de Dieu, Kevin, pourrais-tu être un peu moins crétin ?

Il se tourna vers moi.

– Désolé.

– Rien de grave, dit Evan. Sincèrement. J'aidais juste une amie à réparer sa voiture. Ma main a glissé et le moteur était encore chaud. Ce n'était pas spécialement agréable, mais je survivrai.

– Vous devriez être plus prudent, dit Kevin.

– Je suis toujours prudent, lui répondit calmement Evan. Mais, parfois, il nous arrive des merdes.

Il avait raison. La mort de Jahn, c'était vraiment le truc le plus merdique qui soit.

Il y eut un silence gêné entre nous trois, qui dura quelques secondes. Puis Kevin entoura mon épaule de son bras.

– Elle a eu une dure journée. Nous devons y aller.

J'attendais qu'Evan nous dise au revoir. Une toute petite partie de moi espérait qu'il allait intervenir, insister pour que je reste à l'appartement. Franchement, comment pouvait-il accepter de me laisser partir avec Kevin ? Mais il se contenta de rester là sans bouger. Il n'y eut aucun signe, aucun indice de l'homme dont avait émané tant de sensualité sur la terrasse. L'homme dont la voix m'avait dit de m'envoler et dont le frôlement avait suscité en moi au moins autant de couleurs et de flamboiement que les feux d'artifices de ce soir.

J'étais trop fatiguée et trop déchirée pour essayer de comprendre, ou même de réfléchir. Je ne ressentais que de la tristesse.

– Pourras-tu dire au revoir à Tyler et Cole pour moi ?

– Bien sûr.

Bien que sa voix fût plus douce que je ne m'y attendais, il ne me dit pas qu'il m'appellerait très bientôt ou que nous nous verrions, avec les garçons, dans un jour ou deux. La dure réalité s'abattait de nouveau sur moi. Tout avait changé. Jahn avait toujours été notre lien, et il était désormais parti. J'avais l'impression de dériver.

Je saisis la main de Kevin et me pressai pour sortir de l'appartement avant que les larmes que j'avais retenues toute la soirée ne se mettent à couler.

Dès que nous fûmes dans l'ascenseur, Kevin appuya frénétiquement et sans interruption sur le bouton du rez-de-chaussée, comme si sortir de là était une question de vie ou de mort.

– Ce sera au moins une des conséquences positives de la mort de ton oncle, dit-il avec mélancolie.

– Pardon ?

– Je voulais juste dire que tu n’allais plus avoir affaire à ces trois mecs-là.

– C’est quoi, ce délire ?

Ma voix claqua comme un fouet, mais je m’en moquais. En ce qui me concernait, rien de bon ne pouvait découler de la mort de Jahn, et certainement pas la perte de trois hommes que je considérais comme mes amis.

– Je suis désolé, dit-il simplement.

– Tant mieux. Tu devrais. Maintenant, dis-moi pourquoi tu penses un truc pareil ?

– Merde, Angie, je ne peux pas ! Je n’aurais rien dû dire, de toute façon.

– Non, tu n’aurais pas dû. Mais tu l’as fait. Et maintenant, tu vas t’expliquer.

– Angie...

Il s’arrêta.

Je croisai les bras sur ma poitrine. Pas question qu’il s’en sorte aussi facilement.

– C’est à cause de cette enquête de merde, il y a quelques années ? Franchement, Kevin, tu t’es comporté comme un connard avec eux ce soir.

– Enquête de merde ? Est-ce que tu as la moindre idée de ce dont on parle ?

– Et toi ?

Cela faisait seulement quatre ans qu’il travaillait au FBI. Tout ce fiasco dont Jahn m’avait parlé, à propos de ses chevaliers, s’était produit au moins un an avant l’arrivée de Kevin.

– Burnett connaît l’histoire, et il m’en a suffisamment dit. Je sais que tu as grandi avec eux, mais ça ne fait pas d’eux des types bien. Ils recelaient des marchandises, Angie.

Je le regardai, bouche bée.

– C’est n’importe quoi. Ce sont des hommes d’affaires, comme mon oncle.

– Ils sont mouillés dans beaucoup d’affaires, je ne vais pas te prétendre le contraire.

Je plissai les yeux, contrariée par le ton suffisant de sa voix.

– Si ce que tu dis est vrai, ils devraient être derrière des barreaux et non faire partie du gratin de Chicago. Enfin, Kevin, sérieusement ! Ce sont les trois hommes les plus influents et les plus médiatisés de la ville. Je les vois mal se planquer dans un mont-de-piété miteux pour refourguer des chaînes-stéréos volées.

Franchement, je ne voyais pas bien à quel jeu Kevin jouait.

– Tu dis que ce sont des hommes d’affaires ? Je suis d’accord avec toi. Mais toutes leurs entreprises ne sont pas légales, et ne fais pas semblant de ne pas le savoir !

J’allai lui répondre, mais me ravisai. Parce que, même si je refusais de concéder le moindre point à Kevin dans cette bataille, je devais reconnaître que sur le papier, ce qu’il disait était vrai. Durant toutes ses années en politique, mon père avait aidé à rédiger une demi-douzaine de projets de loi sur la prévention criminelle, et supervisé à peu près autant de patrouilles policières fédérales. Et comme il n’était pas du genre à laisser son travail au bureau, j’avais appris malgré moi les rouages du système. Je savais donc fort bien que les entreprises légales étaient souvent une façade pour les affaires criminelles. Mais celles d’Evan ? De Tyler et de Cole ?

J’eus envie de taper du pied et d’accuser Kevin de délirer. D’affirmer qu’il n’y avait rien dans leurs entreprises qui soit susceptible de faire tiquer la justice. Mais mon pied resta fermement collé au sol. En effet, maintenant que Kevin avait mis les pleins phares sur cette histoire, je ne pouvais m’empêcher de discerner une ou deux zones d’ombre.

La plus grande d'entre elles était le Destiny, bien sûr, un club de strip-tease qu'ils possédaient en commun, et un perpétuel sujet de discorde entre eux et mon oncle. Jahn avait toujours été convaincu qu'ils gaspillaient leur argent et salissaient leur réputation. De toute évidence, les garçons n'étaient pas d'accord, ou bien ils s'en moquaient.

Ce détail du club excepté, le business des garçons se limitait au business classique. Ils avaient fondé la Compagnie des Preux Chevaliers, qui achetait et revendait des entreprises, et leurs performances exceptionnelles avaient fait d'eux des multimillionnaires. J'avais demandé à Jahn de me détailler ce qu'ils faisaient exactement, et il m'en avait expliqué le principe. En gros, ils achetaient toutes sortes d'entreprises, des lave-autos aux magasins de spiritueux en passant par des agences d'intérim et je ne sais quoi d'autre. Ils en gardaient certaines, par exemple la chaîne de restauration de *burritos*, engageaient des managers pour la gérance, et intégraient leur nouvelle acquisition dans leur holding. Ils en vendaient d'autres, faisant un profit sur des biens détachés ou de l'immobilier.

En résumé, ils misaient sur certaines acquisitions pour faire fortune. De toute évidence, leurs paris étaient souvent gagnants.

Et tout cela m'avait toujours semblé parfaitement légal... jusqu'aux dix minutes précédentes. Mais depuis les soupçons de Kevin, des mots comme recel, contrebande et blanchiment d'argent résonnaient dans ma tête. Avais-je été aveugle ? Ou Kevin se comportait-il comme un trou du cul ?

Quelle que soit l'option, elle m'énervait, et mes mots sonnèrent de façon plus violente que je ne l'aurais voulu.

– S'il y avait la moindre preuve, l'affaire n'aurait pas été classée. Cinq ans, Kevin. Tu t'excites pour un tout petit soupçon qui remonte à cinq ans.

– Ce n'était pas un tout petit soupçon. Et je n'ai jamais dit que c'était pour cette seule raison que je voulais que tu cesses de les voir. Merde ! Angie, je tiens à toi. Je n'aime pas te savoir entourée de types comme eux.

L'ascenseur s'arrêta, la porte s'ouvrit. Kevin se dirigea vers la sortie, mais j'étais loin d'avoir fini cette conversation. J'attrapai sa manche et l'attirai dans une petite alcôve près du mur des boîtes aux lettres.

– Pas question que tu me laisses dans le flou. Tu as dit que c'étaient des sales types, tu m'expliques pourquoi.

– Tu sais bien que je ne peux pas entrer dans les détails, Angie.

– Merde !

Le juron était sorti spontanément, parce que je comprenais le message caché de sa phrase. Les accusations qui remontaient à cinq ans auparavant avaient peut-être disparu, mais les chevaliers de Jahn étaient toujours dans la ligne de mire du FBI.

– Si ce sont des voyous à ce point, pourquoi le FBI, la police ou qui que ce soit d'autre ne les a pas encore arrêtés et enfermés ?

Kevin se contenta de me regarder, son expression suggérant ma naïveté. À dire vrai, j'étais probablement naïve.

– Les preuves sont une chose. Mais il y a aussi la stratégie. Et cette conversation est terminée. J'en ai déjà dit plus que je n'aurais dû, mais tu comptes pour moi, Angie.

– De quoi s'agit-il en réalité ? Tu n'aimes pas que j'aie un ami homme, c'est ça ? Tu n'as pas aimé que je parle avec Evan ?

– Lui parler ? Tu as pleuré sur son épaule, Angie.

Je voulais protester, dire qu'Evan était seulement un ami, mais les mots avaient un goût amer et je fus incapable de les prononcer.

Kevin s'approcha d'un pas, annihilant la distance qui nous séparait, et pour la première fois je pris conscience, malgré son côté dégingandé, de son indéniable force naturelle.

– Et, non, je n'ai pas aimé. Je n'aime pas non plus la façon dont il te regarde. Je ne lui fais pas confiance. Et je ne veux pas que tu le fréquentes, ni lui ni ses amis. Et honnêtement, Angie, je ne crois pas que ton oncle apprécierait non plus.

Ses derniers mots me firent suffoquer. Il avait raison, bien sûr. Jahn ne voulait pas que je fréquente Evan. Était-ce pour cette raison ? Evan et ses deux meilleurs amis étaient-ils vraiment des hommes dangereux ? Des criminels ?

Putain de merde ! La possibilité que les accusations portées cinq ans auparavant soient justifiées ne m'avait jamais traversé l'esprit. Et dans ce cas, Jahn était-il au courant ? Ou avait-il simplement refusé de croire que les hommes qu'il aimait comme ses fils puissent être à la tête d'une entreprise criminelle ?

Ou mon oncle avait-il, d'une certaine façon, admiré l'adresse avec laquelle ils bernaient les autorités ? Avait-il été, ne serait-ce qu'un tout petit peu, jaloux de l'adrénaline que ces trois-là devaient ressentir chaque fois qu'ils franchissaient une ligne sans se faire prendre ?

Dangereux, oui. Angoissant, sans aucun doute.

Mais aussi tellement excitant, putain !

Je frissonnai. Kevin me regardait, l'air protecteur et déterminé.

– Je sais. Ces types font peur. Ne t'en approche pas. Ne t'approche d'aucun d'entre eux.

J'acquiesçai en silence, mais seulement parce que je n'avais pas le choix.

Mon frisson ne venait pas de ma peur mais de mon excitation. De la possibilité de trouver cette adrénaline dont j'avais tant besoin, chez un homme que je voulais dans mon lit. Un homme dont je savais déjà qu'il allumait tous mes sens.

Je ne savais pas ce que tout ça disait de ma personnalité et, pour être sincère, je n'avais aucune envie de me plonger dans un océan d'introspection. Après tout, la conclusion restait la même. J'avais envie d'Evan Black. J'avais envie qu'il me caresse, qu'il m'embrasse. Je voulais être aspirée, kidnappée.

Je voulais voler, putain !

Cependant, ça n'arriverait jamais. Je ne connaissais peut-être pas tous les secrets d'Evan, mais je le savais fichtrement loyal. Il avait fait une promesse à oncle Jahn, et rien ne l'en détournerait. Je n'avais peut-être pas compris quel genre de jeu il avait joué avec moi sur la terrasse, mais je restais convaincue que ce jeu ne se terminerait pas avec Evan Black dans mon lit.

Et même si je détestais l'admettre, c'était probablement une bonne chose. J'avais peut-être envie du frisson, mais je le savais mieux que personne, mes envies folles étaient extrêmement dangereuses. Et je m'y étais déjà brûlée trop souvent.

Chapitre 5

– Attends, dis-je à Kevin qui sortait de sa Prius. Ne montons pas tout de suite.

Nous étions dans le garage de son immeuble, à quelques pâtés de maison de Michigan Avenue. Ce n'était pas le pire des garages, mais l'endroit ne semblait pas non plus particulièrement agréable ni confortable – ce qui explique probablement pourquoi Kevin me regarda si bizarrement.

– Ça va ? dit-il, tendant sa main pour prendre la mienne. Ç'a été une journée vraiment difficile.

– Oui. Tu ne veux pas qu'on sorte un peu ? S'il te plaît.

– Sortir un peu ?

– Je sais pas, un tour en voiture peut-être.

Pour être honnête, si je devais me contenter de faire un tour en voiture, il allait au moins falloir qu'il baisse la capote et conduise à la vitesse de la lumière.

– Ou le Ledge. Tu crois que ce sera encore ouvert ?

Le Ledge, au Skydeck, était mon bar préféré de toute la ville, malgré la foule qui s'y pressait en permanence. Même si je savais qu'on y était autant en sécurité que dans une maison, l'idée de me trouver cent trois étages au-dessus de la ville sur une plateforme transparente faisait inmanquablement bondir mon adrénaline. Car mon esprit ne parvenait pas à comprendre comment il était possible de ne pas tomber.

L'expression de Kevin fut à la fois inquiète et confuse.

– Chérie, tu es sûre que ça va ?

– Non, dis-je plaintivement. Cela fait des jours que ça ne va pas.

J'avais tout gardé pour moi. J'avais joué le rôle que j'étais supposée jouer, celui de la nièce éplorée. La fille du sénateur. La représentante de ma famille, ici, à Chicago. J'avais fait deux déclarations à la presse, même si elles m'avaient été entièrement dictées par ma supérieure directe à la tête des relations publiques de l'entreprise de Jahn. Et j'avais insisté pour accompagner sa secrétaire dans les couloirs de Howard Jahn Holdings & Acquisitions, dans le seul but de donner aux employés un sentiment de continuité. L'exercice m'avait paru ridicule, car j'aurais été bien incapable de diriger HJH & A même si ma vie en dépendait.

Peu importe, j'avais joué un rôle et je l'avais bien joué. Mais là, j'avais simplement besoin de respirer.

– Dis-moi juste ce dont tu as besoin.

– C'est ce que j'essaie de faire.

Je pouvais entendre la frustration dans ma voix et tentais de la dissimuler. Je me répétais que Kevin ne me connaissait pas, bien que nous ayons couché deux fois ensemble, et avec la bénédiction de mon père. Il n'avait pas la moindre idée des efforts que je déployais pour être la fille que j'étais. Pas la moindre idée du contrôle de soi permanent que cela exigeait. Et comment l'aurait-il pu, si je ne lui disais rien ?

Mais je n'avais jamais rien dit à Evan non plus. Et pourtant, il me comprenait. Je me souvins de la sensation de ses mots qui m'inondaient, de la chaleur de son corps près du mien. Il m'avait donné exactement ce dont j'avais eu besoin à ce moment-là. La chaleur, les mots, la compréhension. Il m'avait donné un avant-goût, mais moi je voulais le repas tout entier...

– Hé ! dit Kevin, retournant sa main pour entrelacer ses doigts aux miens. Je t'écoute.

Je pris une profonde inspiration, me sentant un peu coupable. Parce qu'il *écoutait* pour de vrai. Il essayait sincèrement. Et moi j'étais assise là, à espérer qu'il puisse lire dans mes pensées.

– N'as-tu jamais eu cette impression que tout devenait... trop ? demandai-je. Comme si tu gardais tout si profondément enfoui au fond de toi que, de temps en temps, il fallait laisser la vapeur s'échapper un peu. Parce que si tu ne le fais pas, tu as peur d'exploser, et ça, ce serait bien pire.

– Comme une soupape, dit-il, et le nœud de mon estomac se desserra un peu.

– Oui. Oui, exactement.

Je n'arrivais pas à croire qu'il comprenait.

– Chérie, dit-il, lâchant ma main pour caresser ma joue, rentre avec moi.

Je voulus protester, mais ne le fis pas. Finalement, n'était-ce pas exactement ce dont j'avais besoin ? Il ne s'agissait pas d'aller danser, mais de perdre le contrôle. Putain ! Il s'agissait d'y renoncer, de le donner à quelqu'un d'autre.

Je fermai les yeux et m'imaginai l'instant où nous allions entrer dans l'appartement. Il ne fermerait même pas la porte, il me prendrait directement contre le mur, relèverait mes bras au-dessus de ma tête, son corps tendu contre le mien. Je fermerais les yeux, pour laisser les sensations m'envahir. Il bloquerait mes poignets d'une main et agripperait violemment ma poitrine de l'autre. Je me cambrais sous sa caresse, juste un peu. Il me tiendrait là, piégée, ne me laissant prendre que ce qu'il voudrait bien me donner. Perdue dans les sensations, je flotterais dans ses bras en m'abandonnant, jusqu'à rouvrir les yeux, avide de voir dans les siens cette chaleur qui ne me laisserait aucun choix.

Sauf que dans mon fantasme je ne vis pas le visage de Kevin, mais celui d'Evan.

Le souffle coupé, j'ouvris les yeux... pour de vrai cette fois. Kevin me regardait, on pouvait lire l'inquiétude sur ses traits parfaits.

– Angie ? Ça va ?

Je fis oui de la tête.

– Suis fatiguée. Juste fatiguée.

– Raison de plus pour rentrer.

J'acquiesçai à nouveau. Je ne voulais ni discuter ni réfléchir. La culpabilité et le chagrin me foutaient le cerveau en l'air et je n'étais pas sûre de savoir quoi faire.

On prit l'ascenseur du parking jusqu'à son studio, au septième étage. Je retins ma respiration en passant le seuil de sa porte. Mais je ne savais vraiment pas si c'était parce que j'espérais ses caresses ou parce que je les redoutais.

Cela importa finalement peu. Il se contenta de se retourner et de fermer la porte.

– Que dirais-tu d'une tasse de thé ? demanda-t-il après avoir tiré les deux verrous et mis le taquet.

Ça ne me disait rien du tout, bordel ! Mais j'acquiesçai quand même. Un thé m'apaiserait sûrement. Un peu de calme. Mais je ne voulais pas de calme. Je voulais des mains sur mon corps. Je voulais de l'électricité. Je voulais me consumer dans un orage d'éclairs, être détruite par la passion. Je voulais me perdre dans un plaisir si intense qu'il aurait brûlé tout le reste, effacé l'ardoise, et m'aurait fait oublier l'horreur des derniers jours.

Mais ce calme, ce calme-là, je n'en voulais pas.

Et je ne voulais pas de Kevin.

– Je suis désolée, dis-je dans un murmure.

– Ne sois pas bête. Il n'y a aucun problème.

Il se dirigea vers la minuscule cuisine, mais dut voir quelque chose dans mes yeux, puisqu'il s'arrêta.

– Angie ?

Tout aurait-il été différent s'il m'avait embrassée à ce moment-là ? Serais-je restée si j'avais vu le feu envahir son regard ? Me serais-je abandonnée sous ses caresses, aurais-je été grisée, ivre de sexe ? L'aurais-je laissé m'emmener là où je voulais aller, et y serais-je restée avec lui ?

Je ne sais pas. Je ne crois pas. Je n'avais aucun doute sur le fait que Kevin soit un chic type, mais il n'était pas celui que je voulais, et je méritais mieux qu'un second choix. Kevin aussi, d'ailleurs.

– Je suis désolée. Je n'aurais pas dû venir ici ce soir. Je n'aurais pas... répétai-je en secouant la tête, comme pour dépoussiérer mes idées. Je *suis* une épave ce soir. Mais j'ai vraiment besoin d'être seule.

Il tendit le bras et sa main se referma sur mon poignet. Mes paroles l'avaient fait réagir.

– Non. Tu es bouleversée. Je le comprends. Reste. Je vais m'occuper de toi.

Je tremblai, parce que c'était ça que je voulais. Qu'on s'occupe de moi, afin que je puisse enfin me laisser aller, perdre le contrôle, frissonner d'abandon. Mais pas avec du thé et des biscuits, ni avec un bain moussant. Ça, ça n'allait pas suffire à me calmer.

– On s'appelle demain, promis-je, reculant déjà et tentant d'éviter les murs qui se refermaient sur moi. Là, il faut que j'y aille.

Je tirais sur les verrous de la porte d'entrée quand il me saisit le coude.

– Je ne vais pas te laisser retourner là-bas. Pas ce soir. Pas dans cet état. Le chagrin, ça rend les gens fous, chérie. Je vois ça tout le temps.

– Je vais juste me coucher, dis-je en mentant. Je veux dormir dans mon lit. Et ce n'est pas à toi de décider, ajoutai-je quand je le vis prêt à débattre. Je sais que tu veux m'aider, mais j'ai besoin d'air.

Il resta là, immobile, ses doigts plantés dans mon bras nu qui sortait de la robe fourreau noire que je portais encore.

– Kevin...

J'entendis les excuses dans ma voix, je le suppliai. Il capitula.

– Et merde... Très bien.

Il me relâcha et leva les mains en l'air, les doigts écartés. J'avais l'impression qu'il s'adressait à un suspect, lui faisait la morale, lui disait de rester calme, que tout irait bien.

C'est injuste, mais cette image me conforta encore dans ma décision. Je voulais sortir d'ici.

– Maintenant. J'y vais maintenant.

– Je te ramène.

J'inspirai profondément, tentant de calmer la panique qui semblait m'envahir. Ne pouvait-il pas voir que j'avais besoin de m'en aller, que j'avais besoin de *m'échapper*.

– Non. Je veux juste... je veux être seule. S'il te plaît.

Il aurait dû me crier dessus, me dire que je n'étais qu'une menteuse, de sortir d'ici tout de suite. Mais à la place ses yeux se radoucirent et il acquiesça.

– Bien. Mais je te mets dans un taxi. Demain, dit-il en caressant doucement ma joue, on s'appelle demain.

Il fallut sept bonnes minutes au taxi pour arriver. Je le savais parce que j'avais regardé sept fois ma montre en l'attendant. Je me balançai d'un pied sur l'autre. Je regardai autour de moi le quartier plongé dans l'obscurité. Les lumières de chez Yolk, un de mes endroits préférés pour prendre le petit

déjeuner, étaient éteintes. Le simple fait de regarder dans cette direction fit gargouiller mon estomac. Je réalisai que je n'avais rien mangé depuis le matin. Je dus reconnaître que la faim contribuait sans doute à mes sautes d'humeur.

Une Lexus noire avec des vitres teintées tourna sur Ontario Street et s'arrêta doucement devant Fox & Obel, une épicerie chic qui se trouvait un pâté de maisons plus bas. Elle retint mon attention pour la simple raison que j'avais toujours – toujours – conscience de ce qu'il se passait autour de moi quand j'étais dehors. Mais comme il n'y avait rien d'intrinsèquement anormal à ce qu'une voiture stationne au bord d'un trottoir, et comme Kevin était juste à côté de moi, je ne m'y intéressai pas plus que ça. Je l'oubliai quand le taxi arriva d'East Grand Avenue et s'arrêta juste devant nous.

Kevin m'ouvrit la portière. En me glissant sur le siège arrière, j'eus l'impression qu'un grand poids s'envolait de mes épaules. Il se pencha pour m'embrasser sur la joue et claqua fermement la portière. Pensant que c'était fini, je fus surprise quand il ouvrit la portière du passager avant. Je retins mon souffle : je ne voulais pas de dispute, mais, nom de Dieu ! j'étais prête à le faire s'il avait l'intention de ne pas tenir parole et de venir avec moi. Mais il se contenta de donner l'adresse au chauffeur et de lui payer la course d'avance.

– J'ai de l'argent.

– C'est pour moi, dit-il fermement.

Et puisque j'avais refusé le thé, je pouvais bien accepter qu'il m'offre le taxi.

La voiture démarra et je sentis aussitôt ma respiration se calmer. Kevin était attentionné, bien sûr, et je savais qu'il tenait sincèrement à moi. Mais il ne me donnait pas ce dont j'avais besoin. En réalité, je n'avais aucune idée de ce dont j'avais besoin. Mais si on m'avait posé la question, finir ce qu'Evan avait commencé sur le toit aurait figuré en haut de ma liste de réponses.

Pendant un instant, je me laissai aller au fantasme de frapper à la porte d'Evan, de me jeter dans ses bras, et de l'embrasser pour couper court à toute protestation éventuelle. Mais il y a un fossé entre le fantasme et la réalité.

De plus, je n'avais aucune idée de l'endroit où il habitait.

Putain.

Nerveuse, je m'agitais sur le siège arrière. Nous roulions désormais sur Lake Shore Drive, pas loin de l'appartement de Jahn, mais ce n'était pas là que je voulais aller. Je voulais un endroit si bruyant qu'il pourrait m'empêcher de réfléchir. Un endroit qui m'aurait permis d'être quelqu'un d'autre, pas Angelina Raine, la fille sage. La fille du sénateur. La nièce de l'homme d'affaires.

Arrête ça tout de suite, ça suffit.

J'inspirai et fis un effort pour m'enfoncer dans mon siège, fermer les yeux et profiter du trajet. Je le savais bien, je ne devais pas être cette fille. Il me fallait rester Angie, ne pas me laisser aller et redevenir Lina. Car Lina, elle, n'hésiterait pas à laisser son chagrin, sa frustration et ses besoins prendre le dessus.

À ma décharge, on passa bien devant l'appartement de Jahn. Mais quand le taxi s'arrêta en bas de l'immeuble, je m'en sentis incapable. Incapable d'y retourner. Pas dans cet état, pas tant que je me sentais à ce point à bout de nerfs et à deux doigts de craquer.

– Roulez, dis-je, la voix éraillée. Continuez simplement à rouler.

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur.

– Tu es sûre, ma grande ? Parce que ton petit ami a été très clair, et j'ai un bifton de cent dollars pour le prouver.

Je soufflai bruyamment par le nez. J'aurais dû me douter que Kevin ne s'était pas contenté de lui donner l'adresse.

Je sortis un autre billet de cent dollars et le lui tendis.

– Roulez, répétai-je.

Il s'exécuta. Et tandis qu'il redémarrait, je remarquai une Lexus noire arrêtée devant le trottoir d'en face. Était-ce la même ? Je me retournai pour essayer d'avoir un meilleur angle de vue, mais le chauffeur m'interrompit en me demandant où il devait se rendre.

– Un endroit bruyant. Avec une piste de danse. Et de la tequila. Et personne que je connaisse.

– Il va falloir être plus précise que ça, ma grande.

Je pris mon téléphone.

– Donnez-moi une seconde, dis-je en me demandant comment diable faisaient les gens pour survivre à l'époque obscure qui avait précédé les smartphones.

Le Poodle Dog Lounge me sembla être la meilleure option d'une liste longue comme le bras de boîtes de nuit en tout genre. Il se trouvait dans un quartier plutôt délabré, à la limite de Wrigleyville, mais assez éclairé pour que je me sente en sécurité sur le chemin séparant le taxi et l'entrée du club. Je voulais la montée d'adrénaline, oui, mais pas celle que j'aurais eue à éviter les voyous dans les ruelles sombres ou les ventes entre dealers dans les coins obscurs.

Et pour éviter d'avoir à chercher un taxi en sortant, je pris la carte du mien et la fourrai dans mon sac à main.

– Mon ami a pris votre carte lui aussi, n'est-ce pas ?

– Tu sais bien que oui, ma grande.

Je lui tendis un billet de vingt.

– Ça, c'est pour que vous me rendiez un service. S'il vous appelle, vous lui dites que vous m'avez déposée à la maison et que, la dernière fois que vous m'avez vue, j'entrais dans l'immeuble.

– Je ne suis pas sûr d'être à l'aise avec ça, ma grande.

Je me retins de ne pas lever les yeux au ciel, puis je sortis un autre billet de vingt.

– Et là, vous vous sentez mieux ?

Il m'arracha les billets des doigts.

– Chérie, je me sens merveilleusement bien.

J'étais enfin dehors. Je restai immobile sur le trottoir quelques secondes, afin de me repérer. Je fus un peu surprise quand le videur en tête de file me fit un signe de la main. Pour être honnête, j'étais encore plus surprise qu'il y ait la queue un mercredi soir. Je n'avais pas vraiment choisi un club select dans un quartier chic. En même temps, si une boîte veut avoir bonne réputation, elle se doit d'être un peu sélective. Et selon l'article que j'avais lu sur mon smartphone, celle-ci avait des cocktails de dingues le mercredi soir et des concerts de groupes vraiment prometteurs.

– Tu es seule, ma jolie ?

Je haussai un sourcil.

– Oui. Et alors ?

Le videur agita la main en direction de la porte.

– C'est gratuit pour les filles seules avec un cul aussi délicieux que le tien.

J'hésitai entre lever les yeux au ciel et le remercier, et ne fis finalement aucun des deux. J'acceptai quand même son invitation et entrai dans le club. Les filles seules encore dans la queue me lancèrent des regards noirs qui trahissaient leur envie de botter mon cul prétendument délicieux.

L'endroit était exactement comme je l'avais espéré. Obscur, bruyant et un peu sordide. Des gens s'agglutinaient autour du bar, et il y avait foule sur la piste de danse. Je dénotais un peu, avec ma robe fourreau de fille en deuil et mes talons hauts, mais je m'en moquais. Je voulais un verre. Je voulais de la musique. Et je voulais me lâcher sur la piste de danse, en fermant les yeux et en bougeant mon corps. Je voulais laisser mon esprit s'évader.

Je voulais m'échapper, bon sang ! Et à ce moment-là, ce club était ma meilleure option.

Je rentrai le ventre et marchai de côté pour fendre la foule jusqu'au bar, un truc à peu près aussi dangereux que de traverser le périphérique aux heures de pointe. Quand j'atteignis enfin le comptoir en chêne vernis gluant de saleté, je levai un doigt pour tenter d'attirer l'attention du barman. Je compris vite que si mon cul délicieux m'avait fait rentrer gratuitement dans cette arène d'inégalité, les avantages s'arrêteraient là.

– Putain ! dis-je en jurant quand le barman passa pour la troisième fois devant moi en courant sans me jeter le moindre regard.

Le juron était sans doute un peu excessif pour une telle situation. Je me rendis compte que j'étais non seulement irritée par mon manque d'alcool, mais aussi tout bonnement en colère de façon générale. Contre mon oncle, parce qu'il était mort. Contre l'univers, parce qu'il me l'avait arraché. Contre Evan, pour m'avoir excitée. Et contre moi, pour avoir fantasmé sur un homme que je ne pouvais pas avoir et dont je n'aurais pas dû avoir envie. Et aussi contre Kevin, parce qu'il n'était pas l'homme que j'aurais voulu qu'il soit.

– Putain de merde ! répétais-je en m'éloignant du bar.

Je n'avais pas besoin d'un verre, mais d'une forme d'ivresse. Je zigzaguai jusqu'à la piste de danse et me faufilai à côté d'une blonde raide morte et sur le point de perdre sa robe. Elle dansait avec deux types... ou plus précisément ils dansaient avec elle. Ses yeux étaient fermés, sa tête renversée en arrière. De toute évidence, elle se moquait de l'attention qu'ils pouvaient lui porter.

Je laissai mon corps s'imprégner de la musique. Le martèlement des basses semblait canaliser le grondement de mes émotions, je m'abandonnai à l'explosion du rythme. À quelques centimètres de moi, se tenait un type taillé comme un véritable colosse avec la boule à zéro. Sur son bras nu, il avait un serpent et un poignard, le plus impressionnant des tatouages que j'aie vu de ma vie. Son regard croisa le mien et il sourit, un sourire cru et affamé. Comme j'étais de la même humeur, je me rapprochai de lui en dansant, les bras en l'air, en balançant mes hanches. De plus en plus près, mais sans le toucher. Je l'allumais, je jouais.

De toute évidence, le colosse voulait plus qu'un aperçu, et il vint se coller à moi. Il sentait l'alcool, le tabac et le sexe. Et même si je n'avais pas la moindre intention de me retrouver nue avec lui, j'étais tout à fait disposée à danser lascivement avec lui, à sentir enfin le sang courir dans mes veines. À me sentir *vivante*. Parce que j'étais fatiguée, si fatiguée de ne rien ressentir du tout. Quand il posa ses mains autour de ma taille pour m'attirer vers lui, je fermai les yeux et tournai au son de la musique. Je n'étais pas là avec ce type. J'étais ailleurs. Avec quelqu'un d'autre.

Bon sang ! J'étais moi-même sans doute quelqu'un *d'autre*.

C'était ça l'idée, non ? En m'abandonnant, je sortais de mon corps. J'éradiquais la culpabilité, la douleur et tous ces foutus secrets et... putain !

Avide de me laisser aller, je pressai fort mon corps contre le sien. Il laissa échapper un gémissement rauque de plaisir et m'empoigna le cul. Il m'attira contre lui pour que je n'aie pas le moindre doute sur la réalité de son excitation.

Je pris une inspiration et renversai la tête en arrière. Je vis le désir dans ses yeux. La façon dont ses lèvres se retroussèrent. Il se pencha vers moi, soit pour saisir ma bouche, soit pour me murmurer qu'on devait sortir d'ici tout de suite. Je n'avais pas envie de lui, de cet inconnu. Je voulais simplement retrouver tout ce que j'avais perdu et obtenir tout ce que je ne pouvais pas avoir. Je voulais juste m'échapper, rien de plus.

Mais comment échapper à soi-même ?

Mon corps se raidit à l'idée de ce qui allait suivre. J'attendais qu'il parle. Et je savais que, quoi qu'il suggère, j'accepterais ! Et que le lendemain matin je me détesterais de l'avoir fait.

Et puis tout vola en éclats.

Je m'entendis crier quand quelqu'un tira violemment le colosse et le poussa de côté. Et mon cœur suffoqua de surprise quand je vis l'homme qui l'avait si brusquement éjecté. *Evan*.

Je restai là, figée. Evan s'approcha de moi, il semblait hors de lui. Mais derrière la colère de son regard, je vis une chaleur qui traversa mon estomac pour venir s'installer entre mes cuisses. Putain de merde ! On y était enfin, en plein dans mon fantasme. Et si une part de moi bondissait d'excitation, l'autre se demandait à quel putain de moment j'avais commencé à halluciner. Parce que ce n'était pas possible. Comment diable cela aurait-il pu être possible ?

– C'est quoi, ces conneries ? grogna le colosse, en poussant Evan, ce qui me confirma que je n'étais pas en train de vivre un rêve. Éloigne-toi de ma meuf, mon pote.

J'allais dire que je n'étais certainement pas sa meuf, mais je vis le feu naître dans les yeux d'Evan, et sentis qu'il était plus sage de me taire.

– Ce n'est pas ta meuf, dit doucement Evan. Et je ne suis pas ton pote.

Le colosse plissa les yeux et je vis sa main droite se refermer en poing.

– Je crois que tu as besoin d'une leçon de courtoisie, joli cœur.

Evan regarda furtivement son poing, puis à nouveau le type.

– J'y réfléchirais à deux fois, si j'étais toi.

– Va te faire foutre ! répondit le colosse, faisant valser son poing aussi vite que ses mots.

Dans un mouvement digne de James Bond, Evan se déplaça et amortit complètement le coup.

– Je ne recommencerais pas si j'étais toi.

Evan avait l'air décontracté. En même temps, quelque chose dans son attitude disait que c'était lui le plus dur à cuire de la place. Et qu'il était prêt à le prouver à tous ceux qui se froteraient à lui.

Le colosse perdit l'équilibre. Il tituba un peu en regardant les danseurs autour de lui, enfin conscients que quelque chose se passait. Il se lécha les lèvres et je le vis lutter entre sa raison et son envie de jouer les gros bras. Puis son visage se détendit et il haussa les épaules, désabusé.

– Peu importe, mec. Cette pute n'en vaut pas la peine, de toute façon.

Plus vite que je ne l'aurais cru possible, Evan tendit le bras et attrapa le type par le col avec une force sidérante.

– Demande pardon à la jeune femme, dit-il, d'un ton glacial. Et peut-être que tu sortiras d'ici sur tes deux jambes.

Le sang du colosse sembla se figer d'un seul coup, ce qui lui donna un air décharné. On aurait dit un mort-vivant.

– D'accord, d'accord... Merde ! Je disais ça comme ça. Je faisais le con. Excuse-moi, bébé.

Ses yeux suppliants revinrent sur Evan, qui le secoua avec un air de contentement, puis le relâcha.

– Casse-toi d'ici.

Dès que le colosse disparut dans la foule, je me retournai vers Evan :

– C’est quoi, ce délire ?

Evan se tenait droit comme un I, comme s’il faisait un discours dans une salle de conférence.

– C’est un connard.

– Et alors ? dis-je, bien que sur ce point je ne pouvais qu’être d’accord avec lui. Je ne faisais que danser avec lui. J’étais pas sur le point de l’épouser.

Il fit un pas vers moi et, malgré mon irritation, mon pouls battit à plein régime.

– Et maintenant, tu ne feras ni l’un ni l’autre.

– Oh...

Le mot m’échappa, plus murmuré que véritablement prononcé. Je n’avais pourtant pas eu l’intention de dire ça. Non. J’avais voulu lui demander *pourquoi*. Pourquoi il était là ? Pourquoi il avait viré ce type ? Il m’avait suivie, évidemment. Les probabilités que ce soit une coïncidence étaient tout simplement trop abyssales pour être envisagées. Mais pourquoi ? Est-ce qu’il regrettait de m’avoir laissée en plan sur le toit ? Est-ce qu’il était jaloux de Kevin ? Ou, dans ce cas précis, du colosse ?

Ou veillait-il tout simplement sur moi ? Me protégeait-il comme Jahn avait dit qu’il le ferait ?

– Il était dangereux, Angie, dit Evan, en me tirant sur le bord de la piste de danse. Et qu’est-ce que tu fais ici, de toute façon, bordel ?

Je lui jetai un regard noir, et les mots sortirent avant que j’aie pu vraiment réfléchir.

– Peut-être que j’aime les hommes dangereux.

Il hésita une nanoseconde avant de me répondre. Mais il aurait pu préparer sa réponse pendant un an qu’elle ne m’aurait pas fait plus mal.

– Tu ne devrais pas.

Sans même réfléchir, je me déchaînai contre lui et tentai de lui coller une gifle. Ce fut un échec total. Il me saisit le poignet et m’attira vers lui jusqu’à ce que quelques millimètres seulement nous séparent. La chaleur de nos corps était si intense que j’eus peur de m’enflammer d’un seul coup.

Il faisait bien une tête de plus que moi. Et il me tenait si serrée contre lui que mes lèvres laissèrent presque une marque sur son cou. Il avait le parfum du péché, et malgré mon agacement, je dus lutter contre l’envie de sortir ma langue pour goûter sa peau.

Il pencha la tête, son souffle caressait le dessus de mon oreille.

– Je comprends, me murmura-t-il simplement.

Je me raidis.

– Qu’est-ce que tu comprends exactement ?

– Que tu le pleures encore.

Je me figeai sur place, ma respiration se coinça dans ma gorge. Sans savoir comment, je réussis à cracher quelques mots.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

Quelque chose caressa mes cheveux et, même si je ne pouvais pas en être sûre, j’imaginai qu’il s’agissait de ses lèvres. Il se contenta de me tenir un instant dans ses bras en silence. Le bruit de la musique tonnait à travers moi, mais ce n’était rien comparé au martèlement du sang qui parcourait mes veines. Je voulais rester à jamais ainsi. Perdue dans une forêt de sensations. Perdue dans ses bras.

J’en avais envie depuis si longtemps. J’étais sortie pour ça ce soir-là. Pas la boîte de nuit, ni la

musique, ni l'alcool, mais ça. Pour que l'apathie disparaisse, que mes sens explosent enfin.

J'avais su en venant ici que la musique et la danse pouvaient m'aider à atteindre cet état. Qu'elles m'auraient permis de quitter mon armure, pendant une minute ou deux, et de me laisser enfin envahir par la sensation pure, concrète. Même si cette sensation m'aurait échappé aussi vite que le sable coule entre les doigts.

Mais je ne m'étais jamais imaginé ça. Je n'aurais jamais imaginé pouvoir ressentir autant de choses à la fois. De savoir, de savoir pour de vrai, et inexorablement, que j'étais en vie.

J'avalai à nouveau ma salive. Une partie de moi avait peur de parler, par crainte de briser la magie de l'instant. Mais une autre partie de moi devait savoir.

– Evan... murmurai-je, sans savoir s'il pouvait m'entendre à travers le vacarme qui nous entourait. Qu'est-ce que tu comprends ?

– Toi, dit-il simplement.

Et même si ça ne pouvait pas être vrai, à cet instant précis il n'aurait pas pu dire mieux.

– Il me manque, dis-je d'une voix rauque, comme si cela expliquait ma présence dans une boîte sordide plutôt que recroquevillée sous la couette à pleurer en sirotant un chocolat chaud.

– Je sais.

Je sentis un frisson me parcourir, parce que je savais que c'était vrai. Il savait. Je ne parle pas de l'apathie. Ni de toutes ces fois où j'avais failli exploser en luttant contre le brouillard de ma vie. Mais il savait pour ce soir, mon chagrin et tout ce que j'avais perdu. Il comprenait que d'être ici dans une foule anonyme, avec la musique qui parcourait mes veines, me calmait un peu. Que cela remplissait le trou noir du chagrin et du deuil. Que ça le rendait supportable.

Je ne savais pas comment, mais il pigeait ça. Tout ce que Kevin n'arrivait pas à voir en moi, Evan, lui, en était capable.

Je me redressai un peu, afin de pouvoir pencher ma tête en arrière et voir son regard gris posé sur moi. *Des yeux de loup*, avais-je pensé un peu plus tôt, et cette comparaison était encore plus juste à cet instant. Je vis le danger dans ses yeux. La faim. Comme s'il était sur le point de me dévorer vivante et avec plaisir.

Et Dieu sait que j'avais envie qu'il le fasse !

– Pourquoi es-tu là ? dis-je en murmurant.

– Tu voulais t'envoler. Je voulais être sûr que tu ne t'écrases pas.

– Alors, comme ça, tu veilles simplement sur moi ? (Je soutins son regard, puisant mon courage dans le désir que ses yeux me renvoyaient.) Ou bien as-tu aussi l'intention de m'aider à décoller ?

Il parla lentement, pesant ses mots.

– Il n'est jamais sage pour une princesse de jouer avec un dragon.

– Qui a dit que je jouais ?

– Il n'est pas sage non plus de le tenter.

– Pourquoi pas ?

Ma voix chuchotait, pleine d'envie.

– Les dragons brûlent. Et les blessures laissent des cicatrices.

– Et si je m'en moque ?

Il ne répondit pas, mais ses yeux s'assombrirent et je compris qu'il avait fichtrement envie lui aussi.

– Evan...

Alors, en entendant ma propre voix, douce et grave comme une supplique, je compris que j'avais dit son nom à voix haute.

Il fit non de la tête, doucement.

– Non.

Ferme et définitif. Mais je n'y crus pas une seconde. C'était ma chance. L'occasion de ma vie. Il ne fallait pas forcer, je le savais. Oui, je m'étais dit que c'était une ligne à ne pas franchir. Que je devais garder le contrôle. Que je ne devais pas jouer avec le feu.

Malgré tout ça, il me suffit de regarder son visage pour être certaine de pouvoir me jeter dans le vide avec lui. Si Evan acceptait de sauter avec moi, je savais qu'il ne laisserait rien me faire du mal. Il l'avait dit lui-même, il savait garder le contrôle. Et moi je voulais si désespérément le perdre.

Je fus balayée à la fois par la peur, le désir et une timidité étrange et malvenue. J'étais sur le point de tout risquer, mais je ne pouvais plus reculer. Il me le fallait. Il fallait au moins que j'essaie.

– S'il te plaît, dis-je simplement.

– J'ai arrêté de faire des conneries il y a des années, dit Evan, sur un ton ferme et déterminé. Ce genre de trucs attire toujours des ennuis.

J'avalai ma salive. Chaque once de discernement me disait qu'il avait raison, que je devais reculer. M'arrêter, rentrer chez moi, compter jusqu'à dix. Putain ! Je devais me calmer, merde !

Je ne fis rien de tout ça. À la place, je fis un pas vers lui.

– Et c'est maintenant que tu décides de te contrôler ?

Un muscle de sa joue se contracta.

– Oui, dit-il simplement

Mais je savais qu'il luttait intérieurement. Je pouvais voir la tension de son corps, et une pointe de satisfaction féminine s'empara de moi. Parce que j'étais absolument certaine que si je le poussais, il exploserait.

Je tendis la main pour la poser doucement sur sa poitrine. J'étais déchaînée. On ne pouvait plus m'arrêter, et l'ironie de la situation ne m'échappait pas.

– Très bien, dis-je en relevant la tête pour plonger dans son regard dur et brûlant. Dans ce cas, contrôle-moi.

– Putain, Angie ! grogna-t-il.

Alors, je sus que j'avais gagné.

– Evan...

Son nom prononcé tout doucement eut le même effet qu'une allumette qu'on aurait approchée d'un bâton de dynamite. Je vis le feu s'allumer en lui. Sa main glissa jusque dans le creux de mes reins et il m'attira d'un coup sec contre lui. Je me collai à lui, si chaude de désir que le fait de ne pas être réduite en cendres sur place reste un mystère. Je sentis la longueur dure de son érection contre moi et faillis crier, du simple fait de savoir qu'il avait autant désespérément envie de moi que moi de lui.

Je n'avais, pour de vrai, jamais ressenti ça auparavant. Chaque veine, chaque cheveu, chaque atome en moi ne semblait exister que pour me donner du plaisir. Un plaisir tel que je n'étais pas sûre de pouvoir supporter sa puissance. C'était tout ce dont j'avais toujours eu envie. Tout ce que je m'étais imaginé ressentir quand Evan me toucherait enfin. Mais c'était si fulgurant, si intense et si écrasant que j'étais à deux doigts d'exploser.

Soit ça, soit enlever tous mes habits et l'attirer sur le sol avec moi ici même à cette seconde.

Et ce n'était sans doute pas le meilleur des plans.

Je respirai fort et reculai, afin de mettre un peu de distance entre nos corps. Je vis le questionnement sur son visage, la désapprobation silencieuse de la rupture du lien qui avait uni nos corps. Et avant que tout cela ne se transforme en regret, en excès de prudence ou de responsabilité, je me blottis à nouveau contre lui, mon buste collé contre sa poitrine et mes mains posées sur son cul. Ce n'est qu'à ce moment que je m'aperçus qu'il avait changé de tenue. Il n'avait plus son smoking. L'homme en face de moi portait un simple jean, et un tee-shirt encore plus simple qui laissait entrevoir la rose tatouée sur son biceps.

Il était jeune, sexy et très excitant. Une fois encore, sa présence ici me fascinait. Ici avec moi. Mon fantasme était littéralement devenu réalité.

Je sentis le rythme rapide du battement de son cœur et je sus qu'il était réel. Je me balançais au rythme de la musique, bougeais en harmonie avec elle. Puis je me rendis compte qu'Evan bougeait lui aussi.

– Danse avec moi, l'implorai-je en l'attirant sur la piste.

Son regard me parcourut doucement. Je me sentis exposée et complètement affamée.

– Je ne danse pas.

– Oh !

Mon cœur se serra et j'eus soudain peur que tout ça – quoi que ce soit – disparaisse.

Puis sa bouche se courba lentement, en un sourire sensuel, et il glissa ses mains le long de ma taille jusqu'à mes hanches. Une vague d'étincelles nous submergea.

– Mais je crois que tu fais ça assez bien pour nous deux.

– Ah oui ?

– Danse pour moi, Angie.

À n'en pas douter, sa voix grave et ferme donnait un ordre.

De toute façon, c'était exactement ce que je faisais déjà. Danser pour lui. Mais mes mouvements se firent plus sensuels, plus érotiques.

J'avais conscience du regard d'Evan sur moi, de la chaleur de ses yeux qui me brûlait, qui me donnait la confiance nécessaire pour le séduire, le supplier, l'allumer au rythme de la musique. Je n'avais jamais été aussi consciente de mon corps, ou de l'effet que je pouvais avoir sur un homme.

Maudit soit Jahn pour ce qu'il avait voulu, craint ou interdit ! À ce moment-là, je m'en moquais. Je n'allais certainement pas laisser Evan Black m'échapper ce soir. J'avais besoin de ça. Bon sang, j'avais besoin de lui.

Et à la façon dont il me regardait, j'étais à peu près sûre qu'il avait besoin de moi lui-aussi.

Je dansai encore plus près, mes seins frôlèrent sa poitrine, mon bras se posa autour de son cou. Je me dressai sur la pointe des pieds et collai mes lèvres à son oreille.

– Il y a différentes façons de danser, murmurai-je en posant ma main libre sur son entrejambe.

Je sentis l'acier dur de son érection qui tirait sur son jean.

– Alors, dis-moi, Evan... Tu es sûr de ne pas vouloir danser avec moi ?

Chapitre 6

Son regard se noircit et j'eus peur de l'avoir poussé trop loin. Je craignais que la magie ne s'envole s'il fermait les yeux, ne serait-ce qu'une seconde. Et nous ne serions plus que deux étrangers sur la piste d'un bar sordide, sans cette chaleur, ce magnétisme qui nous attirait l'un vers l'autre.

Il posa ses mains autour de mon cou et m'attira encore plus près. J'eus le souffle coupé par l'odeur de son excitation, par celle de la mienne aussi. Il pencha la tête et un frisson me transperça quand il mordilla, juste un tout petit peu trop fort, le lobe de mon oreille.

– Je te jure Angie, t'es comme de la kryptonite. Putain ! Tu me tues.

Il recula et glissa ses mains de chaque côté de mon visage, ses doigts s'entremêlèrent à mes cheveux. Il me serrait juste un peu trop, j'étais complètement coincée.

Je respirai fort, je me sentais mûre comme un fruit d'été. Mes lèvres s'entrouvrirent légèrement. Je voulus me pencher, attirée comme un aimant par l'énergie de cet homme. Mais il me tenait fermement, et je sus à cet instant que toute l'emprise que je croyais avoir sur Evan Black était en réalité minuscule. Il pouvait inverser la vapeur à son gré. Oui, il était dangereux ! Mais à cette seconde, il était à moi.

– J'en ai fait, des trucs fous. Mais ça, ici et maintenant, c'est sans doute le pire de tous.

Je voulus secouer la tête, mais il me maintenait toujours aussi fermement.

– Je n'y crois pas une seconde, dis-je.

– Moi si.

D'une main, il agrippa ma nuque. Il me serrait toujours aussi fort. Le pouce de son autre main caressa ma lèvre inférieure. J'ouvris automatiquement la bouche, laissant échapper un soupir. Je suffoquais lentement tandis qu'un frisson parcourait mon corps tout entier. Je ne pouvais désormais plus rien lui cacher, et de toute façon je ne le voulais pas. L'air entre nous était chargé de chaleur et de désir sexuel. Et même si je portais encore tous mes vêtements, de ma vie je ne m'étais jamais sentie aussi nue face à quelqu'un.

Le bout de son pouce continua à tourmenter ma lèvre. Il le glissa délicatement dans ma bouche, à peine. Une part infime de moi eut envie de la jouer cool, mais je m'en savais absolument incapable. Je refermai mes lèvres sur son pouce, le goûtai avec ma langue, le suçai.

Je fermai les yeux, sentant plus que jamais la lourdeur de ma poitrine et le vrombissement avide de ma chatte. Je gémiss, un peu étonnée d'être aussi excitée quand le seul contact physique entre nous était son pouce dans ma bouche et sa main dans mes cheveux.

– Si tu savais ce que j'ai envie de te faire à cet instant précis, tu t'enfuirais.

Sa voix était grave et tendue, aussi aiguisée qu'une lame. Elle me transperça, me laissant démunie et vulnérable.

Je voulus répondre, mais aucun son ne sortit de mes lèvres. Animée par une volonté de fer, je fis une autre tentative et réussis, je ne sais comment, à prononcer quelques mots.

– Je ne m'enfuis pas.

Son regard était sombre. Tempétueux. Et je pouvais voir à son expression la lutte qui faisait rage en lui. Son visage était plein d'ombres, ce qui lui donnait l'air encore plus dangereux. Pendant une seconde, je ne fus pas sûre de savoir si je voulais qu'il gagne cette lutte ou la perde.

Puis cela n'eut plus aucune importance, parce que, en moins d'une seconde, ses doigts se

recroquevillèrent dans mes cheveux, il m'attira violemment contre lui et sa bouche s'empara de la mienne. Les danseurs autour de nous s'esclaffèrent et sifflèrent, mais je les entendis à peine, assourdie par le bruit du sang martelant à mes tempes.

J'entrouvris mes lèvres et sa langue glissa fougueusement dans ma bouche, comme pour prendre possession de moi. Il avait le goût du péché, comme le plus fin des chocolats, le plus enivrant des alcools. Je m'accrochai à lui, mes doigts perdus dans les ondulations soyeuses de ses cheveux, mon corps écrasé contre le sien. Je me sentais plus légère que l'air, c'était une bonne chose qu'il me serre aussi fort parce que j'aurais probablement flotté jusqu'au plafond s'il m'avait lâchée.

Notre baiser était violent et fou. On se mordait, on jouait l'un avec l'autre. Je jouais avec le feu et je m'en moquais. Je voulais tout ressentir, tout donner. Tout prendre. J'étais frénétique, il me le fallait tout entier, ses caresses, ses émotions, son âme... parce que si je m'arrêtais, si je clignais des yeux ou reculais, tout cela risquait de disparaître. Et tout n'aurait été qu'un rêve. Une erreur. Un fantasme.

Je n'aurais sans doute pas pu le supporter. Il était comme une drogue et, maintenant que j'y avais goûté, je savais que je ne pourrais jamais m'en défaire.

Il se redressa et s'éloigna de moi. Il respirait faiblement, difficilement. Je gémis de protestation, terrifiée que les choses s'arrêtent là. Je plongeai mes yeux dans les siens, et ma peur se dissipa. Nous n'allions pas nous arrêter. Et si j'en croyais la chaleur de son regard, nous n'allions sans doute jamais nous arrêter.

On resta là, à se dévorer des yeux. Les secondes me parurent une éternité, j'avais le souffle coupé. Perdue dans son regard, j'aurais voulu me noyer en lui, plonger en lui. Nous aurions fusionné, et ce sentiment ne m'aurait jamais quitté. Mon cœur battait tant la chamade que j'étais persuadée qu'on pouvait voir le tissu de ma robe se soulever en rythme au-dessus de mon sein. J'aurais fait n'importe quoi pour qu'il me touche encore, qu'il m'embrasse encore. D'un autre côté, je voulais qu'il continue de me regarder. Parce que dans les yeux d'Evan je me sentais plus en vie, plus authentique et plus forte que je ne m'étais sentie depuis des années.

Je ne sais pas combien de temps on resta comme ça, des heures ou quelques secondes. J'étais sourde, je n'entendais plus la musique. J'étais aveugle, je ne voyais plus la foule. Il n'y avait qu'Evan, Evan qui me regardait. Me désirait.

Il bougea le premier, me prit la main et me tira impatientement derrière lui pour quitter la piste de danse. Je le suivis de mon plein gré, dans un couloir sombre menant à une sortie de secours. Il donna un coup de pied dans la porte pour l'ouvrir et m'attira dans une ruelle mal éclairée. Je fus aussitôt assaillie par une odeur rance de bière et de frites, mais je m'en moquais. Peu m'importait qu'il s'agisse d'une ruelle ou d'un hôtel cinq étoiles. Tout ce que je voulais, c'était cet homme. Cet instant. Tout ce que je voulais, c'était me rendre.

Je me souvins de la frustration que j'avais éprouvée avec Kevin. Evan n'avait pas ce problème-là. Il prenait ce qu'il voulait, me donnait ce dont j'avais besoin. Le pouvoir, le contrôle, l'intensité.

D'un seul geste, il me plaqua contre le mur de la ruelle, ses bras de chaque côté de mes épaules.

– Mon Dieu, Angie ! Que tu es belle...

– Evan...

Je ne pus prononcer que son nom. Ce fut le seul son qui parvint à sortir de ma gorge, bloquée par une déferlante d'émotions.

– As-tu la moindre idée de combien cela fait longtemps que j'ai envie de...

– Quoi ? demandai-je quand il s’arrêta au milieu de sa phrase.

Mon mot était un murmure, une supplique. Une prière.

– Je suis désolé, dit-il.

Et la peur m’envahit, me glaça.

– Mon Dieu, je suis désolé !

Je tendis la main et saisis son tee-shirt, refusant de le laisser partir. Et je compris alors qu’il n’avait aucune intention de s’en aller, que ses excuses ne m’étaient pas destinées. Ou peut-être qu’elles l’étaient. Je ne savais pas, et je m’en moquais. Parce que, quoi qu’il fasse, quelles que soient ses excuses ou ses pensées, tout cela n’avait rien à voir avec une envie de s’en aller. Je le compris à la façon violente et fulgurante dont sa bouche attrapa la mienne, à la façon dont son genou se glissa entre mes jambes. À la façon dont il se rapprocha, dont l’air s’électrifia entre nous. L’atmosphère était chaude, humide, sensuelle et rassurante.

Il cessa de m’embrasser et me regarda. Ses yeux étaient noirs de passion. Les miens, j’en étais sûre, devaient s’écarter d’émerveillement et de plaisir.

J’ouvris la bouche pour parler, même si je n’avais pas la moindre idée de ce que je voulais dire.

Il secoua la tête, puis posa un baiser délicat sur mes lèvres.

– Ne dis-rien. Ne réfléchis même pas.

Je secouai la tête à mon tour, puis acquiesçai, puis secouai à nouveau la tête. Ne pas réfléchir ? J’en aurais été incapable de toute façon. Pas à cet instant. Et certainement pas quand ses lèvres effleurèrent ma tempe et que sa main se referma sur mon sein. À ce moment-là, je ne pus que suffoquer.

Son pouce frôla mon téton qui durcit sous mon vieux soutien-gorge. Mais à quoi avais-je donc pensé en m’habillant ce matin ? J’aurais dû brûler ce truc. En porter un en dentelle. Ne rien porter du tout.

– Satanés vêtements... murmura-t-il.

Et je faillis exploser de rire en comprenant à quel point nous pensions la même chose au même moment.

Cependant, cette bulle de rire s’évanouit aussitôt, quand d’autres mots arrivèrent. Sa voix virile et chaude me disait son envie de me toucher, de faire glisser ses dents sur mes tétons, de relever ma jupe et de baisser ma culotte afin que ses doigts puissent me toucher, me caresser.

Non, ce n’était plus le rire qui bouillonnait en moi, mais de la lave en fusion. Chaude. Épaisse. Je voulais m’y baigner. Fondre sous ses caresses. Le laisser m’emmener n’importe où, quel que soit l’endroit où il voulait aller.

Je soupirai de plaisir, mes hanches se balancèrent en réponse à ses mots. Mon dos se cambra, comme une demande silencieuse pour qu’il me touche encore plus. Encore plus de *lui*.

– Evan... répétai-je.

Seulement, cette fois il ne s’agissait plus vraiment de son nom, mais d’un plaidoyer. D’un ordre, bon sang !

Ses doigts se glissèrent dans mes cheveux. Il tira dessus, me forçant à pencher la tête en arrière et à le regarder. J’avais l’impression d’être droguée, dans les vapes. Et plus encore quand je vis le gris doux et profond de ses yeux chargés de désir.

– Angie... dit-il, la voix neutre, presque triste.

Je vis le désir s’effacer de son regard, remplacé par quelque chose de chaud et violent. Avant que

j'aurais eu le temps d'intégrer pleinement ce changement, il lâcha mes cheveux et envoya un coup de poing dans le mur de briques derrière moi. Je fis un bond, surprise, décontenancée par ce soudain changement d'attitude.

– Putain de merde ! dit-il, puis il ajouta sur un ton plus doux : mon Dieu, je suis un connard.

Je secouai la tête, pour contredire ses mots et ses actes. Je ne voulais pas qu'il s'arrête, et je ne comprenais pas pourquoi il pensait devoir le faire.

Enfin, non, ce n'est pas vrai. Je comprenais, mais je préférais l'ignorer. Je voulais que cette idée disparaisse. Comme le monde autour de nous. Les promesses. La loyauté. Tout ça n'avait aucune place entre nous. Pas maintenant. Comment aurait-ce été possible quand le feu qui brûlait entre nous réduisait tout en cendres ?

– Dis-moi... Tu as dit que si je savais ce que tu voulais, je m'enfuirais. Alors dis-le-moi, bon sang ! Parce que pour l'instant je ne m'enfuis pas.

Je parlais d'une toute petite voix, juste un souffle, mais déterminée.

– Te dire ? répéta-t-il, la voix éraillée et tremblante, comme s'il voulait se retenir sans en être capable. Te dire comment je veux arracher tes vêtements ? Comment je veux que tes seins remplissent mes mains, que le bout de mes doigts pince tes tétons jusqu'à ce que tu hurles à la fois de plaisir et de douleur ?

J'en tremblais, mes tétons durcirent à la simple promesse de ses mots.

– Ou devrais-je te dire comment j'aimerais que tu ressenties la douleur cinglante de ma main nue qui claque ton cul jusqu'à ce que tes fesses soient rouges et que ta chatte dégouline de plaisir ?

Il se pencha encore plus près, son murmure taquinant mon oreille.

– Je te veux nue, Angie. Nue, attachée et trempée pour moi. Je te veux les jambes écartées et le corps exposé. Je veux te voir. Je veux te dévorer. Je veux que ma bouche se pose sur toi, que ma langue te rende folle. Je veux que tu ne penses plus à rien d'autre qu'à moi et au plaisir que je te donne. Et je veux regarder tes yeux s'illuminer quand je te laisserai enfin jouir.

J'étais haletante, la culotte trempée, les cuisses humides et tremblantes. Ses paroles me choquaient, oui. Mais elles m'excitaient aussi.

Je me penchai en arrière, augmentant de façon infinitésimale la distance entre nous, mais seulement parce que je n'avais pas le choix. Je devais m'appuyer contre le mur de briques, au risque de m'effondrer sur le sol. Mon corps ne pouvait plus se porter.

À la seconde où je reculai, je vis une ombre traverser son visage.

– Comme je l'ai dit, je suis un connard.

En dépit du fait qu'il m'avait déstabilisée et que chacun de mes os, de mes muscles et de mes tendons s'était transformé en compote, je réussis sans savoir comment à secouer légèrement la tête et à dire non, dans un souffle minuscule.

Je pris une grande inspiration, et dis d'un ton plus déterminé.

– Non. Je ne m'enfuis pas. Je ne vais nulle part.

Je léchai mes lèvres soudain devenues sèches et fixai le sol. L'embarras avait raison de moi... mais pas suffisamment pour me paralyser. Loin de là.

Les voitures défilaient au bout de la ruelle et le rythme de la musique filtrait à travers les murs épais de la boîte de nuit. Cependant, aucun de ces bruits ne nous atteignait. La ruelle était déserte et silencieuse, comme si le monde avait cessé de tourner et que tout le reste – mon existence, celle d'Evan, ce putain d'univers tout entier – était coincé dans les limbes jusqu'à ce que je parle à

nouveau.

Je redressai les épaules.

– Tout ce que tu viens de dire... je le veux aussi.

Mes joues étaient brûlantes, je les savais aussi rouges qu'un néon. Je gardai les yeux rivés au sol, je craignais d'exploser sur place si je regardais Evan.

– Angie, oh mon Dieu, Angie !

Il prit ma tête dans ses mains, glissa ses doigts dans mes cheveux emmêlés tout en relevant mon visage vers le sien.

– Tu me fais tellement fondre.

Il y avait tant d'intensité dans sa voix, c'en était presque douloureux. Je pouvais entendre la force de son désir et cela me remua au plus profond de moi-même.

– Dis-moi que tu as envie de moi. Dis-moi que tu as envie de ça. J'ai besoin de t'entendre le dire.

Les mots étaient brusques, pressés.

– J'ai envie de toi.

Les mots ne suffisaient pas à exprimer la complexité des sentiments qu'ils voulaient exposer.

Il soutint mon regard un instant, comme s'il s'attendait à ce que mon visage trahisse ce qui lui semblait être un mensonge. Je ne sourcillai pas. Je savais ce qu'il voyait en moi : le reflet de lui-même.

De la pulpe de son pouce, il me caressa la joue, la tendresse du geste contrastant avec le caractère cru de toutes ces choses qu'il avait dit vouloir faire avec moi. Mais, d'une certaine façon, son geste me fit fondre un peu plus.

Il était tout ce que j'avais toujours voulu. Tout ce dont j'avais besoin. Il était plus que tout ce que j'avais pu espérer. Et je sus, à cet instant, que j'étais prête à tout pour le garder là avec moi.

– J'ai envie de toi. J'ai envie de ça.

– Ça ? répéta-t-il.

Et il se pencha pour tracer délicatement un chemin de baisers le long de mon cou puis de ma clavicule.

Son geste était plus léger que l'air, et pourtant il résonnait en moi comme le son rythmé et constant d'une ligne de basse qui s'intensifie.

– Ou peut-être ça ?

Il glissa ses mains le long de mes bras, puis entrelaça ses doigts aux miens. Il colla son corps contre le mien et sa bouche prit la mienne, sa langue me pénétra tandis qu'il relevait nos bras sur le côté, comme si nous étions sur le point de nous envoler. Son baiser se fit plus profond, il explora ma langue, me donna du plaisir avec ses dents, mordilla mes lèvres. Ce faisant, il déplaça lentement nos bras jusqu'à ce que mes bras tendus se trouvent au-dessus de ma tête. Puis il me lâcha les mains.

– Ou peut-être que c'est ça que tu veux dit-il, en plaçant mes mains de façon à ce que j'agrippe mon propre poignet, les bras toujours levés au-dessus de ma tête.

– Evan, je...

– Non.

Il effleura mon oreille de ses lèvres, sa voix était si faible que je dus faire un effort pour l'entendre.

– On ne parle pas. On ne bouge pas. Les bras restent en l'air, et les mains jointes. Acquiesce si tu as compris.

Je léchai mes lèvres.

– Acquiesce, répéta-t-il.

J'acquiesçai, si perdue en lui que s'il m'avait dit d'ôter tous mes vêtements et d'écarter les cuisses ici même, je pense que je l'aurais fait, et avec plaisir. J'étais à ce point à sa merci.

Oh, ça c'est sûr, il était dangereux. Mais, malheur à moi, c'est de ce danger que j'avais faim.

– C'est bien, ma grande, dit-il, en posant le plus délicat des baisers sur mes lèvres. Je crois qu'on a trouvé ce dont tu as envie, ajouta-t-il en refermant ses mains sur les miennes.

Je pris une grande inspiration saccadée, parce qu'il avait raison. Il m'avait piégée, pas physiquement mais par la promesse de ma propre soumission. Le résultat était le même. J'étais désespérément, éperdument excitée.

– Tu aimes ça. Tu es prête à t'ouvrir à moi, à t'ouvrir au monde. Prête à te salir avec moi dans une ruelle sombre où tout peut arriver.

De nouveau, il se pencha pour murmurer. Et de nouveau, je fus choquée de voir à quel point il me connaissait.

– Ça t'excite, hein ? De ne pas savoir ce qu'on va faire ensuite. Ce qui va se passer. Qui peut surgir au coin de la rue. De ne pas savoir si je vais t'embrasser ou te baiser.

Il se tut, puis reprit.

– Je vais te donner un indice, Angie. Je vais faire les deux.

Ses mots m'arrachèrent un gémissement bruyant.

Je ne sais pas à quel moment il avait déplacé sa main droite, mais j'avais remarqué que ses doigts glissaient désormais le long de ma cuisse pour relever doucement le bord de ma robe. Ils montèrent de plus en plus haut.

Je gémis doucement, mais sa main me tenait fermement et il secoua la tête. Un tout petit mouvement. Non.

Je fermai les yeux et m'abandonnai. Je me pliai à son ordre tacite et en même temps cédaï à mon propre besoin de me laisser aller à l'euphorie de l'instant. J'étais coincée contre le mur, et de sa grande main il tenait fermement mes poignets en place. Son corps était si près du mien que je pouvais sentir sa chaleur. Et son autre main montait de plus en plus haut vers ma culotte désormais trempée, mon clito palpitant et ma chatte tremblant d'excitation.

Chaque gramme de ma raison me hurlait d'ouvrir les yeux et de lui dire non. De m'en aller. Que c'était une mauvaise idée et que je le savais. Que je n'avais pas passé tout ce temps à me répéter que c'était une mauvaise idée pour craquer maintenant. Que rien de bon n'en découlerait.

Que je le regretterais le lendemain matin.

Mais je ne regrettais rien à cet instant-là. Rien du tout.

Je changeai de position et écartai encore plus les jambes. Je fus récompensée par un grognement grave et sensuel d'approbation. Ses doigts suivirent lentement le bord de ma culotte, parcourant le côté du V qui recouvrait mon pubis. Je gémis tandis qu'il m'excitait sans merci, son doigt effleurant la soie, l'élastique. Sa main caressait la peau, si sensible, de l'intérieur de ma cuisse.

– Frustrée, ma belle ?

Ma tête était renversée en arrière, ma respiration haletante.

– Tu veux me rendre dingue ?

J'avais cru hurler ces mots, mais c'était seulement dans ma tête. En réalité, j'avais à peine réussi à prononcer cette phrase.

– Mon Dieu, Evan ! S’il te plaît...

Il écarta les doigts puis caressa la courbe reliant mes deux cuisses. Ses mouvements étaient légers et fermes. Mais il ne toucha pas une fois la chair douce sous le tissu, au-delà de ma cuisse. Il ne caressa pas non plus mon clito contracté, avide.

Je luttais pour libérer mes mains, avec l’envie désespérée de finir ce qu’il avait commencé. Mais il me maintint fermement. Je voulus l’insulter, lui donner des ordres, tomber à genoux, le supplier. Mais je ne pus que reprendre mon souffle tandis que mon corps tremblait. Chacun de mes nerfs, chacune de mes sensations se liquéfiait entre mes jambes quand je pensais à la caresse qu’il semblait déterminé à ne pas me donner.

– S’il te plaît, quoi ? demanda-t-il, prenant ma lèvre inférieure entre ses dents.

– S’il te plaît, répétais-je. S’il te plaît, tout...

Son gloussement grave et satisfait me balaya, parcourut ma peau avec autant de sensualité que s’il avait passé une plume sur mon corps.

– Touche-moi, implorais-je.

Il se pencha plus près, afin que son souffle chatouille ma joue.

– Je te touche.

J’agitai mes hanches, le suppliant en silence.

– Tu sais ce que je veux dire.

– Je le sais. Mais je veux t’entendre le dire.

Il passa sa langue sur le bord de mon oreille et je me mordis la lèvre par crainte de hurler à la fois de plaisir et de frustration si je ne le faisais pas.

– Je veux... commençai-je en avalant ma salive. Je te veux à l’intérieur de ma culotte.

À sa décharge il s’exécuta, et je soupirai de plaisir quand ses doigts caressèrent ma chair humide et gonflée. Ayant récemment découvert l’épilation brésilienne, j’étais complètement imberbe et la façon dont ses doigts glissèrent sur ma chair mouillée me rendit complètement dingue.

Cependant, il ne toucha pas mon clito. Il n’y eut donc aucun soulagement au besoin désespéré, martelant et grandissant qui montait en moi.

Je bougeai les hanches, pour lui faire comprendre sans un mot ce dont j’avais envie.

– Tu es une petite chose exigeante, n’est-ce pas ? me taquina-t-il.

– Bon sang, Evan ! Tu es incroyablement cruel.

– Peut-être.

Il passa délicatement son doigt sur mon clito, et mon corps entier s’embrasa aussitôt.

– Mais, putain, qu’est-ce que je m’amuse !

Il glissa ses doigts en moi, et je suffoquai quand mes muscles se resserrèrent autour de lui, l’attirant encore plus profond.

– C’est ça, bébé. C’est ce que tu veux, hein ? Tu veux qu’on te baise.

Je resserrai mes mains en poing et réussis à reprendre assez de contrôle sur moi-même pour dire :

– Et c’est seulement maintenant que tu t’en rends compte ?

Il rit doucement. Mais l’amusement dû à mon commentaire s’effaça sous l’assaut doux et rythmé de ses doigts dans mon corps, glissant de plus en plus profond. J’en avais le souffle coupé. J’étais tendue et tellement, tellement proche de l’orgasme.

Quand il retira sa main, je gémiss pour de bon. Et quand il glissa le bout de son doigt, toujours humide de mon excitation, entre mes lèvres, je ne pus que geindre et le prendre dans ma bouche en

fermant les yeux. Je le suçai, jouai, m'imaginai que c'était sa queue que j'avais dans la bouche.

– Mon Dieu, que tu es sexy ! murmura-t-il, en s'approchant encore, et je sentis son érection s'écraser contre mon ventre, tendue et dure sous la toile de son jean. Je te veux Angie. Je veux arracher ta robe et déchirer cette foutue culotte, je veux m'enfouir en toi et regarder ton visage quand tu jouiras.

Je restai silencieuse, me contentant d'avaler son doigt encore plus profond et de me délecter de son grognement, qui trahissait son envie à lui aussi.

– Mais pas ici. Pas dans une ruelle.

Il retira son doigt de ma bouche, et mes yeux s'ouvrirent aussitôt.

– Je te ramène à la maison. Je vais te baiser, Angie, mais je vais le faire comme il se doit. Dis oui, bébé.

J'acquiesçai.

– Je veux l'entendre.

De façon stupide, j'acquiesçai à nouveau.

– Oui, dis-je, après avoir lutté pour retrouver mes esprits.

– C'est bien, ma belle.

Il m'accorda une seconde pour que je retrouve mes capacités motrices, notamment celle de la marche, puis il me guida vers la rue où sans doute il s'était garé.

Nous avions à peine fait deux pas en direction du carrefour entre la ruelle et la rue qu'une ombre apparut le long du trottoir, suivie à toute vitesse par une silhouette que je reconnus. Le colosse.

Un autre type était avec lui, grand et fin, avec ce genre de démarche nonchalante annonçant au monde qu'il était prêt à casser la gueule à peu près à n'importe qui.

Une panique violente et glacée m'envahit aussitôt. Comment cela avait-il pu arriver ? Je ne baisse jamais la garde quand je suis dans la rue, surtout pas dans une maudite ruelle sombre. Et pourtant, j'avais perdu conscience de tout ce qui m'entourait. Je n'avais rien vu, rien entendu, rien remarqué. Dès l'instant où nous étions sortis de la boîte de nuit, il n'y avait plus eu qu'Evan. Je m'étais laissée aller avec lui, je m'étais envolée, et tout le reste était allé se faire foutre. *Merde.*

– C'est lui qui est venu se mettre entre ta copine et toi ? demanda le type mince.

– Ma copine ? Ma pute plutôt, ouais.

Le colosse posa son regard perçant sur moi.

– Que dirait ta maman si elle savait les choses cochonnes que tu fais dans cette ruelle avec ce fils de pute ?

– Va te faire foutre ! dis-je sèchement.

Du moins avais-je essayé. Mais les mots restèrent coincés dans ma gorge, paralysée dès l'instant où j'avais vu le reflet du couteau dans la main du colosse. Un frisson me parcourut tout le corps, comme des doigts glacés suivant ma colonne vertébrale. J'inspirai et sentis l'odeur de ma propre peur. Je fermai les yeux et vis la couleur du sang qui allait couler.

Tout ça n'est pas en train de se passer. Tout ça n'est pas en train de se passer.

Sans m'en rendre compte, j'avais reculé d'un pas avant de sentir la main d'Evan se refermer sur la mienne, pour m'immobiliser. Je restai clouée sur place, respirai difficilement, m'efforçant de me concentrer sur cela seul qui me rassurait : ma main dans la sienne.

Cela me semblait la seule chose à avoir un sens dans ce chaos, le calme dans la tempête. La peur m'envahissait peut-être, mais elle n'avait aucune prise sur Evan. Il était le maître de cette ruelle

déserte. Et il contrôlait toute la situation, bon sang !

– Je crois que tu dois des excuses à cette jeune fille, dit-il calmement.

– Va te faire enculer.

– Je préférerais pas. Maintenant, sors de mon chemin, connard.

Sa voix, comme son attitude, était ferme. Il avança d'un pas vers eux, ce qui m'obligea à faire de même. Je me mordis la lèvre inférieure. Et puis la peur me paralysa. Je vis la bouche du colosse bouger, mais je ne compris pas les mots. Je savais que je regardais cette ruelle sombre de Chicago, mais je ne voyais plus que les mouettes sur les piliers de la jetée. Je n'entendais plus que l'écrasement de l'océan sur la plage. C'était comme si, ayant sombré dans l'un de mes cauchemars, je ne pouvais en sortir.

Puis le colosse avança brusquement, le couteau en avant, et un cri aigu et perçant me ramena violemment à la réalité. Il me fallut une seconde pour comprendre que c'était moi qui criais, et qu'en une fraction de seconde Evan avait lâché ma main, levé le bras et réussi à bloquer le couteau qui s'abattait sur nous.

– Merde, Chris ! cria le type mince quand Evan tordit le bras de Chris-le-colosse derrière son dos pour lui faire lâcher son couteau.

– Enculé de ta mère ! grogna Chris, mais il ne lutta pas.

Et je compris pourquoi, de là où j'étais.

À la façon dont Evan le tenait, il se serait déboîté l'épaule, ne serait-ce qu'en respirant un tout petit peu trop fort.

– Tu viens de faire une grosse connerie, gamin ! cracha le type mince, avançant vers nous, son propre couteau serré dans une main.

Dans un mouvement que les réalisateurs de Hollywood chorégraphient sans doute pendant des semaines, Evan poussa Chris sur le côté, se tourna vers le type mince, écarta le plus possible sa main qui tenait le couteau, puis appuya le bout de la lame du couteau pris à Chris sur la gorge de son acolyte. Chris jura et remonta la ruelle en courant, abandonnant son pote à la merci d'Evan.

Evan ne lui accorda pas même un regard, son attention concentrée sur le type mince qui tenait toujours son couteau d'une main tremblante.

– Donne-moi une seule raison, dit Evan. Une seule raison pour que je ne te découpe pas comme du beurre.

– Va te faire foutre !

– Mauvaise raison.

En un mouvement trop rapide pour que je voie exactement ce qui se passait, Evan bloqua le mec dans une prise, le visage rouge de colère. La lame du couteau appuyait désormais de toute sa longueur sur la gorge du type. Je vis une gouttelette de sang couler le long de son cou.

– Tout ce que j'ai à faire, c'est tourner mon poignet, murmura Evan, la voix si douce et menaçante qu'on l'aurait crue venue de l'intérieur de mon cerveau plutôt que de sa bouche.

Le type ferma très fort les yeux et le couteau qu'il tenait encore tomba sur le sol. Je sentis l'odeur âcre de l'urine et compris qu'il s'était pissé dessus.

J'entendis un curieux son, comme le cri d'un enfant. Je crus d'abord qu'il venait de l'homme que maintenait Evan avant de comprendre qu'il venait de moi.

Je vis les muscles d'Evan se tendre, vis les changements d'expression sur son visage. La façon dont il réussit à calmer sa colère. La façon dont sa poitrine se gonflait et se dégonflait tandis qu'il me

regardait et tentait de reprendre le contrôle de lui-même. Lentement, très lentement, il baissa son couteau et je ne pus m'empêcher de me demander ce qui se serait passé si je n'avais pas poussé ce cri. L'idée aurait dû me terrifier. Ce ne fut pas le cas. Il s'agissait d'Evan et, comme Jahn, il aurait fait n'importe quoi pour me protéger.

– Casse-toi d'ici, dit Evan, la voix profonde comme le vrombissement du tonnerre.

Le type ne perdit pas une seconde. Il parcourut la ruelle à toute vitesse, trébuchant de peur tous les deux mètres.

Evan se dirigea lentement vers une poubelle et y jeta le couteau. Puis il s'approcha de moi, avec précaution, comme si j'étais un animal blessé. Je ne compris pas la délicatesse de son geste, jusqu'à ce qu'il s'accroupisse en face de moi et que je me rende compte que je m'étais en réalité effondrée sur le sol, les genoux serrés contre la poitrine.

– Hé ! dit-il de la voix la plus douce que j'aie jamais entendue. Là, là... Tout va bien. (Il tendit la main et me caressa les cheveux.) Ils sont partis. Ils ne vont pas me faire de mal, et je les aurais tués avant qu'ils ne s'en prennent à toi.

J'acquiesçai, son geste me faisait du bien. Les vagues de nausée qui m'avaient envahie laissaient progressivement la place à une sensation de douceur enveloppante.

Je tendis la main pour qu'il m'aide à me relever, mais il secoua la tête.

– Non. C'est bon, je te tiens.

Avant que je puisse prononcer un seul mot, ses bras glissèrent sous mes jambes et derrière mon dos. J'envisageai de protester mais n'eus pas même envie de le faire. Je me contentai de me blottir contre sa poitrine et de laisser sa force inébranlable effacer l'horreur de ce que je venais de vivre.

Quand on atteignit la rue, une Lexus noire qui ne m'était pas inconnue sortit de nulle part et s'arrêta le long du trottoir. Un homme robuste, avec des bras aussi épais que mes cuisses, se pressa hors de la voiture et ouvrit la porte arrière pour Evan, qui m'installa délicatement sur le siège en cuir doux.

– Ne t'en va pas, murmurai-je, alors que les épines glacées et les nœuds d'acier de la peur m'envahissaient à nouveau.

– Jamais, dit-il, en se glissant à côté de moi.

Et en une seconde, je fus à nouveau dans ses bras, au chaud et en sécurité. Je me blottis contre lui, les yeux fermés. J'entendis la portière se fermer puis le son de la main d'Evan tapant sur l'arrière du siège avant. Un signal de départ, compris-je, car je sentis aussitôt la voiture démarrer.

Evan resta silencieux et je lui en fus reconnaissante. Je n'avais aucune envie de parler. Aucune envie d'une quelconque explication. Je n'avais même pas envie d'être rassurée. J'avais juste envie qu'il me tienne dans ses bras, et c'est ce qu'il fit. Son bras m'entourait, ses doigts caressaient nonchalamment mon épaule. Je posai ma tête sur son épaule à lui. Je crus sentir ses lèvres se promener dans mes cheveux, mais je n'en étais pas sûre, et je n'avais pas la force de lever la tête pour vérifier.

J'étais très lasse. Mon corps était épuisé, mes muscles engourdis. Tout arrivait en même temps, trop violemment. Je ne voulais rien d'autre que la sensation du bras d'Evan qui me serrait. Si j'avais eu le choix, je serais restée comme ça, dans la chaleur de son étreinte, pour toujours.

Chapitre 7

Mais le « pour toujours » prit fin extrêmement vite.

Sans que j'aie même le temps de m'en rendre compte, le moteur s'était arrêté et nous étions garés en bas de l'immeuble de Jahn. Je clignai des yeux, encore un peu sonnée, tandis que Tony, le concierge, accourait vers nous. Il ouvrit la portière, et Evan glissa à l'extérieur puis se pencha pour m'aider.

– Ça va.

Je pris une inspiration en tremblant. Je savais que mon ton semblerait irrité, mais je ne pus m'en empêcher.

– Tu m'as ramenée à la maison.

Son regard gris clair brillait de compréhension.

– Je me suis dit qu'il te fallait un endroit familier.

Je fis oui de la tête, même s'il avait tort. Je n'avais pas envie de familier, je m'étais déjà si familière ! Et le but de cette soirée n'était-il pas l'exactly opposé ? De m'éloigner autant que possible de moi-même ? Je n'étais plus très sûre.

Je savais seulement que j'avais passé des années à me sentir perdue. Et que ce soir tout avait changé. J'avais su, à l'instant même où Evan m'avait touchée, que j'étais enfin arrivée à destination.

Cependant, je n'avais pas l'intention de le lui dire. J'étais peut-être déchirée, apeurée, sentimentale et un million d'autres choses, mais pas assez stupide pour déverser toutes ces conneries sur un mec si je voulais qu'il reste avec moi. Donc, par sagesse, je ne dis pas un mot quand il me conduisit jusqu'au hall chic de l'immeuble, puis vers les ascenseurs.

La cabine arriva et on y monta. Je fouillai mon sac pour trouver la carte servant de clé à l'appartement, mais Evan en avait déjà une. Je ne sais pas pourquoi cela me surprenait. Il était aussi proche de Jahn que je l'avais été. Peut-être encore plus. Pendant des années, Evan avait traîné à l'appartement, alors que je rendais visite à mon oncle seulement pendant les vacances d'été et, plus tard, quand mes cours à la fac me laissaient assez de temps pour une virée en ville.

Seul le silence nous accueillit à notre entrée dans l'appartement, un contraste saisissant avec le bourdonnement bruyant des invités qui avaient rempli cet endroit plus tôt dans la soirée. Même Peterson était absent. Bien qu'étant le majordome à plein temps de Jahn, il vivait dans un appartement séparé, un étage au-dessous de celui-ci, auquel on accédait par un escalier privé.

En résumé, Evan et moi étions seuls. Et si j'avais un souvenir vif, limpide et délicieux de la sensation de son corps écrasé contre le mien dans la ruelle, à cet instant précis ce n'était pas le contact peau contre peau dont j'avais besoin. Mais juste de l'homme à côté de moi, de celui qui m'assurait que tout allait bien se passer.

Comme s'il pouvait lire dans mes pensées, il me guida jusqu'au canapé en cuir confortable puis me recouvrit d'un plaid tout doux.

– Enlève tes chaussures, dit-il. Et ensuite, il faudra que tu me racontes ce qui s'est vraiment passé.

Je le regardai droit dans les yeux, pas vraiment sûre d'être prête à parler de la façon dont j'avais perdu mon sang-froid.

– Chocolat chaud, vin, ou quelque chose de plus fort ?

Je souris franchement, la sensation avait presque quelque chose d'étranger.

– Chocolat chaud, s’il te plaît, dis-je en plissant les yeux. Mais seulement s’il est bon. Je suis une chose très exigeante, après tout.

Il affichait un sourire décontracté, mais je pouvais lire le soulagement dans ses yeux. Si je blaguais, je n’étais peut-être pas aussi dévastée qu’il le craignait.

– Chérie, je suis toujours bon.

J’eus un sourire jusqu’aux oreilles et un rire sincère m’échappa.

– Voilà ce que j’aime entendre.

Il me saisit la main et de ses doigts caressa les miens avant de se diriger vers la cuisine.

Dès qu’il disparut, le poids de l’air de la pièce sembla m’écraser. Je m’étais déjà trouvée dans cette situation auparavant. Recroquevillée sous une couverture. Du chocolat chaud. J’avais déjà vécu cette scène. C’était ma mère, et non Evan dans la cuisine ce soir-là. Et mon père se tenait à mon côté, me serrant fort la main. Mon dos était écrasé contre le canapé, mais malgré mon espoir et mes prières, les coussins refusaient de s’ouvrir pour m’avalier.

Les détectives et les agents en uniforme avaient fait preuve de délicatesse, posant des questions respectueuses d’une voix douce. Mais cela n’avait rien empêché, ni les murs de se resserrer autour de moi ni les larmes de couler.

Et surtout, ça ne m’avait pas ramené ma sœur.

– Angie...

La voix d’Evan, bien que douce comme une plume, m’arracha brutalement à mes souvenirs. Je relevai la tête et le vis debout sur le seuil du salon, une tasse fumante dans les mains.

– Je vais bien.

Il pencha la tête comme pour analyser mes mots, et je lui sus gré de ne pas me traiter de foutue menteuse. Il marcha vers moi sans un mot, puis me tendit la tasse. Je m’en saisis, mes doigts frôlèrent les siens quand mes mains se refermèrent autour de la céramique brûlante. Nos regards se croisèrent, et je sentis l’éclair qui nous reliait me parcourir. Réel, solide et indéniable.

Mais tout ça n’était désormais rien d’autre qu’une occasion manquée.

La chaleur que j’avais vue dans ses yeux avait été mise au placard et remplacée par de l’affection et de l’inquiétude. Mais je ne voulais pas d’affection. Je voulais que le feu revienne, et je le voulais assez fort pour brûler tous mes souvenirs, ceux de ce soir comme ceux d’il y a huit ans.

– Dis-moi, dit-il en s’asseyant à côté de moi sur le canapé.

J’étais assise en tailleur, un oreiller sur les genoux, le plaid jeté négligemment sur mes épaules. Sa cuisse frôla mon genou, et ce simple point de contact devint la seule partie de mon corps qui m’importait. Je peinais à me concentrer sur sa question, mais je savais qu’il le fallait. Malgré mes réticences habituelles, j’avais le sentiment que j’aurais pu confier à Evan des choses dont je ne devais pas parler. Ce n’est pas parce que j’avais envie de le baiser que je devais lui faire confiance. Pas pour tout. Pas pour ça.

Je bus une gorgée de chocolat, puis le regardai avec un plaisir infini.

– Tu as mis du schnaps à la menthe poivrée.

– Tu as dit un jour que tu l’aimais comme ça.

J’écarquillai les yeux de surprise. J’avais passé un seul Noël chez Jahn avec mes parents. Evan, Cole et Tyler étaient passés un soir, avec d’autres étudiants de Jahn et quelques voisins. Jahn avait servi du chocolat chaud avec du schnaps à la menthe poivrée. C’était la première fois que j’en buvais, et j’avais pensé que si le paradis servait des boissons chaudes celle-ci serait définitivement

en haut du menu.

– Tu t’en souviens ?

Ses yeux restaient rivés sur mon visage.

– Je me souviens de beaucoup de choses.

– Oh ! dis-je en fixant le sol, soudain embarrassée.

Je bus une grande gorgée de chocolat, elle me réchauffa de l’intérieur, et je savourai le bien qu’elle faisait à ma gorge.

– Angie, dit-il doucement. Qui t’a fait du mal ?

Je scrutai ses yeux et compris à quoi il pensait. Il croyait que j’étais la victime. Que, ce soir, j’avais eu des flash-back d’une agression horrible.

Je ris, mais il n’y avait aucun humour dans ce rire-là.

– Moi.

Si j’avais voulu le choquer, c’était raté. Il ne bougea pas d’un cheveu, ne cligna pas d’un œil. Aucune expression de surprise sur son visage. Juste de la compassion.

– Raconte-moi, ordonna-t-il. Je peux t’aider.

– Je ne demande aucune aide.

– Non, c’est vrai.

Il enroula une mèche de mes cheveux autour de son doigt. J’attendis qu’il dise autre chose, mais aucun mot ne vint. Il se contenta de rester assis là avec moi jusqu’à ce que je ne supporte plus le silence.

– Tu n’as pas connu Gracie, dis-je.

Les mots sonnaient presque comme une accusation.

– Non, mais Jahn m’a parlé d’elle.

– Il t’a dit qu’elle était morte ? demandai-je avec plus d’animosité que je ne l’aurais voulu.

– Il m’a dit que c’était une fille merveilleuse et qu’il l’aimait beaucoup. Qu’elle lui manquait beaucoup. Qu’elle vous manquait à tous.

Je fis oui de la tête, luttant contre le nœud de larmes qui se formait dans ma gorge.

– Elle me manque tous les jours. (Je pris une profonde inspiration pour cesser de trembler.)

– Et il t’a dit comment elle était morte ?

– Non. Et on ne le lui a jamais demandé, répondit-il. Angie, je te le demande maintenant. Elle a été agressée ? Dans une ruelle ?

Il tendit la main et me prit délicatement la tasse des mains. À cet instant seulement, je me rendis compte qu’elle tremblait elle aussi et que le liquide chaud avait débordé pour venir couler sur la soie de ma robe désormais parsemée de petites taches humides.

– Ça va aller, dit Evan, et je sus qu’il ne parlait pas de la robe.

– Ce n’était pas une ruelle, je réussis enfin à dire. Ils l’ont attaquée sous la digue. Ils étaient au moins trois et avaient tous des couteaux. Ils l’ont traînée jusqu’à un van. Ils l’ont violée. Ils l’ont lacérée. Et trois jours après, ils l’ont balancée. (Une larme glissa le long de ma joue.) Ils ne l’ont pas tuée. Ils l’ont laissée se vider de son sang. Elle est morte toute seule dans un fossé près de Miramar.

– Putain de salauds.

Sa voix était faussement calme. Je pouvais entendre l’acier de son timbre.

– Qui ça ? Ils ont attrapé ceux qui ont fait ça ?

C’est moi. Moi. C’est moi qui ai fait ça.

Voilà la réponse que je voulais lui hurler, parce que c'était la vérité, n'est-ce pas ? Sans moi, Grace serait encore en vie. Et rien de ce que je pouvais dire, faire, espérer ou implorer n'y changerait jamais rien.

Pendant quelques secondes, je considérai l'idée de lui dire toute la vérité. Appuyer ma tête contre sa poitrine, sentir ses mains sur mon dos tandis que je lui raconterais l'histoire que je n'ai dite qu'à une seule autre personne de ma vie. Pas à mon père. Pas à ma mère. Pas même à la police. Juste à mon oncle Jahn. Mais il était désormais mort lui aussi, et mon secret n'appartenait de nouveau qu'à moi.

Je m'imaginai parfaitement cette scène, mais j'en fus incapable.

– C'était politique ? C'est ton père qu'on visait ?

– Je ne sais pas qui a fait ça, dis-je en regardant mes poings serrés enfoncés dans la couverture. Mais la police a dit que c'était une histoire de gangs. Mon père faisait encore partie du gouvernement de Californie à cette époque, mais rien ne laisse à penser que c'était un crime politique. Il n'y a eu aucune demande de rançon. Aucune négociation. Ils n'ont jamais arrêté qui que ce soit. Mon père a même engagé un détective privé. Mais il n'a jamais rien trouvé, lui non plus.

– Tu étais avec elle ?

Je secouai la tête, j'avais peur qu'il me prenne un peu pour une dingue.

– Je n'aurais jamais dû sortir ce soir, dis-je.

Il trouva sans doute étrange ce changement abrupt de sujet, mais ne fit aucun commentaire.

– Il n'y a rien de mal à avoir besoin de se laisser un peu aller de temps en temps.

Je me passai la main sous le nez en reniflant. Je me sentais toute petite, trop jeune et complètement perdue.

– Même si les gens finissent blessés à cause de moi ?

Il glissa du canapé et s'agenouilla juste devant moi puis pressa doucement mes genoux de ses mains.

– Personne n'a été blessé, Angie.

Je haussai les épaules.

– Tu as failli l'être.

Il eut un tout petit sourire, sa fossette se creusa un peu plus.

– Je ne sais pas si je dois être flatté que cela t'importe, ou vexé que tu aies une opinion aussi médiocre de mes capacités physiques.

– Flatté, dis-je en esquissant un sourire.

Il me rendit mon sourire, mais un sourire immense cette fois. Il se pencha pour ramasser ma tasse sur le sol, puis me la tendit.

– Bois ton chocolat.

Je souris pour de vrai. La sensation était agréable.

– Quoi ?

– J'ai l'impression d'être avec mon baby-sitter.

Son sourcil coupé par la cicatrice se releva, lui donnant un air à la fois sexy et arrogant. Il se pencha et avant que je sache exactement à quoi m'attendre, il avait attrapé ma bouche dans un baiser profond et intense. Je gémis, mon corps se ramollit d'envie et palpita de désir. On ne se touchait qu'en deux endroits, nos lèvres et nos genoux, et pourtant chaque centimètre de ma peau s'électrifia, comme si Evan était un orage qui m'avait prise par surprise.

Il abandonna mes lèvres aussi rapidement qu'il les avait prises et se redressa, me laissant bouche bée et le souffle coupé.

– Tu n'es pas une enfant, Angie. Je me demande même si tu en as été une un jour. De mon côté, je suis putain de sûr de ne jamais en avoir été un.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que je pouvais répondre à ça. Je restai donc silencieuse, ma tasse à la main, me demandant si ma bouche frissonnait à cause du schnaps ou de son baiser.

Il se leva et me tendit la main. Je posai la tasse sur le sol, mis ma main dans la sienne et me relevai.

Il me conduisit à ma chambre sans dire un mot. Arrivé près du lit, il me retourna et descendit lentement la fermeture Éclair de ma robe. Toute sensation amère et glaciale restant de cette soirée ou des mauvais souvenirs ressassés disparut sous la chaleur de sa proximité. Je m'abandonnais dans sa tiédeur, la laissais panser mes blessures. Je pouvais sentir de minuscules étincelles s'allumer en moi. Son geste simple avait suffi à m'apaiser. Tellement, à vrai dire, que je me sentais presque comblée.

Ses mains caressèrent doucement mes épaules.

– Il faut que tu dormes, dit-il. Au lit.

– Je...

– Pas de discussion. Allez...

Il se dirigea vers la salle de bains adjacente et je m'exécutai. Je laissai la robe tomber jusqu'à mes chevilles. J'hésitai une seconde puis dégrafai mon soutien-gorge. Il tomba lui aussi. Je portais toujours ma culotte. En soie et dentelle, car la lingerie fine était mon péché mignon.

Je soupirai en soulevant les couvertures, puis me glissai entre les draps.

Evan revint peu après, un verre d'eau à la main. Il me le tendit. J'en bus une grande gorgée, en me demandant si je devais être triste qu'il ait prétexté aller chercher de l'eau pour sortir de la pièce tandis que je me changeais, ou bien contente de le voir se comporter en vrai gentleman.

Je pris le parti du gentleman.

– Merci, dis-je.

– C'est juste de l'eau, répondit-il. (Mais il sourit comme pour me dire qu'il avait compris puis fit un signe du menton.) Dors maintenant.

– Je... (Je butai sur mes mots.) Je ne veux pas rester seule.

Il se pencha et caressa délicatement mon front.

– Je serai juste à côté de toi.

Il s'installa dans le fauteuil à imprimé fleuri près de la baie vitrée. On voyait l'étendue sombre du lac derrière lui et les lumières de quelques bateaux s'y reflétant, comme des étoiles scintillantes.

– Dors maintenant, répéta-t-il.

Je fis oui de la tête, sentant soudain combien mes paupières étaient lourdes.

Je me recroquevillai sous les couvertures, puis me laissai dériver.

Je me sentais au chaud, en sécurité. Protégée.

Du moins jusqu'à ce que les ténèbres m'envahissent.

Le cri fendit l'air. Il fut si fort, aigu et douloureux qu'il me réveilla.

Des bras forts m'entouraient, et je pris une grande inspiration, terrifiée. Je compris alors que c'était moi qui avais crié.

– Respire, bébé. Je suis là. Respire profondément. Tu es en sécurité. Tu es avec moi, tu es en sécurité.

La voix d'Evan me rassura, chaude et ferme, comme si le simple fait de dire que j'étais en sécurité suffisait à ce que je le sois. J'étais assise, le dos droit, je m'agrippais à lui de toutes mes forces. Mes bras l'entouraient, mes ongles plantés dans le dos de son tee-shirt.

Le drap était tombé autour de ma taille, et mes seins se pressaient contre lui. Ses mains, grandes, chaudes et puissantes caressaient doucement mon dos nu tandis que je m'efforçais de ne pas suffoquer, de calmer les sursauts de peur qui me secouaient encore, froids et menaçants.

– Tu es en sécurité, répéta-t-il. Tout va bien.

Je fis oui de la tête et me dis qu'il avait raison. J'étais réveillée. En sécurité. À l'abri dans les bras rassurants d'Evan.

Je ne sais pas combien de temps il me serra comme ça contre lui. Je sais seulement qu'en me redressant pour me dégager de son étreinte, j'avais reçu assez de force de lui pour m'en sortir toute seule.

– Ça va mieux ?

J'acquiesçai, puis m'assis droite sur le lit, une jambe repliée sous mes fesses. Je pris le mouchoir qu'il me tendait.

– Tu as rêvé de Gracie ?

Je fermai les yeux, une confirmation silencieuse.

– C'était comme si j'y étais. Ces types. Ils l'agressaient. Ils avaient des couteaux. Ils fonçaient sur elle. Mais je ne pouvais rien faire. Je ne pouvais pas bouger. Je n'étais pas là, pas vraiment. Mais j'étais forcée de regarder. J'étais forcée parce que ça n'aurait pas dû être elle. Ç'aurait dû être moi.

Une fois de plus, je fondis en larmes et il me prit dans ses bras. Je pensai que je devais reculer, me recroqueviller et lui dire de me laisser tranquille quelques minutes, le temps de reprendre mes esprits. Mais je ne le fis pas. Je n'en avais pas la force. Et surtout, je n'en avais pas envie.

J'avais lutté toute seule contre les cauchemars depuis si longtemps. D'avoir Evan à mon côté, me prodiguant à la fois force et réconfort, c'était comme ouvrir le plus énorme des cadeaux un matin de Noël.

Il me caressait doucement le dos, mais je pouvais sentir la tension dans son geste.

– J'aurais dû me contenter de partir.

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont il parlait. Je m'écartai un peu, juste le temps de le regarder avec curiosité.

– Dans la ruelle, expliqua-t-il. J'aurais dû te ramener dans la boîte de nuit. J'aurais dû laisser ces connards. Rentrer. Appeler un videur. Te mettre à l'abri. J'aurais dû tout faire pour te sortir de là. (Il prit ma joue dans sa main.) Je n'ai pas réfléchi. J'avais envie de toi, putain ! J'avais tellement envie de toi. Je n'ai pas réfléchi à ce que tu pourrais voir. À ce que ça pourrait te faire.

Mes yeux s'écarquillèrent.

– Non... Oh, mon Dieu, Evan, non ! Tu as été génial. Tu as été parfait.

– Je ne me suis pas senti parfait quand je t'ai vue recroquevillée sur le trottoir. Et je ne me sens pas parfait maintenant, quand tu te réveilles en hurlant parce que tu as fait un cauchemar.

Je pouvais voir l'émotion sur son visage, et sa frustration. C'était un homme d'action, mais comment lutter contre la peur et les cauchemars ? Il l'aurait fait, cependant. S'il y avait eu une méthode, j'étais certaine qu'il serait parti au combat pour moi, comme tout chevalier qui se respecte.

L'idée suffit presque à me faire sourire.

Mais je ne le fis pas. Je me contentai de dire :

– Je les ai tous les soirs. Ils s'accrochent à moi. Tu n'as pas provoqué les cauchemars, Evan. Loin de là.

Je changeai de position. Je voulais vraiment qu'il comprenne ce que j'essayais de lui dire.

– Ce que tu as fait dans la ruelle, tu vois, j'aurais aimé que quelqu'un comme toi soit avec Gracie cette nuit-là. Quelqu'un qui soit capable de la protéger. Capable de...

Le son de ma voix resta coincé au fond de ma gorge, et je sentis une larme solitaire couler sur ma joue.

Evan l'effaça avec son pouce.

– Je tuerais ces connards en une seconde si j'en avais l'occasion. (Sa voix était si tendue que je crus qu'elle allait se briser.) Pour ce qu'ils ont fait à ta sœur. Pour ce qu'ils t'ont pris à toi. Et pour la peur qu'ils ont laissée derrière eux.

J'avalai ma salive, déconcertée par cette férocité qu'il arrivait à peine à contenir. Une détermination animale, si brute et si primaire qu'elle me coupa le souffle. On se fixa mutuellement, et pendant une seconde je crus que j'allais tomber en lui, qu'on allait tous les deux sombrer loin de la réalité, dans un monde qui n'appartiendrait qu'à nous.

Puis il m'attira brusquement contre lui et je sus qu'on allait rester là. Dans ce monde. Cette réalité. Mais, avec Evan à mes côtés, je pourrais peut-être le supporter.

– Angie... dit-il, attrapant ma bouche avec la sienne.

Son baiser était animal, un contraste évident avec la tendresse de son geste. Je le lui rendis, mon désir était fou. Intense. Je ne voulais rien d'autre que me perdre en lui, atteindre ce lieu où la raison, les souvenirs, la peur et les regrets disparaîtraient. Laisser tout derrière moi sauf cette réalité, celle d'Evan et Angie, de leur chaleur et leur désir.

Voilà ce que je voulais. Ce sur quoi je fantasmais. Cet homme dans mon lit. Son corps tendu contre le mien. Ses mains posées sur moi, sa langue qui me goûtait.

Nous étions fous. Frénétiques. Comme si nous avions tous les deux explosé dans un big bang de passion. Une de ses mains agrippa ma tête et la maintint tandis que nous nous dévorions de baisers. Son autre main errait sur mon dos, la paume à plat. Chaque centimètre de peau qu'il caressait s'enflammait à son contact, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un brasier humain.

J'étais complètement offerte à lui, à tant de niveaux. Et quand sa main saisit mon sein, je suffoquai de plaisir, inévitablement.

– Oui, murmurai-je. Oh, s'il te plaît, oui.

Ses mains glissèrent sur mes épaules, puis le long de mes bras, tandis que son regard vagabondait sur mon corps entier. Mes tétons se durcirent quand ses yeux se posèrent sur mes seins.

– Mon Dieu, Angie ! As-tu la moindre idée...

Je ne sus jamais quelle idée j'étais censée avoir. Il se coupa lui-même la parole, m'allongea sur le dos puis s'assit à califourchon sur moi. J'étais coincée sous lui, son entrejambe contre la mienne. J'étais nue mais portais encore ma culotte, désormais si mouillée que j'étais sûre qu'elle devait coller à mon corps comme une seconde peau.

J'étais totalement exposée, face à lui, complètement ouverte. Il aurait pu faire n'importe quoi de moi à cet instant. Me prendre de la façon dont il le voulait. J'étais tout à lui. À cette idée, mon pouls s'emballa et j'eus la chair de poule. Je retins mon souffle, je ne savais pas ce qui allait se passer

ensuite. Je savais juste que j'en avais désespérément envie. Que j'avais désespérément envie de *lui*.

Ses lèvres frôlèrent le creux de mon oreille puis la peau délicate de mon cou. La sensation, légère comme une plume, eut pour seul effet de me rendre folle. Il parcourut délicatement ma clavicule du bout de sa langue, avant de descendre plus bas.

Je gémis et m'abandonnai de plaisir quand sa bouche se referma sur mon sein. Ses dents jouaient avec mon téton. Il l'aspirait en même temps, envoyant ainsi des ondes enflammées de ma poitrine jusqu'à mon sexe qui palpait, avide.

– Evan...

Je ne suis pas sûre d'avoir vraiment prononcé son nom. C'était plus une supplication, une prière. Et tandis que ses lèvres continuaient de sinuer sur mon ventre, que sa langue jouait avec mon nombril avant de descendre jusqu'à l'élastique de ma culotte, je dus reconnaître que cette supplication était aussi un remerciement. J'avais beau m'être réveillée en plein cauchemar, je m'en souvenais désormais à peine. Evan était tout ce dont j'avais conscience. Ses caresses, la seule chose que je comprenais. Lui, la seule chose que je voulais.

– Oust ! grogna-t-il quand ses doigts agrippèrent la dentelle de ma culotte.

Je me déhanchai un peu et il tira d'un coup sec sur le bout de tissu. Je n'eus pas le temps de voir s'il l'avait jetée par terre ou si elle avait fini perdue dans les draps. J'étais bien trop occupée par sa façon de m'agripper les cuisses, dont ses pouces s'amusaient à malaxer la peau tout près de mon sexe. Il écarta mes jambes, m'ouvrant plus grand tout en continuant à descendre. Puis il lécha chaque centimètre de mon intimité.

C'était le premier homme à me toucher de cette manière depuis mon épilation, et la sensation de sa langue sur ma chair imberbe fut à deux doigts de me faire basculer. Cette glorieuse sensation n'était comparable qu'à la façon insoutenable dont sa langue dansait sur mon clito, des petits mouvements doux taillés pour m'envoyer virevolter au paradis.

Je faillis crier, hurler de plaisir, mais je ne voulais surtout pas qu'il s'arrête. Je me mordis donc le pouce jusqu'à ce que je ne puisse plus me retenir. Jusqu'à ce que la pression douce et déliquescence qui grandissait en moi devienne insupportable et que je sois obligée de crier et de laisser mon corps tremblant exploser. Puis je revins à la réalité. Evan était mon garde-fou, comme il l'avait promis.

– Evan, oh mon Dieu ! Evan...

– Chuuut...

Il vint s'allonger à côté de moi puis m'attira contre lui jusqu'à ce que nous soyons emboîtés l'un dans l'autre. Il portait toujours son jean et son tee-shirt, mais je pus sentir son érection tendue contre mon cul quand il passa son bras autour de ma taille pour me serrer encore plus fort contre lui.

– Tu ne veux pas... ?

– Je veux te tenir dans mes bras. Je veux m'endormir avec ton goût sur mes lèvres et ton odeur tout autour de moi. Et je veux que tu t'endormes avec rien d'autre en tête que le plaisir que je t'ai donné. Tu comprends, bébé ?

Je me souvins de tout ce qu'il avait dit dans la ruelle. Voilà ce que je voulais. Et je le voulais désespérément.

Mais je n'en voulais pas à cet instant précis. À ce moment-là, je ne voulais que la sécurité de ses bras.

Je fis un signe de tête pour dire que j'avais compris. Et j'aurais sans doute souri si je n'avais pas été si fatiguée. Une fois de plus, Evan Black avait compris ce dont j'avais besoin.

– C'est bien, ma belle. Maintenant, ferme les yeux.

Sa voix était douce, presque chantante. Je m'exécutai.

Je ne m'endormais jamais facilement, mais avec Evan près de moi, je me sentis partir. Je plongeai dans les bras de cet homme dangereux.

Et je ne m'étais jamais sentie plus en sécurité de toute ma vie.

Chapitre 8

Le reste de la nuit se passa sans encombre et je me réveillai si vivante, reposée et en pleine forme que je me mis à rire pour de vrai. Je n'avais jamais dormi sans faire de cauchemars. Jamais. Même quand ils passaient à travers mon radar, si petits et silencieux que je ne m'en souvenais pas le lendemain, je savais toujours qu'ils avaient été là, à ramper sur les bords de mon inconscient comme de la vermine.

Et pourtant, les bras d'Evan les avaient éloignés, comme s'il avait monté la garde contre les dragons, les tuant l'un après l'autre, comme un chevalier digne de ce nom.

Je me retournai doucement, prenant garde de ne pas le réveiller, son bras toujours passé autour de moi. Son visage était calme, apaisé. Pourtant, je pouvais encore voir la part sombre de l'homme qui m'avait protégée dans la ruelle. Les contours aigus de son visage. L'ombre de sa barbe de trois jours. La cicatrice rappelant ce dont il était capable. J'avais vu ce dont il était capable, n'est-ce pas ? Si ces hommes étaient allés plus loin, s'ils avaient essayé de me faire du mal, Evan les aurait tués sans hésitation ni regret. Je me dis qu'il était un ange exterminateur – mon ange exterminateur.

À cet instant, je n'eus qu'une envie, finir ce qu'il avait commencé. Lui donner le même plaisir que celui qu'il m'avait donné.

Je me déplaçai doucement sur le lit, passai ma jambe au-dessus de son corps et vins m'asseoir à califourchon sur lui, les genoux enfoncés dans le matelas de chaque côté. Les couvertures glissèrent le long de mes hanches, et l'air frais balaya mon dos et mes seins nus. Je ne portais plus aucun vêtement, ma culotte avait été négligemment écartée la veille au soir, comme on l'aurait fait d'un détail encombrant.

Je restai ainsi quelques secondes, les yeux rivés sur son visage. Mes seins étaient lourds, mes tétons durs. Mon souffle était tremblant, fou. Je glissai une main le long de mon ventre, puis fermai les yeux quand mes doigts trouvèrent mon sexe chaud et humide. Je pris une grande inspiration tandis que les vestiges de mon rêve remontaient en moi. Il avait banni les cauchemars, oui. Et des rêves les avaient remplacés, aussi doux que désespérément excitants.

Je retirai ma main. Mon corps était peut-être prêt, mais je n'avais aucune envie de le faire basculer moi-même. Je voulais que ce soit Evan, et seulement Evan. Je penchai mon buste en avant et descendis mes hanches jusqu'à effleurer son entrejambe. Juste ce point de contact. Et pourtant chaque atome de mon corps réagissait, tourbillonnait, sautait et dansait de hâte.

Mes mains reposaient sur le lit, les paumes à plat, de chaque côté de sa tête. J'étais désormais suffisamment penchée pour que mes seins effleurent le coton de son tee-shirt, mes tétons si durs et contractés que le contact en devenait presque douloureux. Ma respiration était saccadée, mon corps n'était plus qu'une boule de désir.

Je posai un baiser délicat sur ses lèvres et vis ses paupières trembler. Je retins mon souffle, expirant seulement quand ses yeux s'ouvrirent pour dévoiler les profondeurs ténébreuses de leur gris mystérieux.

– Angie... murmura-t-il, et il ne m'en fallut pas plus.

Je basculai en avant et l'attrapai dans un baiser violent, intense et avide. Sa bouche s'ouvrit pour moi et j'y goûtai. Je l'attirai à moi, le savourai. Il s'arrêta soudain, le souffle coupé. Je me redressai pour regarder son visage. Ses yeux plongèrent dans les miens et j'y vis mon reflet. Mon envie et mon

désir. Je vis des années de passion refoulée, et je me sentis en un instant complètement libérée. Du moins jusqu'à ce qu'une ombre s'abatte sur nous.

– Oh, mon Dieu ! Angie... dit-il en détournant le regard.

Et à cet instant, le monde qui m'entourait explosa en mille morceaux.

– Evan... dis-je, mais en fait je voulais dire : « Je t'en supplie. »

Ça n'avait aucune importance. Nous avons beau avoir été en parfaite symbiose quelques secondes plus tôt, je le sentais s'éloigner. Il se redressa et je le saisis frénétiquement par le col. Je l'attirai avec moi en retombant sur le dos.

– J'en ai envie, dis-je. Je veux finir ce que nous avons commencé hier soir. Ce dont tu as parlé. Ne vois-tu pas que je suis toujours là ? Je n'ai pas l'intention de m'enfuir.

Son regard croisa de nouveau le mien, mais cette fois sans passion. On y lisait seulement du regret et une détermination absolue.

– Je sais bien que non. (Il referma doucement sa main sur la mienne, puis la relâcha.) Mais tu devrais.

Il inspira profondément et se releva. Je restai là, allongée, sans vie, tandis qu'il s'asseyait sur le rebord du lit. Son dos était droit comme un I. Ses épaules carrées. J'avais l'impression de regarder un soldat prêt à partir au combat. Réticent, mais déterminé.

Je comprenais ce qu'il faisait, mais pas ses raisons.

– Evan... (Ma voix était à peine plus forte qu'un murmure, comme si les décibels risquaient de le faire fuir.) On en a tous les deux envie. J'en ai envie, et je sais que toi aussi.

Il se leva, puis se retourna pour me regarder. Je remontai la couverture jusqu'à mon cou, j'avais besoin de cacher au moins une partie de moi. Je lui en avais déjà tant montré.

– Tu n'en as pas envie ? demandai-je d'un ton suppliant, tandis qu'il restait silencieux.

Ma voix trahissait mon sentiment d'insécurité et je me détestai pour ça. Je vis tous ces sentiments passer sur son visage, comme des nuages dans le vent, et la peur m'envahit.

– Tu ne vas pas sérieusement rester là et me dire que j'ai tort ? Je l'ai senti, Evan. Je t'ai *senti*.

Son expression restait neutre, mais je vis la tempête dans son regard quand il se posa sur moi.

– J'ai fait beaucoup de choses dans ma vie que tu trouverais répréhensibles. Et j'en ferai probablement beaucoup d'autres. Mais je ne te mentirai jamais. Jamais.

Je secouai la tête, perdue et perplexe.

– Hier soir, ce qui s'est passé dans la ruelle...

Il secoua la tête.

– C'était une erreur, dit-il.

Et il suffit de ce mot pour que je comprenne enfin. Quoi qu'il ait pu voir en moi – quel que soit ce qu'il avait pu désirer chez moi –, j'avais réussi à le détruire. Il avait peut-être perdu le contrôle la veille au soir, mais je n'étais bien, en fin de compte, qu'un appât à dragons, une fille sans défense ayant besoin d'être sauvée. Mais Evan ne voulait pas d'une princesse. Il n'en avait jamais voulu.

– Une erreur... répétai-je mollement.

Je pensai alors à ce que j'avais ressenti dans ses bras. À la façon dont il avait chassé mes cauchemars.

Oui, il s'agissait sans doute d'une erreur. Parce qu'il m'avait apporté une certaine paix, et une chose était sûre, je ne la méritais pas.

– T’es vraiment la dernière des idiots. Tu le sais, n’est-ce pas ?

Je regardai Flynn bouche bée, sirotant le café censé soigner mon atroce migraine.

– Mais t’es pas bien, ou quoi ?

J’avais appelé Kat en premier, pour une journée cupcakes et compassion, mais elle devait aller travailler au café pour remplacer quelqu’un. J’avais donc fini chez Flynn, pensant que si quelqu’un pouvait me remonter le moral, ce serait lui. Jusqu’ici je n’étais que moyennement impressionnée par sa méthode.

– Quand tu m’as dit de passer chez toi, je pensais que c’était pour que tu me remontes le moral.

– Ça, c’était avant de connaître toute l’histoire. Et ton intention de laisser ce type s’en aller. Comme je viens de le dire... la dernière des idiots.

– Le laisser s’en aller ? Il a pris ses jambes à son cou. (Je passai les doigts dans mes cheveux.) Il ne me désire pas. Et merde, je ne devrais pas le désirer moi non plus, de toute façon.

Flynn ajouta du tabasco au bloody mary qu’il préparait, puis posa le verre devant moi sur le comptoir.

Je levai ma tasse de café fumante.

– Migraine.

– Crois-moi. Ça, ça la soignera dix fois mieux que le café.

Je fis les gros yeux. Flynn était un fervent adepte des vertus médicinales de la vodka. En dépit de mes doutes, je pris une gorgée du cocktail et fus forcée de reconnaître que c’était vraiment bon.

J’étais assise au comptoir de la cuisine. Nous avons vécu ensemble pendant huit mois, et cette place avait toujours été mon perchoir habituel du week-end. Je n’étais pas exactement douée en cuisine, mais Flynn, lui, pouvait faire des merveilles du moindre reste qu’il trouvait dans le frigo. À cet instant précis, il faisait des œufs brouillés, rôtir des galettes de pommes de terre et frire des petites saucisses. Ça sentait délicieusement bon.

Il se déplaçait avec une agilité décontractée, vêtu d’un bas de jogging gris et d’un tee-shirt promotionnel. Il était vraiment beau, avec ses yeux profonds et sa mèche de cheveux retombant sur ses sourcils, même s’il la repoussait constamment sur le côté. Son obsession de la course et du vélo le maintenait en forme. Ça entretenait son petit cul ferme et ses biceps qui auraient fait se sentir toute petite même la plus grande des femmes. Il était doué en cuisine, un véritable avantage selon moi, et il se trouve que je savais qu’on s’amusait beaucoup au lit avec lui.

Il retourna les galettes puis me regarda en plissant les yeux.

– Quoi ?

Je levai mes mains en signe d’innocence.

– Tu as ce regard. À quoi tu penses ?

– Je n’ai aucun regard, répliquai-je.

– Je te connais comme si je t’avais faite. Crois-moi quand je te dis que tu as un regard.

– Il n’y a pas de regard. Mais s’il y en avait un, ce serait un regard interrogateur.

– Et tu t’interroges sur... ?

– Je me demande juste ce qui t’autorise à donner des conseils en matière de relation. Je suis à peu près sûre que tu es sorti au moins une fois avec toutes les femmes de Chicago, mais que, bizarrement, tu as oublié de les rappeler le lendemain.

– Je suis extrêmement sélectif, dit-il en s’asseyant près du comptoir en granit. Attends, rassure-moi, tu ne vas pas me faire le plan de la comédie romantique, hein ? Tu ne vas pas m’annoncer que,

malgré ton obsession pour Evan pendant toutes ces années, tu réalises aujourd'hui que tu es follement amoureuse de moi depuis toujours ?

– Ne te flatte pas trop, dis-je. Et je crois que tes pommes de terre brûlent.

– N'importe quoi, dit-il.

Néanmoins, il glissa de son siège pour baisser le feu. Il remplit deux assiettes.

J'aimais Flynn plus que tout au monde, mais je n'étais pas plus amoureuse de lui qu'il ne l'était de moi. Et je ne l'avais jamais été. Bien sûr, cela ne m'avait pas empêché de coucher avec lui il y a très longtemps. Il était en colère contre son père. Et moi en colère contre le monde entier. Il avait volé les clés de la Harley de son père, et nous avions foncé sur Sheridan Road pour gagner le Wisconsin.

Je ne me souviens pas qui de nous deux avait eu l'idée en premier. Je sais juste qu'il voulait coucher avec quelqu'un, et moi je voulais faire quelque chose de cette boule à l'intérieur de moi. Et surtout, je voulais que cette histoire de première fois soit réglée. Je voulais voir disparaître le fantasme qu'Evan soit mon premier amant. Parce que si je parvenais à m'en défaire, je réussirais peut-être à me défaire de tout le reste.

Ça n'avait pas marché. Mais, heureusement, notre tentative sexuelle de réconfort mutuel n'avait pas détruit notre amitié. Tout avait été bizarre entre nous pendant une semaine ou deux. Puis on s'était bourré la gueule sur la plage, et avoué que même si on avait trouvé ça sympa et agréable, aucun de nous deux ne souhaitait renouveler l'expérience ni continuer dans ce sens. À cette exception près que nous pouvions désormais parler de sexe ensemble. Étant donné que sa vision était celle d'un hétérosexuel, cela constituait un atout plutôt utile.

– Revenons à cette histoire d'idiote, dis-je tandis qu'il glissait une assiette en face de moi. Imaginons que tu sois un mec...

Il pencha la tête, tâta ses testicules et haussa un sourcil.

Je levai les yeux au ciel.

– Imaginons que tu sois un mec et que tu viennes de planter une fille alors que tu es attiré par elle.

– On ne va pas jouer à ça, Angie. Il n'est pas parti parce que tu t'es effondrée quand deux connards avec des couteaux vous ont agressés. Il est parti parce qu'il a fait une putain de promesse à ton putain d'oncle.

– Il n'a pourtant eu aucun putain de mal à oublier cette promesse dans la ruelle avant que lesdits connards ne débarquent.

– Il pensait avec sa bite.

– Et ce n'était plus le cas, quand il m'a fait jouir ?

Il ouvrit la bouche pour répondre, puis haussa les épaules.

– Un point pour la petite dame.

Je savourai ma victoire, même si elle avait un goût amer. Mais pour être sincère, au fond je me moquais des raisons. Pendant quelques merveilleuses secondes, j'avais cru être sur le point de séduire enfin l'homme sur lequel j'avais passé ma vie à fantasmer. Et puis tout était parti en vrille.

Honnêtement, j'aurais dû m'y attendre.

– Et tu sais quoi ? dit Flynn, agitant sa spatule dans ma direction. S'il tient tant que ça à tenir ses promesses, il devrait tenir celle qu'il t'a faite à toi.

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont il parlait. Cela dut se voir sur mon visage, car Flynn se contenta de secouer la tête, exaspéré.

– Tu crois qu'il s'est passé quoi, sur cette piste de danse ? Dans cette ruelle ? Sans parler de ton

lit.

– Pas assez, marmonnai-je, énervée.

Il leva son bloody mary pour trinquer.

– C'est vrai, mais j'allais dire que ça aussi, c'était une promesse, non ? Il t'a promis que vous alliez passer du bon temps, et puis il est parti en plein milieu. Est-ce que les filles ont aussi le syndrome des couilles pleines, tu sais, quand ça fait mal parce qu'on t'a coupé en pleine excitation ?

– Oui, dis-je d'un ton catégorique.

Il eut un petit rire.

– Eh bien... En tout cas, c'est un phénomène courant chez les hommes, et il doit en avoir une sacrée paire. Merde, quoi ! Le mec t'excite, te tient toute nue dans ses bras et il arrive quand même à se retenir de te baiser. As-tu la moindre idée du sang-froid que ça demande ? Putain ! Ce mec, c'est Hercule.

J'explosai de rire à sa dernière remarque. J'avais eu raison de venir le voir. Je me sentais déjà mieux.

– Peut-être qu'il n'est simplement pas attiré par moi, dis-je en m'efforçant de ne pas sourire.

– Arrête d'aller à la pêche aux compliments.

Le rire que j'avais essayé de réprimer éclata.

– Bon, ça va. Je ne couche pas avec toi, tu te souviens ? À quoi tu me sers si tu ne me couvres pas de compliments ?

– Soit... (Il avala le reste de ses œufs brouillés en une bouchée, puis se leva pour aller gratter les restes dans la poêle.) Tu es une femme incroyablement belle, et au lit tu es d'une souplesse tout bonnement stupéfiante. Tu as bon goût en matière de films, horrible en matière de bonbons... Et tu sais faire un délicieux manhattan, grâce à mon incroyable enseignement, bien évidemment.

– Merci, dis-je gracieusement. Tu es complètement à côté de la plaque concernant les bonbons. Mais je t'aime quand même.

– Et tu le dois. Mais en ce qui concerne Evan Black... (Il s'arrêta, secoua la tête d'un air désolé.) C'est un trou du cul qui ne tient pas ses promesses.

– Non. Ce n'est pas vrai, dis-je.

Flynn explosa de rire.

– Oh, putain ! T'es vraiment accro.

Je soupirai. Parce que je l'étais. Je l'étais vraiment.

Flynn avala le dernier morceau de sa saucisse, puis regarda mon assiette : j'y avais à peine touché.

– Je mange, dis-je en enfournant une fourchette pleine de pommes de terre. On va où, cette semaine ? demandai-je, faisant un pied de nez aux bonnes manières en parlant la bouche pleine.

Nos visites hebdomadaires au musée avaient commencé au mois de mai précédent, le jour même de notre emménagement, juste après ma remise de diplôme à Northwestern. Avant ça, j'avais vécu sur le campus, et Flynn dans une chambre minuscule située dans les baraquements des gardiens. Ceux alloués par l'énorme lotissement de Kenilworth où travaillait son père, à quelques pâtés de maisons à peine de chez mon oncle Jahn.

Le père de Flynn, qui quittait très rarement son monde de fleurs, d'arbres et de buissons, avait pris le train pour venir jusqu'en ville le jour de notre emménagement. Il avait regardé la chambre, approuvé d'un hochement de tête silencieux, puis pris son fils dans ses bras comme un papa ours. Je suis à peu près sûre qu'il avait pleuré.

J'avais senti un petit nœud de jalousie me serrer le ventre. Le quartier était suffisamment sûr et fréquenté pour calmer les inquiétudes de mes parents, mais nous avions pris le deux-pièces le moins cher que nous avons pu trouver. Nous voulions tous les deux être indépendants financièrement, et mon salaire de départ chez HJH & A n'était vraiment pas faramineux. Non pas que Flynn fasse beaucoup mieux, entre son job de barman et son poste de steward. Mais on s'était dit qu'on s'en sortirait avec moi dans la chambre, Flynn dans le salon et la plage d'Oak Street à cinq minutes en vélo.

Si cet arrangement avait fait la fierté du père de Flynn, il avait considérablement frustré le mien, qui s'était montré plus que clair sur le fait qu'il m'achèterait un appartement dès que je le voudrais : je n'avais qu'à demander.

Je n'avais pas demandé.

Pops, comme le père de Flynn aimait être appelé, nous avait emmenés petit-déjeuner, puis nous avait fait prendre le métro. Nous n'avions posé aucune question. On s'était contentés de le suivre jusqu'à la station Roosevelt. Puis nous avons marché jusqu'au quartier des musées, il avait acheté un hot-dog à un vendeur de rue et pointé du doigt le musée d'Histoire naturelle.

– Dès que vous avez un jour de congé tous les deux, dit-il, vous venez ici. Et vous allez là, avait-il ajouté en montrant l'aquarium, l'Institut d'art de Chicago. Une de ces virées en bateau où on voit tous les immeubles. Vous explorez. Vous apprenez. Vous découvrez le monde dont vous faites partie et dans lequel vous vivez. C'est compris ? (Il donna un petit coup sur la poitrine de Flynn.) Ça vaut doublement pour toi. Tu as l'opportunité de voyager dans tout le pays, dans le monde entier. Profites-en. (Il renifla puis sortit un mouchoir et l'utilisa bruyamment.) Si seulement ta mère pouvait te voir...

Flynn me jeta un coup d'œil, l'air à la fois amusé et embarrassé. Mais j'aimais cette idée de vivre dans le monde. Particulièrement parce que j'avais parfois l'impression d'avoir oublié comment on faisait.

Flynn mit en marche le lave-vaisselle et on se dirigea vers la porte.

– Allons donc à l'aquarium cette semaine.

– Et si on allait plutôt à l'Institut ? Ça te tente ?

– On y est allés la semaine dernière.

Je haussai les épaules.

Il me regarda de travers.

– Si tu sais déjà exactement où on va aller, pourquoi tu me demandes mon avis ?

– Un excès de politesse ?

– Laisse-moi deviner. Les *Vitrines*...

Je saisis sa main et souris, heureuse.

– Tu vois, tu me connais si bien.

J'avais pour les *Vitrines américaines* de Chagall la même passion que certains ont pour Notre-Dame de Paris, la cathédrale de Washington ou l'abbaye de Westminster. Il y avait quelque chose d'incroyable dans le verre coloré, ces images étrangement brisées comme si elles avaient été arrêtées en plein vol. Mon âme s'envolait dès que je les apercevais.

J'étais tombée dessus par hasard, un jour où j'avais tourné en rond en cherchant la cafétéria. J'étais restée là, immobile, à regarder la lumière danser à travers ce bleu essentiel et vibrant. Ma faim s'était dissipée.

Je savais que Flynn ne comprenait pas ma fascination. Monet, Rembrandt, et même les images

sombres et pensives d'Ivan Albright parlaient plus à son imaginaire. Mais à sa décharge il resta quand même avec moi. Il me regardait à peu près autant que moi je regardais les *Vitrines*.

– Tu sais que tu ne vas pas trouver de réponse dans des morceaux de verre, dit-il, après une bonne demi-heure d'observation immobile.

– Qui sait ? répliquai-je. (Je me retournai pour le regarder.) Peut-être que je l'ai déjà trouvée.

– Ah oui ? Et que vas-tu faire ?

Je haussai les épaules, ne sachant comment exprimer toutes les pensées qui avaient traversé mon esprit pendant que j'étais restée là, plongée dans ma séance privée de méditation. Le ciel bleu. Les images flottant dans l'éternité, s'envolant sans jamais tomber. La voix d'Evan me disant de me laisser aller. De voler.

Et mes propres peurs qui me retenaient.

Mais à y réfléchir vraiment, qu'avais-je à perdre ?

– Je vais tout faire pour l'avoir, dis-je finalement, pour résumer simplement toutes les pensées qui bouillonnaient dans mon cerveau.

– Eh ben, voyez-moi ça ! Angelina prend les choses en main.

– Sois pas vache.

– Non, je suis sérieux. Je suis fier de toi. Ce type te veut. Tu le veux depuis toujours. Alors, fonce. Dis-lui qu'il est idiot de vouloir tenir la promesse faite à un type maintenant mort. Tout ce qu'il fait, au fond, c'est te punir toi et s'infliger à lui le fameux syndrome dont je t'ai parlé tout à l'heure. Et s'il reste sur sa position, alors c'est un abruti et il ne te mérite pas de toute façon.

– Exactement.

Il passa son bras sous le mien.

– Viens. On passe dans la salle des modernes américains en montant au troisième. Et puis je te paie un verre de vin au Terzo Piano.

– On vient juste de petit-déjeuner.

– Où veux-tu en venir ?

Je ne savais pas trop, à vrai dire. Après tout, il était midi passé et, même si on n'était que jeudi, aucun de nous deux ne travaillait ce jour-là.

De plus, une petite ivresse diurne me donnerait juste la dose de courage dont j'avais besoin.

Chapitre 9

Avant que mes virées hebdomadaires au musée avec Flynn ne soient instaurées, j'avais l'habitude d'aller à l'Institut avec Jahn. Il aimait l'endroit autant que moi. La Fondation Jahn, une organisation caritative qu'il avait fondée et dirigeait personnellement, avait même fait don d'œuvres et de numéraires au musée. C'était la passion de mon oncle : trouver des artistes ayant besoin d'un soutien financier, des institutions ayant besoin de fonds pour acquérir ou restaurer une pièce de maître, un manuscrit ancien. Combien de fois étais-je restée dans le bureau de Jahn à l'écouter, jusque tard dans la soirée, me parler de ses projets et ses choix ! Ces moments-là ne faisaient pas officiellement partie de mes fonctions, mais ils furent toujours ceux que je préférais dans mes journées de travail.

Flynn et moi nous baladions dans nos galeries favorites, et je dus combattre une vague de mélancolie en prenant conscience que je ne marcherais plus jamais ici avec Jahn. Mais, cette fois, à la mélancolie se mêla une certaine fierté. Parce que je savais que la générosité de Jahn avait rendu la plupart de ces expositions possibles, et d'autres comme celle-ci à travers le monde. Et quand on y pensait, c'était quand même génial.

On avait dépassé le fameux tableau de Grant Wood, *American Gothic*, et on se dirigeait vers le plutôt glauque *The Door*, d'Ivan Albright, quand mon téléphone chanta les premières mesures de *I'm Just a Bill*, des Schoolhouse Rock. Je souris à Flynn, puis saisis mon portable en m'éloignant de l'image étrange et dérangeante accrochée devant moi.

– Papa ! (Je parlai à voix basse, continuant de m'éloigner du tableau.) Tu es de retour aux États-Unis ?

– Non seulement de retour aux États-Unis, mais nous sommes à Chicago.

– Vraiment ? Où ça ? À l'appartement ?

« Ils sont là ? », mimait la bouche de Flynn.

– Pas à l'appartement, dit mon père tandis que je faisais signe que oui à Flynn. Ta mère a insisté pour aller à l'hôtel. Trop de souvenirs.

– Quel hôtel ?

– Le Drake. On ne reste qu'une nuit, hélas. Je dois être à Washington demain à midi.

– Demain ? (Je fronçai les sourcils en me demandant si j'avais mélangé les dates.) On voit le notaire demain pour le testament d'oncle Jahn. Tu ne viens pas ?

– Je ne fais pas partie de ses légataires.

– Oh !

Je n'arrivais pas à imaginer que Jahn n'ait pas couché son frère sur son testament. En fait, ils étaient demi-frères, mais mon père avait trois ans à la naissance de Jahn et ils avaient toujours été proches.

– Oh... répétais-je stupidement.

– Ta mère a fait une réservation au Palm Court pour le thé. On se voit là-bas à trois heures ?

– J'y serai.

J'adorais prendre le thé, et le Drake était un de mes lieux préférés à Chicago. Mais surtout j'avais envie de voir mon père et ma mère.

Je raccrochai et rejoignis Flynn. Il avait continué vers un autre tableau tout aussi dérangeant. Une femme, Ida, habillée modestement, la peau grumeleuse et décolorée, le visage crispé et triste. Je la

contemplai, elle et les peintures qui l'entouraient, exécutées dans le même style, celui qui faisait ressortir la laideur enfouie de la vie. Toute sa méchanceté.

C'était ce que je n'aimais pas dans les peintures d'Albright, bien sûr. Elles me rappelaient qu'un jour, quand je m'y attendrais le moins, quelqu'un réussirait sans doute à voir au-delà des murs que j'avais élevés autour de moi, jusqu'à mes vilains petits secrets.

Je tremblais.

– Viens, dis-je à Flynn. Sortons d'ici.

On laissa tomber le verre de vin, je n'avais pas le temps si je voulais être à l'heure au Drake.

– Tu veux venir ? demandai-je, certaine que ça ne gênerait pas mes parents.

– Du thé, des petits fours minuscules et des snobs qui écoutent de la harpe ? Sans parler de tes parents qui vont me harceler pour savoir pourquoi je ne veux pas aller à la fac... Non, merci. De plus, si tu es occupée pour le reste de la journée, je vais essayer d'aller prendre un service au pub.

J'acquiesçai, me sentant un peu coupable. Maintenant que j'avais déménagé, je savais que ses fins de mois étaient difficiles.

– Tu as trouvé un colocataire ? Je sais que Kat envisage d'emménager en ville.

– Je crois que tu es à peu près la seule personne avec qui je peux partager un deux-pièces, dit-il.

– Tu vas devoir déménager ?

Maintenant, je me sentais vraiment coupable.

– Non. C'est bon, je contrôle la situation.

Je m'arrêtai alors que nous atteignions le hall principal.

– Vraiment ?

– Quoi ? Je n'ai pas l'air d'un type qui sait gagner de l'argent ?

– Tu as eu une augmentation ?

Il sourit.

– Tu as en face de toi un homme qui s'en fout plein les poches.

Je pris sa réponse pour un oui.

– Tant mieux pour toi, dis-je.

On se pressa dehors, aveuglés par la lumière du jour, et Flynn héla un taxi pour moi. Je le pris dans mes bras, lui demandai s'il ne voulait pas que je l'avance, au moins jusqu'à l'hôtel. Il refusa et je donnai au chauffeur l'adresse du Drake.

Le taxi s'engagea dans les embouteillages de Michigan Avenue, je me blottis contre le siège. Magnificent Mile s'étendait devant nous, et je soupirai. Une part de moi aurait voulu dire au chauffeur de simplement rouler, rouler et rouler encore, jusqu'à ce que je sois sûre de ne plus trébucher à chaque embûche que la vie mettait sur ma route.

J'adorais le Drake et j'adorais mes parents, mais je savais que les voir allait tout faire remonter à la surface.

Depuis la mort de Jahn, chaque jour m'avait semblé un peu moins pénible que le précédent. Mais je le savais, il aurait suffi d'un rien, au détour d'une rue, pour qu'une peine atroce m'accable de nouveau. L'odeur de son parfum, entendre quelqu'un prononcer son nom par surprise.

Ou peut-être voir les larmes dans les yeux de ma mère.

Je fermai les miens et inspirai profondément pour me calmer. J'étais à un de ces tournants, et j'avais besoin de me reprendre si je voulais le dépasser. Être forte pour mes parents, qui avaient toujours été forts pour moi.

J'adorais le style Art déco de la façade du Drake. Je pouvais imaginer les filles dans leurs minirobes droites y traîner durant les années 1920, pour le plaisir d'hommes d'affaires guindés, secrètement ravis de voir autant de jambes nues et de décolletés.

Mais si l'extérieur du Drake faisait danser mon imagination, l'intérieur, lui, me coupait le souffle. Il n'avait pas l'élégance dégoulinante de certains palaces, il *était* l'élégance même. Des escaliers immenses menaient jusqu'à un magnifique arrangement floral, surmonté de chaque côté de superbes lustres. On ne pouvait rien voir d'autre avant de grimper les marches et de pénétrer alors dans un monde enchanté.

C'est là que je me trouvais. Debout en haut des escaliers, face à la beauté incroyable du Palm Court. Grace avait dix ans et moi sept quand nos parents nous avaient amenées ici pour la première fois. J'avais alors été convaincue que nous devions être les héritiers secrets de la couronne d'Angleterre. La salle entière rutilait de blanc, des tentures des colonnes aux fauteuils tapissés, en passant par les énormes gerbes de fleurs qui semblaient pousser dans la fontaine trônant au centre.

Je pris une seconde pour refouler mes souvenirs, puis me dirigeai vers l'hôtesse derrière son pupitre.

– Je rejoins mes parents, dis-je en voyant ma mère se lever d'une table derrière la fontaine et agiter un bras dans ma direction.

– La table du sénateur. Bien sûr... Je vous y conduis.

Je la suivis, amusée. Il avait beau avoir été élu par les citoyens de Californie, même dans l'Illinois, mon père était le « Sénateur ».

– Ma chérie, tu as l'air fatigué.

Ma mère m'engloutit dans un câlin étouffant, puis se redressa et me détailla soigneusement de haut en bas.

Je haussai les épaules. J'eus l'impression d'avoir à nouveau sept ans en défroissant ma robe à fleurs et en ajustant le pull que j'avais enfilé pour me protéger de l'air conditionné du musée.

– Je vais bien, dis-je. C'est juste que je ne dors pas super bien. L'enterrement, et tout ça...

Je me souvins du regard horrifié d'impuissance de ma mère quand je lui avais parlé des cauchemars après la mort de Gracie. Je n'avais pas supporté l'idée d'alourdir le fardeau déjà insurmontable de sa peine. Quand elle m'en avait reparlé, j'avais menti en affirmant que les mauvais rêves avaient cessé. Son soulagement avait été tangible. Et renoncer à ses câlins et à ses mots rassurants n'avait finalement été qu'un petit prix à payer pour voir ce poids, aussi léger soit-il, s'envoler de ses épaules.

– Où est papa ? demandai-je pour changer de sujet.

– Nous avons croisé le président de Trycor Transportation.

Elle avança le menton vers le côté opposé de la salle. Mon père se tenait debout à côté d'une table, bavardant aimablement avec un homme aux cheveux argentés et deux petites filles, de toute évidence les siennes.

– Il arrive dans une minute. En attendant, on peut commander, toi et moi.

Notre table était suffisamment éloignée de la fontaine et de la harpe pour que l'on puisse s'entendre sans difficulté. On commanda des petits fours et du earl grey pour nous trois, puis Maman me rapporta en détail tous les commérages de sa vie sociale. Je m'installai confortablement et écoutai avec plaisir ces histoires qui m'étaient familières.

– Comment va Flynn ? demanda-t-elle. (Je lui fis un résumé de sa vie de barman et de steward, et

elle laissa échapper un petit *tss-tss* de réprobation.) Dis-lui qu'il doit sérieusement penser à aller à l'université. Il est trop brillant pour se contenter d'ignorer ses études.

Je réfrénaï un sourire en me souvenant pourquoi Flynn n'avait pas voulu venir avec moi au Drake.

– Je le lui dirai.

– Et pourquoi ne viens-tu pas passer quelques jours à la maison ? On prendra du bon temps, on se reposera un peu. On pourra même aller sur la côte et faire les magasins.

– La Jolla ? demandai-je.

Je me dis que ma mère devait penser à cet endroit quand elle parlait de la maison. Même si elle et mon père adoraient la vie à Washington, ils n'y avaient pas emménagé à plein temps.

– Ça serait super, dis-je sincèrement. Mais je ne suis pas allée au bureau depuis plus d'une semaine, je vais crouler sous le boulot à mon retour.

– Je suis sûre qu'on peut s'arranger, dit-elle avec un léger dédain, comme si j'étais folle de me préoccuper de mon travail. (Elle leva le bras avec un sourire éclatant.) Voilà papa.

Je me levai et me jetai dans les bras de mon père. Le réconfort que j'y trouvai suffit à me faire oublier le comportement étrange de ma mère.

On ne parla ni d'oncle Jahn, ni de l'enterrement, ni du testament. J'en fus reconnaissante à mes parents. Ils semblaient avoir bien compris mon besoin de me changer les idées. Et que j'avais juste besoin d'eux. On parla donc des campagnes de financement de ma mère et des diverses œuvres caritatives avec lesquelles elle travaillait, des dernières lois que mon père soutenait au Sénat et de combien il était content de son nouvel assistant.

Tandis que nous parlions, les serveurs nous avaient apporté thé et petits fours. Ma mère et mon père échangèrent un regard en me regardant me jeter sur le dernier scone, badigeonner le glaçage au sucre de crème fraîche, puis en prendre une énorme bouchée de la façon la moins distinguée qui soit.

– Quoi ? dis-je, inquiète à l'idée qu'ils me reprochent mes mauvaises manières. J'ai fait un truc qui ne va pas ?

– J'ai mentionné mon nouvel assistant, dit mon père. Ça me rappelle que je voulais te parler de quelque chose.

– Ça te rappelle... répétai-je.

J'essuyai ma bouche, bus une gorgée de thé, me redressai et regardai mon père. Il n'était pas le genre d'homme à avoir besoin de se rappeler quoi que ce soit, et je compris soudain que, quoi qu'il s'apprêtât à me dire, c'était là la vraie raison de leur passage à Chicago.

– OK. Je t'écoute.

– Tu te souviens du député Winslow ?

Je secouai lentement la tête.

– Non.

Mon père eut l'air irrité pendant une fraction de seconde.

– Eh bien, lui se souvient de toi. Il termine en ce moment son deuxième mandat à Washington, mais avant cela, il était avec moi à Sacramento. Et tous les ans, il enseignait au programme d'été de sciences politiques que suivait ta sœur. Il a même été son mentor quand elle a participé au cursus des jeunes diplomates.

– Oh !

J'acquiesçai comme si j'avais enfin compris. Mais jusque-là je savais seulement qu'il se souvenait de ma sœur, et non de moi.

– Et que devient le député ?

– Pas mal de choses en réalité. C'est vraiment quelqu'un à suivre à Washington. Il vient d'engager une nouvelle assistante législative. (Il me sourit, mais je secouai la tête, confuse.) Toi, Angie.

Il se pencha pour me prendre dans ses bras, puis me relâcha pour laisser ma mère en faire autant.

– Attendez... Moi ? demandai-je quand les étreintes et les baisers eurent pris fin. Comment pourrais-je être son assistante ? Je ne l'ai jamais vu de ma vie.

– Il a fallu tirer quelques ficelles, dit mon père. Mais il est lui aussi diplômé de Northwestern, et il connaît la valeur de ta maîtrise en sciences politiques. Je crois que d'avoir eu un demi-point de plus que lui à ta moyenne finale a aussi pesé dans la balance.

– C'est exactement le poste dont tu as envie, ma chérie, dit ma mère.

J'acquiesçai par réflexe. En vérité, je n'avais pas la moindre idée de ce dont j'avais exactement envie. Je ne m'étais jamais autorisée à vraiment y réfléchir. Mais ils avaient raison. C'était ce pour quoi j'avais étudié. C'était pour cela que j'étais allée à l'université.

Mais, surtout, c'était ce que Gracie avait voulu.

– C'est le poste parfait pour une jeune femme au commencement de sa vie active, dit mon père.

– Ça a l'air génial, papa. Mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne chose pour moi de quitter Chicago aussi vite après la mort d'oncle Jahn.

Son visage se contracta.

– Fais ce que tu as à faire, bien sûr. Mais sache qu'il y a de vraies opportunités d'avancement avec ce poste. Non seulement c'est un député aimé des médias, mais il a aussi ses entrées à la Maison Blanche. Je te promets, ma chérie, que ton ascension suivra la sienne. Et ta mère et moi serons avec toi à chaque étape.

Mon père tendit le bras et prit ma main. Et si je ne l'avais pas connu, j'aurais pu jurer voir ses yeux s'embuer.

– Je t'aime, Angelina, dit-il, et mon cœur se serra.

À la fois parce que je savais que c'était vrai, mais aussi parce que j'avais su entendre ce qu'il avait voulu dire.

Tu es tout ce qu'il me reste.

Je refusai l'offre de mon père de me faire reconduire à la maison par son chauffeur. Je lui dis que je voulais faire un peu de shopping. En réalité, je voulais surtout être seule. Marcher et réfléchir.

Je voulais dire à mon père que je ne me sentais pas prête à déménager à Washington. Que, même si travailler dans les relations publiques n'était pas vraiment mon truc, certains aspects de mon poste actuel me passionnaient. Et n'était-ce pas à ça que servaient les années de la vingtaine ? À explorer toutes les options ?

Puis je pensai à Gracie. Elle avait probablement déjà su dans le ventre de notre mère qu'elle ferait de la politique. Je me souvenais encore de ses longues conversations avec papa, à la table de la cuisine. Je les regardais, j'acquiesçais avec sérieux et faisais semblant de comprendre. En réalité, j'essayais désespérément de trouver un truc intelligent à dire qui aurait poussé mon père à me regarder avec cette même lumière dans les yeux qu'il avait en regardant Grace.

Et puis elle était morte, et j'avais eu le cœur brisé à l'idée que la lumière dans les yeux de mon père allait mourir avec elle. Mais elle ne s'était pas éteinte, je l'avais sauvée.

Je ne pouvais peut-être pas sauver Gracie. Je ne pouvais peut-être pas la ramener. Mais je m'étais inscrite comme déléguée de classe. J'avais rejoint le club de débats politiques du lycée. J'avais fait un stage d'été à Sacramento. Je m'étais inscrite en sciences politiques à Northwestern.

Et j'avais gardé cette lumière en vie chez mon père.

Sacrifier ses rêves à soi, ce n'était pas grand-chose en comparaison, n'est-ce pas ? Surtout quand on n'a de toute façon pas la moindre idée de la teneur de ces rêves.

Je marchais rapidement dans Michigan Avenue, mes pieds avançaient au rythme de mes pensées tumultueuses. J'évitais les touristes, les musiciens de rue et m'efforçais de me concentrer sur les visages des passants inconnus, les vêtements hors de prix dans les vitrines. Sur tout ce qui pouvait me détourner une seconde des idées qui tournaient dans ma tête à plein régime.

Ça ne fonctionnait pas, je marchai donc encore plus vite, afin que toute mon énergie cérébrale soit propulsée par la vitesse de mes pas et la nécessité de regarder où j'allais pour ne pas foncer dans un autre piéton. J'avais besoin de me changer les idées. D'effacer toutes ces pensées, la façon dont Evan m'avait plantée, et celle dont mon père traçait le chemin de ma vie sans me demander mon avis.

Une angoisse familière, brute et coupante, me serra la poitrine. Je me dis que j'étais capable de gérer tout ça. Je n'avais pas besoin de courir, juste de rentrer à la maison. Éviter les magasins, rester concentrée et ne rien faire de stupide.

Quand j'arrivai enfin dans le hall de l'immeuble, mes cheveux étaient un bordel sans nom, mes muscles me faisaient mal, j'étais collante de sueur, et mon estomac grondait littéralement. Merci les scones et les minisandwichs. Peu importe, j'avais au moins réussi à rentrer.

Quand les portes de l'ascenseur qui montait directement à l'appartement s'ouvrirent, Peterson était là dans l'entrée.

– M. Warner vous attend sur la terrasse. Voulez-vous que je vous prépare une collation ?

Je secouai la tête, me sentant à nouveau au bord de l'effondrement. Mon estomac n'était qu'un nœud énorme, et manger était la dernière chose dont j'avais envie.

– Il est là depuis combien de temps ?

– Environ une heure. Je lui ai dit que je n'étais pas sûr de l'heure de votre retour, mais il a demandé à attendre. Il a dit qu'il avait de la lecture à rattraper et serait ravi de s'asseoir sur la terrasse. J'espère que ce n'est pas un problème.

– Non, dis-je en mentant.

Je rassemblai mes forces puis, même si je brûlais d'envie de tourner les talons pour repartir, je me dirigeai vers l'escalier en colimaçon menant à l'étage supérieur. Je franchis la baie vitrée puis m'arrêtai. J'avais marché depuis le Drake, je savais donc qu'il faisait frais et ensoleillé. Mais de là-haut, c'était encore plus saisissant. De là où je me trouvais, je pouvais voir une partie du lac au travers de la rambarde en verre, le soleil étincelant sur l'eau et faisant briller les bateaux blancs. Dire que hier soir encore, je regardais un champ d'étoiles, écoutant la voix d'Evan qui me promettait de m'y emmener. Avais-je rêvé ?

Je fermai les yeux, inspirai profondément et me forçai à effacer ce souvenir de mon esprit avant de tourner à gauche pour me diriger vers la véranda. Je trouvai Kevin assis sur une méridienne en fer forgé, près de la cuisine extérieure. Il tenait une feuille à la main, un dossier ouvert à côté de lui et son ordinateur portable sur la table basse – un verre de vin blanc posé à côté, ce qui me fit froncer les sourcils car Kevin ne buvait généralement pas pendant ses heures de travail.

– Salut ! dis-je.

Puis je me dirigeai vers le petit frigo pour me servir un Coca light, avant de venir m'asseoir sur le fauteuil en face de lui. Il ne leva pas les yeux du document qu'il lisait. Je croisai les jambes, m'installai confortablement et décapsulai ma canette. En s'échappant, le gaz fit le bruit d'une petite explosion et je sursautai. Cela m'énerva un peu plus. J'étais nerveuse et mal à l'aise, et comme j'étais chez moi et pas lui, ma gêne ne m'en semblait que plus agaçante.

– Kevin ? dis-je, faisant tous les efforts du monde pour parler d'une voix douce. Que fais-tu ici ?

Il mit les papiers de côté, puis leva lentement les yeux vers moi. Il arborait l'expression désapprobatrice d'un parent déçu. Je pensai à mon détour de la veille au soir après l'avoir quitté et dus me contrôler pour rester en place dans mon fauteuil.

– Je suis passé il y a quelques heures. Je voulais savoir comment tu allais.

– Ah... (Je bus une gorgée de soda.) Tu aurais pu appeler, tout simplement.

– Je l'ai fait. Deux fois, à vrai dire. Vu l'état dans lequel tu étais hier soir, j'étais inquiet que tu ne répondes pas.

– Deux fois ?

Pour la première fois, je pensai à regarder mon portable. Je fouillai dans mon sac à main. J'avais changé les réglages la veille pour qu'il ne sonne pas, sauf si mes parents ou le boulot appelaient, et j'avais oublié de le remettre en mode normal.

Je jetai un coup d'œil à l'écran et vis trois appels en absence. Deux de Kevin et un de Kat.

Aucun d'Evan.

– Je suis allée à l'Institut d'art ce matin, dis-je à Kevin. Avec Flynn. Puis j'ai retrouvé mes parents au Drake pour boire le thé.

Je haussai les épaules, comme pour dire que tout ça n'était pas très grave. En même temps, ce *n'était pas* très grave. Nous n'étions pas mariés. Pas fiancés non plus. Nous ne sortions même pas ensemble de façon sérieuse. Et je ne lui avais fait aucune promesse en le quittant la veille.

Cependant, ces justifications n'atténuaient en rien la gêne coupable qui me rongeaient l'estomac de l'intérieur.

Kevin m'observa en silence un moment.

– Je vois, dit-il enfin et, malgré la culpabilité qui me rongeaient, je perdis mon sang-froid.

– Que vois-tu exactement ? Ai-je commis un crime atroce en allant à l'Institut d'art de Chicago ? Ou peut-être en prenant le thé au Drake ?

– Il y a autre chose que je devrais savoir ? demanda-t-il. (Son ton trop calme me tapait sur les nerfs, plus fort qu'un tambour.) Quelque chose entre Flynn et toi, peut-être ?

– Bien sûr que non ! protestai-je.

Mais aussitôt ces mots prononcés, je me dis que j'aurais dû mentir. Si je voulais rompre avec Kevin, inventer une histoire entre Flynn et moi aurait constitué une excuse parfaite.

Je fis, mentalement, les gros yeux, dégoûtée par moi-même. J'étais en primaire, ou quoi ?

– Alors peut-être qu'il y a quelque chose entre toi et Evan Black, continua-t-il.

Sa transition se fit en douceur, mais je pus entendre la sévérité de son ton. Et en regardant son visage, je vis à la fois sa colère et sa peine.

– Bon sang, de quoi tu parles ? demandai-je, mais la culpabilité eut raison du ton indigné et vertueux que j'avais voulu prendre.

– Merde, Angie ! Si tu voulais vraiment sortir, je t'aurais emmenée. Mais le Poodle Dog Lounge ?

– Attends. Tu m'as *suivie* ?

La colère me fit bondir sur mes deux pieds.

– Si tu demandes à un type de mentir à un agent fédéral, tu vas devoir lui filer plus de quarante dollars.

– Fils de pute ! (Je me mis à faire les cent pas, bouillonnant d'agitation et de colère.) Espèce de fils de pute !

Ma rage ne le fit même pas sourciller.

– J'étais inquiet pour toi et, de toute évidence, j'avais des raisons de l'être.

Il prit son verre de vin et avala ce qui restait, seul signe révélant qu'il n'était pas aussi calme qu'il en avait l'air.

– Evan Black n'est pas quelqu'un à qui on peut faire confiance, Angie. Je pensais avoir été clair hier soir. Ce genre de type ne s'intéresse qu'à sa petite personne.

Je franchis l'espace entre la minuscule kitchenette et la table basse, puis m'arrêtai face à lui.

– Vraiment ? dis-je, du ton le plus sarcastique possible. Parce que, hier soir, j'avais besoin de me lâcher un peu et Evan était là pour moi. C'est marrant... Toi, par contre, je ne t'ai pas vu.

Il se pencha en avant, prit sa tête dans ses mains et passa les doigts dans ses cheveux courts.

– Putain, Angie... dit-il. (Il releva la tête pour me regarder, et ma colère s'évanouit dès que je vis une tristesse sincère envahir son visage.) Tu crois que je me sens comment quand tu vas voir ailleurs pour obtenir ce dont tu as besoin ?

Je me laissai retomber dans le fauteuil, soudain épuisée. Ma colère s'était dissipée, mais je me sentais désormais vide. On avait beau parler de mes besoins, il n'était capable de parler que de lui. Tout ce qu'il voulait, c'était que je le rassure sur le fait qu'il n'ait pas su me consoler.

– Je n'ai pas envie d'avoir cette discussion maintenant.

– On est faits l'un pour l'autre, on a tellement de choses en commun, continua-t-il, ne tenant aucun compte ce que je venais de dire. Mon Dieu, Angie ! Je veux juste que tu me parles. Je veux juste que tu me dises ce dont tu as besoin.

– Je croyais l'avoir fait.

Il prit une lente inspiration et expira avec précaution.

– OK. C'est de bonne guerre. (Il se leva, contourna la table basse pour venir derrière mon fauteuil, puis posa ses mains sur mes épaules.) J'aurais dû écouter. T'emmener quelque part. Je ferai mieux la prochaine fois. Je ferai des efforts. (Il se pencha et embrassa le haut de mon crâne.) Je veux que ça marche entre nous.

Il me touchait à peine les épaules, et pourtant j'avais l'impression qu'il essayait de me faire rentrer dans un moule bien trop étroit pour moi. Et je sus à ce moment-là que si je ne faisais pas tout de suite quelque chose, il m'aurait à l'usure. Je finirais par entrer dans ce moule, et ce qui en ressortirait me ressemblerait mais n'aurait plus rien à voir avec qui j'étais en réalité.

– Kevin, dis-je d'une voix douce, il faut qu'on parle.

– OK, dit-il.

Il contourna le fauteuil pour me faire face.

– Tu devrais t'asseoir.

Ses yeux se plissèrent légèrement, mais il ne discuta pas et je pris une inspiration de courage tandis qu'il se rasseyait sur le canapé.

J'aurais dû lui dire que c'était fini. Qu'il voulait que ça marche entre nous, mais moi pas. Mais je pris le chemin des lâches. Je fis ce que font toutes les princesses : je courus me réfugier dans les bras

de papa.

– Je m'en vais, dis-je. Je déménage à Washington.

– Washington... répéta-t-il.

– J'ai obtenu un poste d'assistante d'un député, expliquai-je. Et tout cela ne me laissera pas de temps pour une relation. Je suis désolée, Kevin, dis-je en me levant pour clore la conversation. Je suis désolée, mais ça ne marchera tout simplement pas.

Chapitre 10

Aussi loin que je m'en souviens, Alan Parker avait toujours été l'avocat de mon oncle. C'était un vieux monsieur, et son bureau faisait partie du prestigieux cabinet qui gérait également toutes les affaires concernant HJH & A.

J'arrivai à son cabinet désorientée, collante de sueur, et avec dix minutes de retard : le talon de ma chaussure s'était cassé en sortant de l'immeuble, et il m'avait fallu plus de temps que prévu pour remonter me changer et repartir. J'aurais sans doute dû prendre un taxi, mais j'avais eu envie de marcher et je pensais pouvoir rattraper mon retard.

J'avais eu tort. Et je me sentais répugnante quand la réceptionniste me conduisit à travers les couloirs jusqu'à la salle de réunion. Mon chemisier collait à mon dos sous mon pull en coton, et j'étais sûre que mes cheveux épais frisaient dans tous les sens.

Je me rassurai en me disant qu'on serait au moins une bonne douzaine de bénéficiaires et que personne ne ferait attention à moi dans cette salle de réunion bondée.

Mais quand j'entrai dans la pièce, il y avait une seule autre personne : Evan.

Il se leva en me voyant arriver. Il était aussi détendu et tiré à quatre épingles que j'étais mal fagotée et affreuse. Il me fit un signe de tête poli et se rassit. Il n'avait plus rien de l'homme que j'avais vu sur la piste de danse. À dire vrai, rien non plus qui puisse rappeler celui qui m'avait fait un chocolat chaud et m'avait tenue dans ses bras. Pas même celui qui m'avait laissée en plan.

Je ne connaissais pas cet Evan, et je me dis que c'était mieux comme ça. Annoncer mon départ pour Washington à Kevin avait été un réflexe, une issue de secours. Mais mon instinct semblait avoir eu raison car, de toute évidence, rien ne me retenait plus à Chicago. Et je n'avais qu'une hâte, annoncer à Evan que je partais et que j'étais sacrément ravie de le faire, merci beaucoup, au revoir.

Alan entra avant que j'aie pu prononcer un seul mot. Il était accompagné de deux jeunes avocats, un homme et une femme. Leurs visages, leurs cheveux et leur attitude étaient au moins aussi élégants que leurs costumes.

Je m'assis face à Evan, tandis qu'Alan et ses associés s'installaient en bout de table. Je gardai les yeux sur eux, bien déterminée à ignorer Evan.

– Nous attendons les autres ?

– Non, répondit-il. Tous les héritiers sont présents.

– Oh !

L'associée, la femme, gribouilla quelques mots sur son carnet et m'adressa un sourire, dévoilant des dents anormalement blanches.

– Une grande partie des biens de votre oncle étant réunis dans un trust, ils échappent donc à la succession.

J'acquiesçai comme si j'avais la moindre idée de ce qu'elle racontait.

Alan se racla la gorge.

– Comme vous le savez tous les deux, Howard Jahn avait acquis une grande collection d'objets d'art et de peintures en plus de ses liquidités, actions et biens immobiliers.

Comme je vivais dans son appartement, qui était un véritable musée, oui, je le savais.

– M. Jahn a complètement revu son testament, un peu avant sa mort. Il a laissé une grande partie de son patrimoine au trust, afin que cela profite à la Fondation Jahn. Cela va de ses liquidités à la plus

petite pièce de sa collection. Ce legs est si conséquent, à vrai dire, qu'il ne reste plus que trois biens dans son patrimoine, selon ce testament. Et c'est en vue de la transmission de ces trois biens que nous sommes aujourd'hui réunis.

Il se racla de nouveau la gorge, ouvrit le dossier devant lui et commença à lire.

– À mon cher ami Evan Black, je lègue mon revolver Colt six coups, double action, en nickel, qui a un jour appartenu à Al Capone lui-même, afin qu'il se souvienne d'être toujours sur ses gardes et que rien n'est jamais acquis.

Je me mordis l'intérieur des joues pour ne pas éclater d'un rire ironique. Evan avait toujours admiré ce pistolet que Jahn gardait enfermé dans une vitrine de son bureau, je le savais. Mais si Kevin avait raison au sujet de ses activités officieuses, le legs était des plus appropriés.

Evan eut lui aussi l'air amusé, mais reprit son sérieux quand Alan ajouta qu'oncle Jahn lui avait également laissé une lettre.

– Il me l'a donnée le jour de la révision de son testament et m'a demandé de vous la remettre en même temps que votre héritage.

– Suis-je le seul à recevoir une lettre ? demanda Evan.

Même s'il ne le disait pas clairement, je savais qu'il pensait à Cole et à Tyler dont on ne pouvait s'empêcher de remarquer l'absence.

Alan secoua la tête.

– Non. Il m'en a confié plusieurs. Continuons.

Evan acquiesça.

– À ma nièce adorée...

– Attendez.

Nous regardâmes tous les deux Evan.

– Ne devriez-vous pas d'abord en finir avec mon héritage ?

Alan remit ses lunettes en place sur le haut de son nez.

– C'est fait, monsieur Black. Comme je vous l'ai expliqué, M. Jahn a complètement révisé l'équilibre de son trust, de son testament et de ses legs il y a quelques semaines.

– Je vois, dit Evan, même si, à l'évidence, il ne voyait rien du tout.

Alan le regarda pendant quelques secondes, puis acquiesça comme s'il était satisfait de ce qu'il avait vu, et se tourna de nouveau vers moi.

– À ma nièce adorée, Angelina Raine, appelée parfois Angie ou Lina, je laisse mon appartement et les annexes qui en dépendent, ainsi que tous les meubles et biens qu'il reste sur mon patrimoine personnel. (Alan leva les yeux vers moi.) Sachez que la plupart des objets de valeur qui se trouvent dans l'appartement appartiennent désormais au trust. Ici, il est fait référence aux biens plus précisément ménagers, tels que les meubles, les casseroles, les poêles, les serviettes de bains. Un fonds a également été prévu pour couvrir les salaires de Peterson, plus un bonus conséquent, ainsi que les taxes annuelles de propriété et les frais d'entretien et charges mensuels. Je gèrerai ce fonds pour vous, mais l'appartement est à votre nom. Vous êtes libre de le louer ou de le vendre. Cependant, si vous vous en sépariez, le fonds lié aux dépenses concernant l'appartement serait intégré au trust, après déduction des indemnités de licenciement de Peterson.

– Oh... (La tête me tournait.) D'accord.

– En plus de sa propriété et de ce qu'elle contient, votre oncle vous a légué un objet spécifique de son patrimoine personnel. Bien qu'il se trouve dans l'appartement, ce bien ne fait pas partie du trust.

Il a insisté pour qu'il vous revienne et que personne ne remette en cause son souhait. (Il fouilla de nouveau les documents, toussa pour s'éclaircir la voix.) À ma Lina adorée, je laisse ma copie du Carnet de la créature de Leonard de Vinci, puisque je sais qu'elle comprend indubitablement la valeur de cet objet, de mon legs, et saura l'apprécier à sa juste valeur.

– Lina ? murmurai-je.

Pourquoi diable m'avait-il appelée « Lina » ? Mais personne n'entendit mon interrogation timide, car elle fut étouffée par l'emportement bruyant d'Evan.

– Vous vous foutez de ma gueule ? (Il avait bondi sur ses pieds, plus en colère que jamais.) Il a laissé le Carnet de la créature à Angie ?

– Bon sang, mais c'est quoi, ton problème ? demandai-je d'un ton sec. Il savait que j'aimais cet objet. Pourquoi ne devrait-il pas me le laisser ?

Evan m'ignora complètement, son attention tout entière consacrée à Alan. Il avait une expression si intense que j'eus envie de crier à l'avocat de laisser tomber tous ses dossiers et de partir en courant s'il voulait sauver sa peau.

– Quand ? grogna Evan.

– Pa... Pardon ?

Je regardai Evan prendre trois grandes inspirations, faisant de toute évidence tout son possible pour se reprendre.

– Quand Howard a-t-il revu son testament ?

Je réalisai enfin que j'avais un train de retard sur tout le monde. Evan n'était pas en colère seulement parce que j'héritais du carnet. Il était en colère parce que, jusqu'à ce que Jahn modifie son testament, il était, *lui*, supposé hériter du carnet.

Alan jeta un coup d'œil à ses associés, qui tous deux parcoururent frénétiquement les documents.

– Il y a un mois environ, dit finalement le type. Le 3 avril.

– Je vois, dit Evan.

Même si, à la façon étrange dont il me toisait – il me regardait en face pour la première fois de la journée –, je voyais bien qu'il ne voyait rien du tout.

Ce n'était pas mon cas, en revanche. J'inspirai profondément. Le 3 avril, c'était le jour où Jahn avait payé ma caution pour me sortir de prison. Le jour où je lui avais raconté la vérité à propos de Gracie.

Je me demandai alors si c'était mon aveu qui l'avait conduit à me laisser cet étrange – encore que merveilleux – héritage. Était-ce sa façon de m'affirmer sa confiance en moi ? Que, peu importe ce que j'avais fait, il ne me considérait pas comme une écervelée inconsciente ? Ou peut-être...

– *Mademoiselle Raine !*

Je relevai brusquement la tête et compris qu'Alan cherchait à attirer mon attention.

– Excusez-moi, dis-je. Je réfléchissais...

Alan acquiesça et reprit, mais Evan garda les yeux rivés sur moi, les sourcils froncés tandis qu'il me scrutait sans gêne. J'aurais voulu avoir le courage de le fixer moi aussi sans chanceler, mais ce n'était pas le cas. Je me contentai donc de plonger la tête en avant et de gribouiller sur le bloc de papier laissé à disposition devant moi.

Le reste de la réunion se passa à signer des documents et à transférer des titres de propriété. Je m'exécutai comme un zombie. Ou, plus exactement, comme une vedette : j'apposais ma signature sans lire, là où on me disait de le faire, et passais ensuite à la feuille suivante qu'on me mettait sous le

nez.

Ce fut enfin terminé, et on nous autorisa à partir. Je sortis la première en pressant le pas, je voulais prendre l'ascenseur toute seule. Je ne voulais surtout pas marcher à côté d'Evan, muré dans un silence qui en disait long.

Raté. Il m'avait largement rattrapée quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et il y monta avec moi. Le silence était palpable, gêné, mais je me croyais capable de garder mon sang-froid. La descente jusqu'au rez-de-chaussée pouvait-elle raisonnablement durer plus longtemps ? De plus, il se tenait à l'opposé de la cabine, les mains sur la barre, la tête légèrement baissée. Il avait l'air d'un homme plongé dans ses pensées, et je me dis qu'il resterait comme ça jusqu'à ce que les portes s'ouvrent à nouveau et que je puisse déguerpir.

J'avais tort.

Nous avions à peine commencé notre descente qu'il lâcha la barre et s'approcha de moi. Je me tenais près des commandes. Il portait un costume, et sa façon de bouger accentuait sa puissance et son assurance. Et même si fuir d'ici était mon seul objectif, je dus reconnaître que mes jambes flageolèrent un peu et que mon pouls s'emballa.

Il se pencha et, à sa proximité, je fus parcourue d'un éclair d'électricité. Je serrai les mâchoires, en colère contre mon corps, et contre moi-même de laisser cet homme avoir autant d'effet sur moi quand je voulais juste lui faire un doigt d'honneur.

Je crus qu'il allait me toucher, mais il passa la main par-dessus mon épaule et appuya sur le bouton Stop.

Il y eut une secousse, l'ascenseur stoppa et je trébuchai, tendant un bras vers l'avant pour garder l'équilibre. Ma paume atterrit à plat sur la poitrine d'Evan, et le choc du contact entre nous ricocha à travers moi. Je retirai ma main aussitôt, mais il était déjà trop tard. Je l'avais senti. Cette conscience de lui. Ce besoin. Cet élan. Oh, Dieu tout-puissant ! j'étais dans une terrible galère.

Je fis un effort pour me redresser.

– Bon sang, mais que crois-tu...

Il me fit taire en posant son doigt sur mes lèvres et en faisant non de la tête. Il avança d'un pas vers moi, et j'aurais pu jurer entendre le chant des sirènes. Il était si près que nous nous touchions presque, et l'air entre nous était chargé d'électricité. Mes mains s'accrochaient à la barre derrière moi, je m'y agrippais de toutes mes forces. J'avais peur de le toucher si je lâchais cette barre. De me coller à lui et de lui ordonner de m'embrasser. Qu'il finisse ce que nous avons commencé.

Pendant une courte seconde de gloire, je crus que c'était ce qu'il avait en tête. Il pencha son visage vers le mien, ses lèvres s'approchèrent de mon oreille.

– Pourquoi ? dit-il. Pourquoi Jahn te l'a laissé à toi, putain ?

– Pardon ?

Je bondis en arrière, vexée et confuse. Je compris qu'il ne s'était pas penché vers moi pour me séduire, mais pour être entendu. Les sirènes étaient réelles : il avait déclenché l'alarme en arrêtant l'ascenseur.

Une petite voix emplit tout à coup la cabine.

– Monsieur ? Madame ? Quel est le problème ?

Evan leva la tête vers la bouche d'aération où, de toute évidence, se trouvait une caméra de sécurité qui filmait notre petite scène de vaudeville.

– Éteignez-moi cette alarme de merde, dit-il.

– J’ai besoin de savoir s’il y a un problème. Madame, cet homme vous menace-t-il ?

Je compris ce que le gardien pouvait s’imaginer en voyant la scène de son point de vue.

– Non, dis-je. Je vais bien.

Il n’y eut que le hurlement de l’alarme pendant quelques secondes. Puis la voix du gardien se fit de nouveau entendre, ferme et autoritaire.

– Monsieur, il faut faire repartir l’ascenseur.

– Dans une minute ! dit Evan. Éteignez-moi cette putain d’alarme !

– Monsieur...

Mais Evan tendit le bras et baissa l’interrupteur qui contrôlait l’Interphone.

L’alarme cessa de hurler un instant plus tard. Puis l’ascenseur se remit en marche, et je ne sus pas si je devais être soulagée ou amusée.

Je décidai d’être amusée.

– Il semblerait qu’ils puissent contrôler le tout depuis l’extérieur, dis-je, incapable de ne pas sourire.

Les lumières indiquaient que nous passions le trente-deuxième étage. Evan tendit la main et appuya sur le bouton 30. Une seconde plus tard, l’ascenseur s’arrêta et les portes s’ouvrirent. Je n’avais pas la moindre idée de ce qu’il faisait, en tout cas pas avant qu’il n’attrape mon bras pour me tirer hors de la cabine derrière lui.

Le palier était vide. À gauche, les portes vitrées d’un cabinet d’avocats, et à droite une porte en bois solide avec des lettres dorées. Probablement une petite entreprise. Les deux bureaux semblaient déserts.

– Nous allons parler, dit Evan. Sans que le service de sécurité de l’immeuble ne nous écoute, et sans les effets sonores.

– Ouais, dis-je. J’avais compris toute seule. (Je croisai les bras sur ma poitrine.) Alors vas-y, parle.

– Je veux savoir pourquoi il te l’a laissé.

– Je ne sais pas.

– Foutaises. J’ai vu ta tête.

Comme il avait raison sur ce point, je décidai de changer de sujet.

– Qu’est-ce que ça peut te faire, de toute façon ?

– J’ai mes raisons.

– Ah ouais ? Je suis sûre que Jahn avait les siennes aussi.

Je me passai une main dans les cheveux. Mauvaise idée, cela ne fit que me rappeler combien j’étais débraillée. Le sentiment était loin d’être agréable quand on se tenait juste en face d’Evan, sexy en diable, comme toujours.

– Tu sais quoi ? dis-je enfin. Ça n’a aucune importance. Il est mort. Et en ce qui me concerne, tu es mort toi aussi. (Je penchai la tête comme si je venais de me rappeler quelque chose.) Oh, j’ai dit mort ? Ce n’est pas le mot exact, vu que tu n’aurais jamais dû faire partie de ma vie. Après tout, ce n’était qu’une grossière erreur, n’est-ce pas ?

Il ne dit rien, mais je vis ses mâchoires se crispier, comme s’il fouillait en lui pour trouver la force de résister à mon attaque.

Je sentis des larmes me piquer les yeux, et je m’en détestai encore plus.

– Maudit sois-tu, Evan Black.

Je me penchai pour appeler l'ascenseur, mais il saisit ma main pour m'en empêcher.

Je baissai les yeux, vis sa main tenir mon poignet.

– Fais attention, je pourrais me briser. (Je croisai son regard.) C'est ce que tu crois que je suis, n'est-ce pas ? Une fragile princesse de porcelaine ? Que toutes ces choses que tu as dites m'ont choquée ? Que tu me briserais en deux si on allait trop loin ?

– Angie...

Le regret dans sa voix me noua l'estomac et je m'accrochai à ma colère, je me collai à elle pour qu'elle me donne de la force.

– Non. N'essaie même pas. Tu as vu la façon dont je me suis effondrée, et après être allé trop loin pour me reconforter, tu t'es enfui en courant. Tu sais quoi, Evan, tu n'es qu'un idiot. Tu ne peux pas me briser. Parce que je suis déjà brisée.

Je ne fis cependant pas mention de ma peur, celle qui me faisait craindre que lui seul puisse me réparer. Il était en tout cas le seul à m'avoir fait me sentir entière.

– Tu crois que je te vois comme une fille fragile ? Tu crois que je n'ai pas envie de toi ? As-tu la moindre idée de combien il m'était difficile de rester assis dans cette salle de réunion sans te toucher ? C'était déjà assez difficile comme ça avant l'autre nuit, mais, mon Dieu, avoir été aussi près qu'on l'a été et puis s'arrêter ? C'est comme essayer de faire virer de bord le *Titanic*, putain ! J'ai l'impression de m'être pris un iceberg en pleine gueule.

Je le regardai bouche bée, mon cœur battant à coups redoublés, la chair de poule sur tout le corps. Il me disait ce que j'avais toujours voulu entendre sans jamais avoir osé l'espérer. Je me contentai donc de rester là, immobile, le suppliant en silence de continuer.

– Tu veux que je te dise qu'il me suffit de te regarder pour que mes genoux tremblent ? Que j'ai envie de te goûter, de te toucher ? Que je veux te pénétrer et te voir exploser sous moi ? Putain, Angie, c'est ça que tu veux entendre ?

Oh oui, mon Dieu, oui !

Les mots hurlaient dans ma tête. Mais j'étais bien trop sous le choc, à la fois émerveillée et incroyablement excitée, pour que le moindre son sorte de ma bouche. Ça n'eut aucune importance. Evan me comprit en silence, comme toujours.

Son visage s'adoucit, le tremblement laissa place à un rayon de lumière.

– Je te le dis maintenant, parce qu'on a tous les deux besoin de l'entendre. J'ai envie de toi, Angelina, j'ai envie de toi depuis la première fois que je t'ai vue. J'ai envie de cette flamme, de ce regard hanté dans tes yeux. J'ai envie que tu me regardes comme tu le fais. Pendant des années, j'ai eu envie de me perdre en toi, de t'enlever ton masque et de voir la femme à l'intérieur.

– Tu pourrais, murmurai-je, sans savoir exactement comment j'avais réussi à retrouver ma voix. Je crois que tu es le seul qui puisse me faire voler en éclats.

– Peut-être.

Il tendit la main comme s'il allait me toucher, mais se contenta de caresser l'air autour de ma peau comme s'il se réchauffait à la chaleur de mon corps. Comme s'il craignait que nous prenions feu d'un seul coup si jamais il abaissait sa main de quelques millimètres pour me toucher vraiment.

Il ne m'avait peut-être pas touchée, mais c'était tout comme ; et quand il recula sa main, je m'entendis gémir.

Il glissa doucement ses poings dans ses poches.

– Je ne regrette pas ce que j'ai fait dans ma vie, dit-il. De toute façon, je ne peux pas être un autre

homme que celui que je suis, je ne peux pas marcher sur un autre chemin que celui que je me suis tracé. Mais on a tous des principes, bébé. Et comment pourrais-je jeter ces principes à la poubelle et ne pas m'en vouloir toute ma vie ?

Sans m'en rendre compte, je secouais déjà la tête pour protester.

– On les emmerde, tes principes, dis-je, mais d'une voix douce en parfait contraste avec mes mots.

Et puis, me sentant sûre de moi, je me penchai en avant et caressai ses lèvres avec les miennes.

Je l'entendis gémir. Je sentis ses mains se refermer sur mes épaules. Je sentis le nœud dur de la passion grandir dans mon ventre, et cette sensation douce de picotement entre mes cuisses.

Mais je sentis encore plus vivement son geste quand il me repoussa doucement.

– Arrête, dit-il. Ne me tente pas.

– Peut-être que j'ai envie de te tenter.

– Je ne suis pas l'homme dont tu as envie.

– Si, tu l'es, dis-je en toute honnêteté.

– Peut-être. Mais je ne suis pas l'homme dont tu as besoin.

Je sursautai, parce qu'il avait tort. Il était sans doute le seul homme dont j'avais besoin.

– Comment sais-tu ce dont j'ai besoin ? demandai-je. Parce que tu as fait une promesse à un homme aujourd'hui mort ?

Je le vis grimacer. Je le sentis faiblir et sautai sur l'occasion.

– Tu crois que je ne comprends pas pourquoi tu me tournes le dos ? Je l'aimais, moi aussi, mais il n'est plus là. Et même s'il l'était, il n'est pas maître de nos vies.

J'attendis qu'Evan dise quelque chose. Qu'il me prenne dans ses bras. Qu'il m'assure que j'étais une idiote. Qu'il se contente de se retourner et de s'en aller loin de moi.

Mais il ne dit rien. Il ne fit rien.

Et je perdis mon sang-froid.

– Tu sais quoi ? Va te faire foutre, Evan Black !

Je tendis le bras et appuyai sur le bouton pour appeler l'ascenseur. Et cette fois, il ne m'en empêcha pas.

– Va te faire foutre... répétais-je.

Je restai là à attendre, tremblante de colère. Les portes s'ouvrirent enfin et j'allais entrer dans la cabine, quand ses doigts se refermèrent sur mon bras.

Je ne me retournai pas.

– C'est mieux comme ça, dit-il, d'une voix si faible que je pouvais à peine l'entendre. Ton oncle avait raison. Je suis un pari risqué.

J'attendis une seconde, une autre. Puis je secouai mon bras pour me libérer et entrai dans l'ascenseur sans me retourner.

Chapitre 11

J'avais besoin de changer d'air. De me libérer de tout ça. Je perdais la tête en pensant à tout ce qui se passait autour de moi. Jahn, mes parents, Kevin. Et Evan. Au cœur de tout ça, il y avait toujours Evan. Sa proximité. Son désir. Sa chaleur.

Son rejet.

J'avais l'impression que mon esprit, putain ! que ma vie, essayait de trouver la bonne fréquence mais ne tombait que sur une onde vide et grésillante. Comme si j'errais dans un univers sans attaches, sans guide qui aurait pu me conduire là où je me serais sentie chez moi.

J'étais nerveuse, dans tous mes états, en manque d'affection et paumée. J'avais besoin d'une soupape autant que de repères. Il me fallait calmer les démons. Je devais...

Oh putain ! Je ne savais plus de quoi j'avais besoin. Je ne savais qu'une chose, peu importe la source, seule une bonne montée d'adrénaline me calmerait. Si seulement je réussissais à recréer cette puissante vague de sensations, peut-être alors le grésillement dans ma tête cesserait-il. Peut-être que j'y verrais plus clair. Peut-être que je pourrais réfléchir.

Parce qu'une chose était sûre, ce que je faisais à cette minute n'avait fichtrement rien à voir avec une quelconque forme de réflexion. Je fonçais dans les rues, je bousculais les piétons, j'ignorais les feux pour traverser, je laissais mes pieds battre le bitume.

Zéro réflexion. Exactement comme à l'époque où je me baladais dans les grands magasins, laissant mes doigts caresser négligemment les chemisiers, les jeans, les sacs à main et les échantillons de parfum.

Je marchai et me concentrai désormais sur la façon de recréer cette sensation singulière qui m'aurait clarifié les idées et aidée à retrouver mes esprits. Je levai alors la tête et vis où je me trouvais. Un grand magasin. Et je compris à cet instant ce que je devais faire. Ce que j'avais *besoin* de faire si je voulais avoir les idées claires.

Grand magasin.

Bijouterie.

Fais-le.

Je sentis mes paumes me picoter et le rythme de mon cœur s'accélérer.

Ce serait tellement facile. Tellement simple et rapide. Tellement parfait.

Soit, j'avais sans doute merdé la dernière fois. Mais cela ne voulait pas dire qu'on allait m'y reprendre cette fois-ci. Peut-être qu'aujourd'hui tout se passerait à merveille. Peut-être que la vague d'adrénaline m'aiderait à m'en sortir sans encombre. Et, qui sait, cela durerait peut-être jusqu'à mon départ pour Washington.

Et après... Eh bien, après je n'aurais qu'à apprendre à me contrôler. Parce que je serais quelqu'un d'autre à ce moment-là. Une autre moi. Une nouvelle Angie de la tête aux pieds.

Fais-le, point barre.

Je pris une grande inspiration, je voulais me calmer, redescendre d'un cran. J'étais juste une fille. Une cliente comme les autres. Je ne faisais que regarder, passer mes doigts sur les présentoirs, les comptoirs. Je pris une paire de boucles d'oreilles, les posai sur mes lobes pour m'observer dans le miroir.

Je les remis à leur place, l'air peu impressionnée.

Je pris une paire de lunettes de soleil puis les reposai elles aussi, tout aussi peu impressionnée.

J'étais seule, et personne ne semblait me surveiller. Je pris des bracelets et les fis discrètement tomber dans mon sac à main. Certaine que personne ne me verrait.

Ne fais pas ça.

La voix dans ma tête était claire et autoritaire, mais je ne l'entendais pas vraiment.

Bon sang, ne fais pas ça !

Je pris une grande inspiration puis vis la vendeuse du rayon chaussures regarder dans ma direction. Je me figeai, soudain terrifiée, et remis les bracelets sur la table d'exposition. Je vis une sortie à une vingtaine de mètres. Je fis tous les efforts du monde pour mettre mes pieds en mouvement, avancer vers cette porte. Je devais être hors de danger avant de m'évanouir.

Parce que j'étais sûre que j'allais m'évanouir.

Ce fut probablement la chose la plus difficile que j'eus à faire de ma vie, mais je réussis à sortir du magasin avant que mes jambes ne me lâchent. Arrivée dehors, je me laissai tomber sur le sol, le dos appuyé contre le mur de pierres froides, ignorant la saleté du trottoir qui ruinait probablement le lin de mon pantalon de grand couturier.

Les touristes et les autochtones passaient devant moi sans s'arrêter, certains m'ignorant complètement, d'autres jetant négligemment un regard dans ma direction. Je les vis à peine à travers le flou de mes larmes et le brouillard rouge de ma confusion, de ma défaite et de mes remords.

Même si j'avais réussi à me contrôler et à mener mon opération à bien quand j'étais encore dans le magasin, on n'aurait pas vraiment pu parler de victoire. J'étais réellement paumée. Une épave, en colère et déglinguée. Et je ne pensais qu'à la façon dont Evan m'avait tenue dans ses bras. La façon dont il m'avait apaisée. La façon dont il avait tenu les cauchemars éloignés. Et surtout, à la façon dont j'étais sûre qu'il pouvait garder tous mes démons à distance. Ceux qui hantaient mes nuits, tout comme ceux qui rampaient derrière moi pendant la journée.

J'avais une irréprensible envie de lui. Plus que ça encore, j'avais besoin de lui.

Mais je ne pouvais pas l'avoir. Et cette vérité toute bête finirait par me briser.

Il me fallut quelques heures pour me remettre. Je passai le temps en errant le long de Magnificent Mile et dans les rues adjacentes. Je me sentais toujours mal, même après quelques heures. J'avais besoin que ça sorte, de parler de tout ce qui s'agitait en moi. J'avais besoin de quelqu'un de familier, de quelqu'un qui me fasse avancer.

Évidemment, j'appelai Kat.

Sans lui avouer avoir été à deux doigts de voler des bracelets, je lui racontai que j'étais paumée, et que c'était Evan qui m'avait mise dans cet état. Evan, mon père, et Kevin aussi. Toutes ces sales histoires se mélangeaient en une seule pour former un chaos explosif.

Et, comme seules les meilleures amies en ont le secret, Kat savait exactement ce qu'il me fallait : une soirée entre filles à la maison.

On avait fait des cupcakes, léché le saladier, bu de la bière, raconté des conneries. Et tout ça m'avait ramenée dans le monde des vivants. Je me sentais un peu moins perdue.

Nous étions maintenant en pleine relaxation dans la salle de projection de Jahn, une bière fraîche à la main et une assiette de cupcakes tièdes entre nous. Kat s'occupait de la télécommande qui régissait

tout le système hi-fi-vidéo de mon oncle, parce que moi je n'y comprenais rien. Elle cherchait un film à louer sur iTunes. Elle posa la télécommande dans le porte-gobelets du fauteuil et se tourna vers moi. Je vis bien, à sa façon de se redresser, que les conversations superficielles étaient terminées, nous allions passer aux choses sérieuses.

– Un pari risqué ? dit Kat, répétant la dernière phrase prononcée par Evan. Et c'est censé vouloir dire quoi ?

– Aucune idée, dis-je, mais ce n'était pas tout à fait vrai.

J'avais fait le lien entre les paroles d'Evan et les accusations de Kevin, et je n'avais pas eu à trop me fatiguer le cerveau pour arriver à la conclusion que Kevin devait avoir raison. Evan, Cole et Tyler étaient impliqués dans quelque chose. Simplement, je ne savais pas quoi.

– Mais, allez ! dit Kat. Tu le connais depuis toujours.

– Pas vraiment, dis-je. Je l'ai rencontré quand j'avais seize ans.

– Comme je viens de le dire. Depuis toujours. Tu dois bien avoir une idée. Pourquoi dirait-il un truc pareil à son sujet ?

– Soit, dis-je. Il fait peut-être partie de mon entourage depuis toujours, et j'ai peut-être envie de lui depuis toujours. Mais ça ne veut pas dire que je connais ses secrets les plus obscurs... Je ne sais même pas où il habite.

– Sérieux ? Et Cole ? Tu sais quelque chose sur lui ?

Je lui jetai un regard en coin, mais elle se contenta de hausser les épaules.

– Pas vraiment, dis-je. Sur aucun d'eux. C'étaient les amis de Jahn, pas les miens. J'allais encore au lycée quand je les ai connus et je venais à Chicago quelques semaines chaque été. Je passais la majeure partie de mon temps un carnet de croquis à la main, faisant semblant de dessiner dès qu'Evan, Cole et Tyler débarquaient à la maison. Et s'il m'arrivait de leur parler, ce n'étaient jamais des conversations très profondes. Je veux dire, on parlait de l'école, de cinéma, ou de ce que Jahn faisait griller sur le barbecue à ce moment-là, tu comprends ?

– Ouais, mais, bon, entre tes seize ans et aujourd'hui, il y a eu tes années de fac, et à un moment indéterminé de cette période tu as commencé à lui plaire. Donc, ça fait sûrement longtemps que ça mijote, non ?

Tout bien considéré, je dus reconnaître qu'elle avait probablement raison. Quelque part en chemin, Evan s'était mis à avoir envie de moi comme j'avais envie de lui.

– Soit. Mais il n'a jamais rien fait pour me le montrer auparavant, lui dis-je. Vraiment, je ne les connais pas tant que ça. Je crois même qu'une fois, à Northwestern, j'avais beau vivre à quelques kilomètres de la ville, je les ai encore moins vus qu'avant. Mon emploi du temps était dingue et j'habitais sur le campus. On a dû se croiser quelques week-ends quand je rendais visite à Jahn, rien de plus.

Elle soupira.

– C'est tellement romantique, dit-elle, d'un ton un peu appuyé. Vous étiez comme deux bateaux sans lumière qui se croisaient dans la nuit.

Je levais les yeux au ciel.

– Je sais certains trucs. Je sais qu'il aime ses steaks à point parce qu'il les faisait cuire comme ça dès qu'il y avait un barbecue. Et je sais qu'il aime l'opéra parce qu'il y est allé plusieurs fois avec Jahn. Et aussi le heavy metal finlandais parce qu'un jour lui et Cole étaient superexcités d'avoir eu des billets pour un concert. Mais je ne sais pas quel dentifrice il utilise, quel était son cours préféré à

la fac, comment s'appelait son premier animal de compagnie, ou s'il a commis un crime la semaine dernière.

– Un crime ?

Je balayai le mot de la main, comme s'il ne voulait rien dire. Je n'avais pas encore parlé à Kat des accusations de Kevin. Je n'étais pas sûre de savoir pourquoi j'étais si réticente à le faire, peut-être parce que je commençais à y croire.

La vérité, c'était qu'Evan aurait très bien pu avoir des secrets terribles sans que je le sache. Quand on y réfléchissait vraiment, à l'exception de quelques infos recueillies dans le salon et le jardin de Jahn, je n'en savais pas beaucoup plus sur lui que sur le reste de Chicago.

Il n'était peut-être pas une figure aussi publique que mon père, mais ses entreprises et ses nombreuses donations caritatives avaient fait de lui une célébrité locale. J'avais dévoré chaque article paru à son sujet au fil des années. Tous évoquaient son passé tragique. Comment son père était mort dans un incendie, comment sa petite sœur, Mélissa, y avait été gravement blessée. Comment il avait travaillé comme un acharné pendant ses années de lycée pour aider sa mère à boucler les fins de mois et payer les factures des médecins. Comment il avait accepté tous les boulots qu'il avait pu trouver, aiguisant ainsi son sens de l'effort et cette ténacité qui lui avaient ensuite si bien permis de gravir les échelons pour devenir l'homme d'affaires qu'il était aujourd'hui.

Mais rien de tout ça ne m'aidait à comprendre pourquoi il se considérait comme un mauvais investissement.

– Est-ce que c'est vraiment important ? dit Kat quand je lui racontai tout ça. Ce n'est pas comme si tu étais le genre de fille à ne pas aimer le risque, de toute façon.

Je croisai les bras et haussai un sourcil.

– Quoi ? demanda-t-elle d'un ton innocent. Je dis juste que tu aimes qu'il y ait un peu d'aventure dans ta vie. Il n'y a rien de mal à ça.

– Peu importe. De toute façon, je ne vais pas rester assez longtemps dans les parages pour qu'il se passe quoi que ce soit.

Elle fronça les sourcils. Je lui avais raconté mon projet d'aller m'installer à Washington, et dire que cela ne l'avait pas réjouie était un doux euphémisme.

– Tu en es vraiment sûre ?

– C'est ce pour quoi j'ai étudié.

– Ce n'est pas une réponse.

Je soupirai et saisis un cupcake. Je passai mon doigt sur le glaçage, puis le léchai en réfléchissant à ma réponse. C'est le problème, quand on a une amie qui vous comprend. Parfois, elle vous comprend trop bien.

– Oui, dis-je. J'en suis sûre. C'est un super boulot dans un domaine que je connais. J'ai grandi dans la politique. J'ai même le diplôme.

Ça rendra mes parents heureux.

J'avais tout dit, sauf cette dernière phrase. À la place, je haussai les épaules.

– C'est logique. Et puis, tout le monde ne peut pas savoir ce qu'il veut exactement faire comme métier. Certains d'entre nous finissent dans un domaine professionnel par défaut.

Kat but une grande gorgée de sa Heineken.

– Moi, je n'ai pas de plan de carrière. Mais j'ai un objectif.

– Devenir riche, dit-on en même temps en éclatant de rire.

– Et ça marche comment pour toi, jusqu’ici ? demandai-je.

– Il semblerait que ce ne soit pas par les filtres à café qu’on devient riche. Sauf si tu es le type qui a inventé Starbucks. Mais j’ai plusieurs casseroles sur le feu.

– Sérieux ? Raconte-moi.

Elle fit un geste de la main.

– Il n’y a rien à raconter. Juste quelques trucs que mon père organise.

Je fronçai les sourcils, mais ne dis pas un mot. De ce qu’elle m’avait raconté sur son père, ce n’était pas vraiment un modèle à suivre. En même temps, le type avait une maison à Winnetka et un appartement à Palm Beach, alors il devait savoir ce qu’il faisait.

– Il faut absolument que tu te le fasses.

– Pardon ?

Je fronçai le nez, puis compris qu’elle parlait toujours d’Evan.

– Je crois qu’il a mis un point final à ce projet.

– Juste une fois, sinon tu vas le regretter. Et puis ton oncle a dit que ce n’était pas un type pour toi, n’est-ce pas ? Il n’a pas dit que tu ne pouvais pas le baiser. Après tout, c’est pas comme si tu l’épousais.

Je bus une gorgée de bière.

– Tu as une logique très alambiquée, lui dis-je. Mais elle me plaît.

Elle rit.

– Des années de travail intensif. Et puis je te connais.

– Ça veut dire quoi ?

Elle haussa les épaules.

– Juste que ce frisson t’excite. Il a mis un point final ? Et alors ? Ça ne rend le défi que plus intéressant. Et beaucoup plus excitant que de voler une paire de boucles d’oreilles.

Je me laissai retomber dans mon fauteuil.

– J’ai arrêté de faire ça, dis-je en regardant sciemment l’écran blanc plutôt que Kat. Je te l’ai déjà dit.

Je ne voulais pas qu’elle lise la vérité dans mes yeux. Je ne voulais pas qu’elle voie combien j’avais été à deux doigts de le faire à peine quelques heures auparavant.

Je ne lui avais pas dit pourquoi. Je ne lui avais pas parlé de l’arrestation. D’abord, parce que je n’avais pas voulu trop analyser la question. Ensuite, parce j’étais bien trop embarrassée de m’être fait choper. Mais surtout parce que Jahn avait remué ciel et terre pour effacer toute trace sur mon casier. J’avais eu tellement peur que ma bêtise salisse la réputation immaculée de mon père et ruine ses chances d’être nommé vice-président.

Donc, je n’étais pas prête à en parler à qui que ce soit. Pas même à ma meilleure amie.

De plus, avoir failli recommencer aujourd’hui ne faisait que souligner mon état déplorable.

Je pensai à Evan. À la sérénité que j’avais ressentie dans ses bras. À la façon paisible dont j’avais dormi d’une traite, sans aucun cauchemar pour me tourmenter.

Je voulais tellement, désespérément, que l’on m’apaise ainsi de nouveau. J’avais repris mes esprits, mais je me tenais en équilibre sur une barrière, et il aurait suffi du plus léger des souffles pour me faire basculer de l’autre côté.

J’avais envie de cet homme. J’avais même besoin de lui. Et cela ne faisait qu’aiguïser la douleur de son rejet.

À côté de moi, Kat n'avait pas la moindre idée des pensées obscures qui occupaient mon esprit. Elle arriva, néanmoins, à peu près à la même conclusion.

– Bref, tu serais capable d'avoir un orgasme même si Evan Black se contentait de s'allonger à côté de toi sans te toucher.

– C'est vrai, dus-je admettre, vu qu'il était difficile de le nier.

Mais cela ne voulait pas dire que j'allais lui courir après.

Je me penchai vers elle, signe que je passais en mode « confidences ». Je voulais la distraire, et aussi voir sa réaction.

– Kevin dit que le FBI surveille Evan, Tyler et Cole.

Kat se redressa dans son fauteuil, de toute évidence intriguée.

– Vraiment ? Tu crois que c'est vrai ? Je parie que oui. Ils ont tous cet air de gangster. Surtout Cole. Un coin de sa bouche se releva.

– Tu manques cruellement de subtilité, tu sais.

– Quoi ? Il est tellement sexy.

– Ça, c'est sûr. Bon sang, ils le sont tous les trois !

– Tu crois que ce sont de grands esprits criminels ?

Sa voix était véritablement intriguée.

– Peut-être. Je ne sais pas, dis-je en haussant les épaules. Probablement pas.

– Oh ! moi, je suis sûre que si, dit-elle. Les flics ont raison la majeure partie du temps. C'est juste qu'ils n'arrivent pas toujours à attraper les mauvais garçons. Bien évidemment, cela dépend de la définition que tu donnes du mauvais garçon.

Elle se rassit dans son fauteuil, l'air presque contente d'elle.

Je fronçai les sourcils. L'idée qu'Evan puisse finir derrière les barreaux était perturbante, aucun doute là-dessus. Mais en même temps, l'idée qu'il soit assez intelligent et assez cool pour éviter les filets... Le simple fait d'y penser me donna des suées. C'était comme jouer à traverser les rails ou à surfer sur le toit d'une voiture. Ou comme piquer une paire de boucles d'oreilles pourries dans un grand magasin.

Kat éclata rire.

– Meuf, tu verrais ta tête... T'es trop grillée !

Je fis une grimace, mais ne démentis pas.

– De toute façon, continua Kate, tout ça n'a rien à voir avec le sujet.

– J'ai complètement oublié quel était le sujet.

– Le sujet, c'est que tu dois foncer. Si tu déménages vraiment à Washington, et je connais ta relation avec ton père, donc je n'essaierai même pas de t'en dissuader, alors il faut que tu fonces.

– Comment ça, foncer ? demandai-je, même si je savais exactement ce qu'elle voulait dire et que j'étais à deux doigts de lui donner complètement raison.

– Prends un risque, Angie. Tu ne dois pas être à Washington avant quelques semaines, n'est-ce pas ? Alors tu te débrouilles pour mettre Evan dans ton lit. Si tu ne le fais pas au moins une fois, tu le regretteras toute ta vie.

Elle avait raison. Non seulement je le regretterais, mais je n'étais même pas sûre de tenir pendant les semaines à venir. De ne pas craquer chaque fois que je marcherais dans cet appartement qui avait un jour été aussi plein du rire et de la conversation de Jahn. De faire mes valises pour une ville dans laquelle je ne voulais pas vivre, pour un boulot que je n'étais même sûre de vouloir... Mais dont je

savais que Gracie l'aurait adoré.

Les cauchemars allaient revenir en force. Je pouvais déjà les entendre frapper à la porte de mon cerveau.

Serais-je capable de tenir trois semaines à ce rythme sans exploser ?

Je le pourrais... si j'étais dans les bras d'Evan, j'en étais convaincue.

Sans lui, en revanche...

Sans lui, j'étais terrifiée à l'idée de tout bonnement m'effondrer.

Mais ce n'était pas la seule raison qui m'avait séduite dans la théorie de Kat. La vérité était assez simple, au fond. J'avais envie de l'homme. J'avais envie de lui, et j'étais certaine qu'il avait envie de moi lui aussi.

Je me souvins de ce que j'avais ressenti quand il s'était approché de moi dans l'ascenseur, la façon dont l'air avait frissonné entre nous. Son odeur. Sa présence.

Et puis je me souvins de la façon dont il m'avait rejetée. Comment il nous avait tous les deux interrompus.

Je secouai la tête.

– Je ne sais pas.

– Qu'est-ce que tu as à perdre ? Ce n'est pas comme si tu allais te faire arrêter... Quoique, tu pourrais bien te retrouver sur la bande d'une caméra de surveillance, dit-elle d'un air malicieux.

– Oh, comme si ça allait me convaincre...

Elle ignora ma réplique foireuse.

– Et comme il a déjà dit non une fois, t'en seras exactement au même point s'il le dit encore. Et s'il dit oui, jackpot, n'est-ce pas ? Honnêtement, Angie, qu'est-ce que t'as à perdre ?

Je me souvins de la caresse de ses mains sur moi dans la ruelle, la façon dont mon corps s'était embrasé, et comment je m'étais ouverte à lui.

Je me souvins de l'odeur du chocolat chaud quand il m'avait tendu la tasse, et comment la douceur de ses yeux m'avait encore plus réchauffée que la boisson. Je me souvins de mon réveil du lendemain : claire, reposée et sans cauchemars.

Qu'avais-je à perdre ?

C'était simple, *rien*.

Rien. Enfin... à part mon cœur.

Il se révéla que le plan « Poursuivre Evan Black » était un peu plus compliqué que je ne l'avais prévu. Principalement parce que je n'avais aucune idée de comment le joindre, sans passer par son bureau. Et ça, c'était déjà fait : j'avais laissé un message sur un répondeur, en passant par son assistante. Comme il ne m'avait pas rappelée immédiatement, et d'ailleurs je ne m'attendais pas qu'il le fasse un jour, je pris la décision de fouiller tout l'appartement dans l'espoir de trouver son numéro de portable perso. Ensuite, je n'aurais qu'à croiser les doigts en espérant qu'il me réponde.

Hélas pour moi, je ne trouvai rien du tout. Pas un seul numéro au nom d'Evan, de Cole ou de Tyler. Je mis cependant la main sur la planque à albums photos, dans le tiroir du bas de la table de nuit de Jahn, et passai deux bonnes heures assise sur son lit à les feuilleter, me laissant envahir par les souvenirs et la mélancolie.

La plupart des photos représentaient des gens dont le visage me disait vaguement quelque chose,

mais dont je ne connaissais pas les noms. Des grands-parents qui avaient disparu avant ma naissance, des cousins au troisième degré croisés seulement à des remises de diplômes, des mariages et des enterrements. Mais deux des albums se concentraient sur ma petite famille à moi. Des photos de Gracie et moi dans la maison de Kenilworth. Gracie et moi sur un voilier au milieu du lac. Gracie et moi à Disneyland.

Ma mère et mon père étaient sur toutes ces photos, eux aussi. Mais il y avait aussi des clichés plus anciens. Des clichés sans aucune de nous deux, et apparemment assez vieux pour dater d'avant la naissance de Gracie. Ma mère était partout, mon père moins. Sur quelques photos, Jahn se tenait près de ma mère, un bras autour d'elle tandis qu'elle s'appuyait sur son épaule, un sourire radieux aux lèvres.

Je me demandai si mon père se trouvait derrière l'objectif, mais j'eus l'étrange sentiment que ce n'était pas le cas. Au contraire, j'eus la désagréable impression d'être une sorte de « voyeur ». D'être tombée sur quelque chose que je n'étais pas supposée voir.

Je refermai les albums, pleine de mélancolie, les rangeai dans le tiroir et me dis que je devrais les envoyer à ma mère.

Je fouillai encore un peu la chambre de Jahn et tombai sur un vieux carnet d'adresses dans lequel le nom d'Evan figurait. Mais quand je composai le numéro, j'eus pour seul message une annonce automatique me signalant que ce numéro n'était plus attribué. J'aurais bien appelé le bureau, pour demander à la secrétaire de Jahn, mais on était samedi et ce n'était pas vraiment le genre d'urgence pour laquelle on dérangeait une personne chez elle un jour de congé.

J'étais sur le point d'abandonner et d'appeler Flynn ou Kat, quand je réalisai qu'il restait un endroit où je pouvais tenter ma chance. Je pris mon portable, surfai sur Internet à la recherche des coordonnées du Destiny et composai le numéro.

– Destiny, chantonna une voix de femme, au service de vos fantasmes.

– Hum, ouais. Bonjour...

– Comment puis-je vous aider ?

Elle était d'une extrême politesse, et je me sentis complètement idiot.

– Je cherche à joindre Evan Black. Pourriez-vous me dire s'il est là ?

– Je suis désolée, mais il ne sera pas là avant une heure au moins. Puis-je lui dire de vous rappeler ?

– Oh ! Hum, non. Merci, je rappellerai plus tard.

J'écrasai mon pouce sur le bouton pour raccrocher, j'avais un peu l'impression d'être une espionne en mission. En tout cas, j'avais désormais un plan.

J'étais encore en pantalon de yoga, avec mon tee-shirt de Northwestern, celui que j'avais acheté en première année. Pas exactement la tenue adéquate pour un club de strip-tease. En même temps, je n'avais pas la moindre idée de ce que l'on devait porter dans un club « pour messieurs ». J'avais eu une occasion de le découvrir pendant mes années de fac, mais voilà encore une opportunité à côté de laquelle j'étais passée.

Ma colocataire en deuxième année avait eu l'idée hilarante de vouloir organiser une virée dans un club de strip-tease pour notre petite bande à l'université. Et elle avait choisi le Destiny parce qu'elle avait entendu dire que c'était la plus grande, la plus sympa et la moins sordide des boîtes du genre de la région.

Ma curiosité était à son comble, non seulement parce que je savais que l'endroit appartenait aux

chevaliers, mais aussi parce que je mourais d'envie de découvrir ce qui se passait dans ce genre d'établissement. Les femmes étaient-elles complètement nues ? Comment ça marchait exactement, une lap dance ? Et y avait-il vraiment des salles privées où des types déjeunaient en vitesse d'un cocktail composé d'alcool et de fellation ?

J'avais besoin d'alimenter le feu de mon imagination, même si ça, je ne l'avais pas avoué à mes amies. Parce que, même si je ne savais pas vraiment ce qui se passait à l'intérieur d'un club pour hommes, j'avais lu assez d'articles et vu assez de films et d'émissions de télé pour savoir qu'il y avait au moins des filles dansant de façon sexy et qui chauffaient des mecs. Les allumer, les titiller, avec en récompense des billets dans leur string et cette montée d'adrénaline.

Je m'étais raconté que je ne voulais y aller que pour regarder et nourrir mes propres fantasmes. Mais il n'est pas simple de se mentir à soi-même. Et la vérité, c'est que le fantasme ne m'intéressait pas, je voulais l'adrénaline. Avec suffisamment d'encouragement et d'alcool, j'avais peur de céder si mes amis me poussaient sur cette scène. S'ils s'attendaient à me voir couiner, rougir et déguerpir, j'aurais pu les surprendre en leur montrant à quel point j'aimais tourner au son de la musique, à quel point cela m'excitait de sentir le regard de tous ces hommes posé sur moi, sans qu'ils soient autorisés à me toucher.

L'idée m'ayant un peu trop excitée à mon goût, j'avais finalement décidé de ne pas y aller. J'avais prétendu avoir une dissertation à écrire. Mais en fait, je craignais trop de salir la réputation de la fille que j'étais à l'époque : celle qui avait le contrôle de sa vie et qui respectait les règles.

Ce soir, cependant, je balançais ces règles à la poubelle. Et ça ouvrait la porte à diverses options très intéressantes.

Et même si ça devait s'arrêter là, j'allais commencer par m'amuser un peu avec ma tenue.

Chapitre 12

Je choisis finalement un chemisier blanc transparent à manches courtes et un soutien-gorge rouge vif. J'assortis le tout à une jupe noire à volants. Elle m'arrivait à mi-cuisses. Elle était ravissante, légèrement aguicheuse et, selon moi, super sexy.

Je mis une touche finale à ma tenue en enfilant une paire de sandales noires à lanières avec des talons de dix centimètres, et ponctuai le tout d'une petite pochette rouge en guise de sac à main. Il me fallut plus de temps que j'aurais aimé l'admettre pour décider de ce que j'allais faire de mes cheveux indisciplinés (ils avaient toujours été ma bête noire). Je choisis de les attacher en chignon sur le haut du crâne, en laissant quelques mèches retomber pour un effet que j'espérais séduisant.

Enfin, j'optai pour un maquillage simple, du rouge sur mes lèvres et un style charbonneux pour mes yeux.

Je vins me planter devant le miroir en pied pour analyser le résultat de tous mes efforts. Il fallait que je sois prête. Sûre de moi. Sexy.

Je voulais qu'il me regarde et qu'il ait aussitôt une érection. Je voulais qu'il me regarde et regrette immédiatement de m'avoir laissée en plan.

Mais, surtout, je voulais qu'il me regarde comme s'il ne voyait même plus les vêtements que je portais. Et je voulais que cette tenue, si soigneusement choisie, vienne se froisser sur le sol, balancée négligemment par Evan tandis qu'il me coucherait dans son lit.

J'inspirai en prenant la pose et me dis que si cette tenue ne marchait pas, rien ne marcherait.

J'envisageai de demander à Peterson d'appeler le chauffeur de Jahn. Même si j'avais du mal à m'y faire, tous ces services étaient désormais à mon entière disposition. Mais je voulus me montrer plus optimiste. Un chauffeur m'aurait attendue, et il était hors de question que je rentre à la maison dans une autre voiture que celle d'Evan.

Je pris un taxi et profitai du trajet jusqu'à Midway Airport, le quartier où se trouvait le club, pour me détendre. Je me perdis dans mes pensées pendant la majeure partie du trajet. Quand je rouvris les yeux, on quittait la voie express. On roula un moment en direction du péage, on traversa différents quartiers puis on arriva dans une zone industrielle.

Je ne savais pas exactement à quoi je m'étais attendue – des néons criards et des femmes nues, peut-être... Mais quand le chauffeur stoppa face à un énorme building, je dus admettre que j'étais impressionnée. Ça ressemblait à un immense hangar. Aucune fenêtre ne donnait sur la rue et un gigantesque parking entourait le club. Plein à craquer, alors qu'il était trois heures à peine, un samedi après-midi.

L'enseigne était sobre et classe. Un monolithe noir avec le nom, Destiny, écrit en gros et en rouge pour contraster avec un fond noir. On aurait dit de la pierre, mais je sus immédiatement que ce n'était pas le cas en voyant l'écran de LED en bas de l'enseigne afficher par flashes le programme de la semaine. J'appris qu'aujourd'hui, c'était le « Samedi à six dollars ». J'imaginai que cela faisait référence au prix d'admission.

Bref, l'endroit semblait sans prétention et se fondait parfaitement dans son environnement, à savoir quelques bureaux, une entreprise de livraison, une caserne de pompiers et une supérette.

Le chauffeur stoppa devant la porte d'entrée puis se retourna sur son siège pour me regarder.

– C'est bien là ?

– Oh que oui ! dis-je.

Je le payai, me glissai hors de la voiture et marchai d'un pas décidé vers l'entrée sans m'arrêter, parce que cela aurait trahi mon hésitation. Je saisis la poignée en cuivre et ouvris la porte. On avait beau être en plein jour, l'endroit avait cette même lumière tamisée que les casinos, et j'y entrai avec la même stupéfaction que si j'étais entrée dans la quatrième dimension.

Il fallut un moment à mes yeux pour s'habituer au changement de lumière. Je ne pouvais voir que cette entrée sombre et les spots aveuglants de la salle principale filtrant à travers les portes en verre dépoli, ainsi que les câbles de néons colorés se tordant contre les murs noirs, rappelant subtilement des courbes féminines. À ma droite, se trouvait un comptoir de réception impeccable, presque semblable à celui d'un grand hôtel. Une femme aux cheveux d'un blond éclatant se tenait derrière. Elle portait un tee-shirt moulant qui soulignait sa poitrine sans soutien-gorge, et sur lequel était écrit en gros le mot « Destiny ».

Deux caméras de surveillance surplombaient la pièce de façon visible. Leurs lumières rouges clignotaient à intervalles réguliers comme pour souligner le message affiché sur un panneau accroché à la porte menant à la pièce principale du club : « Pour la sécurité de nos employés, ces lieux sont sous surveillance vidéo vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Une musique étouffée s'échappait de la grande salle. Ce petit hall servait de transition entre le prosaïsme du monde extérieur et la promesse de ce qui se trouvait derrière ces portes en verre dépoli.

– L'entrée est à six dollars, dit la blonde. À moins que vous ne vouliez participer à notre concours de tee-shirts mouillés. (Elle jeta un œil à l'horloge.) Il a lieu dans la salle Champagne dans un peu moins d'une heure.

Je baissai les yeux sur mes seins qui remplissaient à peine un bonnet B.

– C'est quoi, la salle Champagne ?

– C'est vraiment génial. Il y a un supplément, mais après, c'est champagne à volonté. Et, bien évidemment, ce n'est pas d'eau qu'on asperge les filles qui participent au concours de tee-shirts mouillés. Ça ne serait pas drôle sinon, n'est-ce pas ?

Elle rit, l'idée lui plaisait, à n'en pas douter. Je souris aussi, gagnée par sa bonne humeur.

– Je crois que je vais passer mon tour, dis-je, même si c'était un peu tentant. En réalité, je suis venue voir quelqu'un.

– Oh !

L'ambiance se rafraîchit soudain et je m'empressai de clarifier.

– Non, non. Je ne suis pas une petite amie en colère qui a suivi son mec. Rien de tout ça. Je viens voir Evan Black.

Elle se pencha derrière le comptoir et souleva une liasse de papier.

– C'est pour une candidature ?

Je ris.

– Non.

– Oh...

Ses sourcils se soulevèrent et elle me toisa rapidement de haut en bas, puis ses yeux me scrutèrent des pieds à la tête. Je pouvais deviner sa curiosité.

– Vous avez rendez-vous ?

La politesse formelle de sa voix avait désormais quelque chose de glacial.

– Non, dis-je. Je me suis juste dit que j’allais passer.

Je manquai hurler que j’étais une amie mais, à la dernière seconde, décidai de la boucler. N’étais-je pas venue ici pour essayer de devenir exactement ce qu’elle croyait que j’étais ?

Je me raclai la gorge.

– Et, hum... Il est là ?

Son sourire en plastique était si crispé que j’eus l’impression que ses joues allaient se fendre en deux.

– Il n’est pas dans nos locaux à cet instant précis, mais...

La porte en verre s’ouvrit d’un seul coup, la forçant à s’arrêter au milieu de sa phrase. Cole marchait à grands pas, puissant et élégant, avec ce feu et cette énergie qui le caractérisaient.

– Tu peux m’expliquer ce que tu fiches ici ?

Son ton m’énerva.

– Pardon ?

Il jeta un œil à la blonde.

– Prends une pause.

Elle acquiesça, les yeux écarquillés, et disparut par la porte couverte de velours noir dissimulée dans le mur derrière elle.

– Ce n’est pas un endroit pour toi, dit Cole en me regardant droit dans les yeux.

– Ah non ? (Je croisai les bras sur ma poitrine et décidai de ne pas céder.) C’est bizarre, parce que je me sens comme chez moi.

Il s’approcha de moi, comme si je lui en faisais voir de toutes les couleurs.

– Merde ! Angelina...

Je fis un effort pour ne pas reculer quand il s’avança. Au contraire, je me tins bien droite, en me disant que je connaissais bien cet homme. Et que, même s’il avait grandi au milieu des gangs, même s’il pouvait me briser en deux sans le moindre effort, il ne m’intimidait pas le moins du monde. Bien au contraire, car je savais que Cole me protégerait toujours.

– Je suis sérieuse, dis-je. Je ne partirai pas avant d’avoir eu des réponses.

– Des réponses ? (Il pencha sa tête sur le côté et ses yeux s’étrécirent tandis qu’il m’observait.) Et à quel sujet, exactement ?

– Evan... dis-je simplement.

– Evan, quoi ?

Je soupirai d’exaspération. J’avais l’impression d’être au collègue.

– Déjà, je veux savoir où je peux le trouver. Et comme je n’ai aucune autre adresse, venir ici m’a semblé la meilleure option.

– Et pourquoi exactement le cherches-tu ?

Je faillis lui dire que ce n’était pas ses oignons, mais j’étais fatiguée de me montrer aussi hargneuse.

– Allez, Cole... dis-je, lasse. Il me doit quelque chose. Et je ne crois pas qu’Evan soit le genre de type à ne pas honorer ses dettes.

– Quelque-chose ? répéta Cole.

Dieu merci, la lumière était tamisée, personne ne me vit rougir.

J’acquiesçai doucement, et son sourire s’agrandit. J’eus l’impression qu’il savait exactement quel genre de dette Evan avait envers moi.

– Eh bien, regardez-moi ce petit appât à dragons qui a grandi et tout... T'as gagné. Viens.

Il fit un signe de tête en direction des portes en verre dépoli.

Je soupirai de soulagement et le suivis. Au vu du raffinement de l'entrée, je m'attendais que la salle principale soit jolie, mais pas à ce qu'elle soit si grande et si étincelante. La pièce était immense, avec la même atmosphère caverneuse des casinos que j'avais visités avec mes amis pendant mes années de fac, lors de séjours à Vegas ou Atlantic City. À la place des tables de black jack, la salle était parsemée de podiums de danse individuellement éclairés. J'en comptai six, chacun avec une barre de pole dance, et chaque barre avec une fille. Un comptoir entourait chaque podium, et les hommes s'alignaient sur les tabourets ; parmi eux, certains restaient debout pour être sûrs de pouvoir glisser un billet dans les petits riens du tout à paillettes qui habillaient les danseuses. Si certaines portaient des Bikinis et des strings, d'autres étaient complètement nues, à l'exception d'une jarrettière autour de la cuisse qui ne servait, de toute évidence, qu'à accueillir les billets qu'on y glissait.

Pour les clients préférant prendre un peu de recul, des tables rondes entourées par quatre fauteuils confortables étaient éparpillées dans la salle. Un grand bar avec trois serveuses habillées de façon légère meublait le côté opposé de la pièce, et je vis aussi les portes des salles privées. Je me dis que l'une d'elles devait être la salle Champagne et ne pus m'empêcher de me demander quel était le thème des autres.

La pièce était éclairée principalement par le faisceau des spots des danseuses, les coins de la salle étaient donc beaucoup plus sombres. J'étais sûre qu'en concentrant quelques secondes mon regard vers les coins, je verrais une de ces lap dances qui attisaient tant ma curiosité.

Honnêtement, je fus tentée de ne faire que ça.

C'était un lieu plutôt agréable, de façon générale. Ce n'était pas le Palm Court, mais l'endroit était classe à sa façon. Et les filles étaient jolies. Ni trop maigres ni trop usées. Elles avaient des formes, savaient bouger et semblaient aimer sincèrement leur travail. En traversant la pièce avec Cole, je ne vis aucun client les toucher sans qu'elles y aient d'une certaine façon consenti. Je vis bien un type un peu aventureux, mais un videur à la carrure de rugbyman arriva à la vitesse de la lumière et lui demanda poliment, mais fermement, de bien vouloir sortir.

Cole s'arrêta finalement à une table, fit signe à la serveuse et tira une chaise vers moi.

– Alors, qu'en penses-tu ?

– C'est un bel endroit, dis-je sincèrement. Plus classe que je ne le croyais.

– Tu pensais qu'on faisait plus dans le genre vulgaire ?

– Non, je...

Je m'interrompis devant son sourire narquois.

– Putain, Cole ! Ne te fous pas de moi. Je ne suis pas exactement dans mon élément, ici.

Il ricana.

– Ça, c'est sûr, gamine.

Je m'assis, m'efforçant encore d'intégrer ce qui se passait. Je réfléchissais à mes paroles et au mensonge qu'elles cachaient. J'avais beau n'avoir jamais mis les pieds dans un endroit pareil, en vérité je trouvais ce lieu carrément enivrant. Je regardais les filles danser autour des barres, et je pouvais m'imaginer à leur place. Tous ces yeux rivés sur moi. Mes jambes autour de l'acier dur, et je m'imaginai Evan me touchant pendant que je me dandinais contre la barre.

J'avalai ma salive, les yeux baissés sur la table jusqu'à ce que je sois sûre qu'ils ne me trahissent

plus. Je relevai la tête quand la serveuse arriva. Elle portait un haut fait d'écharpes transparentes croisées sur sa poitrine. Une autre tout aussi diaphane était nouée autour de sa taille, comme un paréo, mais sans maillot de bain en dessous. Elle posa un whisky devant Cole et un verre de vin rouge devant moi.

– Shiraz, dit-elle. J'espère que cela vous va ?

– Parfait. Comment saviez...

– Beth sait tout, dit Cole.

Beth sourit.

– Je sais même que le livreur de boissons est là. Et comme M. Sharp est déjà parti...

– D'accord, d'accord. Demande à Frankie de vérifier la facture et dis-lui que j'arrive dans une minute.

Elle acquiesça et se pressa de l'autre côté de la salle.

Je me laissai retomber sur ma chaise.

– Comment ça marche, alors ? Vous travaillez tous les trois dans vos bureaux du centre-ville la semaine, et le week-end, vous venez ici pour la récréation ?

– Putain ! Pas vraiment, dit-il. Evan préfère de loin être au bureau à diriger la holding, c'est son truc. Tyler et moi ? On ne vient ici que si c'est absolument nécessaire, on travaille surtout dans la réserve.

Je penchai la tête.

– Donc, ce n'est pas le genre d'endroits qu'affectionne particulièrement Evan ?

Cole plissa les yeux, mais je me contentai de sourire innocemment.

– Je n'ai pas dit ça, gamine. Notre Evan est un homme aux vices multiples... et aux vertus tout aussi nombreuses. Je suppose qu'il a plusieurs facettes.

Cole termina son verre, puis étendit les jambes en s'enfonçant dans son fauteuil.

– Tu vas me dire ce que tu fais là ? Et ce que te doit Evan exactement...

– Cole, je t'aime plus que tout, mais tu es complètement à côté de tes pompes si tu crois que je vais te raconter mes affaires personnelles.

Il rit.

– Tu ressembles plus à ton oncle qu'aucun de nous trois ne le pensait.

– Je suis sérieuse. Tout ce que je veux, c'est voir Evan. Quand va-t-il arriver ?

– J'essaie juste de t'aider, petite. Je peux comprendre qu'Evan et toi ayez des trucs à régler en ce moment. Il m'a raconté ce qui s'était passé.

– À propos du Vinci ? demandai-je, car je n'imaginai pas Evan raconter à son pote ce qu'il s'était passé dans la ruelle.

Ce fut peut-être mon imagination, mais il me sembla que Cole se redressa.

– Le Vinci ? Tu veux dire le Carnet de la créature ? Qu'est-ce qui lui arrive ?

Je fronçai les sourcils en me demandant pourquoi Cole avait l'air si remonté à propos du carnet. En même temps, Evan aussi s'était mis en colère à ce sujet.

– Jahn me l'a légué, et ça n'a pas fait plaisir à Evan. (J'observai son visage.) Et à toi non plus, apparemment. Mais tu n'étais pas au courant, donc ce n'est pas ça dont Evan t'a parlé. Alors, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Pendant quelques secondes, j'eus l'impression que la conversation allait rester sur les manuscrits antiques. Mais il sembla changer d'avis, finalement. Il haussa les épaules négligemment.

– La ruelle.

Je ne sais pas ce qu'il vit sur mon visage, mais cela le fit rire.

– Le Poodle mercredi, mon établissement distingué aujourd'hui. Il va sans dire que tu étends tes horizons, appât à dragons.

Je n'avais jamais vraiment compris jusqu'ici ce que signifiait véritablement l'expression « perdre son sang-froid ». Mais quand mon sang se mit à bouillir à deux cents degrés, je commençai à en avoir une idée plus claire.

– Très bien, dis-je d'un ton sec. T'as gagné. J'étends mes horizons, et j'aimerais qu'Evan les étende encore plus. Je veux qu'il finisse ce qu'il a commencé. Et je suis venue ici pour le convaincre de le faire.

Je me tus, bus cul sec le reste de mon verre et lui lançai un regard noir, pour le défier d'oser dire un autre truc qui me vexerait.

Si mes paroles l'avaient choqué, il ne le montra pas. Il se contenta de se caler à nouveau dans son siège pour m'observer. C'était une scène intéressante. Les yeux de Cole rivés sur moi, son visage criblé d'interrogations. Des femmes à moitié nues qui servaient des verres derrière lui, et d'autres encore plus nues qui dansaient sur des estrades tout autour de nous.

J'avais atterri au beau milieu du pays des merveilles, et tout ce dont j'avais besoin, c'était que quelqu'un me tende une bouteille avec une étiquette « Bois-moi ».

Quand je fus certaine qu'il n'allait plus rien dire, il reprit.

– C'est une bataille perdue d'avance, ma belle. Evan n'ira jamais à l'encontre du vœu de ton oncle. Sans compter qu'on sait tous que Jahn avait raison.

– Moi, je ne le sais pas.

Pour la première fois, il eut pour moi un regard profondément fraternel.

– Tu finirais par souffrir, Angie. Et c'est la dernière chose qu'on souhaite. Merde... poursuivit-il en passant la main dans ses cheveux coupés en brosse. Franchement, c'est une bonne chose que ce soit Evan que tu fasses bander, dit-il.

Et mon corps fondit à la simple idée que non seulement Evan pouvait être attiré par moi, mais qu'il en avait, de plus, parlé à ses amis.

– Il va sans dire que tu es adorable, continua Cole en souriant. Mais tu n'es pas mon genre.

– Que veux-tu dire par « c'est une bonne chose » ? demandai-je avec précaution.

– Evan est celui d'entre nous qui a le plus de sang-froid et la plus grande capacité d'abnégation. Il te trouve mignonne à croquer, Angie, mais il ne fait pas dans le mignon. Et s'il croit que son comportement va blesser quelqu'un qui compte pour lui, il arrêtera immédiatement. Un point c'est tout. Crois-moi, Angie. Quelle que soit la dette que tu penses qu'il a envers toi depuis cette histoire de ruelle, il ne va pas s'en acquitter.

– Mignonne à croquer, répétais-je. Il pense que je suis mignonne à croquer ?

La tête m'en tournait. Après tout ce qu'il m'avait dit à propos de décoller ensemble. À propos de son envie de m'attacher et de me baiser à en perdre la raison ?

Après la façon dont sa langue avait joué avec mon clito ? Dont il m'avait fait jouir ?

Après tout ça, il pensait juste que j'étais mignonne à croquer ?

– Ne l'es-tu pas ? demanda Cole.

Je pouvais entendre le rire dans sa voix.

Je ne répondis pas. Je fis signe à Beth et lui demandai de m'apporter une rangée de shots de

tequila. Elle revint avec trois verres et je les bus d'affilée tandis que Cole me regardait.

– Tu essaies de prouver quelque chose ? demanda-t-il.

– Pas du tout. Je préfère juste la tequila au vin. Quoi ? demandai-je d'un ton innocent. Tu ne le savais pas ? (Je pressai mon index sur mon menton.) Hum... Peut-être que vous ne me connaissez pas aussi bien que vous le croyez, tous les trois.

– Angie... dit-il d'un ton réprobateur, mais je lui coupai la parole.

– Non. Je t'ai déjà dit que je n'étais pas un appât à dragons et j'étais sérieuse. Tu n'as pas la moindre idée de ce qui pourrait me blesser ou non, alors arrête de me regarder et de prétendre que vous ne cherchez tous les trois qu'à me protéger comme vous l'avait demandé Jahn. Parce que tout ça, c'est des conneries ! (Je lui lançai un autre regard noir.) Et arrête de décider de ce dont j'ai envie ou besoin.

Mignonne à croquer.

Les mots m'exaspéraient, et ce n'était pas sans ironie, puisque j'avais joué ce rôle pendant huit ans. Mais ce n'est pas comme ça que je voulais qu'Evan me voie. Je croyais justement qu'il avait croqué cette surface, et réussi à voir la folie brute qu'elle cachait, la fille super sexy qu'elle dissimulait.

De toute évidence, j'avais eu tort.

De toute évidence, il me fallait rattraper ça.

Malheureusement, je n'étais pas sûre de savoir comment m'y prendre.

Cole tendit le bras et posa sa main sur la mienne.

– Je vais aller m'occuper de cette histoire de livraison de boissons, et puis je vais te ramener chez toi. On parlera sur le trajet.

– Je ne vais nulle part. J'attends Evan ici. Et je ne suis pas particulièrement d'humeur bavarder.

– Très bien. Je vais quand même m'occuper de cette livraison. Et tu veux peut-être attendre ici, mais aux dernières nouvelles, je suis propriétaire de cet endroit, et toi pas. Donc, je vais te ramener chez toi, et tu devras te contenter de te plaindre.

– Cole...

– Il n'y a pas de Cole qui tienne. Et en ce qui concerne notre grande conversation, on pourra parler de musique. On pourra parler de films. On pourra parler de ce foutu carnet de Vinci. Mais je vais m'assurer que tu rentres chez toi saine et sauve. Donc, tu restes ici et tu t'attends, compris ?

Je fis oui de la tête, trop abattue pour protester. Evan n'était pas encore arrivé et je ne pouvais pas faire grand-chose si Cole avait décidé de me ramener.

En bref, j'étais fichue. Et à cet instant précis, je n'avais aucun plan de secours.

Il se dirigea vers la réserve où un type, Frankie je suppose, tenait un écritoire en bois et des papiers à la main.

Je restai assise, à ruminer et à observer les gens autour de moi. Quelques-uns de mes voisins masculins se retournèrent pour me regarder, mais aucun ne m'aborda – sans doute parce ils m'avaient vue avec Cole. Peu importe, ces hommes ne m'intéressaient pas. Rien de ce qui se passait dans cette salle ne m'intéressait vraiment. Soit, elle était remplie de désir. De désir, de chaleur et de magnétisme. Cependant, aucune étincelle. Aucune électricité. Ici il ne s'agissait que de sexe, de provocation. Ça ne me posait pas de problème, mais ce n'était pas ce que je voulais.

Je voulais Evan. La puissance. L'explosion.

Je voulais éprouver à nouveau ce que j'avais éprouvé dans ses bras, et je voulais qu'il m'emmène

là où il avait promis qu'on irait.

Et, putain ! ça me rendait dingue de ne pas pouvoir obtenir ce que je voulais.

Et puis il apparut, comme dans un rêve. *Evan*.

Je dus cligner des yeux à deux reprises. Je craignais que tout cela soit seulement le fruit de mon imagination. Parce que comment diable mes prières auraient-elles pu suffire à le faire apparaître ?

Mais c'était la réalité. Il était bien là, en chair et en os, et malgré la faible lumière, je pouvais voir les traits saillants de son visage et le feu sombre de ses yeux. Il ne regardait que moi, et il n'avait pas l'air content.

Et merde.

Je voulus me lever, mais me rassis quand il fit demi-tour pour se diriger vers un des coins obscurs de la pièce en faisant signe à une petite rousse qui le suivit avec cette assurance sexuelle que j'essayais désespérément d'avoir moi-même.

Je savais qu'il ne fallait pas, mais je ne pus m'en empêcher. Je me levai et traversai la pièce, puis m'assis à une table voisine.

Je le regardai en coin, incapable de voir l'expression de son visage, mais ce n'était pas vraiment nécessaire. Je pouvais voir la rousse. Son attitude sensuelle en s'asseyant doucement à califourchon sur lui. La façon dont elle se mordit la lèvre quand il posa ses mains sur ses hanches. Elle glissa pour jouer avec son entrejambe, le caressant avec le minuscule morceau de tissu qui couvrait son sexe à elle. Puis elle se leva et se pencha en avant, ses seins frôlèrent sa poitrine... Elle mettait du cœur à l'ouvrage.

Je regardais la scène et bouillais de colère.

Cependant, j'étais aussi étrangement fascinée. Je voulais être cette femme. Je voulais me déhancher sur lui, l'exciter, le sentir devenir dur sous moi. Je voulais être celle qui le rendait fou. Moi et personne d'autre.

Et certainement pas cette petite abrutie de rouquine.

Je me levai, sans vraiment savoir ce que j'allais faire, mais convaincue que je n'avais rien à perdre. Je sortis un billet de cinquante dollars de mon porte-monnaie puis marchai dans leur direction. Evan ne leva même pas les yeux quand la fille se retourna vers moi.

Je lui tendis le billet.

– Va-t'en.

Elle jeta un regard à Evan, qui fit un seul signe de tête.

La fille détala et je me réjouis de ma minuscule victoire.

Je contournai le siège jusqu'à être debout face à lui.

– Tu ne devrais pas être ici, dit-il.

Je me penchai en avant et posai mon doigt sur ses lèvres.

– Ne fais pas ça, dis-je.

– Ne fais pas quoi ?

Mais je me contentai de secouer la tête, en remerciant mentalement le ciel que ma jupe soit assez longue pour cacher toutes sortes de péchés, puis je m'installai sur ses genoux. Ou plus précisément au-dessus de ses cuisses, car si mes genoux se pressaient contre le rembourrage des accoudoirs, il n'y avait en vérité aucun point de contact entre nous deux, à part le léger effleurement de l'intérieur de mes genoux contre l'extérieur de ses cuisses.

Tout ça n'avait aucune importance. Je mouillais déjà, mon sexe était chaud, et ma culotte me collait

à la peau. Le peu d'air frais qui parvenait à se glisser sous les plis de ma jupe ne suffisait en rien à calmer le feu qui brûlait en moi.

Je me penchai en avant, ma main par-dessus son épaule, accrochée au dossier de son fauteuil pour garder l'équilibre. Mes yeux plongeaient dans les siens, il soutenait lui aussi mon regard.

– Ne fais pas quoi ? répéta-t-il.

Sa voix était profonde, il ne me quittait pas des yeux.

– Ne fais pas ton numéro où tu essaies de me faire croire que tu n'as pas envie de moi.

Il ne sourcilla pas, ne bougea pas d'un millimètre.

– Peut-être que je n'ai pas envie de toi.

Je me penchai encore un peu. Doucement, de façon séductrice.

– Foutaises...

Son visage resta le même. Et pourtant je vis le sourire qui grandissait en lui.

Je souris moi aussi et, ce faisant, baissai mon bassin jusqu'à ce que ne nous séparent plus que le satin de ma culotte et le coton de son pantalon. Je m'accrochai au fauteuil, balançai mes hanches d'avant en arrière, savourai la friction qui me rendait un peu dingue.

– Tu pensais que j'allais m'enfuir ? demandai-je à voix basse. Tu pensais que j'allais être choquée en voyant cette fille te faire ces choses-là ? (Je me penchai et lui léchai l'extérieur de l'oreille.) Eh bien, non. Je ne l'ai même pas vue. Tu sais pourquoi ?

– Pourquoi ? demanda-t-il.

Ces deux syllabes ressemblaient plus à un grognement qu'à un mot.

– Parce que, pour moi, il n'y avait pas d'autre fille. C'était moi sur tes genoux, dis-je en continuant de balancer mes hanches. C'était moi qui te touchais. Moi qui te faisais bander.

Je glissai ma main entre nos corps et caressai fermement son érection.

Et quand je vis ses yeux s'embraser, je savourai mon sentiment de satisfaction. Parce que je savais que quoi qu'il arrive, j'avais gagné cette bataille-là.

Chapitre 13

– Il ne se passera rien entre nous, Angie, dit-il, balayant ainsi ma victoire d'un revers de la main, comme on l'aurait fait des pétales d'un pissenlit.

– Tu as tort, répondis-je.

– J'ai rarement tort.

– Tu as aussi confiance en toi. J'aime ça chez un homme. (Je me penchai en avant pour que mes lèvres effleurent son oreille.) Je veux juste baiser, chuchotai-je.

Un sourire apparut au coin de ma bouche lorsque je sentis sa queue se durcir en réponse à mes mots crus – mais absolument sincères.

– Je ne veux pas de bague de fiançailles, je ne veux pas l'éternité, je ne veux aucune forme d'engagement qui soit, bon sang ! continuai-je. Je ne veux même pas que tu me paies à dîner. Je veux juste ça, dis-je en caressant sa queue. Je veux seulement finir ce que nous avons commencé.

– Ce n'est pas une bonne idée, dit-il, et j'entendis à sa voix ses efforts pour se maîtriser.

– Je pense que c'est l'une des meilleures idées que j'aie jamais eues, murmurai-je. Qu'est-ce que tu as dit déjà, en t'enfuyant de l'appartement ? Que tu avais fait une promesse à mon oncle ? Tu veux vraiment tenir tes foutues promesses, hein ? Eh bien, tu sais quoi, Evan ? Tu m'en as faite une à moi aussi. Peut-être pas avec des mots, mais...

Je m'interrompis et laissai mon corps terminer ma phrase. Je balançais mes hanches, collée à lui. Je me sentais aventureuse. Je me sentais téméraire. Il avait raison, ce n'était probablement pas une bonne idée. Mais comment aurais-je pu m'arrêter, alors que j'en avais envie depuis tant d'années ? Alors que j'en avais si désespérément besoin ?

Je posai délicatement mes lèvres sur les siennes. Je me sentais puissante, convaincue de l'imminence de ma victoire, et il était hors de question que je batte en retraite.

Je me redressai, et plongeai mes yeux dans les siens.

– Je veux ce que tu m'as promis.

– Putain ! Angie...

– Tu dis être un pari risqué ? dis-je pour couper court à toute tentative de protestation. Je m'en fous. Tout le monde ne va pas à Vegas pour gagner. Certains veulent juste s'amuser.

– J'aime gagner.

Sa voix rugueuse me fit frissonner.

– Alors, je suis ton prix. Non, protestai-je, en posant un doigt sur ses lèvres avant qu'il puisse ajouter le moindre mot. Je veux faire des folies avec toi, Evan. Je veux m'envoler avec toi. Au moins une fois. Ne pouvons-nous pas tous les deux prendre ce risque, rien qu'une fois ?

– Ce serait une absurdité, répondit-il, tandis que sa main glissait le long de mon dos pour saisir mon cou.

– Sans doute.

– Tu le regretteras, murmura-t-il, tandis que son autre main caressait ma cuisse nue.

J'avais du mal à reprendre mon souffle.

– Non, je ne le regretterai pas.

– Ça ne sera pas tendre. Si je me laisse aller, je ne vais pas faire les choses à moitié.

– Personne ne te l'a demandé.

J'avalai ma salive, elle avait le goût de la victoire. Mes seins étaient contractés à m'en faire mal et mon sexe palpait, avide d'obtenir tout ce qu'Evan lui avait promis.

– Tu ne comprends donc pas ? Je veux tout. Je veux m'envoler.

– T'envoler ?

Sa main montait de plus en plus haut, chaque millimètre parcouru déclenchait en moi une rafale d'étincelles qui se répercutait partout dans mon corps. Il n'y avait plus aucune hésitation dans sa voix, juste de la passion. Et une force si vibrante que je sus avec certitude que, quel que soit le contrôle que je pensais avoir sur cette situation, il venait d'être pulvérisé par la puissance de cet homme.

– Et jusqu'où veux-tu t'envoler exactement ? (Son doigt suivit le bord de ma culotte.) Jusque-là ? demanda-t-il en glissant son doigt sous l'élastique et en caressant ma peau aussi douce que celle d'un bébé.

Je ne pus retenir un gémissement en m'abandonnant au plaisir de sa caresse.

– Oh, bébé... murmura-t-il en me touchant. (Ses doigts s'amusaient, m'exploraient.) Tu ne m'as pas répondu. Tu veux t'envoler. Très bien.

Il glissa un doigt en moi, profondément. Je dus me mordre les joues pour ne pas crier quand mon corps se contracta autour de lui, le suppliant en silence de continuer.

– Tu dois me dire jusqu'où, reprit-il.

Mais je ne pus rien lui dire. Je ne pouvais que ressentir, exister dans l'instant. Le pouvoir qu'il me semblait détenir quelques secondes auparavant s'était évanoui. J'étais aussi vulnérable qu'un chaton, et complètement à sa merci.

Je soulevai légèrement mon bassin pour lui donner un meilleur accès. Mais aussi pour le supplier, sans prononcer un mot, d'aller un peu plus loin.

Il eut un sourire satisfait, puis glissa un doigt de plus en moi. Il me pénétrait profondément, la pulpe douce de son pouce jouait avec mon clito tandis que ses doigts me comblaient. Je mouillais désespérément, mes hanches bougeaient au rythme de ses va-et-vient. J'étais l'envie et le désir incarnés. Il avait fait de moi sa chose.

– Je vais t'emmener au paradis, Angie. Et je serai ton ancre sur cette terre au moment où tu exploseras.

Je gémis et me frottai de plus belle contre ses cuisses. Dans un coin de mon cerveau, ma raison me hurlait d'arrêter avant de tout simplement jouir sur place. Et une autre part de moi voulait que ce moment ne finisse jamais.

Il se pencha en avant et prit ma bouche avec la sienne. Quand son baiser se fit plus intense, il m'agrippa le cou pour me maintenir en place. Sa langue suivait les mouvements de ses doigts en moi. J'étais perdue, je flottais, dégoulinante de sensations. Et quand il se redressa, je ne pus m'empêcher de gémir de protestation.

Je revins à la réalité quelques secondes pour regarder autour de moi et vis que nous étions vraiment, c'était peu de le dire, en public. Le coin dans lequel nous nous trouvions était sombre et nous étions seuls ; mais des serveuses allaient et venaient, des danseuses s'agitaient sur les podiums, et quelque part au milieu de tout ça devait se trouver Cole, même si je ne le voyais pas.

– Evan... commençai-je.

Mais il m'interrompit doucement :

– Non. C'est toi qui as commencé, dit-il, avec un sourire à la fois espiègle et dominateur. Arrête

de t'agiter, et personne ne s'apercevra de rien.

Il me caressait en disant ces mots, ses doigts glissaient de ma chatte à ma cuisse, en passant par mon clito ultrasensible. Je fermai les yeux très fort, si excitée que c'en était presque douloureux. J'avais l'impression d'être en feu, chaque centimètre de mon corps vibrait. Puis toutes ces sensations, toute cette électricité et tout ce plaisir se mêlèrent, provoquant en moi une tempête indomptable.

Evan avait pris le contrôle de mon corps, de mes sens. Il n'y avait pas d'autre plaisir que celui de ses caresses, pas de passion qui n'ait été suscitée par un de ses gestes. Tout culminait vers un seul et même point, les sensations s'amplifiaient sans cesse, prêtes à être propulsées à travers moi.

Prêtes à exploser.

Je faillis hurler quand l'orgasme se déchaîna en moi, mais je parvins à m'en empêcher en me mordant la lèvre. Il me serra fort tandis que je sombrais dans une mer d'étoiles. Je m'effondrai contre lui, mon corps tremblant sous la force du plaisir qu'il venait de me donner.

J'en avais le souffle coupé. Je voulais voir son visage, mais, ma tête posée sur sa poitrine, sa main sur mon dos, je n'avais aucune envie de bouger. Il m'avait détruite.

J'avais eu le dessus pendant un court instant. Mais il avait adroitement inversé la vapeur, et je ne m'étais jamais sentie aussi heureuse d'avoir été à ce point vaincue.

– Je te l'avais dit, dit-il en se rapprochant pour murmurer à mon oreille. J'aime avoir le contrôle. Tu veux t'envoler avec moi ce soir, Angie ? Ce sont mes conditions.

Je relevai le visage pour le regarder dans les yeux et y vis le reflet de ma propre passion.

– Ce soir ? dis-je, amusée. Tu en veux encore ?

Je l'avais surpris, et il éclata de rire, un rire chaud et sincère.

– Bébé, on n'a même pas encore commencé.

– Je... Oh !

– Cassons-nous d'ici.

J'acquiesçai sans chercher à comprendre. Je savais seulement que j'en voulais encore. Je voulais l'homme. Et je voulais voir où il pouvait m'emmener.

Il rajusta soigneusement ma culotte et ma jupe. Cette gentille attention envoya des petites ondes de plaisir dans tout mon corps. J'eus un frisson de satisfaction en le voyant se rajuster lui aussi. Je me dis qu'il ne devait pas être particulièrement agréable de marcher avec une érection, et une vague de fierté féminine m'envahit à l'idée que j'étais parvenue à le mettre dans cet état d'inconfort.

Il me prit la main et me guida vers le fond de la salle. Il s'arrêta pour discuter avec quelques serveuses, quelques danseuses, quelques-uns des barmans. Comme si de rien n'était. Comme le patron qu'il était. Chaque seconde de retard ainsi prise me donnait envie de hurler de frustration.

Enfin, on traversa la salle des employés, puis les loges, la salle de réunion, plusieurs bureaux et la cuisine. Et on arriva enfin à la porte de sortie arrière. Il l'ouvrit, les rayons du soleil m'aveuglèrent un instant. Nous passions le seuil de la porte quand je vis Cole sortir la tête d'un bureau. Je n'avais aucun doute sur le fait qu'il nous avait vus lui aussi. Et aucun non plus sur la signification de son froncement de sourcils.

La désapprobation de Cole ne me préoccupa pas longtemps. Le soleil brûlant de l'après-midi effaça de mon esprit tout ce qui ne concernait pas le plaisir de cet instant et, en arrivant à la voiture d'Evan, j'explosai littéralement de joie.

– Tu as une décapotable.

Il eut l'air offensé.

– Pas seulement une décapotable. C'est une Thunderbird décapotable de 1962. Un véritable classique.

– Elle est fabuleuse, dis-je.

Et j'étais sincère. Elle était bleu électrique avec des lignes racées. Mais plus important encore : la capote était baissée. Il m'ouvrit la portière. Le contraste entre son geste de gentleman et la façon, pas du tout gentleman, dont il avait glissé ses doigts dans ma culotte en public quelques secondes auparavant m'arracha un sourire.

Evan Black était un labyrinthe de paradoxes, plus encore que je ne l'aurais cru. Cela dit, je l'étais aussi.

Je me glissai dans la voiture, m'installai confortablement sur le siège en cuir moelleux. Avant même qu'il ne démarre le moteur, j'imaginai déjà la vitesse enivrante et le vent fouettant mes cheveux.

– Je crois qu'il y a un foulard dans la boîte à gants, si jamais tu en veux un, dit-il, comme s'il lisait dans mes pensées.

Il démarra la voiture puis attendit de pouvoir tourner à gauche pour sortir du parking.

– Jamais de la vie ! protestai-je.

J'ouvris quand même la boîte à gants pour y jeter un coup d'œil. Il y avait un grand nombre de foulards colorés, ça c'est sûr.

– C'est pour ton harem ? plaisantai-je.

Cependant, je dus réprimer une pointe de jalousie. Soyons honnête, ce type était sublime, donc un célibataire de premier choix. Et même s'il n'était jamais venu accompagné à une des soirées de Jahn, cela ne signifiait pas qu'un troupeau de femmes ne l'attendait pas à la sortie. Cette rouquine avait eu l'air plutôt à son aise sur ses genoux, pour ne citer qu'elle.

Je n'aimais pas du tout cette idée.

– J'ai beaucoup de choses, convint Evan. Mais un harem n'en fait pas partie.

Je restai silencieuse. Mais je ne pus m'empêcher de sourire en me carrant confortablement dans mon siège.

À cause des embouteillages, il nous fallut presque trois quarts d'heure pour rejoindre Lake Shore Drive et l'appartement d'oncle Jahn. Enfin, le mien.

Evan manipulait sa voiture avec la même fermeté délicate qu'il m'avait manipulée. Et la Thunderbird était au moins aussi réactive que moi. L'une de ses mains reposait négligemment sur le volant, et l'autre sur ma cuisse : elle y avait passé la majeure partie du trajet. Elle était juste posée là, son pouce faisant des petits va-et-vient qui semblaient presque involontaires. Mais je savais que tout ça n'était qu'un plan machiavélique pour me rendre dingue.

Honnêtement, à cet instant, je me fichais complètement du vent dans mes cheveux ou du soleil sur mes épaules. Chaque kilomètre parcouru, chaque mètre, chaque centimètre nous rapprochait un peu plus de l'appartement. Et tout ce que je voulais, c'était sortir de cette foutue bagnole pour me lover dans les bras d'Evan. L'attente me tuait. Et même s'il s'était contenté de me toucher de façon très anodine pendant le trajet, j'étais mûre à souhait. Le rythme du moteur, les vibrations de la route et la présence de cet homme avaient maintenu mes sens à fleur de peau.

Nous n'étions plus qu'à un pâté de maisons de mon immeuble, qui s'élevait non loin comme un fantastique phallus monolithique, Evan se tourna vers moi.

– Et si on partait ? demanda-t-il. On roule jusqu’au bout de Sheridan Road, on traverse le Wisconsin et on file jusqu’à la frontière canadienne ?

Putain, mais y a pas moyen !

Voilà ce que j’avais envie de ‘hurler. L’insulter pour avoir, ne serait-ce qu’une seconde, envisagé de jouer ainsi avec moi. Mais j’avais déjà perdu beaucoup trop de points à ce jeu. Je renversai donc la tête en arrière, fermai les yeux, l’air de rien, et haussai négligemment une épaule.

– Comme tu veux, dis-je. (Puis je rouvris les yeux suffisamment longtemps pour le regarder.) C’est toi qui as le contrôle, non ?

Il gloussa, puis appuya à fond sur la pédale d’accélération. On passa devant l’immeuble sans s’arrêter. Je me retins de jurer, je ne pouvais croire qu’il se soit laissé berné par mon bluff. Puis il me lança un regard en coin et appuya sur le frein.

– Evan !

– Oublie le Canada ! dit-il.

Et il tourna complètement le volant à gauche pour faire demi-tour. Il accéléra de nouveau vers l’immeuble. Il y avait de la chaleur dans ses yeux quand il s’arrêta près du voiturier.

– Je te veux nue tout de suite.

– Oh !

Le voiturier m’ouvrit la portière tandis qu’Evan fouillait dans le coffre pour en sortir un attaché-case en cuir. Il balança les clés à l’employé, me prit par le coude et me conduisit à l’intérieur. Je connaissais l’endroit comme ma poche – après tout j’y habitais –, mais je voyais soudain tout d’un œil nouveau. Le portier me semblait plus élégant, le concierge plus sympathique. La pierre vernie des murs étincelait, et les portes en acier de l’ascenseur brillaient comme une invitation. Désormais, je regardais le monde différemment. Je m’attendais à quelque chose de merveilleux. Je m’attendais à Evan.

Personne d’autre que nous ne patientait devant l’ascenseur. On y monta donc seuls. Aussitôt à l’intérieur, Evan se rapprocha de moi et posa ses mains de chaque côté de ma tête sur la paroi en lambris. J’étais prise au piège entre ses bras.

– Tu te souviens de la ruelle ?

La sensualité dans sa voix m’ôta toute envie de rire. Si je me souvenais ? Comment aurais-je pu oublier ?

Mais je ne dis rien de tout ça. Je me contentai d’acquiescer.

– Tu te souviens de ce que j’ai dit vouloir te faire ?

Je me fis tout à coup timide et baissai un peu les yeux. Cependant, j’acquiesçai. Chaque mot était gravé dans ma mémoire à jamais.

– Dis-moi...

Mon estomac se noua d’angoisse, mais tout mon corps fourmillait à la simple promesse de ce qui allait venir.

– Quoi ?

Il se pencha vers moi et je sentis ses lèvres caresser mon oreille quand il prononça les mots. Des frissons parcoururent mon corps pour venir se liquéfier entre mes jambes.

– Dis-moi ce que je t’ai dit. Dis-moi ce que j’ai envie de te faire.

– Je...

J’avais voulu protester, mais l’expression de son visage suffit à m’en dissuader. Je détournai un

instant le regard. Quand je pus enfin parler, ce fut d'une voix si petite que je n'étais même pas sûre qu'il puisse m'entendre.

– Tu as dit que tu voulais m'enlever tous mes vêtements. Que tu voulais sentir mes seins dans tes mains et mes tétons se durcir entre tes doigts.

Mes tétons se contractèrent d'un coup et mes seins semblaient supplier qu'on les touche, comme s'ils faisaient écho à mes mots.

Evan leva une main et défit la pince retenant mes cheveux, qui tombèrent sur mes épaules, il passa ses doigts au travers, les souleva et se pencha encore pour effleurer de ses lèvres ma nuque découverte. Je tremblai, certaine de me décomposer à la première seconde.

– Je suis impressionné, dit-il. Quoi d'autre ?

– Tu... tu as dit que tu voulais me donner la fessée. M'attacher.

J'avais du mal à respirer. Je rassemblai mes forces et reculai suffisamment pour voir son regard me renvoyer toute la passion qui m'envahissait.

– Tu as dit que tu voulais me faire jouir.

Ses yeux semblaient s'assombrir un peu plus à chacun de mes mots, mais son visage restait impassible. Comme si la moindre réaction de sa part risquait de déclencher une explosion. On se contenta de se regarder dans les yeux pendant un moment, l'air entre nous chargé d'électricité. Toute mon existence ne se résumait plus qu'à une chose : l'envie qu'il me touche.

Il parla enfin, d'une voix rauque :

– J'ai effectivement dit tout ça. Et, bon sang ! j'ai aussi envie de plein d'autres choses que je n'ai pas dites. (Il caressa ma joue d'un doigt.) Tu as dit que tu en avais envie aussi. (Il s'arrêta une seconde, l'instant avait quelque chose de solennel.) Tu en as toujours envie ?

J'acquiesçai. L'ascenseur s'arrêta.

– Dis-le.

J'ouvris la bouche pour parler, mais elle était trop sèche. J'avalai ma salive et réessayai.

– Oui, dis-je, tandis que les portes de l'ascenseur s'ouvraient. Oh, mon Dieu, oui !

Il prit ma main et me tira hors de l'ascenseur, mais il s'arrêta juste avant d'ouvrir la porte de l'appartement. Il se contenta de me regarder un long moment. Si long, à vrai dire, que je commençai à me sentir mal à l'aise.

– Quoi ?

– Tout ce temps, dit-il, sans aller plus loin.

Je secouai la tête, je ne comprenais pas.

– Tout ce temps, toutes ces années. (Il fronça les sourcils en scrutant mon visage, comme si j'étais une énigme à résoudre.) Je savais qu'il y avait quelque chose chez toi. Quelque chose que je n'arrivais pas à cerner.

– Tu me vois, dis-je simplement. Je crois que tu m'as toujours vue.

Son sourire était doux, timide, et sexy de façon adorable.

– Pourquoi voudrais-je regarder ailleurs ?

Je sentis mes joues rougir de plaisir à son compliment. Puis je le suivis à l'intérieur, soudain aussi embarrassée qu'une adolescente à son premier rendez-vous.

Evan, lui, n'avait de toute évidence pas ce problème. Il traversa l'entrée jusqu'à l'Interphone comme s'il était chez lui puis appuya sur le bouton pour appeler Peterson.

– Mlle Raine et moi aimerions avoir l'appartement pour nous pendant quelque temps. Prenez le

reste de votre soirée et la journée de demain.

– Certainement, monsieur.

Je regardai Evan, bouche bée. Je ne savais pas si je devais être contrariée qu'il donne des ordres à mon majordome ou excitée à l'idée de passer vingt-quatre heures en tête à tête avec lui.

Finalement, cela importa peu. Je fus aussitôt morte de honte en comprenant qu'Evan venait de faire un dessin très clair à Peterson de ce qui se passait ici.

– Hypersubtil, hein ? marmonnai-je.

Il se contenta de rire.

– Crois-moi, je peux être très discret si nécessaire. Mais à cette minute, tu m'appartiens. Et peu m'importe qui est au courant.

– Oh ! dis-je en avalant ma salive, et mes angoisses de premier rencard me reprirent de plus belle. Bien. Tu veux un verre de vin ?

– Non, dit-il simplement. Je t'ai déjà dit ce que je voulais. Je te veux toi, nue.

Mes tétons se contractèrent sous la dentelle rouge de mon soutien-gorge.

– Je... Oh !

Il fit un signe de tête en direction de la chambre.

– Sur le lit. Couchée sur le dos. Je te rejoins dans une minute. Sauf si tu préfères que je parte, dit-il, en me voyant rester immobile.

Je secouai lentement la tête. Et puis, sans un mot, je fis demi-tour et me dirigeai vers la chambre.

Je me déplaçai doucement, une part de moi se demandant la raison de mon hésitation. C'était exactement ce que je voulais, et plus encore. Un homme qui prenait le contrôle, ne me demandait rien, me disait quoi faire. Qui n'hésitait pas, mais agissait.

Non, corrigea mon esprit. Pas un homme. Evan.

Il n'y avait jamais eu personne d'autre qu'Evan.

Je ne pouvais toujours pas vraiment croire qu'il était là. Et comme je n'avais aucune envie de le voir partir, je lui obéis. Je pris mon courage à deux mains, et descendis la fermeture Éclair de ma jupe. J'envisageai un instant de la plier avec soin, mais j'aimais le côté sauvage de la laisser en vrac sur le sol, avec en prime ma culotte trempée par-dessus.

Je balançai mes chaussures dans un coin puis avançai vers le lit, portant encore ma chemise et mon soutien-gorge. L'air conditionné était branché, et la brise venant du plafond chatouilla ma peau, me faisant comprendre à quel point j'étais en surchauffe.

Je défis un à un les boutons de ma chemise, en prenant mon temps, laissant mes doigts glisser sur la courbe de mes seins. Puis je dégrafai mon soutien-gorge. Je fermai les yeux, savourai l'instant. Malgré toutes mes folies passées, toutes mes aventures, je n'avais jamais fait ce genre de choses auparavant. J'en avais envie. Mon Dieu, que j'en avais envie ! Mais j'étais forcée de constater que je me sentais à fleur de peau, nerveuse. Et des gouttes de sueur perlaient à ma nuque et sous mes aisselles.

Je pris une grande inspiration pour m'encourager, ôtai ma chemise et la jetai négligemment sur le lit. Puis, sans me laisser le temps de trop y penser, je posai mon soutien-gorge sur la tête de lit comme s'il avait atterri là par hasard dans le tumulte du déshabillage.

Et voilà. J'étais nue.

Nue, et seule.

Et nerveuse pour mille raisons.

Je m'agenouillai sur le lit, cela me semblait être la manière la plus simple de m'asseoir. Puis, je me souvins qu'Evan m'avait demandé de m'allonger sur le dos. Je considérai la possibilité de ne pas lui obéir et de rester à genoux, mais sa menace de s'en aller résonnait encore dans ma tête.

Très bien. Sur le dos, alors.

Je m'étirai, mes jambes si serrées qu'on aurait pu les croire collées avec de la Super Glue. J'avais envie de laisser mes bras le long de mon corps mais il me fallut quinze secondes pour les croiser sur ma poitrine.

Je voulais être une bête de sexe, vraiment. Je voulais m'étirer et profiter de la sensation du drap de satin sur ma peau nue. Je voulais écarter les cuisses. Me redresser sur mes coudes quand il entrerait et lui faire signe de s'approcher avec mon index en lui lançant un regard aguicheur.

Malheureusement, mes fantasmes n'étaient pas vraiment en phase avec la réalité. En réalité, j'étais une boule de nerfs.

– Tu es époustouflante, dit Evan, debout sur le seuil de la chambre.

Je relevai la tête, suffisamment pour le voir appuyé contre le chambranle, un verre de vin rouge à la main. Il ne souriait pas, non. Il me regardait avec un désir si intense que mon angoisse s'évanouit d'un coup, chassée par mon excitation.

Je me léchai les lèvres et réussis à sourire.

– Je croyais que tu ne voulais pas de vin.

Il ne dit rien. Il se contenta de faire un pas dans la chambre, et en une seconde cette pièce devint la sienne autant que la mienne. Sa présence seule suffisait à lui en donner le contrôle. Il la dominait. Je fus soudain frappée par l'idée que cet homme pouvait avoir tout ce qu'il voulait, quand il le voulait. Mais il était ici avec moi, ce soir.

Un coin de sa bouche se releva, et l'idée qu'il puisse lire dans mes pensées m'amusa. Je crois qu'il était tout simplement content que j'aie si bien suivi ses instructions.

– J'ai eu envie de vin, convint-il. Mais j'ai bien plus envie de toi.

Il en but une gorgée tout en parcourant lentement mon corps des yeux. Si l'œil pouvait caresser, on pouvait dire qu'il n'avait oublié de toucher aucune partie de mon anatomie pendant sa longue et lente inspection. J'étais excitée. En manque. Et oui, j'étais prête.

– Allonge-toi, et ferme les yeux.

Et même si je détestais l'idée de ne plus le voir, je m'exécutai.

– Tes seins sont parfaits, murmura-t-il. Ne les cache pas. Mets tes bras le long de ton corps.

Mes mains recouvraient toujours mes seins, alors je les fis doucement glisser sur mes côtes, en me répétant que c'était ce que je voulais. Et ça l'était, vraiment. Cependant, je ne pus m'empêcher de penser que j'aurais préféré que ce ne soit pas l'après-midi, que le soleil ne transperce pas à ce point la baie vitrée. Je me sentais exposée... et bien évidemment c'était exactement ce qu'Evan voulait me voir éprouver.

– Écarte les cuisses, bébé.

– Evan...

Je ne dis rien d'autre, mais aucun doute ne planait sur le caractère gêné de mon ton.

– Écarte les cuisses.

Je fermai les yeux encore plus fort et m'exécutai. D'abord, l'air rafraîchit mon sexe brûlant, mais cela ne dura que quelques secondes. L'intérieur de mes cuisses était aussi chaud que des charbons

ardents, et j'eus soudain une conscience extrême d'à quel point j'étais ouverte. À quel point je mouillais. À quel point j'étais incroyablement, merveilleusement et délicieusement exposée. Mes muscles se contractèrent d'excitation, mon clito était dur et affamé.

– Oh, bébé ! Tu as l'air si délicieuse qu'on aurait presque envie de te manger.

– Pourquoi ne le fais-tu pas ? murmurai-je, choquée non seulement d'être capable de prononcer le moindre mot, mais en plus d'en dire de si provocateurs et crus.

Il gloussa.

– Patience...

Je gémissais, convaincue que si je n'agissais pas très vite pour soulager la pression montant en moi, j'allais exploser.

– Tu as envie que je te touche ? demanda-t-il.

Sa voix était désormais plus proche et je compris qu'il avait fait quelques pas dans la pièce.

– Oui.

– Tu veux que le bout d'un doigt te caresse ? Qu'il joue avec ton clito tandis que ton orgasme approche ? Qu'il s'amuse avec tes tétons jusqu'à ce qu'ils deviennent durs ?

Les muscles de mon sexe palpitérent en réponse à ses mots, et j'entendis le sourire dans sa voix quand il dit :

– C'est bien ce qui me semblait, bébé. Vas-y alors, je t'en prie. Caresse-toi.

– Quoi ?

J'avais forcément mal compris.

– Caresse ta jambe puis glisse tes doigts en toi et fais-toi décoller.

L'amusement dans sa voix n'atténuait en rien l'autorité du ton.

J'hésitai brièvement et fis ce qu'il m'avait dit. Mes caresses étaient aussi légères qu'une plume, et tout aussi agréables. Je glissai une main le long de ma jambe, puis remontai mes doigts en haut de ma cuisse. Un courant électrique, comme une farandole d'étincelles, semblait accompagner chacun de mes gestes. Je gardai les yeux fermés. Non parce qu'il m'avait ordonné de le faire, ni même à cause de mon embarras, mais parce que ça m'aidait à voir. À imaginer les mains d'Evan parcourant mon corps.

– Oh, Angie... dit-il tandis qu'un de ses doigts se promenait sur la chair douce entre ma cuisse et mon sexe.

Sa voix semblait déchirée, presque douloureuse. Je ne pus m'empêcher de sourire en imaginant son érection tendre son pantalon.

– Caresse-toi, dit-il. Joue avec ta chatte. Tu sens à quel point tu mouilles ?

– Oui, dis-je dans un soupir.

– Imagine que ces doigts sont les miens...

– C'est ce que je fais.

Il grogna, puis reprit.

– Et imagine que je m'amuse avec toi. Que je glisse un doigt en toi, profondément. Que je taquine ton clito. Que je le caresse, que je trouve cette cadence parfaite.

Ma main s'agitait en rythme avec ses mots, et j'écartai encore plus les cuisses tandis que la pression grandissait en moi. J'imaginai ses caresses, c'est vrai. Cela dit, je ne pouvais le nier, savoir que ce n'était pas lui qui me touchait m'excitait. Qu'il devait se contenter de regarder. Et que voir la façon dont je me caressais lui donnait une putain d'érection.

– S’il te plaît... dis-je, parce que j’étais vraiment à deux doigts de jouir. S’il te plaît, j’ai envie que tu me touches.

– J’en ai envie aussi, répondit-il. Mais pour l’instant je profite de la vue. Et à la façon dont ta petite chatte rose luit, je crois que tu en profites aussi.

Je me mordis la lèvre inférieure en signe de protestation silencieuse, et parce qu’il avait raison.

– Alors, dis-moi, Angie, tu aimes ?

Sa voix douce était comme le chant des sirènes.

J’acquiesçai de la tête. À cet instant précis, je ne pouvais prononcer un seul mot.

– Tu aimes que je te regarde ?

– Oui, dis-je, sans savoir si le mot était vraiment sorti.

– Ça t’excite de savoir que je peux voir à quel point tu mouilles ?

– Oui,

Mes doigts continuaient leur danse.

– Jouis pour moi, bébé.

Son ordre était doux et plein de chaleur. Je laissai ses mots me caresser, et l’orgasme qui grandissait en moi s’amplifia, comblant le moindre recoin de mon corps, s’intensifiant encore et encore, jusqu’à ce que je n’aie plus d’autre choix que de le laisser m’envahir.

– Je veux te voir exploser en sachant que je t’ai amenée jusque-là sans même te toucher.

Comme s’il avait suffi qu’il le dise, mon corps se figea puis explosa. L’orgasme me déchira en même temps que ses mots, me détruisant si complètement que je n’étais pas sûre de pouvoir m’en remettre un jour.

Quand je repris enfin un peu mes esprits, calme mais essoufflée, Evan était assis à côté de moi. Ses mains me caressaient, on aurait dit qu’il admirait mon corps plus qu’il ne le touchait.

– Tu es incroyable, dit-il, puis il s’empara de ma bouche et m’embrassa de façon si profonde et dévorante que je faillis jouir de nouveau.

Il s’arrêta et se redressa, j’essayai sans succès de faire taire le martèlement de mon cœur dans ma poitrine afin de pouvoir parler. Mais mon pouls refusait de se calmer. Je n’avais jamais rien ressenti de comparable à ce qu’il venait de me donner. Tout ce dont j’avais envie, c’était d’en avoir encore, c’était... de tout.

– S’il te plaît... réussis-je à dire.

– S’il te plaît, quoi ?

– Je... je veux le reste. Je veux tout ce que tu m’as promis.

– Ah oui ?

Je voulus m’asseoir, mais il fit non de la tête, m’en empêchant doucement d’une pression de sa main.

– J’ai une question à te poser, dit-il. Tu portes des collants ou des bas ? Probablement des collants en hiver ?

La question me dérouta.

– Mmm... Oui.

– Où sont-ils ?

– Dans la commode. Le tiroir du milieu à gauche.

Il se leva, et en le voyant ouvrir le tiroir, je compris où il voulait en venir.

– Evan, je ne suis pas sûre que ce soit une si bonne...

– Moi, j’en suis sûr, affirma-t-il

Et je ne pus qu’acquiescer. Cela me paraissait une raison suffisante pour moi, en tout cas à ce moment-là.

Il se planta au pied du lit, deux paires de collants à la main. Il souleva doucement ma jambe gauche. Je fermai les yeux et m’abandonnai à la sensualité de l’instant. À la façon dont il glissa ma jambe vers le bord du lit, l’écartant encore un peu plus de l’autre, m’exposant encore un peu plus. À la sensation du Nylon sur ma peau quand il entoura ma cheville avec le collant. Il serra fort, puis vérifia son nœud en glissant un doigt entre le tissu et ma peau.

– Ça va ?

J’ouvris les yeux et fus si bouleversée par l’intensité de son regard que je ne pus qu’acquiescer d’un infime mouvement de tête.

Il sourit, ses yeux se plissèrent. Il tira sur les collants au maximum, mon pied frôlait presque le bord du lit. Puis il s’agenouilla et disparut de mon champ de vision. Je n’aurais pas eu la moindre idée de ce qu’il faisait s’il n’y avait eu ce constant tiraillement sur ma jambe. De toute évidence, utilisant le collant comme une corde, il m’attachait au lit.

Il fit de même avec l’autre jambe, jusqu’à ce que je sois ligotée de partout, les jambes très écartées. Complètement ouverte pour lui. Et à sa merci.

Je me mordis la lèvre inférieure, reconnaissante que mes mains soient encore libres. J’avais confiance en Evan, vraiment. Mais l’idée d’être aussi exposée, aussi vulnérable...

Bref, c’était à la fois exaltant et perturbant.

Il retourna à la commode et prit une autre paire de collants.

Je n’eus même pas besoin de demander. Je savais.

– Les mains... dis-je.

– Au-dessus de ta tête, confirma-t-il.

Je m’exécutai, m’arrêtant juste le temps de prendre une grande inspiration tremblante. Il attacha mes poignets, puis trouva le moyen de les placer de manière qu’il me soit impossible de baisser les bras pour couvrir mon corps.

– Je veux te toucher, protestai-je mollement.

– Et j’ai très envie que tu le fasses. Mais plus tard. Maintenant, chut ! dit-il, en me voyant ouvrir la bouche pour lui répondre, puis il me fit taire d’un baiser.

Ce fut ce baiser, me dis-je par la suite, qui me propulsa dans une autre galaxie. Parce qu’il déclencha une réaction en chaîne. Son baiser, long et profond, me fit fondre. Je devins molle, malléable, mon corps n’était plus qu’une inépuisable réserve de sensations. Evan en profita pour tracer lentement, si lentement que c’en fut douloureux, un chemin de baisers le long de mon cou et de ma clavicule.

Quand il atteignit ma poitrine, il referma sa bouche autour de mon sein et l’aspira, mordilla légèrement mon téton, puis se servit de sa langue pour me rendre dingue tandis que ses doigts allaient et venaient sur mon autre sein.

Les caresses s’intensifiaient l’une après l’autre. Chaque coup de langue semblait plus intime que le précédent, chaque effleurement plus sensuel. Evan semblait avoir déclenché quelque chose en moi en m’attachant, et comme je ne pouvais pas contrôler mon corps pour qu’il absorbe ou limite les sensations, je devais m’adapter, les éprouver à fond.

Je gémissais, à la fois de plaisir et d’impatience, quand sa bouche abandonna mes seins pour

descendre embrasser mon ventre.

– Oh, mon Dieu, Evan... murmurai-je, en me tortillant autant que me le permettaient mes liens.

Il murmura une réponse incompréhensible contre ma peau, et ses lèvres vinrent grignoter le haut de mon pubis. Il descendit d'un coup. Pas de lente progression, pas de taquinerie à l'intérieur de mes cuisses. Juste une attaque frontale de mes sens, avec sa langue qui lapait mon clito en descendant, encore et encore et encore.

Je me cambrai et laissai le plaisir m'envahir, tandis qu'il me pénétrait avec sa langue avec au moins autant de puissance et d'agilité qu'il l'avait fait avec ses doigts un peu plus tôt. Ses mains posées sur mes hanches me maintenaient en place et sa bouche gobait toute mon intimité, me goûtait, jouait, sa langue me dévorait. Et ses grognements de plaisir ne firent qu'amplifier la tension qui montait en moi.

– Sais-tu combien tu as bon goût ? À quel point tu dépasses de loin tous mes fantasmes et mes attentes à ton sujet ?

Mais les mots doux m'importaient peu à cet instant.

– S'il te plaît, suppliai-je, en cambrant mes hanches pour insister. Ne t'arrête pas, s'il te plaît !

– Jamais, dit-il en refermant à nouveau sa bouche sur ma chatte trempée.

Il s'amusait, me mordillait, me léchait, me suçait. Et à chaque contact, à chaque caresse, je pouvais sentir l'orgasme latent s'intensifier comme le grondement des vagues avant la tempête. Toujours plus haut, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus nulle part où aller, jusqu'à ce que je m'envole dans la nuit étoilée et revienne m'écraser comme l'écume sur la rive.

– Oh, mon Dieu ! murmurai-je, car je ne pouvais rien dire d'autre. Oh, mon Dieu, mon Dieu...

Il glissa le long de mon corps et me prit dans ses bras, laissant sa main autour de mon sexe et son doigt me caresser négligemment. Je ne savais pas s'il s'efforçait volontairement de me garder à fleur de peau. Je m'en moquais. À cet instant, il pouvait faire tout ce qui lui chantait, bon sang !

– C'était incroyable, dis-je en tournant la tête pour qu'il m'embrasse doucement. Mais tu n'as pas... Je veux dire, c'était un million de fois génial pour moi, mais tu n'est pas un peu...

– Frustré ?

– Euh... oui.

– Très, dit-il.

Il enleva sa main de mon sexe, puis me donna des frissons en passant négligemment son doigt sur l'intérieur de ma cuisse, dans le creux de l'aîne.

– Mais il s'agissait de toi, là.

– Oh...

Je réfléchis une seconde à ses mots.

– J'aime ta façon de voir les choses.

Il rit.

– Tu me détaches, maintenant ?

– Chérie, dit-il d'une voix si pleine de promesses qu'il faillit me faire jouir à nouveau. Je suis loin d'en avoir fini avec toi.

Chapitre 14

Il faisait nuit noire, quand j'ouvris les yeux. J'étais agréablement détendue et complètement reposée. Evan m'avait fait jouir deux fois de plus avec sa bouche et ses doigts, se concentrant si ardemment sur mon plaisir que tout le reste avait disparu. La raison. Le foutu monde entier.

Cependant, il n'avait pas tenu toutes ses promesses : il ne m'avait pas baisée. Il s'était concentré sur moi. Et j'avais eu l'impression qu'il me révélait délicieusement à mon propre corps. Il avait réveillé chaque millimètre de ma peau, me faisant prendre conscience de ma plus petite terminaison nerveuse et de sa capacité incroyable à m'électriser de plaisir. Il m'avait éreintée, et quand je fus molle et vannée, chaude et perdue, il me détacha gentiment, m'attirant contre lui et me serrant dans ses bras jusqu'à ce que je m'endorme.

Seulement...

Eh bien, maintenant, j'étais réveillée. Et j'avais envie du plaisir de le regarder jouir. De le sentir bouger en moi. Je me retournai pour me coller à lui, et je dus encaisser la douleur aiguë de la peur qui m'envahit en réalisant qu'il n'était pas là.

– Evan...

Je m'assis en me disant que *pas là* ne signifiait pas pour autant *parti*. Il pouvait être dans la salle de bains. Ou au téléphone. Il pouvait être n'importe où.

Mais je le voulais à côté de moi.

Je me levai et allai à la salle de bains. Il n'y était pas, mais je saisis le peignoir accroché derrière la porte, m'emmitouflai dans le tissu éponge et partis vers le couloir à sa recherche.

Je le trouvai dans la pénombre du salon. Toujours torse nu, il avait enfilé son pantalon. La seule lumière de la pièce venait du chrome et du verre de la vitrine recelant le Carnet de la créature. Je restai de l'autre côté de la pièce, perdue dans l'obscurité, et l'observai debout face à la vitrine, le regard baissé sur ces pages, avec cette lumière douce venant d'en bas qui donnait à son visage et à sa rose tatouée une lueur presque féérique.

Je ne bougeai pas d'un millimètre. Il y avait quelque chose d'étrangement intime dans la situation. Après tout, jusqu'à très récemment, Evan avait cru hériter du carnet. Je ne pus m'empêcher de me demander s'il n'était pas, même de façon infime, en colère contre moi. L'idée me dérangerait suffisamment pour que j'ose faire un pas vers lui.

– Evan ?

Il leva les yeux vers moi, mais rien ne m'indiqua qu'il me voyait. Il semblait distant, perdu dans ses pensées. Puis son expression changea et il me sourit, me tendant sa main comme une invitation que je m'empressai d'accepter.

– Bonjour, beauté. Tu as l'air reposée.

Je relevai légèrement la tête pour recevoir son baiser.

– Vous, monsieur, vous m'avez épuisée. Mais de la meilleure façon qui soit.

Sa fossette se creusa malicieusement, et ce petit charme contrastait avec le côté dangereux et inquiétant de la cicatrice qui lui fendait le sourcil.

– Je suis ravi de l'entendre. Tu as faim ?

– De toi surtout, dis-je.

Je m'attendais à ce qu'il éclate de rire. Je fus déçue de voir que le minuscule sourire dont il me

gratifier semblait forcé.

Je me raclai la gorge.

– En vérité, je meurs de faim.

Je me rendis compte en le disant que je ne mentais pas. Impossible de me souvenir quand j'avais mangé pour la dernière fois !

– À moins que tu n'aies un barbecue, je suis un piètre cuisinier, confessa-t-il. Et toi, quelle est l'étendue de tes talents culinaires ?

– Pire que les tiens, j'en ai bien peur, dus-je admettre. Il m'est interdit de m'approcher d'un gril, à moins d'avoir appelé les pompiers au préalable pour qu'ils soient prêts à intervenir à tout moment.

– Donc, si j'ai bien tout compris, je ne vais pas avoir un soufflé au fromage pour mon en-cas nocturne ?

– Que dirais-tu d'un bagel congelé avec du *cream cheese* ?

– Tu sais te servir d'un grille-pain ?

– Non seulement je sais me servir d'un grille-pain, dis-je en crânant, mais je peux même te faire un café. J'en ai du torréfié en France. C'est ton préféré, n'est-ce pas ?

– Chérie, dit-il, avec un sourire qui dissipa toutes mes inquiétudes, tu viens d'illuminer ma soirée.

Je réussis à nous concocter un festin composé de bagels grillés, de *cream cheese*, de confiture de fraises et de myrtilles fraîches à la crème. Nous étions assis à la table de café placée dans un coin de la cuisine et en général réservée au petit-déjeuner. Nous mangions dans un silence tranquille. Je regardais cette cuisine, qui m'appartenait désormais. Même ici, les murs étaient recouverts d'œuvres d'art. Alan m'avait dit qu'une équipe viendrait bientôt pour les retirer afin de les transférer dans la réserve de la fondation. Je ne pus m'empêcher d'avoir un pincement au cœur à l'idée que toutes ces superbes toiles seraient enfermées, cachées dans une sorte d'entrepôt, jusqu'à ce que celui ou celle qui dirige la fondation leur trouve une nouvelle maison.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Evan.

Je levai les yeux et vis qu'il me regardait par-dessus sa tasse à café, le sourcil froncé comme s'il réfléchissait à un problème épineux.

Je me repris et tartinai de confiture mon pain déjà recouvert de *cream cheese*.

– Rien. Je pensais, c'est tout.

– Des pensées profondes, apparemment.

Je ris.

– Je ne sais pas si elles sont très profondes. Juste un peu mélancoliques.

Il tendit sa main pour caresser la mienne, qui tenait toujours fermement le couteau.

– Raconte-moi.

– Je pensais juste à tout ça, dis-je, regardant ostensiblement les œuvres qui remplissaient la pièce. Jahn avait l'habitude de me raconter ses projets pour la fondation. Il disait n'avoir qu'un budget limité pour la gérer, mais espérer qu'elle se développerait après sa mort.

Mes paroles étaient neutres et détachées, mais j'avais l'estomac noué. C'était cet amour de l'art que mon oncle et moi avions le plus partagé, et savoir que tous ces merveilleux tableaux allaient disparaître accentuait encore ma douleur de l'avoir perdu, lui. Je pris une grande inspiration puis expirai doucement. Je ne voulais pas pleurer.

– Je savais que ça arriverait. Je veux dire, le transfert de propriété à la fondation. Mais je n'aurais pas cru que ça arriverait si tôt.

– Je sais.

Deux mots simples, et pourtant profonds. Il savait. Il avait aimé Jahn, lui aussi. Ils avaient eu un lien aussi fort que le nôtre, et je me demandais si l'art avait été leur passion commune, ou s'il s'était s'agi de quelque chose de tout à fait différent.

Je bus une gorgée de café.

– Pourquoi tu as continué à voir Jahn ? Je veux dire, après la fin de son séminaire.

Il se laissa tomber sur sa chaise.

– Des réclamations ?

– Absolument aucune. Non, je m'interrogeais juste sur vos liens. Jahn était mon oncle, mais ça, c'est juste une coïncidence de naissance, tu comprends ? C'est notre amour de l'art qui nous a vraiment rapprochés. Je crois que je me demandais juste ce que c'était pour toi.

– J'aime bien l'art dit-il. Mais, non, ce n'est pas une passion. Pas comme ça l'est pour Cole. Et l'art n'est pas le premier amour de ton oncle non plus, dit-il.

– Ah bon ? Qu'est-ce que c'était, alors ? Les affaires ?

Il ne répondit pas immédiatement. Il se contenta de se lever et se dirigea vers le comptoir pour se resservir du café. Son comportement n'avait rien d'étrange, mais j'eus l'impression qu'il pesait ses mots.

Il se retourna vers moi avec un sourire énigmatique.

– Ton oncle aimait gagner.

– Je sais. Il était tellement en pétard quand Neely a obtenu le Carnet de la créature qu'il a remué ciel et terre pour trouver quelqu'un capable d'exécuter pour lui une copie digne de ce nom.

– Tu m'étonnes ! dit Evan.

Cependant, quelque chose dans son ton me fit penser que sa phrase était plus une boutade dont le sens m'échappait qu'une réponse à ce que je venais de dire. Peut-être essayait-il seulement de cacher son irritation. Vu les circonstances, il était peut-être indélicat de ma part de parler du carnet.

– Je suis désolée... dis-je.

Il comprit tout de suite ce que je voulais dire, comme toujours.

– Pourquoi crois-tu qu'il a modifié son testament ? Il savait que je le voulais. Et toutes les fois où nous en avons parlé, il a été très clair sur sa volonté de me le laisser, à moi.

– Je ne sais pas, dis-je en toute sincérité. Il ne m'en a jamais parlé. Pas en tant qu'héritage, en tout cas. Mais il savait que je l'adorais, c'était ma pièce préférée dans toute sa collection. Et je crois...

J'hésitai, puis m'empressai de continuer.

– Je crois qu'il voulait que je sache qu'il avait confiance en moi et qu'il m'aimait.

Evan me regardait attentivement.

– Il s'est passé quelque chose. Au moment où il a modifié son testament. De quoi s'agit-il ?

Je baissai les yeux vers la table.

– J'ai déconné. Jahn m'a tirée d'affaires.

Je relevai la tête pour regarder Evan et me rendis compte qu'il était un peu flou. Je clignai des yeux et fus mortifiée de sentir une larme couler le long de ma joue.

– Merde ! dis-je en l'essuyant. Je... je me sentais juste vraiment mal. Je crois que le carnet, c'est sa façon de me dire que ça va aller.

– Angie...

Evan tendit le bras vers moi, mais je reculai loin de la table et me levai, bien déterminée à

remettre cette conversation sur les bons rails. À savoir, un chemin ne menant ni à moi ni à mes secrets.

– Et pourquoi toi ? demandai-je gaiement.

– Que veux-tu dire ?

– Pourquoi voulait-il te le laisser à toi ? N’aurait-ce pas été plus logique de le laisser à Cole ?

Je me retournai pour me resservir du café, non sans avoir eu le temps de saisir un mouvement brusque dans ma vision périphérique, comme si mes paroles l’avaient fait sursauter.

– Pourquoi tu dis ça ?

Sa voix était basse, contrôlée, je n’avais pas la moindre idée de ce qui l’avait fait réagir.

– Juste que l’art, c’est plus le truc de Cole. Il a fait ce stage à Rome, il donne des cours au centre aéré. (Je haussai les épaules.) J’sais pas. C’est juste logique.

– Je suppose que oui, en convint Evan.

– Alors, pourquoi tu le voulais ?

Il se concentra sur le *cream cheese* qu’il étala sur la seconde moitié de son bagel. Je crus un bref instant qu’il n’allait pas me répondre. Puis il dit :

– Parce que le carnet est un symbole. Il représente quelque chose d’incroyable.

– Tu parles du bouclier du dragon disparu ? Ou d’encore autre chose ?

L’histoire racontait que Vinci avait peint, quand il était encore tout jeune, un dragon sur un bouclier. Un dessin si époustouflant que son père avait refusé de vendre l’objet au commanditaire d’origine. Puis le bouclier avait disparu dans l’histoire. Mais je n’étais pas sûre qu’Evan parlât d’un objet d’art égaré.

– C’est le reflet de la vision du monde de Vinci. Il voyait des choses qui n’étaient pas là. Il regardait sous la surface. Il regardait le monde comme il était vraiment, et ça ne lui faisait pas peur.

Je fixai Evan avec un émerveillement non dissimulé.

– Quoi ? demanda-t-il.

– C’est juste que... Je n’arrive pas à croire que tu dises tout ça. C’est exactement ce que j’aime dans ce carnet. Dans la majeure partie de l’œuvre de Vinci, à vrai dire.

Je vis le coin de ses lèvres se relever pendant une fraction de seconde, avant que ses traits ne retrouvent une expression impassible.

Je fronçai les sourcils.

– Evan ?

– Je veux te racheter le carnet, Angie.

– Tu quoi ?

J’avais forcément mal entendu.

– Je veux le carnet. J’en ai besoin. J’en ai plus besoin que toi, à dire vrai.

Sa voix était calme, comme celle d’un homme d’affaires en pleine négociation.

Moi, je n’étais pas calme du tout.

– Tu te fous de ma gueule, putain ? Je viens juste de te dire combien il était important pour moi.

– Mais il a rempli sa mission. Quel que soit le message que Jahn t’a envoyé à travers son legs, tu l’as bien reçu. Me céder le carnet maintenant ne changerait rien.

– Ça changerait tout, affirmai-je.

Puis, avec la même violence que si j’avais reçu une claque en pleine figure sans m’y attendre, je compris ce qui se passait.

– Oh, merde !

Je sursautai et bondis loin de la table, le grincement de la chaise sur le carrelage amplifia l'horreur de ce que je ressentais.

– Espèce de fils de pute ! criai-je. T'es vraiment un connard ! C'est pour ça que tu as changé d'avis ? Pour ça que tu as cédé quand on était au Destiny ? Pour ça que tu es venu ici ce soir ? Pour essayer de me séduire et que je te donne le carnet ?

Evan arborait une expression choquée. Cependant, comment savoir s'il était outré par mes accusations ou tout simplement décontenancé d'avoir été découvert. Mais j'étais trop lancée pour pouvoir m'arrêter maintenant.

– Eh bien, tu sais quoi, Evan Black ? Va te faire foutre. Ce carnet est à moi.

J'avais envie de lui en retourner une, mais je me contentai d'attraper ma tasse de café et de la balancer de toutes mes forces au milieu de la pièce. Elle explosa en mille morceaux sur le sol, des centaines de gouttes de café vinrent tacher le gris des carreaux et le beige fade des murs.

J'avais du mal à respirer et fis demi-tour pour quitter la pièce en courant. J'avais envie de me jeter sur mon lit et de pleurer. J'avais envie de foutre un coup de pied dans les couilles d'Evan Black. Et parce qu'à cette minute précise j'y étouffais, j'avais envie de quitter cet immeuble en courant... De simplement disparaître.

Je voulais m'échapper de ce que j'étais, mais je n'avais nulle part où aller et je ne pouvais être personne d'autre.

De toute façon, je ne pus rien faire de tout ça car Evan me saisit par le bras et me retourna violemment face à lui. Il attrapa mon autre bras. Il me maintenait là, ses mains serrées sur chacun de mes biceps, et je luttais contre mon envie de lui cracher au visage.

– Non, protesta-t-il fermement, et avec encore plus de détermination : Bon sang, Angie, non.

Je tentai de me dégager, mais il me serrait trop fort. J'allais avoir des bleus sur les bras le lendemain matin.

– Ce n'est pas pour ça que je suis là. (La férocité de son ton me transperça.) Je suis là parce que je te veux, bon sang, pas parce que je veux quelque chose de toi.

Je voulais le croire, je voulais désespérément le croire, mais comment l'aurais-je pu ? Je secouai la tête.

– Foutaises, Evan. Tu as promis à mon oncle que tu ne le ferais pas. Et tu étais plus que disposé à tenir ta promesse, putain ! Jusqu'au jour où tu as découvert que j'avais hérité du carnet. (Je le vis tressaillir, alors je sus que j'avais fait mouche.) Kevin avait raison, dis-je. Tu ne t'intéresses qu'à toi.

– Ne mêle pas... Écoute-moi bien ! Ne mêle pas ce connard à cette conversation.

– Nous n'allons même pas l'avoir, cette conversation, dis-je, avec lassitude. Tu sors d'ici, et c'est tout.

– Non.

– Pardon ?

– Je ne vais nulle part, Angie. Pas avant que tu ne m'aies écouté.

– Je t'ai dit de sortir. Je ne plaisante pas. As-tu la moindre idée du nombre d'alarmes cachées dans cet appartement ? Si tu crois que ne je vais pas en déclencher une...

Il serra mes bras encore plus fort, et je me souvins de l'homme que j'avais vu dans la ruelle. L'homme qui avait si agilement et impitoyablement appuyé un couteau sur la gorge d'un autre.

En fait, je ne pouvais déclencher aucune alarme, à moins qu'il ne me laissât faire. Je ne pouvais pas m'enfuir. Je ne pouvais pas appeler au secours. Je ne pouvais rien faire d'autre que de me rendre. Et même si je savais, pour l'avoir vu à l'œuvre, que j'aurais dû être terrorisée, je ne l'étais pas le moins du monde. J'étais plus qu'en colère, ça c'est sûr, mais je n'avais pas peur de cet homme. Pas même un peu.

– Déclenche-les toutes, dit-il doucement. Vire-moi d'ici, appelle Peterson. Fais tout ce que tu veux, putain ! Mais écoute-moi d'abord.

Je lui lançai un regard furieux.

– S'il te plaît, implora-t-il.

Son ton, plus que sa requête, me fit fondre.

– D'accord, murmurai-je. Parle.

Il me lâcha les bras et fit un pas en arrière.

– Il faut que je te montre quelque chose. Viens avec moi.

Je le suivis. Je me sentais lasse et faible, j'avais juste envie d'en finir. Arrivé dans le salon, il se dirigea vers l'attaché-case qu'il avait posé à côté du canapé. Il se pencha pour l'ouvrir et en sortit une lettre.

– Tu la reconnais ?

Je secouai la tête.

– Je devrais ?

– Alan me l'a donnée devant toi. C'est la lettre que Jahn m'a laissée.

– Oh !

J'avais envie de lui demander le rapport entre cette foutue lettre et le reste, mais je préférai me taire. On allait forcément y venir, mais de toute évidence Evan avait l'intention de prendre son temps.

Il me la tendit.

– Lis-la.

Je la pris avec hésitation, me sentant soudain étrangement vulnérable.

Il me fallut quelques secondes pour sortir la lettre de son enveloppe. Mes mains tremblaient. J'avais beau ne pas encore avoir lu ce que Jahn avait écrit, je savais que c'était important. Et que cela m'affecterait, d'une certaine façon.

Je dépliai le papier et parcourus l'écriture familière de Jahn : « J'avais mes raisons. »

Je la lus à nouveau, puis levai les yeux vers Evan.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il se passa une main dans les cheveux.

– Cela veut dire qu'il me libère de la promesse que je lui avais faite à ton sujet. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi.

Ses mots se répercutaient dans mon esprit.

– Mais... attends. Où est-ce que ça dit ça ? Comment tu le sais ?

– Je le sais, dit Evan.

– Comment ? répétai-je.

Il me tourna le dos et s'avança vers la baie vitrée, le gris du lac et le ciel.

– Parce que ça ne peut pas vouloir dire autre chose.

Je secouai la tête, en pleine confusion.

– Ce n'est pas du tout ce que je comprends.

Il se retourna vers moi, me toisa du gris sauvage de ses yeux.

– Ça ne peut signifier que ça, parce qu'il serait inacceptable pour moi que ça signifie quoi que ce soit d'autre. Ça allait jusqu'à ce que je te touche, Angie. Je m'en sortais jusqu'à ce qu'on franchisse cette ligne. Maintenant que j'ai eu ta peau contre la mienne, maintenant que je t'ai goûtée, il m'est absolument impossible de tenir cette promesse. Alors, c'est de ça que parle la lettre de Jahn. C'est obligé. C'est une carte chance pour sortir de prison. Et je l'ai prise, je t'ai prise toi, parce que j'avais envie de toi. Ça n'a rien à voir avec ce foutu carnet.

– Oh...

Je me laissai tomber sur le canapé, m'efforçant d'organiser mes idées. À cet instant, je n'existais plus en tant qu'être rationnel. Je n'étais plus qu'émotion, et cette émotion, c'était la joie.

La joie, oui. Mais aussi la confusion.

– Pourtant au Destiny, tu m'as ignorée. Enfin, non seulement tu m'as ignorée, mais tu t'es donné en spectacle avec cette rouquine.

J'entendis la jalousie dans ma voix et, à son petit sourire en coin, je sus qu'il l'avait perçue lui aussi.

– Je n'ai pas de relations intimes avec les filles du club, dit-il.

Mon corps s'affaissa, soulagé.

– Jamais ?

– N'ai-je pas dit avoir certains principes ? Ne pas coucher avec mes employées figure en haut de la liste.

– Et cette petite rousse, elle est au courant ? demandai-je pour être vache, mais je regrettai immédiatement mes mots en entendant Evan glousser.

– Attention ! Le vert n'est pas la couleur qui te va le mieux.

– Bon sang, Evan, je...

– Chut...

Il vint s'asseoir à côté de moi, puis caressa doucement ma joue avant de repousser mes cheveux derrière mes oreilles.

– Christy jouait la comédie du grand spectacle. C'était uniquement pour toi, d'ailleurs, même si elle l'a déjà fait auparavant. Ça a parfois ses avantages, que mes associés aient une certaine impression de moi.

– Et elle sait que c'est juste du spectacle ?

– Oui, elle le sait, dit-il en embrassant doucement le bout de mon nez. Et Maria le sait aussi.

– Qui est Maria ?

– Sa petite amie.

– Oh ! m'exclamai-je avec un grand sourire. Oh... répétai-je en intégrant ce qu'il venait de dire, mais j'y pensai encore et ne pus m'empêcher d'insister. Je ne comprends toujours pas pourquoi tu as fait ça. Tout ce spectacle pour me refroidir. Toutes ces disputes pour m'éloigner. Tu avais déjà lu la lettre à ce moment-là. Tu l'avais déjà, ta carte chance.

– Je sais.

Il prit ma main et caressa négligemment mes doigts avec les siens.

– Je n'en reste pas moins un pari risqué, Angie, reprit-il. Pour les mêmes raisons.

– Tu ne me les as pas dites, ces raisons.

– Non, en effet. Et je n'ai pas l'intention de le faire.

Je le toisai, certaine de savoir de toute façon. Tout ça avait à voir avec les accusations de Kevin. Evan était mouillé dans une affaire criminelle, et j'aurais menti en affirmant ne pas être intriguée. La tentation du danger avait quelque chose de délicieux. Je me passai la langue sur les lèvres, me demandant si je devais creuser ou non. Lui demander dans quoi il était mouillé exactement. Creuser pour obtenir des détails sur ses crimes, ceux d'aujourd'hui et ceux d'il y a cinq ans. Je la bouclai. Une telle conversation aurait pu le faire fuir, et je ne voulais pas prendre le risque d'en arriver là. Je voulais cet homme dans mon lit, vraiment, et son côté dangereux et fou n'était qu'un bonus.

– Si tu es un pari risqué à ce point, dis-je, pourquoi as-tu quand même cédé, ne serait-ce qu'un peu ?

Il posa ses lèvres sur les miennes.

– Tu l'as dit toi-même. Pas d'engagement. Pas d'avenir. Juste toi et moi et ce week-end. Putain ! Angie, as-tu la moindre idée du nombre d'heures que j'ai passées dans ma vie à lutter contre mon envie de te toucher ? Sais-tu à quel point j'étais à deux doigts de trahir ma promesse après l'incident dans la ruelle ? Je pense ce que j'ai dit. Tu es ma putain de kryptonite, et tu as anéanti toutes mes défenses.

Ses mots me firent fondre. Ne savais-je pas déjà qu'avec cet homme je pouvais me laisser aller, qu'il déclenchait en moi un côté sauvage n'ayant rien à voir avec les voitures de courses ou le vol à l'étalage ? Avec Evan, je me sentais libre d'être à nouveau Lina, même si je devais être Angie. La femme que je devrais être dans moins de trois semaines. Après mon entrée dans le monde politique, je devrais me montrer irréprochable à tous les niveaux, car la moindre incartade pouvait coûter à mon père sa carrière, sans parler de sa réputation.

C'était ma dernière chance. De me laisser aller. De m'envoler. D'avoir cet homme que je désirais plus que tout.

Juste toi et moi et ce week-end.

C'était si parfait. Si tentant.

Et si court, putain !

Je pris une grande inspiration, m'efforçant d'y voir plus clair. Parce que je voulais plus qu'une seule nuit avec Evan. Je voulais un vrai lien. Je voulais que le temps qu'il nous restait soit vrai, fort, éblouissant.

J'avais besoin de lui, et confiance en lui. Mais je craignais que mes accusations hystériques de tout à l'heure, à propos de sa tentative de me piquer le Carnet de la créature, ne laisse un malaise entre nous deux. Et la seule façon de le dissiper, me dis-je, consistait à lui expliquer exactement pourquoi Jahn me l'avait laissé, à moi.

– Il y a quelques mois... commençai-je, quand Jahn a été opéré en urgence, il ne s'est pas réveillé au moment où les médecins l'avaient prédit. Rien ne se passait comme prévu. C'était horrible.

– Je me rappelle.

– J'étais anéantie.

– Je m'en souviens aussi, dit-il.

J'acquiesçai. Evan, Tyler et Cole avaient passé au moins autant de temps que moi à l'hôpital. Et j'avais adoré les moments où on s'était tous croisés, pendant nos visites respectives, parce que ça m'avait permis de me nourrir de leur force pour raviver les miennes.

– Je ne me souviens d'aucun détail de ces quelques jours. Tout est flou. Mais dès qu'ils ont annoncé le réveil de Jahn, et qu'il était hors de danger, il m'a fallu sortir de cet endroit au plus vite.

Il fallait que je m'en aille, tu comprends ? Parce que toute cette peur, toute cette inquiétude accumulées en faisant les cent pas à l'hôpital m'empoisonnaient. Je devais m'en libérer. Et j'ai... bref, j'ai comme qui dirait volé un bracelet en diamants.

Il haussa un sourcil, celui à la cicatrice.

– Très bien, dit-il. Je suis tout ouïe.

– Je ne me suis pas fait prendre, du moins je le croyais. Mais le magasin utilisait des caméras de surveillance. Ça leur a pris plus d'un mois, mais ils m'ont retrouvée.

Je tremblai au souvenir de la honte éprouvée quand les flics m'avaient coincée dans le hall de l'immeuble. Jahn était rentré à la maison depuis une semaine environ, mais les médecins ne l'avaient pas encore autorisé à retourner au bureau. Je revenais de chez le marchand de glaces quand les flics m'avaient cueillie ; puis embarquée.

– J'ai passé la nuit en prison, et le lendemain j'ai tout raconté à Jahn, en lui expliquant pourquoi j'avais fait ça.

– Et... pourquoi ?

– Pour l'adrénaline, dis-je en le regardant droit dans les yeux. Parfois, quand j'ai besoin de me lâcher, quand tout dans ma vie me semble trop lourd à supporter, eh bien... il m'arrive de faire ce genre de choses.

– Je comprends, m'assura Evan, et je sus qu'il était inutile de lui donner d'autre explication. Donc, tu étais en prison, continua-t-il. Et qu'a fait Jahn ?

– Il a remué ciel et terre pour moi sans quitter l'appartement. Je pense que si on interrogeait aujourd'hui les policiers qui m'ont arrêtée, ils jureraient n'avoir jamais entendu parler de moi. C'est une année importante pour mon père, son nom figure sur la liste des candidats à la vice-présidence. Un tel scandale aurait été malvenu.

– Et après, Jahn a modifié son testament, conclut Evan, comprenant exactement où je voulais en venir.

– Oui, dis-je. Il m'a laissé le carnet. À moi, et non à toi. Et je pense que c'était sa façon de me dire que, peu importe à quel point j'avais merdé, il croyait toujours en moi. Il me faisait toujours confiance, me respectait encore. (Je haussai les épaules.) J'adore ce carnet, et il le savait. En conclusion, je crois que ce legs est sa façon de me dire qu'il m'aimait.

Evan acquiesça lentement.

– Pourquoi tu me racontes tout ça ?

J'hésitai, pris quelques secondes pour rassembler mon courage.

– Parce que je veux que tu comprennes pourquoi je ne vais pas te le donner. Et parce que...

– Quoi ?

– Parce que je veux trois semaines, dis-je avec audace. Et j'ai pensé que tu méritais la vérité avant que je ne te dise tout ça.

– De quoi tu parles ?

Evan me regardait avec attention, et son nez se fronça légèrement, comme s'il se concentrait sur un problème plutôt délicat. Et ce problème, apparemment, c'était moi.

J'inspirai profondément.

– Je vais m'installer à Washington. Mon père m'a obtenu un poste comme assistante juridique. C'est pour ça que je suis allée au Destiny. (Mes joues s'enflammèrent, et c'était ridicule si on pensait à tout ce que nous avons fait ces dernières heures.) J'avais envie d'aller jusqu'au bout avec toi. Juste

une fois, comme je l'ai dit. Et qu'on finisse ce qu'on a commencé. Plus que ça... J'avais envie de ressentir ce que tu me fais ressentir.

– Mais ?

Il y avait une tension dans sa voix que je ne parvenais pas à identifier.

– Mais une fois ne suffit pas. Maintenant j'en veux plus, dis-je d'un ton ferme. Tu m'as demandé jusqu'où je voulais m'envoler ? Eh bien, voilà ma réponse. Aussi haut que tu peux m'emmener avant mon départ. Et qui sait, ça nous aidera peut-être à passer à autre chose, à dissiper notre obsession l'un pour l'autre.

Je respirais avec difficulté. Et bon sang, le simple fait de penser à tout ce que je venais de suggérer m'avait excitée. Mes tétons durcirent sous le tissu éponge de mon peignoir, et je me rendis soudain compte de la chaleur entre mes cuisses.

– Non, dit-il.

Je levai les yeux vers lui sans détour, pour argumenter, mais il ne m'en laissa pas l'opportunité, continuant :

– Non, répéta-t-il, je crois que tu m'obsèderas toujours. Après, en ce qui concerne les sommets où je peux t'emmener...

Je retins mon souffle quand sa main m'approcha, que son doigt suivit le décolleté de mon peignoir.

– On est déjà allés assez loin, non ? murmura-t-il.

Il attrapa doucement la ceinture de mon peignoir, la dénoua pour l'ouvrir grand, découvrir mes épaules et mes seins.

– Mais est-ce qu'on a été assez loin ? demanda-t-il.

Il passa la pulpe de son pouce sur un de mes tétons déjà contractés.

– Tu as raison, bébé. Je peux t'emmener bien plus loin !

Il délaissa mon sein pour passer son pouce sur ma lèvre inférieure, puis le glissa doucement dans ma bouche. Je l'ouvris pour lui, le suçai, y goûtai, mes yeux se fermèrent et je me contentai de savourer.

J'en avais envie, mon Dieu, que j'en avais envie. Envie de me laisser complètement aller avec lui. Et pourtant, ma poitrine se serrait de plus en plus. L'angoisse m'envahit jusqu'aux entrailles. Et plus je comprenais que ça allait arriver pour de vrai, plus mes vieilles peurs remontaient à la surface.

Une partie de moi me hurlait que j'avais commencé tout ça, donc je devais me contenter de la boucler. Mais je ne pus m'en empêcher. Tous mes doutes, toutes mes peurs, m'assaillirent à nouveau.

– Evan...

Je m'interrompis, je ne voulais pas remuer tout ça.

– Quoi ?

– Rien. Oublie ! C'est stupide...

Je me sentis incapable de le regarder droit dans les yeux.

– Hé ! insista-t-il. Dis-moi !

– C'est juste... C'est juste que ça m'arrive de me lâcher quelquefois, et de faire ce genre de choses, dis-je lentement.

Je me sentais stupide puisque j'avais dit vouloir ces trois semaines. Alors, pourquoi je faisais machine arrière ?

– Je veux dire, j'en ai envie, j'ai envie de toi. Mais...

Je me tus, pensant à Grace, morte parce que j'étais partie me lâcher comme une gamine

incontrôlable un soir. Pensant à ma nuit en prison, qui avait failli détruire la réputation irréprochable de mon père. Et même, bon sang, en pensant à Evan agressé dans la ruelle. Parce que tous ces événements avaient un seul point commun : moi. Et ces moments où je me lâchais.

– Oh, et puis merde ! Je crois que j’ai peur de provoquer le destin, dis-je, me sentant un peu nulle. En plus, tu es un pari risqué, tu te rappelles ?

– Non.

– Non ? répétais-je, en pleine confusion.

– Non. On ne réfléchit pas, on ne rationalise pas, et surtout on ne dit non sous aucun prétexte. Je suis un homme qui obtient ce qu’il veut, chérie, même si je dois aller le chercher moi-même. Donc, c’est ce que je fais. Considère ça comme un cadeau de ma part. Considère ça comme un putain de cadeau de départ !

– Un cadeau... répétais-je, un peu sottement.

– Un putain de cadeau qui déchire ! assura-t-il avec autorité. Je suis le seul responsable. Tu ne plonges pas dans l’adrénaline, c’est moi qui t’entraîne avec moi. Tu ne te lâches pas comme une folle, c’est moi qui t’emmène faire un tour. Non, insista-t-il quand j’ouvris la bouche pour protester, et en posant délicatement un doigt sur mes lèvres. Tout ça n’est pas sujet à discussion. Ce n’est pas une question. Pendant les trois prochaines semaines, nous allons faire cette chute ensemble. Tout ce que tu as à faire, c’est de te rendre.

– Tu joues sur les mots, protestai-je.

Mais je ne pouvais retenir le frisson de bonheur qui m’envahissait.

Un cadeau. Peut-être. Peut-être que juste...

– Il ne s’agit pas de simplement jouer avec les mots, dit-il d’un ton ferme, mais d’une autre façon de regarder le monde.

Je me léchai les lèvres. Si tentée...

– Allez, Angie... Tombe avec moi.

Je soutins son regard, pris une grande inspiration... et mon élan.

– Tu m’as appelée Lina sur le toit l’autre soir, dis-je doucement.

Me sentant soudain terriblement exposée, je croisai les bras sur ma poitrine.

– Ah oui ? Je suppose que je trouvais que ça t’allait bien. (Il posa ses paumes sur mes épaules nues et les caressa.) Tu aimes quand je t’appelle comme ça ?

J’hésitai. J’aurais dû me retenir. Dire non, et me contenter d’être Angie.

– Oui, chuchotai-je tandis qu’il mêlait ses doigts aux miens. J’aime ça.

– Moi aussi, murmura-t-il, se levant et me tendant sa main. Viens ici, Lina.

Et il me releva doucement. Il fit glisser sur le sol le peignoir déjà ouvert. J’étais nue.

Je dus lutter contre l’envie de me pencher pour récupérer le peignoir. Honnêtement, ça ne me demanda pas un grand effort. Je voulais être nue avec cet homme. Me laisser aller avec lui. Je voulais être Lina.

J’en étais capable, et je pouvais le faire pendant les trois semaines à venir. Et avec Evan pour me tenir la main, avoir la certitude que rien d’horrible ne pourrait arriver.

– Viens avec moi, dit-il.

Puis il me guida vers la chambre. Il s’assit au bord du lit et me fit signe d’en faire autant. Je décidai de m’agenouiller sur le lit. Puis je penchai la tête sur le côté, en le regardant malicieusement.

– Je ne suis pas sûre que Lina se montre aussi obéissante qu’Angie.

Il eut un sourire doux, et l'air victorieux.

– C'est vrai, ça ?

– Mmm...

– Eh bien, que ferait Lina ?

– Elle serait pleine d'audace, répondis-je en m'approchant. Si elle voulait obtenir quelque chose d'un homme, elle se contenterait de se servir.

Je glissai mon bras entre nous deux et caressai sa queue à travers son pantalon. Je pris une profonde inspiration en la sentant se durcir comme de l'acier en réaction à mon geste.

– Ou peut-être qu'elle se contenterait de le rendre dingue, repris-je en faisant lentement glisser ma main de haut en bas. Elle l'emmènerait à la limite du plaisir, puis le ferait basculer, en savourant l'idée qu'elle l'y avait conduit.

– Lina...

Il soupira, puis tendit la main pour me toucher, mais je secouai la tête.

– Non. Allonge-toi. Lina peut se montrer très autoritaire.

Je pus voir sa fossette se creuser tandis qu'il s'étendait sur le lit.

– Voilà... dis-je, tout en faisant glisser la fermeture de sa braguette. Soulève tes fesses ! lui ordonnai-je.

Je tirai un grand coup pour lui ôter son pantalon et son boxer d'un même mouvement. Quand ce fut chose faite, je remontai sur le lit et concentraï toute mon attention sur sa queue. Je m'assis à califourchon sur ses jambes.

Son regard s'obscurcit de plaisir. Je me baissai et passai ma langue sur l'extrémité de son pénis. Je le sentis frissonner sous cet effleurement. Je savourai l'éclair de fierté féminine qui m'envahit, à l'idée que mes caresses le rendaient dingue. Que je le faisais bander.

Je ne diminuai en rien l'attention que je portais à sa queue, mais j'avais relâché mes cuisses. J'étais donc désormais assise sur ses jambes, et non plus en équilibre au-dessus, et mon corps ondulait en rythme avec les soins que je dispensais à sa queue. Chacun de ces délicieux mouvements permettait à sa peau d'effleurer mon clito et le feu déjà présent en moi ne faisait qu'augmenter.

– Mon Dieu, bébé... souffla-t-il, quand je léchai son membre jusqu'à sa base, tenant ses couilles d'une main, puis remontai tout en haut.

Son corps était rigide et contracté, comme s'il se tenait prêt pour l'explosion que j'essayais de provoquer en lui.

J'ouvris la bouche pour le prendre plus profond encore. Juste le bout d'abord, parce que je voulais qu'il soit désespéré. Bon sang ! Je voulais qu'il me supplie. Puis je le pris un peu plus, en me réjouissant de voir son corps se crispier et en laissant ses grognements de plaisir m'envahir. Je ne m'étais jamais considérée comme une experte en fellation, mais à cette minute précise, je me sentais surpuissante. Je me sentais parfaite.

– Lina, gémit-il. Putain ! Lina, ce que c'est bon d'être en toi.

Il était si près, bon sang ! Mais j'avais d'autres projets pour cette queue sublime. Je la fis lentement sortir de ma bouche, puis me redressai. Je glissai le long de son corps. Désormais, je n'étais plus à califourchon sur ses cuisses, mais sur ses hanches. Et dans un mouvement lent, n'ayant pour but que de nous rendre tous les deux dingues, je laissai le bout de sa queue caresser ma chatte humide.

J'étais tellement prête que c'était une torture autant pour moi que pour lui. Mais tandis que je me

balançais, renonçant au plaisir de m'empaler sur lui, au plaisir de me sentir remplie d'un coup de rein glorieux et profond, je compris comment il avait réussi à survivre jusqu'ici sans me baiser. Parce que l'anticipation était aussi excitante que l'acte lui-même. Et si j'avais été plus forte, j'aurais pu jouer avec lui pour toujours, et avec le plus grand des plaisirs.

Mais je n'étais pas si forte.

Comment Cole avait-il formulé ça ? La capacité d'abnégation d'Evan ? Eh bien, je ne l'avais pas, moi. J'avais envie de lui. Besoin de lui. Il me le fallait ici et maintenant, parce que tous mes sens se déchaînaient, et seule la sensation de cet homme en moi pouvait m'empêcher d'exploser.

Rien à foutre. Je ne pouvais plus attendre une seconde de plus. Je glissai le long de sa queue, et un cri m'échappa quand mon sexe s'ouvrit grand pour l'accueillir. Je me soulevai légèrement, puis m'écrasai à nouveau sur lui, me penchant en arrière pour m'agripper à ses jambes, tandis qu'il tendait les mains pour saisir mes hanches, me forçant à aller plus profond, plus violemment, plus vite.

Il était proche. Je le sus à la façon dont son corps se contractait un peu plus à chaque mouvement que nous faisons ensemble. Je me cambrai, la façon dont il me comblait me fit gémir. J'eus un petit cri de surprise et de plaisir quand il m'agrippa fermement pour nous faire rouler sur le côté, sans que nos corps se séparent. J'étais désormais sur le dos.

– Evan !

Son baiser fut violent, avide et il me fit efficacement taire.

– Tu ne m'as pas laissé le temps de prendre un préservatif.

– Je prends la pilule, dis-je. Et je me suis dit que tu étais clean.

– Je le suis, confirma-t-il.

– C'est pour ça que tu t'es arrêté ?

Il rit.

– Bébé, je suis encore en toi. C'est ça que tu appelles arrêter ?

– Non, mais...

Il posa un doigt sur mes lèvres.

– Je crois me souvenir t'avoir dit que j'aimais garder le contrôle.

– Oh. C'est vrai. Je crois que tu l'as mentionné, admis-je, en me tortillant sous lui. Mais tu n'as pas eu l'air de détester me laisser prendre les choses en main pendant ces vingt dernières minutes.

– Attention. J'en connais qui ont été punies pour moins que ça...

– Vraiment ? demandai-je d'un ton malicieux.

– Oh que oui, confirma-t-il, me rendant mon sourire et restant absolument immobile.

Il était toujours dur en moi et pourtant il ne bougeait pas. Je grognai pour protester, tentai de remuer mes hanches, comme en une requête silencieuse. Mais, fermement piégée sous son corps, je ne pouvais pas faire grand-chose.

Je commençais à comprendre ce qu'il voulait dire en parlant de « punition. »

Il arbora le sourire satisfait de celui qui sait.

– Frustrée, Lina ?

– Même si je l'étais, plutôt crever que de l'admettre.

Il éclata de rire, et ce son m'enchanta.

– Comment tu fais ça ? demandai-je.

– Comment je fais ça ? demanda-t-il en bougeant doucement en moi.

– Oh ! merci mon Dieu. Enfin... dis-je en me cambrant pour l'inciter en silence à me prendre plus

profond encore. Mais ce que je voulais dire, c'est... comment tu fais pour me faire ressentir autant d'émotions à la fois ? (Je dus me concentrer pour que les mots sortent.) Tu m'emmènes au bout du plaisir, tu me donnes l'impression d'être l'incarnation de la sensualité. Et en une seconde, tout change du tout au tout et tu me fais rire aux éclats. (Je fis une pause d'une seconde à peine.) Je ne me rappelle pas m'être déjà autant amusée au lit.

Il glissa le long de mon corps pour m'embrasser doucement.

– Moi non plus. Bien sûr, ajouta-t-il, sur un ton un peu plus tranchant et en faisant courir son doigt sur mes seins nus, je crois que, comme nous l'avons déjà établi, nous n'en sommes qu'au début en ce qui concerne là où je pourrais t'emmener.

Tout en parlant, il jouait avec un de mes tétons qu'il tenait entre son index et son pouce, le forçant à durcir encore un peu plus. Il serra encore plus fort, intensifiant le plaisir... et la douleur.

– Oh vraiment ?

Je me concentraï sur ses doigts, sur cette sensation de pincement qui me faisait un peu mal, et en même temps complètement « waouh ! », comme si elle capturait tout ce que je voulais ressentir, expérimenter. Je me rappelai ce qu'il avait dit dans la ruelle, sur la manière dont il voulait pincer mes tétons. Me donner la fessée.

Je sentis mon sexe se resserrer autour du sien, anticipant déjà la nouvelle vague de sensations sur le point de me submerger.

À sa façon de me sourire, je sus qu'il avait senti la réaction de mon corps, et compris exactement ce qu'elle signifiait.

– Ma Lina veut quelque chose, susurra-t-il.

Je me léchai les lèvres et tournai légèrement la tête, afin de ne pas avoir à le regarder droit dans les yeux.

– Je pensais juste à ce que tu avais dit. Au fait d'avoir pris le contrôle et que ce soit le genre de choses pour lesquelles tu pourrais me punir.

– Tu y pensais ? Tes idées prennent un chemin intéressant. Pourrais-tu développer ? Peut-être te montrer un peu plus précise ?

Je plissai les yeux en le regardant.

– Tu m'as promis des choses.

– Ah oui ? Peut-être devrais-tu me rafraîchir la mémoire.

Il lâcha mon téton, fit glisser son doigt vers le bas, encore et encore, à l'endroit où nos corps se rejoignaient. Il bougea en moi lascivement et, ce faisant, passa son doigt sur mon clito, me forçant à me mordre la lèvre inférieure. Ma respiration se transformait en petites suffocations, à la fois incroyables et légèrement douloureuses.

Il enleva son doigt, arrêta ses va-et-vient en moi et me contempla d'un air satisfait.

– Salaud... marmonnai-je.

– De quoi as-tu envie, Lina ?

– J'ai envie de... Je veux dire, on ne m'a jamais... Oh ! et puis merde ! J'ai envie que tu me donnes une fessée.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai été vilaine, murmurai-je, certaine de lui donner la réponse qu'il attendait. Parce que je dois être punie, ajoutai-je en détournant le regard, car je savais que c'était la vérité.

– Sage petite fille, dit-il, recommençant doucement à bouger en moi. (Je sentis la pression grandir

et fermai les yeux, bien décidée à me perdre au creux de ces vagues de plaisir.) Non. Regarde-moi.

J'ouvris les yeux à contrecœur.

– Ce n'était pas une mauvaise réponse. Mais ce n'était pas la bonne.

Il continuait d'aller et venir en rythme, cette friction délicieuse s'intensifiait avec tant de douceur que je dus rassembler toutes mes forces pour me concentrer sur ce qu'il disait.

– Je ne sais pas ce que tu crois que tu as fait, mais ça n'a aucune importance. Parce qu'il ne s'agit pas de punition, en tout cas pas avec moi. Le contrôle, le bondage, les fessées, même la douleur... Tout ça, c'est un chemin, Lina. Un chemin qui mène au plaisir. C'est l'accélération avant le décollage. Le starter du moteur. La montée avant l'orgasme.

Il passa son doigt sur mon téton et sur mes lèvres, puis le glissa doucement dans ma bouche. J'entrepris de le sucer au rythme des va-et-vient de sa queue.

– Appelle-ça comme tu voudras, continua-t-il. Mais je te promets que le but, c'est le plaisir. L'idée de te faire mal ne m'intéresse pas. L'idée de te punir ne m'intéresse pas. Te donner du plaisir, c'est tout ce qui m'intéresse.

Il ôta son doigt de ma bouche, et j'interprétai son geste comme une permission de parler.

– Vraiment ? dis-je.

– Ça va être brutal, bébé, mais je te promets que ce sera bon. Mais c'est la seule façon dont je veux te prendre. Surtout après t'avoir désirée depuis aussi longtemps. Et depuis que je sais que tu t'en vas. J'ai besoin de savoir que tu t'es abandonnée à moi.

– Je l'ai déjà fait. Et je le ferai encore.

Bon sang ! À cet instant, j'aurais fait ou dit n'importe quoi pour le sentir bouger en moi encore un peu.

Il ne le fit pas, cependant. Au contraire, il sortit de moi et je gémis de déception.

Il rit et me tendit ses mains pour m'aider à me relever jusqu'à ce que je sois agenouillée sur le lit, face à lui.

– Je veux que tu saches ceci : jusqu'au jour où tu vas quitter cette ville, tu m'appartiens. Maintenant, dis-moi que c'est ce que tu veux toi aussi.

– Oui, dis-je. Je le veux.

Il se leva et se planta face à moi. Puis il fit un mouvement circulaire avec son doigt.

– Tourne-toi. Penche-toi en avant. Les paumes à plat sur le lit.

J'ouvris la bouche pour lui demander pourquoi, mais me rendis compte de la stupidité de ma question et m'exécutai. Je l'entendis prendre une inspiration profonde avant de dire doucement :

– Oh ! bébé...

Et puis je sentis le claquement sec de sa paume sur mes fesses, suivi d'une caresse destinée à dissiper les épines de chaleur que son geste avait provoqué.

– Dis-le haut et fort, dit-il, sur un ton qui n'avait rien de doux.

– Je le veux, répétai-je, puis j'ouvris à nouveau grand les yeux quand une autre claque sur mes fesses me surprit.

Ses claques étaient dures, je dirais même douloureuses, mais je compris ce qu'il voulait dire en parlant de plaisir. J'avais les seins lourds, les tétons contractés, le sexe palpitant et trempé. J'en voulais plus, bon sang ! je voulais tout.

Il caressa mon cul avec fermeté, en cercles lents, et se pencha encore plus.

– Qu'est-ce que tu veux Lina ? Que je m'arrête ? Ou que je continue ?

– Continue, dis-je, à deux doigts de gémir à la simple idée qu’il puisse s’arrêter. S’il te plaît, continue.

Pour seule réponse, il m’administra une autre claque cinglante.

– Dis-moi encore ce que tu veux.

– Je veux que tu me donnes la fessée.

Je veux que tu me baises.

– Dis-moi ce que tu veux.

Une autre claque. Je sursautai, écartant les jambes juste un petit peu. Mon cul était en feu et oh, oh mon Dieu ! tout mon corps l’était. Je le voulais en moi, et je savais que d’ici deux minutes je serais prête à le supplier de me prendre.

– Dis-moi, répéta-t-il, accompagnant ses mots d’une autre claque.

– *Toi.* Je te veux toi, Evan. Je t’ai toujours voulu.

Je refermai les yeux, effrayée à l’idée d’en avoir trop dit. Mais Evan se contenta de gémir de satisfaction, comme si mes mots lui donnaient autant de plaisir que ma bouche sur sa queue quelques minutes auparavant.

– Il faut que je te prenne maintenant, Lina. Je ne peux pas rester une seconde de plus sans être en toi.

Je voulus dire oui, mais ce ne fut pas nécessaire. Je voulus me retourner, mais il m’en empêcha. Il posa ses mains sur mes hanches et m’attira vers lui jusqu’à ce que mes genoux se trouvent juste au bord du lit. Je sentis sa queue se frotter contre moi, glisser le long de mon sexe humide de plaisir. J’écartai les jambes, un besoin silencieux, et je me cambrai à la fois en une invitation et une supplique. En un autre moment, j’aurais retrouvé ma voix et supplié, mais je n’eus pas à le faire, car il s’accrocha à mes hanches et m’attira vers lui en avançant son bassin.

Il me pénétra d’un long coup de rein profond, et je criai sous l’alliance du plaisir et de la douleur. Chaque mouvement me déchirait en deux, me faisait exploser, me brisait en mille morceaux. Evan me détruisait purement et simplement, et pourtant je n’avais jamais connu de sensation aussi parfaite que celle de cet homme à l’intérieur de moi. À chaque va-et-vient, il m’emmenait un peu plus haut. À chaque gémissement, il nous rapprochait un peu plus l’un de l’autre.

Il se pencha au-dessus de moi, ses hanches bougeaient à un rythme soutenu. Je suivis ses mouvements, et quand nos corps furent exactement en phase, il lâcha mes hanches. Dans un premier temps, je gémis d’avoir perdu ce point de contact. Puis je me rendis compte qu’il avait plongé ses mains sous moi, l’une caressait mon clito et l’autre s’agrippait fermement à l’un de mes seins. Il continuait de s’écraser en moi, encore et encore, toujours plus profond, jusqu’à ce que je m’envole dans d’autres sphères. Evan me tenait toujours serrée contre lui.

Je planais encore, j’avais à peine recouvré la vue, quand son orgasme à lui nous fit chavirer tous les deux. Il explosa en moi, m’agrippant fermement.

– Evan...

Je prononçai son nom comme une prière.

Il me tint dans cette position pendant quelques secondes, son corps couché sur le mien, un bras autour de moi, l’autre lui servant à garder son équilibre. Je le sentis se dégonfler en moi puis ses baisers doux coururent le long de ma colonne vertébrale.

– Lina, murmura-t-il, mais d’une voix si faible que je ne fus pas sûre qu’il se soit adressé à moi.

Il se dégagea et me prit dans ses bras comme si je ne pesais pas plus lourd qu’un chaton. Puis il

posa un baiser sur mes lèvres.

J'avais désormais sommeil, j'étais vidée, je m'agrippais à lui. Il me porta jusqu'à la salle de bains et nous lava tous les deux. Puis il me ramena jusqu'au lit, s'installa à côté de moi et m'attira tout contre lui.

Je fermai les yeux et son doux « Tu es merveilleuse » fut la dernière chose que j'entendis avant de me laisser happer par le sommeil.

Chapitre 15

– Je ne fais pas de cauchemars quand tu es avec moi, murmurai-je en me réveillant dans les bras d'Evan.

La lueur douce qui précède l'aube perçait à travers les fenêtres.

– Je suis content, dit-il en s'étirant, se réveillant doucement. (Il passa ses doigts dans mes cheveux.) Je n'aime pas l'idée que tu en aies. J'aimerais pouvoir les effacer. Ils ne sont pas la réalité, tu sais. C'est seulement la culpabilité de la survie, bébé. Je comprends que ta sœur te manque, et je sais aussi que la façon dont on te l'a arrachée était horrible, mais tu ne dois pas te sentir coupable d'être en vie.

– Je ne me sens pas coupable, protestai-je d'une voix rauque. Pas d'être en vie en tout cas. (Je pris une grande inspiration.) Mais parce qu'elle n'aurait pas dû quitter la maison, ce soir-là.

Je parlais dans un murmure, d'une voix si basse que je n'étais même pas sûre de produire un son quelconque. Je n'avais jamais raconté ça à personne, excepté à Jahn. Et même si une partie de moi me criait de garder ça pour moi, de ne pas construire des ponts que je devrais brûler dans trois petites semaines, je me sentais en sécurité et au chaud dans les bras d'Evan. Et, surtout, je le savais assez fort pour supporter le fardeau que je lui confierais, quel qu'il soit.

– Je faisais beaucoup le mur, continuai-je. Je retrouvais des amis pour me bourrer la gueule, fumer des cigarettes et faire des conneries, tu vois ? Et Grace me couvrait depuis un moment, tout en essayant de me faire arrêter mes bêtises. Mais je n'ai pas arrêté. Elle était toujours si parfaite. La fille aînée brillante et belle, et moi si déglinguée. Je lui ai dit de se mêler de ses oignons.

– Mais cette nuit-là, elle t'a suivie ?

– Et c'est cette nuit-là qu'ils l'ont enlevée, dis-je avant d'éclater en sanglots. Je n'ai rien vu. Je ne savais même pas qu'elle m'avait suivie. Je m'en suis rendu compte le lendemain matin, en voyant sa chambre vide. Et puis ils ont trouvé son corps, et personne ne comprenait pourquoi elle avait fait le mur. Sauf moi. Moi j'avais compris, évidemment.

Je croisai son regard, certaine que le mien débordait de culpabilité et de honte.

– Je ne l'ai jamais dit à personne.

– Ça n'aurait rien changé, m'assura Evan en me caressant les cheveux. Ce n'est pas ta faute, ajouta-t-il doucement. L'univers est un salaud dégénéré qui ne suit aucune règle.

– J'ai arrêté, tu sais. Dès ce jour-là, j'ai arrêté de sortir en cachette, de faire des conneries et de me lâcher. J'ai changé du tout au tout.

– Vraiment ? demanda-t-il. Toi ? Ou seulement ton comportement ?

Je ne répondis pas, mais il était tombé juste et semblait le savoir. Je n'avais pas véritablement changé – simplement enfermé à double tour mon ancien moi.

Evan s'assit et me prit sur ses genoux. Je m'appuyai contre lui et soupirai. Je n'aimais pas jouer au jeu de la vérité, mais cela m'avait fait du bien de partager mes secrets. Ou plutôt, ça m'avait fait du bien de les partager avec Evan.

– Je suis une véritable épave, tu sais, dis-je. Tu dois vraiment être un saint pour me supporter.

Son rire profond fit vrombir ma poitrine.

– Loin de là ! Et tu n'es pas une épave.

– Oh si... dis-je en soupirant, et je fermai les yeux. Tu dis que ça fait longtemps que tu me désires,

mais j'ai peur que tu ne voies pas la personne que tu croyais voir.

– Ah non ? Tu m'as pourtant dit que je te voyais.

– Vœu pieux, sans doute, répondis-je.

– Non.

Un mot prononcé d'un ton déterminé, un seul mot, et plein d'empathie.

– Tu avais raison, continua Evan. Je te vois. Vraiment. Je vois qui tu es.

– Qui je suis ? demandai-je, en détestant ma voix si petite et complexée, mais il me fallait savoir.

– Tu es belle, pleine de vie, intelligente. Tu es altruiste. Pleine d'empathie. Et même si tu n'as pas toujours raison, tu fais toujours ce qu'il faut faire. Et, ajouta-il avec un sourire espiègle, tu te révéles assez douée au lit.

Sa dernière phrase me fit éclater de rire.

– Je te vois, répéta-t-il. Je vois ton noyau dur, Lina. Ton cœur. Et j'espère que c'est ce que tu vois chez moi aussi, parce que mon vernis aura beau briller comme pas deux, sous la surface, tu vas trouver beaucoup de moisi.

– Et sous le moisi ?

– Bien plus reluisant, dit-il. Mais très difficile d'accès. À l'exception de Tyler et de Cole, Jahn est sans doute le seul à y être arrivé.

Je me redressai pour mieux voir son visage.

– C'est triste, dis-je.

Mais en prononçant ces mots, je me rendis compte qu'il aurait pu dire la même chose de moi. À combien de personnes avais-je vraiment fait confiance jusqu'ici ? Honnêtement, à part Jahn, je ne voyais personne. Pas même Kat. Pas même Flynn.

– Et ta mère et ta sœur ?

Il acquiesça lentement.

– Oui. À un certain degré. Mais elles ne vivent pas dans la région. Elles ont déménagé il y a des années. Je ne les vois presque plus.

– Je suis désolée.

Je regrettai d'avoir évoqué le sujet. Je me souvenais désormais des nombreux articles que j'avais lus. Certains d'entre eux mentionnaient le fait qu'il avait travaillé comme un chien pour leur faire quitter Chicago, afin qu'elles aient une vie meilleure. Lui était resté ici, à gérer les affaires qui lui avaient permis de financer leur déménagement.

– Ça a dû être difficile, dis-je. De grandir comme tu l'as fait. La mort de ton père, avoir à gérer si jeune tant de choses...

Il eut un sourire sans joie.

– Combien as-tu lu d'articles à mon sujet, exactement ?

Je haussai les épaules.

– Tous ceux publiés, sans doute.

Il rit, comme j'avais espéré qu'il le ferait.

– Les romanciers ne sont pas les seuls à raconter des histoires, Lina, dit-il.

– Ce n'est pas vrai alors ? La façon dont tu t'es occupé de ta mère et de ta sœur ?

Il eut un air à la fois dur et nostalgique.

– J'ai fait et je ferai toujours tout ce qui est en mon pouvoir pour protéger ma famille. Je prendrai tous les risques, ferai tous les sacrifices, tout ce qui sera nécessaire pour mettre les chances de mon

côté. Et je ne regretterai jamais aucune de mes décisions concernant ces deux femmes.

Ses mots, dits d'un ton passionné, éveillaient un écho en moi, et je ne pus m'empêcher d'imaginer Evan jeune avec un tel fardeau à porter. Qu'il ne se soit pas contenté de survivre, qu'il ait prospéré comme il l'avait fait était encore une preuve du caractère exceptionnel de cet homme.

– L'univers déconne vraiment parfois, murmurai-je, me souvenant de ce qu'il m'avait dit.

Je me demandais quels risques il avait pris, quels sacrifices il avait faits, et de quelle manière il avait mis toutes les chances de son côté.

– Oui, dit-il durement. C'est peu de le dire. (Son regard croisa le mien.) Ne sois jamais naïve, Lina. Tout ce que tu lis sur moi, tout ce que tu crois savoir... Souviens-toi qu'en ce qui me concerne, les médias seront toujours très loin de la réalité.

Je fronçai les sourcils, une opportunité se présentait. Je lui avais raconté pour Gracie... Et si à mon tour je lui posais des questions, il me dirait peut-être la vérité. Sur ce qu'il s'était passé après la mort de son père. Sur tous ces secrets dont Jahn avait parlé. Toutes ces choses auxquelles Kevin avait fait allusion.

Et pourtant, je ne demandai rien. Je ne prononçai pas le moindre mot.

Je ne suis pas sûre de comprendre pourquoi je m'étais retenue. Je savais seulement que ce type sombre, sexy et dangereux sur lequel je fantasmais était enfin dans mon lit et le serait pour les trois semaines à venir. Avais-je vraiment envie de risquer cette délicieuse réalité en posant des questions finalement sans intérêt ?

Non, je ne le voulais pas. Je ne dis donc pas un mot à ce sujet. Je caressai doucement sa main de la mienne. Ses phalanges, un peu cicatrisées, étaient encore rouges et la peau toujours fragile.

– Il y a eu un problème avec une des filles qui travaillent au Destiny, dit-il, alors que je n'avais posé aucune question. J'ai eu une petite conversation avec l'homme qui en était responsable. Maintenant, il n'y a plus de problème.

Je pensai à l'incident dans la ruelle et n'eus aucun mal à l'imaginer protégeant ces filles. J'espérai que le visage de l'homme en question était bien plus abîmé que les jointures de la main d'Evan.

J'embrassai le coin de sa bouche.

– J'en suis heureuse.

Il me regarda fixement, le moment avait quelque chose de solennel. Comme si non seulement il approuvait ma phrase, mais aussi comme si j'avais réussi une sorte de test. Il sourit, juste un peu, puis s'allongea et ferma les yeux. Je m'allongeai contre lui. Même s'il était encore ridiculement tôt, je savais que je ne pourrais pas me rendormir. Je n'étais pas tout à fait réveillée, et pourtant pleine d'énergie.

Je laissai mes doigts explorer son corps, caresser son torse, descendre le long de son bras. Le rouge chatoyant de son tatouage de rose ressortait dans la lumière tamisée, et j'en traçai les contours du bout d'un doigt. Je me sentais détendue, lascive et très à l'aise avec cet homme.

– Est-ce que ça a une signification particulière ?

Il se tourna vers moi, les yeux mi-clos.

– C'est un pense-bête, dit-il. Disons qu'il me permet de rester concentré.

J'attendis qu'il en dise plus, mais il se contenta de tourner la tête et de refermer les yeux.

Je pensai à ce que Jahn avait dit, tant d'années auparavant, à propos des secrets d'Evan. Les siens, et ceux qu'il gardait pour les autres.

J'aurais peut-être pu en deviner quelques-uns. Mais je dus bien admettre, en regardant l'homme

paisiblement endormi à côté de moi, que je ne le connaissais pas du tout.

Mais, bon sang ! j'en avais envie. Désespérément envie.

Je fus réveillée quelques heures plus tard par une délicieuse odeur de café, et par l'homme encore plus délicieux qui me souriait.

– Salut, dit-il en me tendant une tasse. Cul sec. Habille-toi. Il faut qu'on y aille.

Je clignai des yeux.

– Qu'on y aille ? Où ça ?

– Tu me fais confiance ?

– Oui, répondis-je, sans la moindre hésitation.

– Alors, tu verras quand on y sera.

Je bus une grande gorgée de café et me sentis revenir à la vie.

– J'ai le temps de prendre une douche ?

– Vite fait, alors ! dit-il.

– Et le temps de prendre une douche avec toi ?

Il éclata de rire.

– Il n'y aurait rien de vite fait là-dedans.

Il se pencha pour m'embrasser. Un baiser long, profond et si délicieux que je le ressentis de la tête aux pieds et commençai à me sentir excitée.

Ouais, me dis-je. *Ça n'aurait rien de vite fait du tout.*

– Allez ! dit-il, attrapant ma tasse et tirant d'un coup sec sur les draps.

Je gémis en me levant.

Il me donna une petite tape sur les fesses quand je passai rapidement devant lui. Je m'arrêtai, le temps de lui adresser un sourire coquin.

– Nue et savonneuse, dis-je. Mais je suppose que tu vas passer à côté de tout ça...

– Allumeuse ! me lança-t-il, avant d'éclater de rire.

Quand oncle Jahn avait fait refaire l'appartement, il avait voulu que chaque invité puisse se sentir autant chez soi que lui. Il avait donc conçu les quatre chambres d'amis avec cette idée en tête, et le résultat était époustouflant. Elles étaient immenses, avec chacune une baie vitrée donnant soit sur le lac, soit sur la ville. Toutes étaient contiguës à un salon privé à la décoration surchargée, avec un comptoir et, le plus important de tout, une machine à café. Mais c'est dans les salles de bains que la générosité de Jahn pour ses invités donnait toute sa mesure. Contrairement à la plupart des maisons, où seule la chambre principale dispose d'une salle de bains dernier cri, l'appartement de Jahn, lui, traitait chacun de ses hôtes comme un membre de la famille royale. Et la salle de bains – devenue la mienne quand j'avais emménagé et choisi cette chambre – était ma pièce préférée.

Les murs étaient en teck sombre et en marbre blanc veiné de rose, ce qui donnait à la pièce un côté à la fois classique et stylé. La cabine de douche était plus grande que la salle de bains de l'appartement que j'avais partagé avec Flynn. Une rangée de pommeaux allait du sol au plafond, et deux autres rangées sur les côtés assuraient un effet d'arrosage à 360°. Deux bancs en teck s'adossaient aux deux côtés opposés de la cabine et, excepté la paroi en verre, les autres étaient faites du même marbre que celui de la pièce, que j'adorais.

La paroi de verre donnait sur un sauna adjacent ; un hammam se trouvait de l'autre côté. Et pour

compléter cette ambiance de spa, la salle de bains comptait aussi une baignoire à remous, une station vidéo avec une télé dissimulée derrière un immense miroir, un minibar, une fontaine à eau et une petite cave à vin.

Avec le dressing, qui aurait facilement pu accueillir une famille de cinq personnes, cette salle de bains passait du statut de franchement géniale à celui de carrément délirante.

Une seule chose aurait pu la rendre encore plus incroyable : avoir Evan avec moi. Mais apparemment le temps pressait, et je dus reconnaître qu'il valait sûrement mieux qu'il ait décliné mon offre.

Mais bon... Je pensais à lui en faisant couler l'eau de la douche. Je me brossai les dents en attendant qu'elle soit à la bonne température... et je pensai encore plus à lui en me glissant sous cette pluie chaude.

Je relevai la tête, laissai l'eau parcourir mon corps et imprégner mes cheveux. Du distributeur accroché au mur, je pris un peu de shampoing et me frictionnai le cuir chevelu. Mes cheveux étaient épais, il me fallut donc un peu de temps pour faire mousser le tout, et un peu plus encore pour les rincer complètement. Je fermai les yeux et laissai l'eau ruisseler sur mon visage, couler le long de mon corps en une multitude de petits ruisseaux tièdes.

Je ne l'avais pas entendu entrer, mais je sus qu'il était là avant même qu'il ne me touche. Peut-être quelque chose dans le bruit ambiant avait-il changé. Ou peut-être dans l'éclairage. Ou bien j'étais désormais si liée à lui, comme jamais je ne l'avais été à personne, que j'avais constamment conscience de sa présence.

Je sais seulement que je ne fus absolument pas surprise de le sentir se coller derrière moi, m'attraper les seins, et pas plus quand son érection provocante s'écrasa contre mes fesses.

Aucun de nous deux ne prononça un mot, mais je penchai mon buste en arrière tandis qu'il me caressait. Ses mains musclées jouaient avec mes seins, ses doigts titillaient mes tétons. Il glissa une main le long de mon ventre et me trouva luisante, mouillée et prête. Ses doigts me pénétrèrent complètement, il trouva mon clito à fleur de peau. Je retins malgré moi mon souffle quand il passa un doigt dessus. Des ondes de chaleur envahirent mon corps tout entier.

Il jouait avec moi, usant de ses doigts avec douceur et sensualité. Chaque caresse avait pour but de me rendre dingue. Il continua avec une attention si minutieuse que je pensai : *Heureusement qu'il me tient fermement*. Mes jambes étaient si faibles que je me serais effondrée sur le sol s'il m'avait lâchée, ne serait-ce qu'une demi-seconde.

J'étais si proche de l'orgasme que je gémissais quand il retira ses doigts. Mais il n'en avait pas fini avec moi. Il me fit avancer d'un pas, me pencha en avant et posa mes mains contre le mur. Tout cela sans prononcer un mot, et je souris, là, debout, mes mains sur la pierre chaude, mes fesses écrasées contre lui. Il caressa mon dos, ses mains glissèrent le long de mes côtes et saisirent mes hanches. De son genou, il écarta un peu mes jambes puis, tandis que je fermais les yeux, tout excitée, il me pénétra profondément avec sa queue.

Je mouillais tellement, j'étais si prête à l'accueillir qu'il entra sans difficulté. Mes muscles se contractèrent pour l'attirer encore plus profondément dans mon intimité, comme s'il faisait partie de moi. Comme si, dans le court intervalle de temps qui nous séparait de la dernière fois qu'il avait été en moi, j'avais perdu une partie de moi-même. Ses mouvements étaient profonds, puissants et avides. Je pouvais sentir son corps se tendre à mesure qu'il approchait de l'orgasme.

J'ôtai une main du mur pour la glisser entre mes jambes, trouver mon clito et le caresser de plus en

plus vite, suivant le rythme de ses mouvements. L'eau dégoulinait sur nous, mais c'était comme si elle n'existait pas. Je n'avais conscience que de ma main sur mon clito et de la queue d'Evan en moi. Tout le reste avait disparu. Il ne restait que le sexe, le soulagement si proche, et l'électricité désormais concentrée entre mes jambes comme un point de vibration isolé qui grandissait, palpait, menaçait d'exploser, comme s'il était impossible qu'un tel plaisir soit contenu par autre chose que l'univers tout entier.

Evan jouit, les mains fermement accrochées à mes hanches pour m'attirer encore plus près, nos corps claquant violemment l'un contre l'autre tandis qu'il éjaculait en moi et me conduisait à ma propre libération. Le point de vibration explosa, mon corps entier chanta et frémit, de mes orteils jusqu'au bout de mes doigts.

J'appuyai à nouveau mes deux mains contre le mur, haletante et épuisée. Je n'étais pas sûre de pouvoir marcher à nouveau un jour. Evan sortit de moi puis me retourna face à lui. J'obéis sans résistance, mis mes bras autour de son cou et ma tête sur sa poitrine. Il prit un gant, me savonna puis ajusta les pommeaux pour nous rincer complètement.

– Je croyais que tu avais dit que ça nous mettrait en retard, murmurai-je quand il eut fini de s'occuper de moi.

– Je suppose qu'on le sera dit-il, m'embrassant si profondément que mon corps s'enflamma de nouveau. Mais ça valait le coup.

Oh oui, me dis-je en m'accrochant fort à lui, *ça le valait*.

En sortant de la douche un instant plus tard, j'avais toujours l'impression d'être faite de guimauve. Je me laissai tomber à côté de lui sur le banc tapissé, la tête posée sur son épaule.

– Tu m'as éreintée, dis-je, sans une once de reproche dans la voix.

– Tu as réussi à m'épuiser pas mal, toi aussi, reconnut-il. Tu veux qu'on zappe ma surprise ?

– Elle est bonne, cette surprise ?

– C'est la meilleure du monde, me répondit-il.

– Alors, non...

Je fis un effort surhumain pour me mettre debout, puis lui tendis ma main pour l'aider à se lever.

– Mais je te préviens, mes critères sont particulièrement sévères. Si ce n'est pas la meilleure surprise du monde, il y aura des conséquences.

– J'essaierai de m'en souvenir, dit-il sérieusement.

Comme il ne voulait pas me dire où nous allions, j'eus un peu de mal à m'habiller. Mais il me jura que la robe coquette et les sandales que j'avais choisies étaient parfaites. J'attachai mes cheveux en queue-de-cheval, quelques mèches folles encadrant mon visage, et mis un peu de mascara et de gloss. On pouvait dire que j'étais prête.

– Parfait, dit-il en revenant dans ma chambre après s'être lui-même changé.

Il portait désormais un jean et des mocassins, avec une veste toute simple et un tee-shirt blanc.

– Tu n'avais tout de même pas une tenue complète de rechange dans ton attaché-case...

– Non. Dans ma chambre.

– Tu as une chambre ? Si j'avais su, je ne t'aurais pas laissé partager la mienne hier soir.

– Je t'interdis d'envisager de me virer de ton lit, même sur le ton de la blague. Et pour la chambre, oui, il nous arrivait assez souvent à Cole, Tyler et moi de rester dormir ici. Jahn nous avait attribué un tiroir à chacun.

– Un tiroir ! dis-je, amusée. C'est du sérieux.

– Ça l’était, approuva-t-il. Jahn était comme un père pour moi.

J’avais beau jouer, je pouvais voir qu’Evan était sérieux.

– Et ton père à toi ? Je veux dire, tu n’étais pas si petit quand il est mort, tu te souviens probablement de lui.

– Je me souviens de lui, admit-il d’un ton glacial. C’était un putain de connard.

– Je suis désolée, dis-je, convaincue que mes mots ne pouvaient convenir.

La presse avait décrit une famille heureuse frappée par la tragédie. J’essayai désormais de revoir ma copie et d’imaginer une famille déjà brisée, qui l’avait été encore plus à la mort du père d’Evan. Un homme qui, de ce que je pouvais deviner, n’avait pas vraiment été présent pour sa femme et ses enfants.

J’essayai une seconde d’imaginer ma vie sans mon père, et l’idée me noua l’estomac.

Je m’approchai d’Evan pour lui prendre la main, puis me hissai sur la pointe des pieds pour balayer ses lèvres avec les miennes.

– Dans ce cas, dis-je, je suis encore plus contente que Jahn ait fait partie de ta vie.

On quitta l’appartement et, à ma grande surprise, dans l’ascenseur Evan appuya sur le bouton du rez-de-chaussée et non sur celui du garage.

– Pas de voiture ?

– On ne va pas très loin, on va prendre un taxi.

– Pas très loin... dis-je, dressant mentalement une liste de destinations possibles.

– N’essaie même pas ! Deviner ne servirait qu’à faire de moi un homme déçu.

Je ris.

– Soit ! dis-je tandis le taxi s’arrêtait au bord du trottoir.

Evan descendit sur la chaussée pour m’ouvrir la portière, puis contourna la voiture et y entra par le côté opposé.

– J’ai oublié de préciser un détail, dit-il en s’installant à côté de moi. J’aimerais que tu portes ça.

Il sortit de sa poche un masque noir muni d’un lien élastique.

Je le scrutai, un peu perplexe.

– Sérieusement ?

Il se contenta de me regarder sans répondre.

– Evan !

– Hé ! si tu ne veux pas...

Il s’interrompit et se pencha en avant pour dire au taxi de nous ramener à l’appartement.

Je le dévisageai.

– Qu’est-ce que tu fais ?

– Les règles sont les règles.

– D’accord ! dis-je en lui arrachant le masque des mains.

Je l’enfilai. Et juste avant que le monde autour de moi ne disparaisse, je suis à peu près sûre d’avoir vu le sourire bête du chauffeur dans le rétroviseur.

– C’est mieux ? demandai-je.

– Bien mieux, reconnut Evan.

– Et tu ne vas même pas me donner un indice ?

– Même pas, confirma-t-il.

– Je connais plutôt bien le quartier. Je pourrais sans doute compter les arrêts et les virages. J’ai vu

assez de films d'espionnage pour savoir comment ça marche.

Il éclata de rire.

– Bien vu !

Il resta silencieux pendant quelques minutes. Puis je le sentis recouvrir mes cuisses d'un tissu.

– Tu as l'air d'avoir un peu froid, dit-il. Laisse-moi te réchauffer...

J'allais lui dire que je n'avais pas froid aux jambes, mais juste à cet instant je sentis sa main sur ma cuisse. Je compris, en sentant ses doigts caresser doucement ma peau, et monter de plus en plus haut jusqu'à l'ourlet de ma robe à mi-cuisses, qu'il n'avait pas posé sa veste sur mes genoux pour me réchauffer, mais pour nous donner un peu d'intimité.

Il releva ma robe encore plus haut, et il me fallut faire tous les efforts du monde pour ne pas gémir. J'étais en feu, mes cuisses voulaient qu'il les caresse encore, mon sexe était si sensible que même le contact ténu de ma culotte contre ma chair en rythme avec la voiture m'excitait. Et je peux jurer que le fait d'être masquée à l'arrière d'un taxi rendait le tout encore plus émoustillant.

– Evan ! dis-je, parce qu'il devait arrêter, même si je n'en avais pas envie.

Même si j'avais envie de cette excitation. De cette chaleur.

– Mmm ?

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je te distrains pour que tu ne comptes pas les virages, dit-il tout en glissant son doigt sous la bande minuscule de mon string.

– Oh !

Manquant de souffle, j'avais prononcé ce mot du bout des lèvres. Il glissa un doigt en moi.

– Oh ! très bien. D'accord...

Je l'entendis glousser.

– Détends-toi, chérie. On y est presque.

– Oui, dis-je.

Parce qu'il avait raison. J'y étais presque, vraiment, mais il me gardait à fleur de peau. Son doigt allait et venait en moi, me faisait mouiller encore et encore. Il s'amusait, jouait et le faisait glisser partout sur mon sexe, entre mes jambes, sur la peau douce entre ma chatte et mes cuisses. Ses gestes m'enflammaient et m'excitaient, mais j'avais surtout désespérément envie de ce qu'il refusait de me donner.

Il faisait exprès de ne pas toucher mon clito, et je n'avais aucun moyen de me plaindre. Impossible de bouger mes hanches pour lui faire comprendre en silence que j'avais besoin de plus, sans attirer en même temps l'attention du chauffeur sur ce qui se passait. D'ailleurs, peut-être était-il déjà au courant mais, comme je portais un masque, je préférais garder l'illusion qu'il ne se rendait compte de rien.

Je devais donc me contenter de rester assise là, parfaitement immobile, tandis que les doigts d'Evan jouaient avec moi comme un virtuose d'un instrument de musique. Et mon corps se réchauffait. Chaque centimètre de ma peau devenait si sensible que chaque poil, jusqu'au plus minuscule, semblait m'envoyer de petites étincelles d'électricité dans tout le corps.

Quand le taxi stoppa enfin devant notre destination mystérieuse, j'étais tendue, prête et tout à fait mûre.

Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où nous allions, mais j'espérais vraiment que la nudité était au programme.

– Je ne pense pas qu’il ait cru à ton excuse du froid, dis-je, debout, toujours masquée, sur ce qui était, je suppose, un trottoir. Il fait dans les vingt degrés ce matin, et il n’avait même pas branché l’air conditionné.

Evan me prit par le coude pour me guider vers l’avant.

– Tu as peut-être raison. Mais j’avais envie de ce dont j’avais envie. À savoir, toi.

– Hum... dis-je, une nuance de reproche dans la voix.

– Ne me dis pas que tu n’as pas apprécié.

Je fronçai les sourcils.

– J’invoque le cinquième amendement.

Il éclata de rire.

– C’est de bonne guerre. Mais je connais la vérité. Tu me l’as dite, tu t’en souviens ? Tu es une femme qui aime se lâcher. Qui aime la montée d’adrénaline. Qui en a besoin.

J’avais désespérément envie d’ôter mon masque pour le regarder.

– C’est vrai, je reconnus. Mais ça me fait peur aussi.

– C’était l’idée, Lina. Tu étais avec moi. On peut tout faire tous les deux. (Il se pencha tout près de moi, ses lèvres effleurant mon oreille.) Tout. Parce que je serai toujours là. Pour te rattraper si tu tombes.

Je ne savais pas quoi dire. Il avait réussi à transformer du tout au tout cet instant. D’un épisode sexuel anodin dans un taxi, il avait fait un moment d’intimité pure.

– Evan, dis-je, me tournant vers lui à l’aveugle pour chercher son visage.

Je l’attirai contre moi pour un baiser profond, long et tendre.

Je fis un pas en arrière et il me caressa doucement la joue.

– Et ça, c’était pourquoi ?

– Où que tu m’emmènes, quoi qu’on fasse... Je sais que ça va être incroyable. Et juste au cas où j’oublierais de le faire plus tard parce que tu m’auras trop distraite, je voulais te dire merci.

– De rien. (Il me prit la main.) Tu es prête ?

J’acquiesçai et me laissai guider.

– Distraite, hein ? dit-il pendant qu’on entra dans une pièce où l’air conditionné fonctionnait à plein régime. Je ne vois vraiment pas de quoi tu parles quand tu dis que je pourrais te distraire.

Je lui lançai un sourire ironique. Cet homme m’enchantait, cette matinée m’enchantait, le monde entier m’enchantait !

Je n’allais pas faire l’erreur de lui demander où on allait. Je pouvais sentir la pierre sous mes pieds. Pas de moquette, l’endroit résonnait à chacun de mes pas. On aurait dit que la pièce était vide, et j’en conclus que ce devait être une sorte de hall d’entrée. Mon hypothèse se confirma quand j’entendis le « Ding ! » d’un ascenseur. On y entra quelques secondes plus tard. Il monta, encore et encore.

– À propos de cette histoire d’envol... dis-je. Si tu comptes me lancer attachée à un Deltaplane depuis le toit d’un gratte-ciel, j’ai peur de devoir exercer mon droit de veto.

– Ah non, ça c’est au programme de demain, rétorqua-t-il. Aujourd’hui, c’est dimanche. Je me suis dit qu’un truc un peu moins énergique serait plus approprié.

J’eus envie de crier de frustration, tellement je n’avais aucune idée de ce qu’il mijotait. Mais je ne voulais pas lui donner cette satisfaction. Je restai donc calme, cool et détachée. Et gardai ma curiosité bien enfouie au fond de moi.

L'ascenseur s'arrêta enfin, en douceur. Les portes s'ouvrirent et j'entendis quelques personnes se déplacer autour de nous, mais assez peu. J'entendis de la vaisselle s'entrechoquer et sentis, avec bonheur, l'odeur du café.

– Tu sais où on est ?

– Un de vos clubs ? Un buffet pour le petit déjeuner ?

Oncle Jahn appartenait au Metropolitan Club. Il nous y avait invités, Flynn et moi, pour boire un verre, grignoter des amuse-bouches et fêter le premier vol de Flynn en tant que steward.

– Pas mal, dit Evan. Mais non.

– Bon, je donne ma langue au chat.

– T'inquiète. Tu n'auras plus à attendre très longtemps.

J'avais marché avec précaution jusqu'ici, sa main sur mon bras, et il me fit légèrement pivoter. Le sol sous mes pieds avait changé de texture, et j'entendis le grincement d'un fauteuil.

– Voilà... dit-il en m'aidant à m'asseoir.

Il se tenait debout derrière moi, ses mains sur mes épaules. Il se pencha en avant et son souffle balaya mes cheveux quand il me demanda, le plus doucement du monde :

– Tu es prête ?

– Je crois.

Je n'avais pas la moindre idée de ce pour quoi j'étais censée être prête, et il s'attendait de toute évidence que je sois vraiment épatée. Durant une seconde, je craignis que ma réaction le déçoive, mais ma crainte s'évanouit aussitôt. Si quelqu'un savait comment époustoufler les gens, c'était bien Evan.

– Oui, dis-je avec plus de fermeté. Je suis prête.

– Ferme les yeux.

Je m'exécutai, bloquant ainsi toutes les petits points de lumière qui s'étaient glissés sous le masque. Ses doigts balayèrent mes cheveux quand il attrapa l'élastique pour m'ôter le masque d'un coup.

– Très bien... Ouvre-les ! m'ordonna-t-il.

Je lui obéis. Et j'eus le souffle coupé d'émerveillement et de stupeur.

– Evan... Oh, mon Dieu !

Je ne me rappelais pas avoir bougé. J'avais cependant dû le faire, puisque j'étais désormais debout. Et tout Chicago s'étendait devant moi, dessous et autour de moi. Mon cœur battait fort, nous étions suspendus au-dessus de la ville et je pensai qu'il n'aurait pu trouver meilleur endroit au monde où m'emmener.

– On est au Skydeck, dis-je. Tu m'as emmenée au Ledge...

– Oui, confirma-t-il, en se rapprochant de moi.

J'avais marché jusqu'au bord et mes mains étaient désormais appuyées contre la vitre, mais je ne regardais pas l'horizon. Je regardais le monde tomber, sous nos pieds, dans ce cube transparent suspendu à côté de la Willis Tower.

– Prête pour le petit-déjeuner ?

– Quoi ? demandai-je stupidement.

Il me prit par l'épaule et me fit lentement pivoter. Je vis le fauteuil, où il m'avait assise à notre arrivée, face à une table recouverte d'une nappe blanche, de plats et d'une cafetière en argent.

Je fronçai un instant les sourcils.

– Le petit-déjeuner ? Je veux venir prendre le petit-déjeuner ici depuis que je sais qu'ils en servent un, mais je pensais que c'était fermé le dimanche.

– Ça l'est... confirma Evan. J'ai arrangé une petite réception privée.

– Une réception ? dis-je, haussant un sourcil.

– Une réception très privée, précisa-t-il. Vous joindriez-vous à moi pour le petit-déjeuner par ce charmant dimanche matin, mademoiselle Raine ? demanda-t-il, me tendant la main pour m'attirer vers lui.

– Oui, monsieur Black. J'en serais ravie.

Il tira mon fauteuil pour que je m'y installe. Je regardai à nouveau la ville s'étendant au-dessous de nous, et m'assis. Le monde semblait tourbillonner autour de moi. J'étais à la fois excitée et prise de vertiges. Mon cœur s'envolait, se gonflait. Mais peu importe ce qui se passerait, je n'allais pas m'écraser au sol – je le savais. J'étais en sécurité ici. En sécurité dans ce cube suspendu, et en sécurité avec Evan.

– Merci, dis-je. Tout ça est incroyable. Plus que ça, à vrai dire. C'est parfait.

– Je t'avais dit que je te ferais décoller, dit-il.

– C'est vrai, confirmai-je. Tu l'avais dit...

Esther Martin débarqua à mon poste de travail, le sourire aussi large que ses yeux étaient tristes. Elle traversa le box qui me servait de bureau en une foulée, les bras tendus, et m'étouffa d'une accolade sincère et pleine d'émotions que la plupart des femmes de son rang, et avec son compte en banque, cherchent constamment à éviter.

– Tu nous as manqué, dit-elle en me relâchant. Est-ce que ça va ?

J'acquiesçai.

– Oui. Il me manque. Mais ça va.

– Oh, chérie... Il nous manque à tous. (Elle se redressa pour me regarder de la tête aux pieds.) Tu as bonne mine. Tu es bronzée.

Je fis oui de la tête.

– J'ai passé la majeure partie de la journée d'hier dehors, dis-je en haussant légèrement les épaules. C'était bien.

« Bien » était en réalité un euphémisme. Après un petit-déjeuner au beau milieu des nuages, Evan et moi avons passé la journée comme des pétales au vent, doucement et lascivement, avec pour seul but celui d'explorer la ville. Après l'épisode du Ledge, nous avons parcouru Magnificent Mile, de la Willis Tower jusqu'à Oak Street Beach. Je m'étais attendue qu'il rechigne quand je suggérai qu'on marche un peu, car la plupart des gens ne partagent pas mon amour pour les balades sans but dans les grandes villes, juste pour s'imprégner de l'atmosphère et de l'énergie ambiantes. Mais Evan ne s'était pas plaint, pas même du fait qu'on ait marché cinq kilomètres avant de vraiment commencer notre expédition.

Je lui montrai mes endroits préférés le long du chemin, y compris cette étrange fontaine à eau. La vraie, pas celle du centre commercial – même si, je dois le reconnaître, en matière de shopping, j'avais toujours trouvé qu'un complexe réunissant tous les magasins possibles était ce qui se faisait de mieux.

– C'est un château au beau milieu de la ville, dis-je, tirant Evan par le bras pour qu'il s'arrête, tout

en pointant le bâtiment qui avait miraculeusement survécu au fameux incendie de Chicago.

Je le traînai à l'intérieur, ignorant ses grimaces de protestation. On y resta quelques instants, les mains appuyées sur le Plexiglas, à regarder les tubes et le matériel, avant de gagner l'office du tourisme qui se trouvait juste à côté.

– Puis-je vous aider ou répondre à vos questions ? s'enquit l'employé en nous voyant arriver.

Evan lui dit, gardant tout son sérieux, que nous étions des touristes, et n'avions que trente-six heures pour visiter la ville. Il nous fallait trouver un moyen de tout faire.

L'employé, béni soit-il, nous fit tout un tas de suggestions. Nous sortîmes les mains pleines de brochures, avec un itinéraire précis, commençant par la location de vélos à l'une de ces bornes qui parsèment la ville. On roula jusqu'à la plage puis, ayant garé les vélos, on alla marcher pieds nus dans le sable.

– Je n'ai pas vraiment de quartier préféré à Chicago, avais-je confié à Evan. Mais si je devais en choisir un, ce serait celui-ci. Franchement, peut-on imaginer plus cool que de marcher le long d'une plage de sable fin au beau milieu du continent ?

On avait ramassé des cailloux pour les lancer dans l'eau, bu des bières dans une paillote et observé un vieux chercheur de trésors avec son détecteur de métal. On avait ensuite fait demi-tour pour rejoindre le Drake, et acheter deux sacs à dos bon marché dans le magasin de souvenirs du rez-de-chaussée. Puis, après avoir repris nos vélos de location, on s'était baladés le long de la rive, on avait filé à travers le parc et enfin atteint le *Cloud Gate*, cette fameuse sculpture en forme de haricot. Énorme structure réfléchissante dont le nom signifie littéralement « La porte des nuages ». On s'était amusés à se faire des grimaces dans sa surface miroitante. Nous nous tenions la main en nous glissant dessous pour jeter un œil à l'intérieur. Personnellement, cela m'évoquait le vortex d'un trou noir.

– Et maintenant ? avait demandé Evan. Attends, laisse-moi deviner. L'Institut d'art ?

Je m'arrêtai à côté de mon vélo et souris avec exagération, ravie qu'il me connaisse aussi bien.

– Quoi d'autre ? Après tout, ça cadre avec le thème de la journée.

– Cette journée a un thème ?

Je m'approchai de lui pour lui prendre les mains, puis me mis sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

– L'art me donne l'impression de planer. Et c'est comme ça que je me suis sentie avec toi toute la journée. Suspendus au-dessus de la ville au petit-déjeuner, marchant main dans la main. Et à cette minute, en regardant simplement au fond de tes yeux.

– Attention, dit-il, d'un ton amusé, tu vas me faire rougir.

Je ris haut et fort.

– J'aimerais voir ça.

On laissa nos vélos à une borne pour continuer la balade à pied dans Millenium Park, jusqu'à l'Institut.

– T'es déjà allé en Europe ? demandai-je.

– Plusieurs fois, me répondit-il.

– Moi, jamais. J'en ai toujours rêvé, pourtant. Je veux voir le Louvre et la chapelle Sixtine. Je veux me tenir debout en plein milieu et sentir la puissance de ce que ces hommes ont laissé derrière eux, parce que c'est important, éternel et...

Je m'interrompis en secouant la tête.

– Quoi ? demanda-t-il.

– Rien. Peu importe...

Il prit ma main et tira un peu dessus.

– Rien, vraiment. Juste des idées stupides venues de nulle part.

– C’est le meilleur genre d’idées pour une balade un dimanche après-midi.

– D’accord, dis-je, secouant la tête pour avoir l’air exaspéré. Je pensais à mon père. Je l’aime, sincèrement. Mais il n’y a pas de passion en politique. En tout cas, je n’en ai jamais eu. J’ai fait ce qu’il y avait à faire : j’ai obtenu mon diplôme, mais ça ne m’a jamais passionnée, tu comprends ? Parce qu’il n’y a aucune création, juste de la consommation. La politique, ça consiste juste à mettre la main sur ce que les autres ont créé, et à le répartir.

– Et pourtant, tu pars pour Washington.

Je détournai le regard en haussant les épaules.

– C’est une excellente opportunité.

– C’est vrai, admit-il.

Je lui lançai un regard noir.

– Mais ?

– Je me demande juste si c’est une excellente opportunité pour toi.

Je restai silencieuse. J’avais dit à Evan qu’il me voyait vraiment, mais je comprenais tout juste ce que ça signifiait, et je n’étais pas sûre d’aimer ça. C’était une chose qu’il sache ce dont j’avais envie au lit. C’en était une tout autre qu’il voie clair dans mon jeu.

Sur le coup, je mis un point d’honneur à balayer ses mots d’un revers de la main, comme je l’aurais fait de moucherons. Insignifiants et sans importance. Oui, vraiment aucune importance.

Et comme je ne voulais parler ni d’art, ni de politique, ni de quoi que ce soit pouvant évoquer ce que j’allais possiblement faire de ma vie, je lui suggérai qu’on oublie le musée pour prendre un taxi jusqu’au zoo de Lincoln Park. Mon plan fonctionna à merveille. On laissa ma carrière et mes passions derrière nous pour passer le reste de la journée à marcher main dans la main, à manger des crèmes glacées et à boire des sodas pour lutter contre la chaleur, à prendre des photos d’animaux avec nos smartphones et se les envoyer ensuite l’un à l’autre par texto.

C’était idiot. Drôle. Tout ce dont j’avais alors besoin.

Après un dîner à la terrasse d’un petit restaurant italien, nous étions rentrés à l’appartement. Sur tout le chemin du retour, j’avais fantasmé sur un tas de jeux sexuels. Des poignets attachés, des fessées, et toutes sortes de nouveaux plaisirs qui sortiraient de l’imagination d’Evan. L’idée m’avait excitée au plus haut point, j’en étais tout émoustillée d’avance. Mais le reste de la soirée ne s’était pas du tout passé comme je l’avais imaginé. Nous avons fait l’amour lascivement dans la douche, puis étions montés sur la terrasse avec une bouteille de vin. On s’était assis sur la causeuse, ma tête sur ses genoux, ses doigts caressant mes cheveux, et nous avons parlé de notre journée, de nos vies, de tout, de rien.

Ç’avait été, je crois, le jour le plus romantique et le plus sensuel de ma vie. Et même si c’était le côté fou et sauvage d’Evan qui m’avait d’abord attirée, je n’avais pas pu m’empêcher de craindre que, d’une certaine façon, ce ne soit ce côté romantique le plus véritablement dangereux pour moi.

Et maintenant, j’étais debout au milieu de mon box avec le souvenir de cette journée ancré en moi. Je ne voulais pas qu’il s’en aille, encore moins le partager avec Esther, je craignais que le simple fait d’en parler en atténue la vivacité.

Je me contentai donc de lui sourire, de lui dire que j’étais reposée, avant de lui demander par où

elle voulait commencer.

– Je suis désolée d’avoir été absente si longtemps. Je suppose que les dossiers se sont entassés.

– Ne dis pas n’importe quoi ! Jahn avait besoin de toi, on s’est débrouillés tant bien que mal. (Elle tira ma chaise pour s’y asseoir, je me penchai au-dessus du bureau.) Pour être honnête, les choses ont un peu ralenti pendant sa maladie. Ça va te paraître cynique, mais on a préféré faire profil bas. Trop de publicité aurait rappelé aux gens son état, et les investisseurs auraient pu s’affoler.

– Mais maintenant, il est temps de resserrer les rangs, dis-je, pour lui faire savoir que je comprenais.

Howard Jahn Holdings & Acquisitions était une entreprise qui en achetait et en vendait d’autres. Jahn avait beau avoir engagé les meilleurs et les plus brillants des esprits pour qu’ils aillent sur le terrain flairer la moindre opportunité, il restait le visage de l’entreprise. Sa mort allait changer beaucoup de choses, aucun doute là-dessus. Et je ne pouvais pas reprocher au département des relations publiques d’avoir voulu dédramatiser sa maladie. Maintenant qu’il était décédé, cependant, il fallait affronter la réalité.

– Oui, dit-elle, mais je crois qu’on a bien couvert la question. Je voulais d’ailleurs te parler d’un changement de poste. Tu pourrais aller à la fondation, ils sont en ébullition là-bas.

– À cause du legs ?

Elle acquiesça, puis entreprit de m’expliquer plus en détail.

– Notre objectif, c’est de développer les actifs et les recettes de la fondation Jahn. Et d’utiliser ces bénéfices supplémentaires pour lancer un programme solide de répartition. Éducation, préservation et restauration. Ton oncle avait à cœur de se concentrer sur la jeunesse, l’art et l’histoire. Trop d’enfants n’ont pas accès à l’éducation qu’ils méritent, et trop de documents et de toiles hors du commun ne survivront pas une décennie de plus si on ne s’en occupe pas, encore moins un millénaire.

– Je suis d’accord, dis-je, même si mon ton trahissait ma perplexité.

Si j’avais bien compris, elle me demandait de travailler pour la fondation. Et ça, franchement, c’était le boulot de mes rêves.

Et puis la réalité me revint comme un boomerang. Si violemment, à vrai dire, que je chancelai légèrement. Heureusement, j’étais adossée à la paroi.

– Esther... dis-je mollement. Je suis sûre que ton idée, quelle qu’elle soit, est formidable. Mais je déménage. Je pars pour Washington, continuai-je d’expliquer, tandis qu’elle me regardait avec de grands yeux incrédules. Je vais travailler au Capitole.

– Oh ! (Elle se figea pendant une seconde. Puis son visage reprit quelques couleurs.) Mais, ma puce, c’est fantastique ! Ton oncle serait si fier de toi.

– Tu crois ? demandai-je, espérant avoir l’air moins désespéré que je ne l’étais en réalité.

Si elle avait décelé quelque chose d’étrange dans ma voix, elle ne me fit aucune remarque à ce sujet.

– Mon Dieu, oui ! Il adorait son frère autant qu’il l’admirait. Savoir que tu suis les traces de ton père en politique l’aurait enchanté.

– J’en suis ravie, dis-je avec sincérité.

– Bien sûr, j’avais espéré que... Peu importe. Je déblatère. Et tout ça n’a rien à voir avec moi. Je suis vraiment fière de toi, Angelina.

– Merci.

– Bon, tout ça change pas mal de choses. (Elle ouvrit son portfolio sur mon bureau et commença à

trier des papiers.)

– Alors on va te garder aux relations publiques jusqu’à la fin de ton contrat. Suis-moi dans la salle de réunion, on va *brainstormer* un peu sur la confiance client.

Je la suivis, et on passa les deux heures suivantes à trouver différentes façons de garder HJH & A présent à l’esprit des actionnaires, sans qu’ils angoissent à l’idée que Jahn ne reprendrait pas les rênes de l’entreprise. Pour être honnête, je ne me souviens pas précisément de la discussion, j’étais bien trop occupée à penser aux opportunités manquées.

À vrai dire, je retrouvai mes esprits seulement quand Esther soupira, ferma son portfolio et dit :

– Je crois que ça suffit pour aujourd’hui. Il reste une dernière chose que je voudrais que tu fasses. Cependant, ça concerne la fondation, si tu refuses, je comprendrai. Mais comme tu connais la plupart des amis de Jahn...

– De quoi s’agit-il ?

Elle m’expliqua qu’après la mort de Jahn, la fondation avait officiellement annoncé l’organisation prochaine d’une soirée de gala pour réunir des fonds.

– Nous voulons commencer cette nouvelle phase de la vie de la fondation en grande pompe. Et faire un lien, de bon goût, avec Jahn. Il s’agit, après tout, de son héritage.

– Que puis-je faire ?

– Nous devons trouver un lieu pour la réception. Pour être honnête, nous avons déjà été contactés par plusieurs entreprises locales et quelques philanthropes qui aimeraient participer. Mais tout ça va être très délicat. En choisissant un prestataire, on risque de vexer tous les autres...

– ... Et de perdre d’importantes donations à venir, dis-je. Je vois...

– Un tel travail requiert de la diplomatie, dit Esther, avec un sourire ironique à peine déguisé. Il me semble qu’une jeune femme sur le point de se lancer en politique devrait pouvoir négocier avec brio dans ces champs de mines.

– Ou bien échouer lamentablement, puis s’enfuir à Washington ?

Elle rit.

– Oui. Ça aussi.

Je fus forcée de rire à mon tour. Au moins, elle était honnête. Et sincèrement, politique mondaine mise à part, ça semblait bien plus amusant que d’écrire des communiqués de presse enjoués pour les investisseurs.

– D’accord ! Je le ferai.

– Excellent !

Elle rassembla ses papiers. Mon téléphone sonna.

– Je vais sortir pour que tu puisses prendre ton appel. Et, ajouta-t-elle en pointant un ongle vernis de rouge sur moi, afin d’être déjà loin quand tu voudras changer d’avis.

Je fis les gros yeux et saisis mon téléphone. Mon cœur palpita, un peu comme les ailes d’un papillon, quand je reconnus le numéro qu’Evan m’avait donné ce week-end.

– Salut ! dis-je. Tu m’appelles au moment parfait.

– C’était prévu, bien évidemment.

– J’aurais l’air trop affamée si je te disais que n’importe quel moment est parfait quand il s’agit de toi ?

– Si c’est de moi que tu as faim, je n’ai aucune objection.

Je gloussai. Mon Dieu ! je gloussais pour de vrai.

– Bon, tu m’as démasquée. Quoi de neuf ?

– Ce soir. Chez moi. Dix-neuf heures.

– Très bien, dis-je. Mais je ne sais pas où tu habites.

– Je t’enverrai une voiture. À l’appartement ou au bureau ?

– À l’appartement, répondis-je. Une femme à besoin de se repoudrer le nez avant un rendez-vous.

– Ah oui ? Très bien. Dans ce cas, je me réjouis d’avance à l’idée d’admirer le résultat de ses efforts.

– Ça, je n’en doute pas.

Mon sourire s’étirait jusqu’à mes oreilles quand je raccrochai. Je quittais peut-être Chicago pour un boulot dont je ne voulais pas vraiment, mais en tout cas, à cette minute précise, la vie était carrément cool.

Chapitre 16

– Ici ? Sérieusement ?

Je jetai un œil par la fenêtre de la Lexus qu'Evan avait envoyée pour venir me chercher. On venait juste de passer l'entrée du port de Burnham, et on zigzaguait désormais d'une cale à l'autre.

– Je pensais que vous m'emmeniez chez M. Black.

Le chauffeur, Red de son prénom, chercha mon regard dans le rétroviseur.

– C'est ce que je fais, mademoiselle Raine.

– Ah oui ? Il vit sur un bateau ?

Je dus admettre que c'était bien le genre d'Evan. Ce mec était une perpétuelle surprise, non ? Et honnêtement, c'était plutôt génial. Ça renforçait mon illusion de pouvoir m'envoler à tout instant, et qu'il puisse m'emmener avec lui où qu'il aille.

Je me laissai retomber dans mon siège en souriant et contemplai le paysage, ponton après ponton. Je me mis à jouer toute seule, essayant de deviner lequel de ces bateaux était le sien... Mais chaque fois qu'on en atteignait un de vraiment spectaculaire, Red se contentait de continuer son chemin. Quand on arriva au bout du port, je commençais à croire que Red avait pris un mauvais itinéraire et qu'il était tout simplement trop fier pour l'admettre.

Le bateau était amarré à l'extrémité de la dernière cale. Je sortis de la Lexus et vis Evan sur le pont, vêtu d'un short en toile beige et d'un polo. Ses cheveux étaient balayés par le vent, il avait l'air d'avoir passé sa journée sur l'eau. C'était d'ailleurs tout à fait possible.

– Ohé, moussaillon ! lui lançai-je, et il sourit comme un enfant, plein d'enthousiasme et de vie. Ta maison est un bateau ?

– Tes capacités d'observation sont spectaculaires !

Il se pressa vers la passerelle pour me retrouver à mi-chemin. Il saisit le sac à dos que j'avais eu l'optimisme de prendre, et dans lequel j'avais fourré une tenue de rechange, une brosse à dents et un peu de maquillage. Et même si c'était sans doute mon imagination, j'eus l'impression que non seulement il avait deviné tout le contenu du sac, mais aussi qu'il approuvait la démarche de tout son cœur.

J'étais si occupée à scruter le bateau que je ne sais toujours pas comment je me débrouillai pour ne pas trébucher en remontant la passerelle. Il était énorme, tout blanc, et sa ligne épurée et sophistiquée lui donnait un air futuriste. Je ne m'y connaissais pas vraiment en bateaux, mais je voyais bien que celui-ci était immense. Et je savais qu'il avait dû coûter une fortune.

– Alors, qu'est-ce qui t'a convaincu d'habiter sur un bateau ? demandai-je, une fois sur le pont.

Je devais reconnaître que d'après ce que j'en avais vu jusque-là, je pouvais comprendre cet attrait. Le pont était spacieux, meublé pour les repas ou la détente, d'accessoires pour pêcher ou nager. Bon sang, je vis même un Jacuzzi.

– Sur un coup de tête, dit-il. Je n'y suis pas vraiment sujet pourtant, j'ai plutôt l'habitude de tout planifier... en affaires comme dans ma vie privée.

– Ah oui ? Et qu'as-tu planifié pour moi ?

– Une multitude de choses incroyables dit-il. Je te promets que tu ne seras pas déçue.

– Oh ! dis-je, avalant ma salive et ayant tout à coup très chaud.

– En vérité, continua-t-il, en revenant sur le sujet du bateau, même si techniquement c'est ma

maison, puisque j'y vis, la plupart des gens appelleraient ça un yacht. (Il haussa les épaules.) Pour moi, c'est *La Dame du vendredi*, comme dans le film de Howard Hawks, avec Cary Grant.

Je ris, enchantée.

– J'adore !

Il inclina la tête.

– Je suis content que ça te plaise.

– Mais tu ne m'as pas expliqué pourquoi.

– Je suppose que l'idée de vivre sur un bateau collait à mon rêve de devenir pirate. De pouvoir m'en aller n'importe quand. On peut ajouter à ça, bien évidemment, le fait que ce soit très pratique pour faire sortir clandestinement tout ce que j'ai acquis illégalement.

– Cela va sans dire... dis-je d'un ton amusé, même si je me demandais s'il était sérieux. Qui s'encombrerait d'un yacht à des fins autres que criminelles ?

– Je savais que tu comprendrais.

Il pencha la tête vers la proue. Ou vers tribord ? J'avais toujours été proprement incapable de retenir le moindre terme marin. Bref, je le suivis jusqu'à une porte en bois ouvrant sur un salon époustouflant qui aurait pu être celui d'un appartement cossu et donnait sur une salle à manger. Il me semble qu'il y avait une sorte de cockpit au-dessus, mais je n'eus pas le loisir de vérifier. Evan nous fit descendre un petit escalier, jusqu'à l'étage du dessous qui consistait en une seule et unique pièce : une immense cabine de luxe servant de chambre à coucher. Je l'avoue, cette vision ne m'enchantait guère, surtout parce qu'elle me fit penser à toutes les femmes qu'il avait, à n'en pas douter, dû divertir ici. Des femmes qui ne lui rendaient pas des visites platoniques, dormant dans leur propre cabine. On sait tous que « On va prendre un dernier verre chez moi ? » est une méthode de drague qui a depuis longtemps prouvé son efficacité. Alors, imaginez : « On va prendre un dernier verre sur mon bateau ? »...

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il. Tu as l'air pensive.

– C'est une impression fautive, répliquai-je. Je ne pense jamais, à moins d'y être absolument obligée.

Il m'embrassa le bout du nez.

– Ou peut-être que tu penses trop.

Je fronçai les sourcils, parce que, là-dessus, j'étais tout à fait d'accord.

Heureusement, son téléphone sonna, l'empêchant de trop réfléchir à ce que je pensais. Il regarda l'écran, puis mon visage.

– Désolé, je dois répondre. Il y a des maillots de bains dans le tiroir du haut, à gauche. Pourquoi ne pas en enfiler un et me rejoindre sur le pont ?

– Ça marche, dis-je, jurant en moi-même.

Apparemment, j'avais raison. Non seulement il amenait des femmes ici, mais il en amenait tant qu'il leur fournissait même des vêtements.

– Allô, dit-il, prenant l'appel en quittant la pièce. Je t'écoute.

Puis il disparut. Et je me retrouvai seule dans la cabine avec le maillot de bain d'une autre. Sauf qu'en fouillant dans le tiroir, je découvris que tous avaient encore leur étiquette. Je jetai un œil vers la porte, comme s'il était encore là. Comme si cela aurait suffi à lui jeter un sort et découvrir ainsi tous ses secrets.

Comme il restait de la place dans ce grand tiroir, je pris la liberté d'y ranger les affaires que

j'avais apportées. Je choisis un Bikini émeraude, l'enfilai, puis retournai au salon. Evan ne s'y trouvait pas, je partis donc à sa recherche sur le pont.

Il était toujours au téléphone, debout dos à moi, face à l'immensité du lac.

– Sérieux, mec, tu me connais mieux que ça, tu sais qu'il n'y a pas moyen que je te laisse dans le flou. Oui, je pense avec deux ans d'avance. Mais il faut qu'on s'occupe de cette merde en Californie, maintenant. Je sais que c'est le bordel, mais ça va l'être encore plus si les rumeurs sont avérées. On va se le prendre de plein fouet. Oui, d'accord, eh bien il faut qu'on en soit sûrs. (Il rit.) T'es vraiment un connard. D'accord, c'est bon. Balance-moi le reste.

J'entendis un sifflement grave.

– Neely est un pauvre con, mais tu as raison. Ça pourrait devenir problématique. Cole est doué, mais... ouais, je sais. Ce n'est pas le genre de trucs sur lequel je devrais plaisanter. Laisse-moi réfléchir à un plan et je te rappelle. En ce qui concerne tout le reste... quoi ? Non. Tu sais très bien que plus tout ça devient louche, plus j'ai envie de m'en éloigner. En vieillissant, je développe une véritable aversion pour le risque. Oui, dès qu'on approche de la trentaine, nos perspectives changent du tout au tout.

Il gloussa puis dit doucement :

– Va te faire foutre et arrête de jouer les victimes. On a déjà parlé de mes raisons. Je ne peux pas prendre le risque chambouler sa vie à elle.

Je fronçai les sourcils. Je me faisais l'effet d'être une voyeuse, tout en essayant de décrypter une conversation dont je n'entendais que la moitié. Je n'étais pas sûre qu'il ait conscience de ma présence sur le pont, de savoir de qui il parlait en disant « elle »... Bon sang ! C'était comme si le mot tanguait encore au-dessus de sa tête, clignotant en rouge comme dans une bulle de bande dessinée. Je ne voulais pas être jalouse... Ce truc entre nous était par définition un arrangement temporaire. Mais si ma tête le savait, le reste de mon corps était aussi vert que mon Bikini.

Et merde !

Je manquai une partie de sa conversation, trop occupée par ma jalousie. Quand je repris mes esprits, il était à côté de moi.

– Je ne t'ai pas entendue monter.

– J'ai le pied très léger, lançai-je malicieusement.

– Ah oui ? demanda-t-il en m'attirant contre lui, ma main droite dans sa gauche et sa droite autour de mon dos, comme si nous nous apprêtions à danser une valse.

Quelque angoisse que j'aie ressentie, elle s'évanouit.

– Evan !

Il se déplaça sur le pont, en menant la danse. Comme il était déjà incapable de danser la valse avec de la musique, je vous laisse imaginer sans. À sa décharge, il réussit parfaitement à ne pas écraser mon pied, finalement *pas* léger du tout.

– Je ne voulais pas écouter aux portes, dis-je. Mais que se passe-t-il avec Neely ?

– Neely ?

Je ris.

– Ouais, tu te souviens de lui ? Le type qui a l'authentique Carnet de la créature. Tu as mentionné son nom au téléphone, il y a une seconde. Comme je l'ai dit, je ne voulais pas écouter aux portes, mais son nom me fait toujours un peu tiquer. C'est à propos du Vinci ?

– Qu'est-ce que ça pourrait bien avoir à voir avec le Vinci ? demanda-t-il, non sans pertinence.

Cependant, avant que je puisse lui concéder ce point, il me fit tourner, puis basculer en arrière pour le grand final. Je ris, savourant ce côté léger de sa personnalité. Il m'aida ensuite à me redresser et m'embrassa. Et en un clin d'œil, mon humeur taquine se transforma en une bien plus intense. J'ouvris la bouche et mon corps s'enflamma aussitôt, comme il le faisait chaque fois que je me trouvais près d'Evan. Les préliminaires étaient peut-être plaisants, mais, bon sang, je n'en avais nul besoin ! Un geste, un regard... et j'étais excitée. Comme si j'étais un cadenas et qu'il en était la seule clé. Comme si nous étions les deux moitiés d'une carte au trésor.

Comme si je l'attendais depuis toujours.

Je reculai, soudain un peu perdue.

– Lina ?

Je perçus l'inquiétude dans sa voix et fis un effort pour lui sourire.

– Désolée, je crois que la tête m'a un peu tourné quand tu m'as renversée.

– Assieds-toi, dit-il, me guidant jusqu'à un fauteuil confortable. Je vais te chercher de l'eau.

Il partit avant que je puisse dire un mot. Je me retrouvai seule sur le pont, me sentant coupable d'avoir menti. Parce que plus j'apprenais à connaître Evan, plus la réalité de l'homme remplaçait le fantasme que j'avais depuis mon adolescence.

La réalité.

En voilà un drôle de mot.

Je pensais à ce que m'avait dit Jahn à propos des secrets d'Evan. Je pensais aux allégations de Kevin. Je pensais à ce côté sombre entrevu dans la ruelle, et à la déclaration d'Evan lui-même sur le fait d'être un pari risqué. Tout ça n'avait fait que nourrir mon fantasme du mauvais garçon, de celui qui avait toujours une longueur d'avance sur la police.

Maintenant, en revanche... Maintenant, je voulais plus que le fantasme. Je voulais connaître la réalité de cet homme, qui il était vraiment.

J'avais fait la lumière sur mes zones d'ombre, et j'espérais désormais qu'il en fasse autant.

– Hé ! dit-il, traversant à grands pas le pont vers moi, un verre d'eau gazeuse avec une tranche de citron à la main.

Il me tendit le verre et s'agenouilla à côté de moi. Sa main libre se posa sur mon front.

Je ne pus m'empêcher de rire.

– J'ai la tête qui tourne, protestai-je. Pas de la fièvre.

– Peut-être que je cherche juste un prétexte pour te toucher, dit-il.

Je ne pus retenir mon sourire.

– Tu n'as pas besoin de prétexte.

– Non ? Je suis ravi de l'entendre, dit-il en jetant un coup d'œil à l'escalier. Puis-je te proposer un peu de brie rôti ?

– Oui. J'adore le brie, dis-je en toute sincérité.

– Je sais. Jahn avait l'habitude d'en acheter chaque été juste avant ton arrivée.

– Et tu t'en souviens ?

Je souriais comme une idiote.

– Je me souviens de beaucoup de choses. De haricots verts enroulés dans du bacon. De pommes au four sans beurre, mais avec une tonne de crème fraîche. Et de steaks à point.

Je plissai les yeux.

– Je croyais que tu ne savais pas cuisiner.

– Je fais un effort pour toi.

Je lui tendis mes mains et le laissai m'aider à me relever. Je l'attirai dans un baiser lent, humide et sensuel.

– Devrais-je me sentir spéciale, ou cuisines-tu pour toutes les femmes que tu amènes sur ton bateau ?

C'était une petite blague, enfin à peu près, mais sa réponse fut à cent pour cent sérieuse.

– Je n'ai jamais amené de femme sur mon bateau.

– Oh...

Je frémis légèrement dans ses bras, réchauffée par sa façon de me regarder. Comme s'il ne voulait plus jamais me quitter des yeux. Et soudain, je me sentis perdue. Je ne comprenais pas tout à fait l'effet qu'il avait sur moi, sur mon corps. Je savais seulement que jamais je ne serais rassasiée.

– Evan... Je prononçai son nom comme si on me l'avait arraché de la bouche. Mon Dieu, Evan ! J'ai envie de brie, c'est vrai. Mais là tout de suite, je veux juste que tu me baises.

Un sourire calme et sexy naquit sur ses lèvres, et à cet instant, je ne pus que songer : *Ce sourire m'appartient*. À cette minute, et jusqu'à ce que ça s'arrête, cet homme était tout à moi. Chaque centimètre dur et délicieux de son corps.

Il suivit lentement du doigt l'élastique de mon bas de maillot de bain. Je me mordis la lèvre inférieure, mon ventre se serra et ma peau s'électrisa tandis que j'imaginai son doigt plongeant sous l'élastique et glissant toujours plus bas, jusqu'à ce...

Il retira sa main et eut un sourire satisfait quand je lui lançai un regard menaçant.

– Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage, Lina. Et l'attente est un putain d'aphrodisiaque !

– Peut-être... dis-je, boudeuse. Mais au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, avec toi je n'ai pas vraiment besoin d'aphrodisiaque.

– C'est bon à savoir.

Il fit un pas vers moi, me regarda de haut en bas. J'essayais de ne pas réagir, mais foutue moi, mes seins s'alourdirent et mes tétons se contractèrent. Et quand il laissa traîner ses yeux à la jonction de mes cuisses, ma chatte se serra en réponse à une requête non accordée, parce que ce salaud ne me touchait vraiment pas.

– Je devrais te garder comme ça tout le temps, dit-il, la voix grave et douce. Chaude, trempée et ayant envie de moi.

J'avalai ma salive et, je le jure, je dus faire tous les efforts du monde pour ne pas glisser mes propres doigts dans ce foutu Bikini.

– Je suis tout le temps comme ça, dis-je, parce qu'il le savait déjà, et parce qu'il n'y avait aucune raison de lui cacher quoi que ce soit.

– Je suis ravi de l'entendre, dit-il. Surtout que j'éprouve le même désir. Tu me fais vibrer, Lina.

Il posa ses doigts sur mon épaule, puis traça lascivement un chemin le long de mon bras. Je frissonnai. Et puis, juste au moment où j'allais fermer les yeux, il retira sa main.

Je clignai des yeux à son intention. J'en voulais plus, mais il se contenta de secouer la tête.

– Je crois que ça suffit pour l'instant, dit-il avec une certaine arrogance.

– T'es vraiment un trou du cul, Evan Black. Tu le sais, n'est-ce pas ?

– Crois-moi, mon ange, on m'a traité de bien pire, dit-il doucement en tirant ma main. Allez... Je devrais aller préparer le dîner.

– Peut-être devrais-je rester ici en attendant. Ce fauteuil est plutôt confortable. Je pourrais finir ce que tu as commencé.

– Oh, non ! Hors de question. (Il prit ma main et me serra contre lui.) Je veux que tu sois frustrée, bébé. Interdiction de te caresser. Ta chatte m'appartient. Tes orgasmes m'appartiennent. Je veux que chaque onde de plaisir qui balaye ton corps vienne de moi. Tu comprends ?

Je fis oui de la tête. J'avais soudain l'impression de perdre un peu l'équilibre, et cela n'avait rien à voir avec le tangage du bateau. Je dus admettre que malgré ma frustration sexuelle à cette minute précise, la promesse de ses mots en valait la peine.

J'attrapai une tunique en éponge posée sur l'accoudoir d'un des fauteuils et le suivis dans la cuisine – même s'il s'empressa de me dire qu'on appelait ça une « cambuse ». Fidèle à sa parole, il y avait effectivement du brie : il le servit avec des crackers et des fruits, qu'on grignota pendant qu'il préparait le dîner. Il écossa les haricots, goûta les pommes au four et assaisonna les steaks.

Je le regardais en silence, m'interrogeant sur toutes les facettes d'Evan Black, cachées ou non.

Je voulais tout savoir, et avant même de trouver une raison de ne pas le faire, je lui posai la question qui m'obsédait.

– Evan... commençai-je. Pourquoi affirmes-tu être un pari risqué ?

Occupé à déboucher une bouteille de vin, il leva les yeux.

– Pour de nombreuses raisons, répondit-il, une note de prudence dans la voix.

– J'aimerais savoir...

– Est-ce que tu abandonnes l'idée d'aller à Washington ?

– Quoi ? (Je secouai la tête, confuse.) Non. Qu'est-ce qui te fait dire une chose pareille ?

Il soutint mon regard un long moment. Je m'efforçais de deviner à quoi il pensait, mais son expression ne me donna aucun indice.

– Oublie ! dit-il. Ça n'a aucune importance.

Je pris le verre de vin qu'il me tendait et en bus une gorgée. Je me disais qu'il valait mieux laisser tomber le sujet. Il avait raison, après tout. Je ne restais pas. Dans trois semaines, je serais partie. Alors, quelle importance si je ne creusais pas sous la couche de moisi pour découvrir la vérité de l'homme caché dessous ?

Sauf que ça en avait, de l'importance. Je ne savais pas encore exactement pourquoi, mais ça avait une grande d'importance.

– C'est à cause de tes affaires professionnelles ?

– Tu parles du club de strip-tease ?

– Je parle de ce qui fait de toi un pari risqué.

Il s'adossa au comptoir et but une gorgée de vin, ses yeux ne quittant jamais mon visage.

– Je crois qu'un certain agent du FBI t'a mis des idées dans la tête.

Je me léchai les lèvres, soudain plus très sûre d'avoir eu raison d'ouvrir cette porte.

– Écoute, peu importe... Je ne veux pas gâcher le dîner.

– Je n'ai même pas encore mis les steaks à cuire. On a le temps. (Il posa son verre et traversa la cambuse. Il se tenait désormais face à moi, de l'autre côté du bar.) Qu'est-ce que Kevin t'a raconté ?

J'envisageai un instant de ne pas répondre, mais je connaissais suffisamment Evan pour savoir qu'il ne renoncerait pas.

– Il a dit que le FBI vous suivait de près. Que tu étais impliqué dans plusieurs affaires louches. Il n'a pas été plus précis.

– Et tu le crois ?

Aucune émotion dans sa voix. Pas de colère non plus. Rien. Juste une question, posée d'un ton monocorde.

– Je n'ai pas dit ça. Je veux juste savoir pourquoi tu m'as dit que tu étais un pari risqué.

– Parce que c'est la vérité.

– Evan...

– Quoi ? (Son ton avait à peine changé, mais il était plus dur d'une certaine façon.) Tu veux que je remplisse ton verre et que je te raconte une histoire incroyable avant d'aller dormir ? Quelque chose qui t'excite ? Quelque chose qui te donne l'impression de te rapprocher d'un type avec qui tu pourrais t'encanailler ?

Je détournai le regard, parce que cette histoire avait commencé de cette façon, mais maintenant je voulais tellement plus que tout ça.

– Un truc avec de l'action, hein ? Peut-être l'histoire d'un gamin dont la famille s'est putain d'effondrée quand il était encore au lycée ? Qui a fait tout ce qu'il est possible de faire pour gagner un peu d'argent et empêcher sa famille de finir dans la rue. Deal de drogues. Recel. Vol de voitures. Tout ce à quoi il pouvait penser. Et pourquoi pas, même, une histoire tragique, qu'est-ce que t'en penses ?

Il parlait vite, mais chaque mot était soigneusement pesé. Quant à moi, je retenais mon souffle, enregistrant chacune de ses paroles. Comprenant qu'il me donnait un aperçu de la vie d'Evan Black, je faisais tout mon foutu possible pour déceler le vrai dans l'histoire qu'il essayait de me faire avaler.

– Peut-être qu'il se fait arrêter et qu'on l'envoie dans un de ces centres de redressement pour délinquants juvéniles. Toutes ces conneries destinées à le faire flipper et à le remettre dans le droit chemin. Mais n'écrivons pas une fin trop bateau. Ce serait trop simple. Ajoutons à tout ça un peu d'ironie. Disons que notre petit gars croise d'autres gamins. Deux autres, et tous trois deviennent les meilleurs amis du monde. Mais est-ce qu'ils ont flippé ? Pas le moins du monde.

Cole. Tyler.

Je me souvins que Jahn m'avait dit que ces trois-là s'étaient connus dans une espèce de camp pendant leur adolescence. Putain de merde.

– Et puis ces trois gamins sont devenus de plus en plus intelligents, dit-il, en contournant le bar. Ils ont appris à flouer le système. À prendre des risques. À faire tout ce qu'il fallait pour s'en sortir, parce qu'ils savaient tous les trois que le monde est injuste et qu'il ne suit aucune règle. (Il était là devant moi, avec toute sa chaleur, sa puissance et sa maîtrise.) Et si le monde ne suit aucune règle, pourquoi devraient-ils le faire, eux, putain ?

– Ils ne devraient pas, dis-je.

Les pulsations de mon sang résonnaient dans mes oreilles.

Il caressa mes bras nus. Debout face à lui, je me sentis exposée malgré la tunique à manches courtes que j'avais enfilée par-dessus mon maillot de bain.

– Tu ne veux pas d'un pari sûr, Lina ? demanda-t-il à voix basse. N'est-ce pas ?

– Non.

– Tu veux un homme qui a le goût du risque. C'est le genre de trucs qui t'excite, hein ?

Ses doigts jouaient avec la fermeture Éclair blanche que j'avais remontée jusqu'au cou.

– Oui, admis-je quand il fit glisser la tunique le long de mes épaules.

Elle tomba mollement sur le sol, comme une flaque d'éponge blanche. Ses paumes caressaient mes bras, glissant de haut en bas. Il me touchait à peine, et pourtant une vague de chaleur m'envahit.

– Tu as envie d'un homme qui aime s'envoler, continua-t-il, en suivant du doigt la courbe de mes seins.

Mon souffle s'accéléra. Ma peau vibrait. Et sous ce minuscule bout de tissu, mes tétons durcissaient tant que c'en était presque douloureux.

– Tu aimes qu'il y ait un peu de danger.

Deux doigts se faufilèrent sous le tissu pour pincer mon téton, j'en eus le souffle coupé.

– Tu aimes savoir que l'homme qui est dans ton lit ne joue pas selon les règles, reprit-il.

Les mêmes doigts descendirent le long de mon ventre, jusqu'à l'élastique de mon bas de maillot.

Je changeai légèrement de posture, écartant un peu les jambes. Et je sentis mes joues brûler quand je l'entendis glousser doucement. Parce qu'il comprenait.

– Dis-moi que j'ai raison ordonna-t-il, même s'il savait déjà que c'était la vérité.

– Tu as raison, avouai-je.

– Dis-moi que tu as envie que je te baise.

– J'en ai envie.

Je sentis une décharge me parcourir, comme si j'avais touché un fil électrique. Je fermai les yeux.

– J'ai envie de toi, Evan. J'ai envie que tu me baises.

– Enlève ton haut, dit-il.

J'ouvris les yeux. Il ne regardait pas mes seins, mais mon visage. Ses yeux plongèrent dans les miens et j'avalai ma salive, la force de l'émotion que je vis dans son regard me faisant littéralement fondre. Je glissai mes mains derrière mon dos et dénouai la ficelle entre mes omoplates. Puis je balayai mes cheveux d'un côté avant de défaire le nœud autour de mon cou, le dernier à maintenir désormais le haut de mon maillot en place. Je laissai tomber le tout, puis restai là, debout en face de lui, les seins nus et lourds, les tétons durs et contractés, suppliant qu'on les touche.

Il s'approcha et posa son pouce sur ma bouche pour l'humidifier avant de caresser doucement mes tétons ultra sensibles. Son geste éveilla un écho dans tout mon corps. Je gémis quand un plaisir liquide, chaud et excitant, coula entre mes jambes.

Il tendit les mains pour attraper mes seins, puis se pencha pour les téter, si doucement et à fond que je dus m'accrocher à l'arrière d'un tabouret pour ne pas m'effondrer.

Quand il se redressa, je sentis le frisson de l'air sur ma poitrine humide et vis son adorable sourire de satisfaction. Je plantai mes dents dans ma lèvre inférieure, me demandant où il allait me toucher ensuite.

Je ne fus pas surprise quand il me dit d'enlever le bas de mon maillot de bain. Je m'exécutai sans la moindre hésitation et vis son regard s'enflammer. Je vis aussi la bosse sur le devant de son short.

Il s'agenouilla devant moi, puis passa son doigt sur mon pubis. J'étais imberbe, on pouvait voir mes lèvres gonflées par le désir. J'étais si sensible, si sensible que quand il se pencha plus près et souffla doucement sur mon clito, je crus que j'allais jouir sur place.

– C'est ça, ma belle, chuchota-t-il. J'adore te regarder.

Il se pencha encore plus près puis passa lentement sa langue le long de ma fente, remontant jusqu'à mon nombril. La sensation était si surprenante et excitante qu'un cri m'échappa. J'étais incapable de retenir le moindre son ou la moindre vibration émanant de mon corps.

Il se releva, et je faillis hurler de protestation. Je voulais plus. Je voulais sa langue en moi, ses

doigts en moi, sa bite en moi. Je voulais tout, ici et maintenant. En même temps. Je voulais être si dépassée par les sensations que je n'aurais d'autre choix que de m'abandonner, de flotter dans une brume exclusivement composée d'Evan.

Mais il ne bougeait pas aussi vite. Il rationnait le plaisir. Et même si j'avais désespérément envie qu'il me saute dessus, je devais admettre que sa méthode n'était pas mal non plus.

Il me tendit la main et m'entraîna vers l'escalier.

– Où va-t-on ?

– Sur le pont, dit-il.

Et, même si je pensai une seconde à protester (et s'il y avait des gens autour ?), je décidai de la boucler. J'étais à peu près sûre que nous étions seuls. Et même si on ne l'était pas, je ne pouvais le nier : l'idée qu'on nous regarde peut-être m'excitait.

– C'est l'heure du dessert.

– Oh... (Je décidai de ne pas lui demander ce qui était arrivé au dîner.) Et qu'est-ce qu'il y a pour le dessert ?

– Toi, répondit-il, avec un sourire énigmatique.

On atteignit le pont et il me guida jusqu'à une grande chaise longue matelassée. Le soleil s'était couché, et le lac était désormais sombre.

– Allonge-toi, dit-il.

Je m'exécutai en regardant le ciel nocturne, les étoiles cachées derrière l'éclat gris des lumières de la ville.

Il fit courir son doigt le long de mon corps, ralentit en le glissant entre mes jambes, caressa mon sexe brûlant puis fit pénétrer deux doigts tout au fond de moi. J'écartai encore plus mes jambes. Je voulais encore plus de lui, je savais que je mouillais assez pour pouvoir en supporter plus, qu'il aurait pu me les écarter autant qu'il le voulait.

Mais il ne le fit pas. Au contraire, il se redressa, me sourit et redescendit dans la cabine.

Je restai sur la chaise longue, frustrée.

Et puis, comme il ne revenait pas, je plongeai une main entre mes jambes et caressai doucement mon clitoris en décrivant des cercles. J'avais besoin de diffuser la pression qui grandissait en moi.

– Vilaine ! dit Evan, de l'autre côté du pont, d'une voix douce. Il n'y a que moi qui ai le droit de te toucher là. Seulement moi.

– Je...

– Je suis très possessif avec ce qui m'appartient, dit-il. Mais nous déciderons de ta punition plus tard. Pour l'instant, j'ai un cadeau.

Il s'approcha et je vis qu'il portait un saladier rempli de fraises, et une bombe sous le bras ; il me fallut quelques minutes pour comprendre qu'il s'agissait de crème Chantilly.

Je ris, et m'arrêtai quand il posa un doigt sur mes lèvres. Puis il prit une fraise et la mit dans ma bouche. Elle était mûre et délicieuse. Je soupirai de plaisir.

– Maintenant, ferme les yeux, dit-il. Et peut-être que je t'en donnerai une autre.

Je réprimai un sourire, mais m'exécutai. Puis j'entendis qu'il agitait la bombe, et le son de l'aérosol qui dispensait de la chantilly.

Je sentis un frisson froid, doux et humide sur ma poitrine. Et le long de mon ventre. Et jusqu'à mon sexe.

– Oh, mon Dieu, Evan ! Bon sang, c'est agréable. Étrange, mais agréable.

– Tu m’en vois ravi. Maintenant, ouvre les yeux sans bouger.

J’obéis. Il prit une fraise, la frotta contre ma poitrine couverte de chantilly – une sensation incroyable –, puis il l’avala. Il en prit une autre, encore une autre. Et pendant tout ce temps, je n’eus que le droit de rester allongée.

– J’ai tout sali, annonça-t-il avec un sourire diabolique. Je ferais mieux de tout nettoyer.

Il se pencha et posa ses lèvres sur ma poitrine. Je suffoquai et me tortillai tandis qu’il léchait chaque reste de crème, me rendant légèrement dingue par la même occasion.

Puis il s’empara d’une fraise et la fit glisser le long de mon ventre.

Les muscles de mon estomac tressaillaient au fur et à mesure qu’il descendait plus bas. Mon sexe palpitait. J’avais si chaud... J’étais certaine que la crème Chantilly avait fondu pour devenir un liquide gluant. Mais il n’avait pas l’intention de se presser. Sa langue me nettoya partout, lapant la crème, gémissant de plaisir quand il avalait, goûtait, mordillait, suçait.

L’horizon de la ville s’étendait face à moi, les immeubles illuminés comme des bijoux étincelaient dans la nuit. Je me sentais semblable à eux, comme si on m’avait allumée à l’intérieur, avec des petites décharges qui se seraient échappées de chaque endroit où il avait décidé de poser sa langue pour jouer avec moi.

Il jouait de plus en plus bas, jusqu’à ce qu’il n’ait plus devant lui que le triangle de mon pubis. Puis ma fente humide, un mélange de ma propre excitation et de l’écume de la chantilly.

Alors il me lécha, profondément et efficacement, comme s’il avait pour obligation de dénicher jusqu’au moindre petit reste de chantilly. Et à chaque coup de langue, je sentais l’orgasme grandir en moi, plus fort, encore et encore, jusqu’à m’envoler plus haut que tous ces immeubles et brûler au moins aussi fort que ces lumières dans le ciel.

– Waouh ! m’exclamai-je en revenant sur terre. J’adore ton dessert.

Je le regardai, affamée, et remarquai son érection sous son short. Je relevai la tête vers lui.

– Il reste de la chantilly ? demandai-je, m’assurant qu’il me voie me lécher soigneusement les lèvres. Si oui, je sais exactement quelle friandise je veux.

Son rire résonna en moi.

– Chérie, dit-il en déboutonnant son short, tu peux en avoir autant que tu veux.

Chapitre 17

Je passai les nuits suivantes avec Evan sur le bateau, retournant quelquefois à l'appartement pour confirmer à Peterson que j'étais encore en vie, et prendre des vêtements propres. On passa la plupart de nos soirées sur le yacht, à faire l'amour sous les étoiles, à se prélasser sur le pont en sirotant nos verres de vin, ou à se faire des câlins dans la cabine en regardant tous les films possibles, de *Terminator* à *Very Bad Trip* en passant par *Les Incorruptibles*. Nous nous étions installés dans une routine agréable. J'aimais ça. Et les seules fois où je me sentis triste ou en manque de confiance furent celles où je me rappelais que tout cela allait s'arrêter... et très bientôt.

– Evan... avais-je dit quelquefois.

Et il avait compris, rien qu'au ton de ma voix. Il m'avait prise dans ses bras, embrassée, me disant que seul l'instant présent comptait. Et quand il me faisait l'amour, doucement, lentement, j'avais essayé, vraiment, de le croire.

Parfois, j'y étais presque arrivée.

Nous n'étions pas des ermites non plus. Un soir, je l'accompagnai à un vernissage organisé par tous les élèves du cours d'arts plastiques que donnait Cole au centre aéré, qui se trouvait à la limite de Wrigleyville. Les murs du centre étaient pour l'occasion recouverts de toutes sortes d'œuvres, natures mortes, fresques de graffitis, esquisses épurées au crayon... Cole déambulait comme un parent fier, Evan semblait presque aussi fier que lui.

– Alors, qu'est-ce que tu en penses, petite ? me demanda Cole en me prenant dans ses bras.

– Je suis impressionnée, dis-je. Et tes élèves ont l'air de s'amuser.

C'était la vérité. Les élèves, âgés de douze à quatre-vingts ans, se baladaient comme des célébrités. Je crois que pour eux, la réception de Cole, c'était l'événement de l'année.

– Où est Tyler ? demandai-je, réalisant que je ne l'avais pas vu parmi les invités.

– En Californie, répondit Evan.

Je me souvins de la conversation téléphonique que j'avais surprise sur le bateau.

– Un souci ?

– Rien qu'il ne puisse régler tout seul. (Il prit mon bras.) On va aller chercher un verre, dit-il à Cole. Beau travail, mec.

– Merci, mon pote.

Je regardai la grande pièce voûtée tandis qu'il me conduisait au bar.

– Je pourrais peut-être faire un truc dans ce style pour la soirée de gala de la fondation, dis-je. Au lieu de choisir le lieu d'un de nos partenaires, je pourrais organiser le tout sur terrain neutre.

– Qui veut l'organiser ? me demanda Evan pendant que nous attendions nos verres.

– Qui ne veut pas ? Et à la seconde où je choisis quelqu'un, c'est comme si je disais en substance à tous les autres d'aller se faire foutre. Je ne suis pas sûre de vouloir mettre en rogne tout le gratin de Chicago. Thomas Claymore. Reginald Berry... Bref, une liste longue comme mon bras. Même Victor Neely y figure, et tu sais à quel point je l'adore, dis-je avec une grimace.

– Chérie, on est d'accord sur ce point.

– Je dois bien l'admettre, il n'est pas vraiment en tête de la liste de mes candidats. Non seulement Jahn ne pouvait pas le supporter, mais ce gros con n'a même pas proposé de faire don du moindre objet de sa collection à la fondation. Apparemment, il aurait déjà arrangé une donation de ses

manuscripts à un musée en Belgique. Et je crois qu'il est en pourparlers avec le British Museum pour certaines de ses toiles. (Je jetai un œil au visage d'Evan.) Qu'est-ce qui ne va pas ?

– J'avais entendu quelques rumeurs, mais je ne savais pas que le deal avec la Belgique était déjà une affaire réglée.

– Tu penses au Carnet de la créature, c'est ça ?

Il m'adressa un sourire dénué de joie.

– Tu me connais si bien, me dit-il, prenant le scotch que lui tendait le barman et me passant mon verre de vin.

– Oui, eh bien j'y pensais, moi aussi. J'adorerais acquérir le véritable carnet pour la fondation. J'ai même demandé à Esther de tenter de contacter Neely à ce sujet.

– Ah bon ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il a refusé. Je n'ai pas été très surprise. Il a versé un paquet de pognon pour s'assurer que ce carnet ne tomberait pas dans la collection privée de Jahn, je l'imagine mal le donner volontairement, maintenant.

– Moi aussi, dit Evan.

Son sourcil se fronça, comme s'il considérait un problème épineux à négocier.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je n'aime pas ce type, c'est tout. (Il regarda autour de lui et je vis ses yeux se poser sur Cole.) Il faut que j'aille demander un truc à Cole. Tu vas t'en sortir toute seule quelques minutes ?

J'éclatai de rire.

– Je suis la fille de l'homme qui sera le prochain candidat à la vice-présidence, lui rappelai-je. Crois-moi si je dis que je peux faire semblant de m'amuser à n'importe quel événement social de la planète.

Il m'embrassa sur la joue.

– Dans ce cas, je reviens dans une minute.

Je le regardai s'en aller et ne pus m'empêcher de me demander ce qu'il pouvait bien y avoir de si urgent pour qu'il ait besoin d'en parler sur-le-champ avec Cole. Et pourquoi il s'en était souvenu à l'évocation du Carnet de la créature.

Je n'eus pas vraiment le temps d'y réfléchir. Cole avait vu les choses en grand pour ses étudiants, il avait invité toute l'élite de Chicago. Je me retrouvai donc rapidement en conversation avec Thomas Claymore qui, sous couvert de bavardage courtois, me proposa d'organiser la soirée de gala de la fondation.

Je l'écoutai poliment, puis réussis à m'éclipser, en parlant d'abord avec une jeune élève de la classe de Cole, puis avec un homme plutôt petit portant un costume impeccable, taillé sur mesure, et qui me tendit sa main pour me saluer.

– Mademoiselle Raine, me dit-il, le visage impassible. Je suis si content de vous voir ici.

– Merci, répondis-je. Je suis désolée, mais j'ai bien peur de ne pas avoir saisi votre nom.

– Larry, me dit-il, tenant toujours ma main.

Je tentai de libérer ma main en douceur, mais Larry resserra sa prise. Je fronçai les sourcils, pensant qu'il devait faire partie de ces hommes qui n'ont jamais réussi à maîtriser l'art délicat de la poignée de main. Mais ses doigts se crispèrent encore plus, et je sentis le duvet de ma nuque se hérissier, comme un signal d'alarme, avant même qu'il parle de nouveau.

– Dites à votre petit ami et à ses copains de laisser tomber, dit-il.

Nulle menace précise dans sa voix. Son ton était agréable, ce qui me donna encore plus la chair de poule.

– Dites-leur que s'ils ne le font pas, ils auront des problèmes, continua-t-il. Encore plus de problèmes. Dites-leur que je leur en fais la promesse. Vous saisissez ?

– Je...

Je voulais rester cool. Lui balancer une répartie brillante. Lui montrer que je n'avais pas peur du tout. Mais, un, ce n'était pas vrai et, deux, je n'étais pas si bonne comédienne. Je me contentai donc de le regarder bouche bée, comme un poisson accroché à un hameçon.

Il me dévisagea, son expression était devenue menaçante.

– Oui, je crois que vous saisissez.

Il lâcha ma main, inclina la tête et disparut dans la foule. Je restai là, le sang si glacé que j'avais l'impression d'avoir été congelée sur place. Il fallait que je bouge. Que je trouve Evan, pour le prévenir, lui montrer ce Larry. Et lui demander ce qui se passait.

Bouge, bon sang, bouge !

Et finalement j'y parvins. Un pas, puis un autre. Et puis encore un, jusqu'à ce que mes mouvements redeviennent naturels.

Mais ce ne fut pas Evan que je vis le premier quand je réussis enfin à traverser la pièce. Ce fut Kevin.

Je lui adressai un sourire forcé.

– Salut, je ne savais pas que tu étais là.

– Angie, dit-il. Tu m'as manqué.

Je souris à nouveau. J'étais un peu mal à l'aise de ne pas lui donner la réponse qu'il attendait, à savoir qu'il m'avait manqué lui aussi. Parce que ce n'était pas le cas. Il ne m'avait pas manqué du tout. Et pour être honnête, j'aurais aimé qu'il soit lui aussi passé à autre chose.

Malheureusement, Kevin n'était pas vraiment en phase avec mes envies. D'ailleurs, ç'avait toujours été un problème entre nous.

– C'était qui, le type avec qui tu parlais ? demanda-t-il.

Une peur obscure m'envahit à nouveau.

– Je... je ne suis pas sûre. Juste un type.

– Je pensais que tu le connaissais peut-être, dit Kevin d'un ton suggérant qu'il savait exactement qui était Larry, et pourquoi il se trouvait là. Il avait l'air plutôt menaçant. (Il fit un pas vers moi.) J'ai failli venir pour te demander si tu avais besoin d'aide. J'aurais dû ? Avais-tu besoin d'aide, Angie ?

Je m'efforçai de le regarder dans les yeux. De dissimuler ma peur.

J'espérai avoir réussi.

– Non, ça allait. Juste un type, dis-je, haussant une épaule. Tu as une imagination débordante, Kevin.

– Tu crois ? (Il fit la moue.) Je ne sais pas...

Il se tut, assez longtemps pour laisser penser qu'il allait me dire au revoir. Mais ce n'était décidément pas mon jour de chance.

– On dirait que c'est du sérieux entre toi et Black.

Je ne dis rien, mais je me sentais terrifiée. Parce que je pouvais facilement lire entre les lignes. Larry, c'était une mauvaise nouvelle : il faisait partie de cette vie qu'Evan gardait cachée. Et Kevin travaillait pour le FBI.

– Je croyais que tu déménageais à Washington, insista-t-il.

– C’est toujours le cas, dis-je, un peu perplexe. (Était-il possible qu’il lâche aussi facilement l’affaire concernant Evan ?) Ma mère a prévu une virée shopping dès mon arrivée en ville. Et mon père m’a envoyé environ un million de mails concernant une multitude de logements possible.

Je souriais comme une idiote, sachant pertinemment que j’en faisais trop.

– C’est quoi, cette histoire avec Black, alors ? demanda-t-il, anéantissant toutes mes illusions sur sa capacité à laisser tomber le sujet. Une de ces passades gentille fille-mauvais garçon ?

– C’est quoi, ton problème, Kevin ?

J’avais voulu prendre un ton cinglant, histoire de ponctuer cette conversation par un joli « Va te faire foutre ! » en guise d’au revoir. Mais ma voix avait juste eu un ton fatigué et indistinct.

– Tu comptes toujours pour moi. Plus que ça à vrai dire, je m’inquiète pour toi.

Je levai une main.

– On ne va pas parler de ça.

Il fallait que je m’en aille. Que je sorte d’ici. Je fis deux pas, mais Kevin me saisit le bras, je me dégageai violemment.

– Mon Dieu, Kev...

– Si tu n’en sors pas maintenant, je ne suis pas sûr de pouvoir t’aider à le faire plus tard.

– Je ne vois pas de quoi tu parles ! lui lançai-je.

Ce n’était pas exactement un mensonge, mais pas vraiment la vérité non plus.

– Tu vois très bien, dit-il. Parce que je t’en ai déjà parlé... Je t’en ai même dit plus que je n’aurais dû. C’est un type dangereux, Angie. Cole August et Tyler Sharp le sont aussi. Garde tes distances avec eux.

Mon cœur battait si fort que je pus à peine entendre mes propres mots sous son martèlement.

– Tu sais quoi, Kevin ? J’aimerais dire que ç’a été un plaisir de tomber sur toi, mais ce serait un énorme mensonge. Maintenant, si tu m’excuses, je vais rejoindre mon cavalier.

Sauf que je ne rejoignis pas Evan. Je me réfugiai dans une des petites pièces adjacentes, m’adossai au mur, fermai les yeux et me concentraï sur ma respiration en m’efforçant de retrouver mes foutus esprits.

Qu’est-ce qui n’allait pas chez moi, bon sang ?

Je le savais depuis le début, tout ce que Kevin avait dit à propos d’Evan était probablement vrai. Sans doute des histoires louches se cachaient-elles derrière tout ça. Evan lui même ne l’avait-il pas presque – presque – avoué lui-même ? Et putain de moi, cette idée ne m’avait-elle pas excitée ? L’idée qu’Evan joue un tour au FBI l’avait rendu encore plus incroyable. Excitant. Sensuel. Palpitant.

Mais...

Désormais, avec une vermine comme Larry qui rôdait autour de moi et Kevin qui me harcelait...

Oh, mon Dieu ! Désormais, tout devenait bien trop réel. Effrayant.

Je me souvins de la peur déchirante et nauséuse que j’avais ressentie lors de mon interpellation. Non, pas la peur. La terreur. Savoir que tout ce pourquoi j’avais travaillé et tout ce que j’aimais pouvait m’être arraché en une seconde, retiré, remplacé par les barreaux d’une prison et un sol glacé. Avec sur moi les yeux du monde qui me jugeraient, et sauraient que j’avais déconné.

Je ne souhaitais pas ça à Evan, ni à aucun des chevaliers.

Et je ne me souhaitais pas ça à moi non plus. Courir le risque d’être forcée de témoigner. De me retrouver dans une petite pièce où on me bombarderait de questions. Et je ne voulais surtout pas

prendre le risque de perdre quelqu'un que j'aimais.

Aimais.

Je fermai fort les yeux pour effacer cette idée. Je respirai profondément. J'essayais désespérément de ne pas m'effondrer.

On frappa doucement sur le chambranle de la porte et je sursautai presque. J'ouvris les yeux et, en tournant la tête, vis Evan.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je réussis à sourire timidement.

– Ça se voit tant que ça ?

Il s'approcha de moi.

– Je te connais.

– Y a un Larry qui semble aussi me connaître. (Je le regardais en parlant et vis son corps se crispier.) Il m'a laissé un message. Je suis censée te dire de laisser tomber. (Je pris une profonde inspiration.) Tu vas me dire qui c'est ?

Il resta silencieux pendant une minute, puis leva la main pour me montrer les jointures de ses doigts.

– Je t'en ai déjà parlé, dit-il. C'est un des connards qui emmerdaient les filles.

– Oh !

Je réfléchis une seconde et décidai de ne pas insister. De toute évidence, Evan savait de quoi il retournait. Et il ne semblait pas le moins du monde effrayé. Cependant, je vis une étincelle de colère dans ses yeux quand il tendit la main pour me caresser doucement la joue.

– Il t'a fait peur.

– Il foutait les jetons, j'admis. Mais ça va maintenant.

Je plongeai mes yeux dans les siens. Aussi niais que cela parût, c'était vrai, ça allait mieux désormais parce qu'il était là, près de moi.

– Je t'ai vue discuter avec Kevin.

– Quelle chance...

– Tout va bien de ce côté-là aussi ?

J'acquiesçai. Qu'est-ce que j'étais supposée dire ? Que j'avais compris combien j'étais terrifiée pour Evan et que, oh, à propos, j'étais peut-être aussi en train de tomber amoureuse de lui ? Je me décidai...

– Tout va bien. Il m'a vue parler à Larry, lui aussi.

Nos regards se croisèrent et, même s'il se contenta d'acquiescer, je savais qu'il comprenait mon message implicite : « Fais attention. Je t'en supplie, je t'en supplie, fais attention. »

– Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ?

– Il a dit que je lui manquais.

– Je vois.

Je vis la vulnérabilité dans son regard. Et je dus retenir un soupir. Evan était peut-être tout ce que Kevin l'accusait d'être. Et sacrément dangereux. Mais à cette minute, j'avais le pouvoir de le blesser.

Je tendis la main et caressai sa lèvre de mon pouce.

– Je lui ai dit qu'il ne me manquait pas du tout.

Il soutint mon regard pendant ce qui me sembla une éternité. Je vis son soulagement. Et aussi

quelque chose que j'eus envie de prendre pour de l'amour.

Quelques secondes passèrent, puis il cligna des yeux.

– J'ai un truc à régler, dit-il doucement, et même si je ne le lui demandai pas, je pensais que Larry était à l'origine de ce changement de plan soudain. Ça ne devrait pas prendre très longtemps. Tu m'attends sur le bateau ?

Mon sourire se teinta de mélancolie.

– Je crois que je vais plutôt rentrer à la maison.

J'avais besoin de me réfugier dans un endroit familier, avec mes pensées.

Evan me regarda avec attention.

– Tu es sûre que tout va bien ?

Je me haussai vers lui et l'embrassai violemment, lentement et profondément.

– Tout va bien. Mon père m'a envoyé des photos d'appartements, je dois juste les regarder.

Son expression se durcit.

– Bien sûr. Il attend probablement une réponse de ta part.

– Tu me rejoins après ?

– Aussi vite que possible.

– Super ! dis-je.

– Je vais demander à Red de te ramener. Cole me déposera.

Je pris donc la voiture avec Red. Et moins d'une heure après, j'étais à l'appartement et me servais un verre de vin. Il y avait un message d'Evan sur mon téléphone, j'en conclus qu'il avait dû appeler quand je me trouvais dans l'ascenseur, ce *no man's land* du réseau.

– Changement de plans. Je dois prendre l'avion pour l'Indiana et m'occuper de deux ou trois trucs, mais je serai de retour demain. Passe une bonne journée au bureau. Je penserai à toi.

J'emportai mon verre dans mon lit et me répétais ses mots dans ma tête. Je penserais à lui, moi aussi. À lui. Aux menaces, aux crimes, et au FBI. À Washington.

Et, oui, à notre envol.

Je restai éveillée aussi longtemps que je pus, luttant contre le sommeil. Je n'avais fait aucun cauchemar ces derniers jours. Mais je savais que ce soir, sans Evan à mon côté, ils reviendraient. Des rêves à l'odeur d'eau salée, ponctués par les hurlements désincarnés de ma sœur. Des rêves qui vinrent me chercher pour me tirer de mon sommeil, et de façon si pernicieuse qu'ils me poursuivirent même au travail le lendemain. Assise à mon bureau, je m'efforçai de me concentrer sur la voix de Kat, minuscule et lointaine au bout du fil.

– Kevin est un gros con, disait-elle. Il montre son insigne à tout le monde pour se donner l'impression d'être un caïd.

– Peut-être. Je ne sais pas... (Je lui avais raconté pour Kevin, mais pas pour Larry.) Mais je ne veux pas penser à Kevin. Du tout... soupirai-je. Je n'ai toujours pas de nouvelles d'Evan aujourd'hui. J'ai besoin de me changer les idées. Tu veux qu'on prenne un verre ? Flynn travaille ce soir. On pourrait aller le harceler au bar.

– C'est tentant. On se retrouve là-bas vers vingt heures ?

– Parfait !

Je laissai un message à Flynn dès mon retour à la maison, pour lui dire qu'on passerait dans la soirée. Puis, comme j'avais deux heures à tuer avant de me changer et de me rendre au pub, je décidai de prendre mon carnet à croquis, un verre de vin, et d'aller sur la terrasse.

Je dessinais le visage d'Evan de mémoire, quand l'Interphone du bar retentit. Puis la voix élégante de Peterson.

– M. Black est ici. Puis-je le faire monter ?

J'appuyai sur le bouton pour répondre.

– Il est ici ? Ou au téléphone ?

– Il est debout en face de moi.

Mon pouls s'accéléra.

– Faites-le monter.

Je me levai et fis les cent pas. J'avais tellement hâte que je me sentis un peu idiot. Il était parti depuis moins de vingt-quatre heures, et j'avais l'impression que cela faisait une éternité.

En résumé, j'étais vraiment accro.

En résumé, dans environ une semaine, je serais royalement foutue.

Dangereux.

Ouais. Evan Black était plus dangereux que tout.

Je l'entendis pousser la porte et me retournai vers lui, pour me figer quand il apparut, décontracté, les cheveux en bataille, avec son allure incroyablement sexy.

Je restai là, à m'imprégner de sa beauté. Je voulais retrouver cet instant, quand il s'agissait seulement de nous deux, sans secrets ni menaces.

Il me tendit les bras et je m'y lovai. J'étais bouleversée par cette impression soudaine et inéluctable d'être enfin chez moi.

Mais ce n'était qu'une illusion.

Je ne connaissais que la surface de ses secrets, ceux qu'il avait bien voulu me révéler, et toujours par métaphores. Et même si j'avais pensé que ce n'était pas grave, puisque je partais, et même que c'était mieux comme ça, en vérité je voulais en savoir plus. J'en voulais tellement plus...

Parce que j'avais enfin compris : ce n'était pas le fantasme construit toutes ces années autour d'Evan Black qui me donnait ce frisson que j'aimais tant, mais l'homme lui-même. Sa présence, son humour, sa tendresse. Et même ses secrets.

Et à cet instant, je n'avais envie que de le connaître. De le connaître vraiment et complètement.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, reculant pour mieux scruter mon visage.

Je ris à moitié. Qu'est-ce que j'avais dit, déjà ? Qu'il me voyait ? Apparemment, j'avais vu plus que juste à ce niveau. Il était impossible de cacher quoi que ce soit à cet homme.

Je voulus le supplier de me confier tous ses secrets, mais j'avais trop peur qu'il refuse. Et je ne voulais pas prendre ce risque, pas maintenant. Pas quand il venait juste de passer la porte.

Alors je gardai mon propre secret, en cachant mes vrais besoins derrière un faux sourire.

– C'est rien, dis-je. Juste que je ne t'attendais pas ce soir, et on a déjà convenu avec Kat et Flynn de se retrouver au pub. Mais je peux annuler.

– Ne fais pas ça. Je vais venir avec vous. Cole voulait prendre un verre ce soir de toute façon. Je vais lui dire de nous rejoindre.

– Oui ?

Je ne pus m'empêcher de sourire. Ça faisait du bien de prévoir une sortie entre amis, ça avait l'air si *normal*.

– Et Tyler ? continuai-je.

– Tyler pense que toi et moi, ce n'est pas une bonne idée.

J'acquiesçai, ma poitrine se serra de façon désagréable. J'aimais Tyler comme un frère, et d'une certaine façon je détestais l'idée de le décevoir.

– Mais pas Cole?

On ne peut pas dire qu'il m'avait vraiment donné sa bénédiction quand je l'avais vu au Destiny.

Evan eut un petit sourire en coin.

– Il pense lui aussi que ce n'est pas une bonne idée. Mais il sait que tu pars bientôt. Alors, il dit qu'autant en profiter quand on en a l'occasion, afin de pouvoir passer à autre chose après.

– Je vois. (J'avais l'impression de recevoir des coups de poing dans l'estomac) Voilà, j'ai toujours su que Cole était un type intelligent. (Mon sourire trembla un peu.) Une amourette avant Washington. On dirait presque le titre d'un mauvais film.

Je m'efforçais d'avoir l'air drôle, mais l'expression d'Evan n'avait rien d'amusé. Il tendit la main et me caressa le menton.

– Ça n'arrivera jamais, tu sais. C'est impossible que je passe un jour à autre chose. Si tu t'en allais à cette seconde, si je ne te voyais plus jamais de ma vie, je te garderais toujours ancrée en moi.

Les coups de poings cessèrent. Je me sentis plus légère qu'une plume. Il me semblait impossible de formuler la moindre réponse, mais je me mis sur la pointe des pieds, posai mes lèvres sur les siennes... Et je crois qu'il comprit ce que j'essayais de lui dire. Sa bouche avait un goût de menthe. Même s'il ne s'était s'agi que d'une nuit, il m'avait follement manqué. Assurément, le député Winslow allait avoir la meilleure employée de tous les temps. Parce que j'allais me plonger à corps perdu dans mon travail, pour être sûre de n'avoir ni le temps ni l'énergie de penser à quoi que ce soit d'autre, pas même à l'homme dont je tombais amoureuse.

Je frissonnais dans ses bras, acceptant enfin l'idée que j'avais préféré ignorer à l'exposition. Je craquais sur Evan Black depuis des années. Mais j'étais tombée amoureuse de lui ces derniers jours. Et ce serait encore une autre histoire quand j'allais devoir partir.

– Hé ! dit-il, interrompant notre baiser puis relevant ma tête pour m'embrasser le bout du nez. Dis-moi à quoi tu penses ?

– Je pense que j'ai envie de toi en moi.

Il jeta un œil à sa montre, puis vers moi. Son sourire doux et sensuel me fit aussitôt fondre.

– À quelle heure doit-on être au pub ?

– C'est grave si on est en retard ?

– Pas du tout ! dit-il.

– Alors, on s'en moque. (Je me collai à lui.) On devrait descendre dans la chambre.

– On devrait, confirma-t-il.

– Je ne veux pas bouger...

– Alors, ne bouge pas.

– J'ai envie de toi violemment, dis-je. Pas de bavardage, pas de gentillesses. Juste toi en moi. Tu devrais être en train de me prendre depuis que tu as passé cette porte.

– Mon Dieu, Lina ! grogna-t-il.

Puis il me souleva pour enrouler mes jambes autour de sa taille. On était à moins de deux mètres de la kitchenette et il me posa sur le comptoir, releva ma jupe frénétiquement, puis ouvrit son jean si vite que je fus surprise qu'il n'ait pas fait sauter tous les boutons de sa braguette en même temps. J'écartai les cuisses, pleine de désir, incapable d'attendre une seconde de plus et d'une main j'essayai d'ôter ma culotte.

– Non, dit-il.

Je relevai les yeux, perplexe. Il attrapa ma culotte et la tira grossièrement sur le côté. Il glissa deux doigts en moi si violemment, rapidement et profondément que je poussai un cri, puis il se plaça entre mes jambes et sa queue remplaça ses doigts. J'étais déjà trempée, mais dès que je baissai la tête pour regarder l'endroit où nos corps se rejoignaient, voir la façon dont il bougeait en moi et comment mon corps l'aspirait, je mouillai encore plus.

– Plus fort, demandai-je, tandis qu'il me martelait, ses mains sur mes hanches pour me maintenir en place quand je me penchais en arrière, que je me préparais à ce qui allait venir en m'accrochant au rebord du comptoir. Oui, s'il te plaît, encore.

Incapable de toute pensée cohérente, je n'étais faite que d'envie. De désir.

Puis, plus vite que j'avais jamais joui de ma vie, j'explosai dans une rafale de molécules folles, tout ce que j'étais fusionna avec tout ce qu'était Evan.

– Bébé...

Il soupira, son corps tremblait encore contre le mien. Je m'agrippai à lui.

Quelques secondes passèrent et je me redressai à contrecœur.

– Je devrais peut-être me changer avant qu'on y aille.

– Non, dit-il, attrapant quelques serviettes en papier pour nous nettoyer. Tu gardes cette jupe et cette culotte.

– Sérieusement ?

– J'aime cette idée, dit-il. J'aime savoir que je viens de te baiser. Qu'il y a quelques minutes à peine, tu avais les cuisses écartées et que j'étais profondément en toi. J'aime l'idée de te voir assise là, dans ta petite tenue de travail, toute propre sur toi, et savoir que c'est à cause de moi que ta culotte est encore humide. Ça me rappelle que tu es à moi. En tout cas, pour quelques jours encore.

– Je suis à toi, dis-je.

Je le serai toujours.

Je ne dis pas cette dernière phrase à haute voix, mais il savait. Comment aurait-il pu ne pas savoir ? Je l'avais bien compris, Evan Black me connaissait mieux que quiconque, n'est-ce pas ?

– Je suis sérieuse, dit Kat, sa troisième bière à la main. Je pense que vous devriez faire un saut en parachute tous les deux.

Je jetai un regard à Evan, de toute évidence amusé par mon amie complètement ivre.

– Et pourquoi ça ? demanda-t-il.

– Eh bien, dit Kat, en se penchant sur la table, l'air très sérieux : je ne sais pas si tu as remarqué, mais notre petite Angie a plutôt le goût du risque.

– Non ? dit Evan, d'un ton faussement surpris et vraiment moqueur.

– Mais si. (Kat hocha la tête plus de fois que nécessaire, comme si elle cherchait à imiter une de ces poupées désarticulées.) Et tu dois t'assurer qu'elle ait sa dose, parce que quand elle aura déménagé à Washington, elle va s'ennuyer à en mourir. *Fille à papa*, ajouta-t-elle dans un soi-disant murmure. C'est vrai. Promis.

– Ce qui est vrai, c'est que tu vas prendre un taxi pour rentrer, dis-je en me forçant à sourire et à avoir l'air amusé.

En réalité, je brûlais d'envie d'étrangler ma copine. Mon déménagement pendait comme une épée de Damoclès au-dessus de ma tête, et je n'avais pas besoin qu'on me le rappelle, merci bien. Mais, surtout, je ne voulais pas qu'on le rappelle à Evan.

– Tu insinues que je suis ivre?

– Je ne l’insinue pas. Je l’affirme, tout simplement.

– Ivre ou non, dit Evan, ton amie a une bonne idée. Tu veux que j’organise une session de saut en parachute ?

– Même pas en rêve !

– Et moi qui croyais que tu voulais voler...

Je glissai ma main sous la table et la posai sur sa bite, en souriant gentiment.

– C’est pour ça que je t’ai, toi, dis-je.

Ma voix était taquine, mais je pensais vraiment ce que je disais.

Par souci de bienséance, je commençai à retirer ma main, mais il posa la sienne dessus pour m’en empêcher et garder ma paume bien à plat. Nos regards se croisèrent, le sien tout amusé, et je ne pus m’empêcher de sourire.

– L’argument de la demoiselle est valide, dit Evan.

Et je ne pus qu’éclater de rire. Je n’étais pas la seule que le risque faisait décoller.

– Mon Dieu ! Elle te mène tellement par le bout du nez, dit Kat.

– C’est vrai, confirma gaiement Evan.

Kat me lança un étincelant sourire d’approbation.

– Où est Cole ? demandai-je tandis que Kat faisait des signes à la serveuse pour commander une autre tournée. Il est presque huit heures et demie.

– Je lui ai envoyé deux textos, dit Evan. Pas de réponse.

Grace au talent de pilote d’Evan, nous n’avions eu que dix minutes de retard. Mais il n’y avait eu aucune raison de se presser. Cole était toujours aux abonnés absents, et Flynn était coincé à remplacer quelqu’un. L’heure de pause qu’il avait prévu de passer avec nous était devenue une heure derrière le bar à bosser comme un damné. Et quand il ne courait pas dans tous les sens pour préparer des cocktails, il était accaparé par une quadragénaire qui ne cessait de lui faire signe de venir lui parler.

Kat, qui l’avait remarquée la première, me l’avait montrée. On regardait désormais toutes les deux la scène, essayant de deviner qui elle était pour Flynn. Je suppose qu’elle n’était personne, juste une femme cherchant à coucher avec un barman mignon. Probablement récemment divorcée. Et qui avait sans doute passé une journée de merde au boulot.

– Je pense qu’elle cherche à fricoter pendant que son mari est en voyage d’affaires, dit Kat quand on alla se repoudrer le nez ensemble.

– J’espère que non. Un mari hors de lui qui débarque est la dernière chose dont Flynn ait besoin.

Bref, qui qu’elle soit, elle accaparait Flynn. Il n’avait réussi à venir nous voir qu’une fois, et ç’avait juste été pour se présenter à Evan. J’espérais qu’au moment où Cole débarquerait, le second barman serait arrivé et que Flynn pourrait prendre sa pause.

– Le voilà, dit Evan en regardant l’entrée. (Puis il recula sa chaise et se leva.) Quelque chose ne va pas...

Comme je faisais au moins une tête de moins qu’Evan, impossible de voir Cole sans me lever à mon tour. Une fois debout, je sus qu’Evan avait raison. Cole s’approchait de nous comme une tempête de muscles tonitruante. Même ses yeux, habituellement si doux, étaient pleins d’une colère qu’il ne cherchait pas à cacher.

– Putain ! qu’est-ce qu’il y a ? demanda Evan, de toute évidence aussi déconcerté que je l’étais.

Cole regarda dans ma direction.

– Désolée, petite, mais j'ai besoin de lui un petit moment, annonça-t-il, pointant un doigt en direction d'Evan. On a un problème.

– Que se passe-t-il ? demandai-je

Mais Cole s'en allait déjà, et Evan le suivait à grands pas, son téléphone collé à l'oreille.

– C'est quoi, ce bordel ? demanda Kat.

– Des histoires de business, je suppose. Evan a dit qu'ils avaient des soucis avec une de leurs entreprises à risques en Californie.

J'essayai d'avoir l'air désinvolte, mais j'étais inquiète, les menaces de Larry et la voix de Kevin me résonnaient encore aux oreilles.

Ils étaient partis depuis cinq minutes, quand Flynn vint s'asseoir à notre table.

– Où sont-ils ?

– Sur le parking, dis-je. (Jetant en œil en direction du comptoir, je vis que la cougar avait disparu.)

Ton amie est partie ?

– Qu'elle aille se faire foutre ! dit Flynn.

Kat éclata de rire.

– C'est ce qu'on croyait que tu avais prévu de faire. Que s'est-il passé ?

– C'est comme pour des négociations, dit Flynn. Nous ne sommes pas parvenus à un accord.

– Encore une histoire de business, dis-je, puis j'avalai ma dernière gorgée de cabernet tandis que Flynn et Kat riaient. Une autre tournée ?

– Oh, que oui, putain ! acquiesça Flynn en faisant signe à l'une des serveuses. Je suis en pause pour trente-six heures d'affilée.

Quand Evan réapparut, j'avais bu deux verres de plus et commençais à en ressentir les effets. Cole n'était pas avec lui, et je pus voir la déception sur le visage de Kat ; celle-ci s'accrut encore quand Evan refusa d'expliquer pourquoi Cole nous plantait.

– Des histoires de travail, dit-il.

Une explication loin d'être satisfaisante.

Mais l'air absent qu'il arbora tout le reste de la soirée fut bien pire. Il était poli avec mes amis, disant ce qu'il fallait dire, riant à leurs blagues et payant des tournées. Mais je le sentais absent. Je ne dis rien jusqu'à notre départ, mais, une fois dans la voiture, je voulus des explications.

– Que se passe-t-il, Evan ?

– Les affaires... (Il s'arrêta à un carrefour et me lança un regard en coin.) Ça finira par se tasser.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Des problèmes, répondit-il. Au Destiny.

Je me léchai les lèvres au souvenir de ses mains rouges et écorchées.

– C'est ce type ? Larry ? Les filles vont bien ?

Il se concentra sur la route.

– Elles vont bien. On gère.

Je voyais bien que mes questions commençaient à l'irriter, mais j'insistai quand même.

– C'est une histoire de business légal ? Ou devrais-je être inquiète et m'attendre que le FBI te tombe dessus ?

D'un coup sec, il tira le volant vers la gauche tout en appuyant sur la pédale de frein. Je poussai un cri aigu, le son de ma voix semblable à celui du crissement des pneus, quand il dérapa sur un parking

et éteignit le moteur.

– C'est quoi ce délire, putain, Lina ?

Je le regardai, bouche bée.

– Sérieusement, insista-t-il. C'est quoi, ce délire ?

Je secouai la tête.

– Qu'est-ce qui se passe, Evan ? Cole t'a donné un coup sur la tête ? Parce que ton humeur a changé du tout au tout, et je ne sais pas ce qui se passe, mais tu passes tes nerfs sur moi, là.

– Est-ce que tu vas rester ?

– Rester ? répétais-je.

Je ne comprenais plus rien.

– Tu vas rester à Chicago, ou tu pars toujours pour Washington dans une semaine ?

– Je... dis-je en me passant la langue les lèvres. J'essaie juste de me rapprocher de toi, Evan. Cole débarque et tu disparais avec lui, et quand tu reviens, c'est comme si tu avais construit un mur entre toi et le reste du monde. Et je comprends. Il y a des choses dont tu ne peux pas parler, des trucs qu'on a tous les deux essayé d'éviter... Et c'est aussi ma faute, parce que j'ai moi aussi tourné autour du pot.

Je pris une grande inspiration, ne sachant pas si le martèlement de mon cœur était dû à mes paroles ou à sa façon décidément risquée de conduire la Thunderbird.

– Je ne veux plus rien éviter, continuai-je. Plus de récits imagés, d'allégories et de si. Je te veux, toi, Evan. Je veux le véritable toi.

Je lui ouvrais mon cœur, scrutant son visage, y cherchant la douceur, l'acceptation, le soulagement.

Mais je ne vis que des angles saillants et durs. Du regret, aussi, et l'angoisse me glaça.

Il se retourna, se concentra sur l'horizon, au-delà du pare-brise.

– Je veux ça aussi, dit-il enfin.

Je soupirai de soulagement et attendis qu'il continue. Qu'il me dise la vérité, me laisse enfin voir ce qu'il y avait sous l'armure du chevalier.

Mais ce ne fut pas le cas.

– Est-ce que tu vas rester à Chicago ? répéta-t-il, cette fois en parlant lentement et en articulant exagérément. Ou pars-tu pour Washington dans une semaine ?

– Bon sang, Evan ! criai-je, ayant désormais perdu toute patience. Pourquoi tu t'obstines à me poser cette question ?

Il continua de scruter l'horizon, mais parla d'un ton aussi coléreux que le mien.

– Réponds-moi !

– Je... Oui, dis-je d'un ton sec. Tu sais que j'ai un poste. Et dans quelques jours, j'aurai même un endroit où vivre.

Il redémarrâ la voiture et reprit la route. Je restai figée, convaincue d'avoir dépassé une limite, franchi une ligne que je ne savais même pas qu'il avait tracée. Quand on arriva devant l'immeuble, il dépassa le comptoir du voiturier et s'arrêta le long du trottoir. Il resta assis en silence, et il me fallut une seconde pour comprendre : il attendait que je descende.

– C'est quoi, ces conneries, Evan ?

– Tu n'es pas honnête avec toi-même, Lina, dit-il en se retournant pour me regarder. Tu ne peux pas attendre plus de moi que ce que tu es prête à donner toi-même.

Chapitre 18

Tu n'es pas honnête avec toi-même.

Je passai le reste de la nuit et la journée suivante à ressasser ses mots dans ma tête, encore et encore, comme une horrible comptine qui serait devenue un parasite pernicious coincé dans mon oreille.

Tu n'es pas honnête avec toi-même.

Je fus d'abord en colère. Je fis les cent pas, bus un verre et réussis à ne rien lancer contre le mur, mais seulement parce que j'aimais tous les objets de l'appartement de Jahn... et que j'avais déjà sacrifié une tasse à café pour Evan Black.

Je consumai donc ma colère en brûlant des calories, je sillonnai l'appartement dans tous les sens, parlant à voix basse comme une vieille folle tout en crachant des jurons plutôt élaborés.

Tu n'es pas honnête avec toi-même.

Puis je m'assis. J'essayai de regarder la télévision pour noyer cette petite voix énervante revenant sans cesse dans ma tête me dire qu'il avait raison.

Mais la voix était trop forte, et je ne parvenais pas à me concentrer. Ni sur CNN, ni sur aucun de ces épisodes en streaming de *Buffy contre les vampires*. Pas même sur le corps plutôt bien fait de Gordon Ramsay hurlant après tous ces petits chefs aspirants.

Tu n'es pas honnête avec toi-même.

Putain, Evan Black !

Il avait raison.

Il avait raison, mais j'avais peur du changement. J'avais vécu ma vie selon les règles de quelqu'un d'autre depuis si longtemps que je n'étais pas sûre de savoir faire autrement. En réalité, je n'étais pas sûre de savoir être moi-même.

Mon Dieu ! j'avais vraiment fait n'importe quoi. Mes parents n'avaient pas seulement perdu une fille, mais deux. Parce qu'ils ne connaissaient même plus Angelina, plus maintenant. Je m'étais tant efforcée de devenir Gracie pour eux, que j'avais enterré leur fille cadette.

Tu n'es pas honnête avec toi-même.

L'euphémisme de l'année, hein ? Et il avait juste fallu que je tombe amoureuse pour enfin m'en rendre compte.

– Mademoiselle Raine ?

J'étais sur la terrasse, debout près de la rambarde en verre, regardant le lac sans le voir. Je me tournai en entendant la voix de Peterson.

– Oui ?

– Puis-vous apporter quelque chose ? Vous devriez déjeuner.

– Je n'ai pas faim.

– Vous n'avez pas pris de petit-déjeuner. (Il s'interrompt.) Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

– Non...

Il ne pouvait pas m'aider, et j'avais bien du mal à m'aider moi-même. À vrai dire, j'avais bien du mal à mettre mes idées en ordre.

Je savais ce que je voulais. Je voulais rester. Je voulais Evan. Je voulais travailler pour la

fondation. Être honnête avec moi-même. Mais j'avais peur de sortir du chemin que je m'étais tracé. Et l'idée de décevoir mes parents me terrifiait.

Je le savais, une seule personne pouvait m'aider. Une seule personne pouvait me serrer dans ses bras et me protéger quand je prendrais le genre de risque que je m'apprêtais à prendre.

Je devais sauter, et j'avais l'absolue certitude d'en être incapable sans Evan à mes côtés.

– Peterson ! appelai-je en me retournant avant qu'il ne disparaisse à nouveau à l'intérieur.

Attendez. Il y a une chose que vous pouvez faire pour moi.

– Tout ce dont vous avez besoin, mademoiselle Raine.

– J'ai besoin d'une voiture.

Le chauffeur m'emmena d'abord au bureau d'Evan, dans le centre-ville, mais à moins que sa secrétaire ne mente, il ne s'y trouvait pas.

On alla ensuite au bateau, on ne l'y trouva pas non plus.

– Dois-je vous ramener à la maison, mademoiselle ?

– Non, dis-je fermement.

Je pris mon téléphone portable. J'étais sur le point de composer son numéro, mais je ne voulais pas lui donner l'occasion de me dire de ne pas venir.

– Allons au Destiny, dis-je, me réinstallant confortablement sur mon siège.

Bon sang ! J'espérais vraiment qu'il y serait, parce que j'étais à court d'idées. Et même si j'avais décidé de supplier Cole de m'aider, le cas échéant, je ne voulais pas en arriver là... À moins que ce ne soit absolument nécessaire.

Je ne vis pas la voiture d'Evan quand on approcha, mais je n'avais pas non plus une vue optimale sur le fond du parking. Je remerciai le chauffeur et, comme j'étais à bloc dans la pensée positive, je lui dis de ne pas m'attendre. Puis je me glissai à l'intérieur, payai l'entrée, cette fois à une petite brune, et poussai la porte de la salle principale.

Ça ressemblait à ce que j'avais vu la première fois. Les filles dansaient toujours, les hommes les regardaient toujours. Tout avait l'air exactement comme la dernière fois. Un seul changement : en moi.

– Je te connais.

Je levai les yeux et vis cette blonde familière qui portait une minuscule minijupe, et rien d'autre.

Il me fallut une seconde, mais je reconnus la réceptionniste de la fois précédente.

– Bonjour, dis-je. Je cherche Evan.

– Encore ?

– Pardon ?

Elle haussa les épaules.

– Il est en réunion.

J'exultai en silence. Au moins il était là, quelque part.

– Je vais l'attendre au bar.

Je gagnai le comptoir et m'assis sur un tabouret. La fille apparut soudain à côté de moi.

– Oh ! Ça pose problème ?

Au lieu de répondre, elle me détailla de la tête aux pieds.

– T'es la tendance de la semaine, alors ?

Je clignai des yeux.

– Excusez-moi ?

– C’est juste qu’il baise pas mal de filles. Aucune de nous, bien sûr. Les règles et toutes ces conneries. Mais il les amène ici. Pour bien les exciter, tu vois ?

Je restai sans voix.

– Bref, ce que je veux dire, c’est que ça ne dure jamais. Enfin, je ne t’apprends rien, pas vrai ? Il a été clair avec toi dès le début, non ? Sur le fait que tout ça ne serait que temporaire.

Je le jure, ce fut comme si on avait mis des kilos de plomb dans mon estomac.

– Je peux savoir pourquoi on a cette conversation ?

Cela me semblait irréel ! J’étais assise sur un tabouret de bar, parlant de mes relations sexuelles avec Evan à une fille dont les seins se trouvaient à quelques centimètres de mon nez. Putain ! Par où commencer pour dire ce qui n’allait pas dans cette scène ?

Elle haussa les épaules.

– Tu n’as qu’à te dire que je suis comme une mission de service public. S’il ne te l’a pas dit, lui, quelqu’un doit le faire. Parce qu’il n’y a qu’une femme dans la vie d’Evan. Il enflamme peut-être des dizaines de chattes, mais c’est toujours vers elle qu’il retourne chaque fois. Il l’a même tatouée sur son bras.

– Il l’a... Attends ! Quoi ?

– Rose... dit la blonde. Ce tatouage sur son bras, c’est pour elle. Tu ne savais pas ?

– Je savais, dis-je en glissant du tabouret. Et je sais aussi que je dois lui parler tout de suite.

Elle n’essaya pas de me retenir. Je me dirigeai vers la porte qu’Evan et moi avions empruntée la dernière fois. Je me souvenais d’avoir vu des bureaux dans le couloir et, n’ayant pas de meilleure idée, je me dis qu’il se trouvait sans doute dans l’un d’eux.

Je poussai la porte. Il n’y avait personne de l’autre côté pour m’interdire d’aller plus loin. Je continuai donc.

Rose. C’était quoi, cette histoire ? Je pensai au tatouage sur son bras. Je l’avais même questionné à ce sujet, mais il ne m’avait jamais dit que c’était en hommage à une fille.

Merde !

Cela voulait-il dire qu’Evan me mentait ? Ou cette garce de blonde disait n’importe quoi ?

Je savais quelle option je préférais. Je savais même à laquelle je croyais.

Sans être sûre d’avoir raison.

J’entendis des voix derrière la porte close de la salle de réunion et m’arrêtai. Je penchai la tête pour essayer de distinguer la voix d’Evan parmi les autres.

Puis la porte s’ouvrit violemment, et je sursautai si fort que ma tête manqua cogner le chambranle. Evan était face à moi.

– Lina ?

– Putain de merde, Evan ! hurlai-je, plus à cause de l’embarras d’avoir été surprise que de peur véritable.

Je vis Tyler et Cole, derrière lui, assis autour de la table de réunion recouverte de plans d’immeubles, de dessins techniques et de toutes sortes de croquis.

Ils avaient tous les trois l’air lessivé. Et aucun d’entre eux ne semblait content de me voir.

– Qu’est-ce que tu fais ici ? me demanda Evan.

J’avalai ma salive, avec l’impression qu’on m’avait jetée sur scène au beau milieu d’une pièce de théâtre en oubliant de me donner mes répliques. Je n’avais pas imaginé les choses ainsi. Dans ma tête, je serais allée le voir, lui aurais dit qu’il avait raison puis je me serais blottie dans ses bras.

Désormais, je n'étais même pas sûre de lui avoir manqué. Désormais, je me demandais qui était Rose.

– C'était une erreur, dis-je, forçant les mots à franchir les larmes qui emplissaient ma gorge. Je suis désolée, je n'aurais pas dû venir.

Je discernai une lueur d'inquiétude dans ses yeux, mais je n'avais pas le temps d'y penser. Je me retournai et courus vers la porte du fond. Je la poussai et me retrouvai dehors, aveuglée par le soleil éclatant de l'après-midi.

Je sus immédiatement que j'avais merdé. Le bâtiment était immense, et pour rejoindre la rue, j'allais devoir le contourner.

– Merde ! explosai-je, même si j'étais la seule à pouvoir m'entendre.

J'attrapai mon téléphone dans mon sac tout en commençant à marcher. J'allais appeler un taxi. J'allais appeler Peterson. J'allais faire quelque chose pour sortir d'ici, bon sang, parce que je ne pouvais pas rester... Mais je ne pouvais pas non plus vraiment bouger, car désormais mes larmes coulaient en abondance. Et le monde était devenu flou, et je voulais juste m'écrouler sur le bitume et pleurer jusqu'à ce que tout ne soit plus aussi douloureux.

– Bébé...

Les bras forts et musclés d'Evan m'enlacèrent et, même si j'eus envie de me dégager, je le laissai me serrer en me laissant tomber sur le trottoir qui longeait le parking.

– Chérie, qu'est-ce que tu fais ici ?

Je me dégageai de son étreinte, mais je dus me serrer toute seule parce qu'à la minute où ses bras ne m'entourèrent plus, je me sentis de nouveau perdue.

– Lina ? Mon Dieu, Angie, parle-moi ! Tu commences à m'inquiéter.

Je pris une grande inspiration. Mon souffle était saccadé. Je dégageai les cheveux de mon visage et me tournai pour le regarder dans les yeux.

– Qui c'est ? dis-je, essayant de garder une voix claire. Qui est Rose ?

Ses yeux s'écarquillèrent et, d'une voix lente et pleine de prudence, comme s'il s'agissait d'une bombe qui pouvait à tout instant exploser, il demanda :

– Pourquoi veux-tu savoir ?

Je décidai de ne pas hurler. J'allais être raisonnable. Lui faire confiance, et ne pas être une de ces femmes qui pètent un câble et font de terribles crises de jalousie.

Je me dis tout ça, mais j'avais vraiment du mal à le mettre en pratique.

Je tendis la main pour toucher son bras. Son tatouage était caché par sa manche de chemise, mais je pouvais presque le sentir brûler sous ma peau.

– J'ai besoin de savoir que tu ne faisais pas que jouer avec moi, Evan. Enfin, si c'était le cas, je suppose que c'est ma faute. C'est moi qui ai dit que tout ça n'était que temporaire, n'est-ce pas ? C'est moi qui ai parlé de trois semaines.

Je me relevai et me retournai pour lui faire face. Je sentais les larmes couler sur mes joues, pourtant je ne sanglotais plus. J'étais une épave, mais, au moins, une épave avec un minimum de contrôle.

– Puis tu m'as demandé si je restais et je suppose que je me suis dit... Enfin, je suppose que j'ai espéré...

– Quoi ? demanda-t-il.

Un seul mot, mais il le prononça avec une douceur si encourageante que cela me donna de la force.

– Je suis venue ici parce que tu as raison. Je ne suis pas honnête avec moi-même. J’ai envie d’art, pas de politique. De beauté, pas de décrets ni de négociations. Je suis donc venue ici pour te dire ça. Parce que... parce que... (Je secouai la tête, pas encore prête à mettre des mots sur tout.) Mais peut-être que je me suis trop avancée. Parce que je ne savais pas qu’elle existait. Je ne connais pas l’existence de...

– Rose, dit-il.

Et je dus fermer les yeux pour tenir à distance la douleur que me causait ce simple mot.

Il posa ses mains sur mes épaules.

– Regarde-moi, dit-il.

J’hésitai, puis ouvris lentement les yeux. Je vis la chaleur de son regard. La chaleur, le désir, et quelque chose qui ressemblait fort à du bonheur. Je crois que j’y vis même de l’amour.

Et puis, sans raison ni préavis, il se pencha et m’embrassa si délicatement que je faillis de nouveau fondre en larmes.

– Viens, dit-il après s’être redressé.

Il prit ma main dans la sienne et se dirigea vers sa voiture.

– Où est-ce qu’on va ?

– J’ai plusieurs choses à t’expliquer, répondit-il. On va commencer par Rose.

Le trajet fut pour le moins silencieux. D’abord parce que Evan ne prononça pas un mot, et moi pas vraiment non plus. Il semblait aimer prendre son temps. Je craignais de rompre le silence, de m’être trompée et d’avoir en réalité vu autre chose que du bonheur dans ses yeux. Et si jamais il me conduisait jusqu’à sa petite amie qu’il gardait secrètement dans une tour dorée... eh bien, je voulais le savoir le plus tard possible.

Et puis, surtout, j’avais décidé de me rendre. J’étais devenue folle à cause d’une histoire de plus en plus semblable à un malentendu. Et j’avais chamboulé ma propre vie et mon avenir à cause de la peur et de la culpabilité. J’avais besoin d’apprendre à avoir un peu de distance. Et Evan était le seul en qui j’avais confiance.

J’espérais vraiment ne pas me tromper sur ce coup-là.

Mais quand on atteignit Evanston, je n’y tenais plus.

– C’est encore loin ?

– On est à cinq minutes.

J’avalai ma salive, puis acquiesçai.

– D’accord, dis-je, contrariée par le tremblement dans ma voix. (Je lui jetai un regard en coin.) Ne me brise pas le cœur.

– Jamais, dit-il, avec une telle certitude qu’une larme s’égara sur ma joue.

Je l’essuyai, agacée d’être à ce point à fleur de peau.

Nous étions désormais dans un quartier proche de Northwestern. Evan s’engagea dans une petite rue puis s’arrêta devant la grille du jardin d’une résidence époustouflante, à la pelouse impeccable.

– On est arrivés, dit-il.

Il composa le code de la grille qui s’ouvrit, puis il remonta jusqu’à la maison. Dans le virage de l’allée qui y menait, j’aperçus une piscine, un court de tennis et une dépendance en plus de la maison principale.

– Où sommes-nous ? demandai-je.

– Chez moi, répondit-il en éteignant le moteur.

– Chez toi ? (Je ne m’attendais pas à ça.) Mais le bateau... ?

– J’aime mieux vivre là-bas, précisa-t-il en ouvrant sa portière pour sortir de la voiture. Allez, viens.

Je repris mon souffle et le suivis. Je ne savais pas vraiment à quoi m’attendre, mais j’étais sûre d’une chose : toutes mes tentatives pour le deviner seraient à coup sûr vaines.

La porte d’entrée avait une serrure numérique, il composa le code, puis entra. Je lui emboîtai le pas et admirai en silence la beauté de l’endroit. J’avais grandi dans une maison fabuleuse, et l’appartement dans lequel je vivais désormais était incroyable. Mais chez Evan, c’était l’équilibre parfait entre beauté et confort. À la fois luxueux et de bon goût. Et surtout, on s’y sentait bien. L’endroit était chaleureux et accueillant. Cela rendait donc encore plus surprenant le fait qu’il ne veuille pas y habiter à plein temps.

– C’est moi ! dit-il d’une voix puissante qui me surprit. Il y a quelqu’un ?

Quelques secondes plus tard, une forte femme sortit d’une pièce adjacente, un torchon à la main. Elle portait un pantalon à élastique et une blouse semblable à celle d’une infirmière.

– Monsieur Evan ! Pourquoi n’avez-vous pas appelé ? Je vous aurais fait à dîner.

– Ne vous en faites pas, Ava. Je nous cuisinerais quelque chose tout à l’heure, dit-il, tendant la main dans ma direction. Voici Angelina Raine. Elle va passer la nuit ici.

Avant même que je puisse réagir à cette information, Ava avait pris ma main et la serrait chaleureusement.

– Merveilleux ! Nous avons tellement entendu parler de vous.

Je regardai Evan avec étonnement.

– Merci. Désolée de nous imposer à la dernière minute.

Elle balaya mon excuse d’un revers de main, et je crus qu’elle allait ajouter quelque chose. Mais nous fûmes aussitôt distraits par un bruit de pas martelant l’étage du dessus. Le martèlement fut suivi d’une voix de femme qui appelait :

– Evan ! Evan !

Rose, sans doute. Il y avait quelque chose d’étrange dans sa voix, mais je n’arrivais pas vraiment à savoir quoi.

Puis elle apparut, dévalant les escaliers avec l’enthousiasme d’un enfant s’apprêtant à recevoir des cadeaux. Ses cheveux, longs et emmêlés, pendaient tant en avant qu’ils lui couvraient presque tout le visage. Elle portait un pull rose avec un immense cœur violet et des Converse. Elle s’arrêta en dérapant face à nous puis rejeta ses cheveux en arrière. Et quand elle le fit, je dus me retenir pour ne pas crier.

Rose avait tant de cicatrices sur le visage qu’il était presque difficile de savoir que c’était celui d’une femme. Elle n’avait plus que la moitié d’un nez, ses sourcils avaient complètement disparu et sa bouche était un peu tordue, ce qui lui donnait une sorte d’étrange sourire permanent. Cette torsion, cependant, était si marquée par la joie de voir Evan qu’elle semblait l’illuminer de l’intérieur. J’en eus les larmes aux yeux. Après s’être arrêtée une seconde à peine, elle se jeta dans ses bras en criant.

– Tu m’as manqué ! Qu’est-ce que tu m’as apporté ? Qu’est-ce que tu m’as apporté ?

– Un truc hyper cool, dit-il en fouillant dans sa poche.

Il en sortit son portefeuille, l’ouvrit et saisit un billet de deux dollars.

– Tu sais ce que c’est ? demanda-t-il en le lui tendant.

Elle l’étudia attentivement.

– De l’argent.

Il rit.

– Bon, ça oui. Mais combien ?

Ses yeux balafrés s’agrandirent un peu.

– Deux ! Waouh ! Je n’en avais jamais vu ! C’est du vrai ? C’est assez pour m’acheter des Dragibus ?

– Oui, et oui.

– Merci ! s’exclama-t-elle en lui sautant au cou. Je t’aime ! Tu me manques !

– Je t’aime et tu me manques aussi. Et devine ce que je t’ai apporté d’autre ? dit-il tandis qu’elle s’écartait un peu. (Il me montra du menton.) Une nouvelle amie.

Elle se tourna vers moi avec un immense sourire qui dévoila ses dents parfaites.

– Salut ! T’es jolie !

Je ne pus que rire.

– Merci, dis-je. Toi aussi, ajoutai-je aussitôt, et je fus récompensée par un sourire resplendissant.

Et j’adore les Dragibus, moi aussi.

– Pour de vrai ? Waouh ! Quel âge tu as ? demanda-t-elle.

– Presque vingt-quatre ans, dis-je.

– Sans blague ? lança-t-elle, comme si c’était la chose la plus incroyable du monde. Moi, j’ai vingt ans ! C’est un deux et un zéro parce que c’est deux dizaines... Pas vrai, Evan ?

– Absolument. Je te présente Angelina, ajouta-t-il en faisant un signe vers moi. Lina. J’aimerais te présenter ma sœur. Melissa Rose Black.

Chapitre 19

On passa les heures suivantes dans la cour derrière la maison. Rose lança un Frisbee, joua dans le sable et répondit à des devinettes de « Toc-toc, qui est là ? ». Je ne posai pas d'autre question à Evan, je n'aurais pas su par où commencer. Et je savais désormais qu'il me le dirait, à sa façon et quand il serait prêt.

– Rose ! appela Ava depuis la cuisine. C'est l'heure de ton médicament, et d'aller au lit.

– Je peux regarder *Bob l'éponge* ? demanda-t-elle à Evan.

– Si Ava est d'accord, répondit-il en se levant. Viens, je t'accompagne.

Il prit sa main. Elle tendit l'autre vers moi et je la pris aussi. Elle était pleine de cicatrices, elle aussi, et j'eus l'impression horrible que sous ses vêtements, son corps entier n'était que du tissu cicatriciel. Cette idée me fit une peine incroyable.

Rose, cependant, sautillait comme une enfant joyeuse.

– Tu seras là demain ? me demanda-t-elle.

Je jetai un regard à Evan.

– On sera là pour le petit-déjeuner, répondit-il. Après, il faudra que je retourne travailler.

– Tu travailles trop, dit Rose.

Il éclata de rire.

– Je suis en train d'arranger ça. Dès que ce sera fait, j'aurai plus de temps pour être avec toi.

– Ouais !

Elle tapa dans ses mains et courut jusqu'à la cuisine pour rejoindre Ava.

– Elle est merveilleuse, dis-je quand elle eut disparu.

– Elle a six ans, dit-il affectueusement. Ça veut dire que, même si elle a été merveilleuse ce soir, elle va probablement nous faire une crise quand on va partir demain matin.

Il me tendit la main et sourit quand je la pris.

– Personne n'est au courant pour Rose, dit-il. Personne, à part Tyler et Cole.

– Et Jahn ?

Evan acquiesça.

Je me souvins de ce qu'il m'avait dit : il ne faisait pas facilement confiance aux gens. Je compris à cet instant l'importance du cadeau qu'il me faisait. Non seulement il avait confiance en moi, mais en plus il me donnait une chance de voir qui il était vraiment.

– Je croyais que ta mère et ta sœur vivaient dans un autre État.

– Dieu sait que j'ai fait tous les efforts du monde pour que tout le monde pense la même chose.

– Pourquoi ?

Nous étions sur les marches du perron. Il s'assit, puis glissa sur le côté pour me faire une place.

– Pour qu'elle soit en sécurité, dit-il. Il y a des risques inhérents à mon métier. Et il arrive que ta famille devienne la cible de représailles.

– Tu parles des trucs criminels, dis-je sans détour.

– Oui. Et je vais t'expliquer. Mais d'abord je veux savoir comment tu as su pour Rose. Ce n'est pas par Kevin ?

– Non, dis-je aussitôt pour dissiper son inquiétude. C'est une des filles du Destiny. Une blonde. Celle qui était à l'accueil, la première fois que je suis venue.

– Donna... Elle a un côté garce, et elle essaie de me mettre dans son lit depuis plus d'un an.

– Je croyais que tu ne couchais pas avec les filles.

– Je ne le fais pas. Tyler et Cole non plus. Tyler a eu une histoire une fois, avec une des serveuses, juste après qu'on a acheté l'endroit. Ça ne s'est pas bien terminé. (Il se tourna pour me regarder.) Juste pour qu'on soit complètement clair sur ce point... Je suis sorti avec beaucoup de femmes, et j'en ai aussi baisé beaucoup. Mais ça n'a jamais été autre chose que du bon temps et quelqu'un avec qui partager un repas. Tu comprends ce que j'essaie de te dire ?

Je passai ma langue sur mes lèvres, essayant de calmer le tambourinement des battements de mon cœur.

– Je ne suis pas sûre. Je n'aimerais pas deviner et me tromper.

Son sourire était chaleureux.

– Je veux dire qu'il n'y a jamais eu d'autre femme. Il n'y a toujours eu que toi, Lina. Tu as toujours fait partie de moi, avant même que je le comprenne vraiment.

Je fermai les yeux et inspirai à fond. Je me rendis compte que je me sentais enfin détendue, et ce pour la première fois depuis que Cole avait fait irruption dans le pub et emmené Evan avec lui sur le parking.

– Tu m'as manqué, dis-je. Tu es juste à côté de moi depuis des heures maintenant, mais tu m'as quand même manqué.

– Tu m'as manqué aussi.

Il se leva et m'aida à me relever.

– Tu vas me raconter ce qui lui est arrivé ?

– Ouais, dit-il, me conduisant à l'intérieur puis à l'étage. Je veux tout te dire.

La chambre dans laquelle on entra était petite, avec un lit double, un bureau, et c'est à peu près tout.

– C'était ma chambre quand j'étais ado, dit-il. Je n'ai jamais pris le temps de l'aménager vraiment, mais c'est ici que je dors quand je viens.

– Qui a la grande chambre ?

– Personne en ce moment. Ma mère est décédée il y a un an environ, et Rose et moi, on n'y a pas vraiment mis les pieds depuis.

– Je suis désolée...

– Merci.

Evan s'allongea sur le lit, s'appuyant sur un coude. Je m'assis en tailleur à côté de lui, les coudes sur les genoux.

– L'histoire commence et finit avec Rose, c'est pour ça que je voulais que tu la rencontres d'abord. Tu as entendu parler de l'incendie ?

– Bien sûr. Tous les journaux en parlaient. Je suis désolée pour ton père.

– Pas besoin d'être désolée pour lui, dit sèchement Evan. Mais Rose...

Il s'arrêta et inspira profondément, comme pour rassembler ses idées. Ou peut-être son courage.

– Ça va... dis-je. Si tu ne veux pas en parler, je comprends.

Il posa une main sur mon genou, et ce simple geste avait quelque chose de plus intime que toutes les fois où nous avons fait l'amour.

– Je veux que tu saches, dit-il. Elle avait six ans, et comme elle souffre d'une maladie auto-immune, les docteurs avaient une marge de manœuvre très limitée en matière de chirurgie réparatrice.

Son corps rejetait toutes les tentatives de greffes. Elle avait aussi inhalé une grande quantité de fumée. En fait, elle était cliniquement morte depuis une bonne minute quand ils l'ont ranimée. Elle a donc eu des séquelles cérébrales lourdes. Résultat, elle va rester une petite fille de six ans pendant un paquet d'années. Elle mûrira peut-être un peu, mais dans le meilleur des cas, elle aura neuf ans. Pour être honnête, je ne crois pas que ça arrivera, ses auxiliaires de vie ne le pensent pas non plus. Mais je l'aime et, peu importe ce qu'il arrivera, je m'occuperai d'elle.

– C'est un appareil électrique qui est à l'origine de l'incendie, n'est-ce pas ?

– Ça, c'est ce que ma mère et moi avons raconté.

Je fronçai les sourcils.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je veux dire que mon putain de père a décidé de se suicider et qu'il a failli tuer Rose par la même occasion.

Je le fixai, horrifiée.

Il se releva pour s'asseoir, puis recula pour s'adosser à la tête de lit. Il ne me touchait plus. L'une de ses mains, au-dessus de sa tête, s'agrippait à un des barreaux en cuivre du cadre de lit ; l'autre triturait négligemment le dessus-de-lit. Je ne n'étais pas sûre qu'il avait conscience de ses gestes.

– Il était banquier. Il avait fait fortune, mais quand il a tout perdu, il était bien trop lâche pour tenter de s'en sortir et de se refaire. Alors il s'est suicidé. Il est allé dans l'annexe et a avalé une boîte de somnifères. Mais il fumait une cigarette et le couvre-lit a pris feu. Rose avait l'habitude de se faufiler dans l'annexe pour jouer. Elle y était.

– Mon Dieu !

Je ne pouvais même pas imaginer combien cette pauvre petite fille avait dû avoir peur.

– Est-ce qu'elle s'en souvient ? demandai-je

– Pas vraiment, Dieu merci...

– Et ta mère ?

– C'était une épave. Elle n'avait jamais travaillé de sa vie, et il se trouve que mon génie de père avait utilisé son assurance-vie comme caution pour emprunter de l'argent. Nous n'avons donc plus rien, à part une multitude de dettes et une quantité impressionnante de factures d'hôpital.

– Les journalistes sous-entendaient que ta mère avait un compte-épargne, ce qui vous a aidé à vous en sortir. (Je regardai son visage.) Oh merde ! Ça aussi, vous l'avez inventé... Mais qu'est-ce que tu *faisais*, alors ? demandai-je.

Cela dit, j'étais à peu près sûre de pouvoir deviner. Peut-être pas en détail, mais suffisamment pour savoir qu'il ne travaillait pas dans un fast-food pour le Smic.

– Ma sœur vivait pour ainsi dire à l'hôpital, et ma mère a sombré dans le brouillard de l'alcool. J'avais quinze ans, et je n'avais jamais été autre chose qu'un trou-du-cul de fils à papa plein aux as. J'avais toujours eu trop d'argent pour savoir quoi en faire, alors j'achetais illégalement de l'alcool et je fumais des pétards derrière l'école avec mes amis. J'avais le choix, rester ce trou-du-cul inconscient ou me reprendre en main et devenir l'homme de la famille. J'ai choisi la seconde option.

– Mais la plupart des ados de quinze ans bossent au Mac Do. Et ça n'allait certainement pas payer les factures.

– Non, confirma-t-il. Aucun doute là-dessus.

– Et puisque l'univers ne suit aucune règle... commençai-je, me rappelant ce qu'il m'avait dit.

– Je n'avais pas à le faire non plus.

– Continue... (Je l'encourageai en me rapprochant de lui et posant doucement ma main sur sa jambe.) Je veux savoir comment tu as survécu.

– Par nécessité et grâce à l'adrénaline, dit-il avec un sourire ironique. Chaque fois que je faisais un truc risqué et que je m'en sortais sans accroc, j'avais l'impression d'avoir joué un tour à l'univers, et ça me rendait plus fort. J'ai commencé à prendre des risques pour le frisson et l'argent. J'ai fait tout ce qu'il est possible d'imaginer. Vol de voiture, trafic. J'ai même acquis une petite notoriété de cambrioleur de talent, même si personne n'a jamais su que c'était moi le cambrioleur en question.

– Ça ne te faisait pas peur ?

– Tout le contraire ! (Son sourire avait quelque chose d'enfantin.) Moi aussi, j'aime l'adrénaline.

Il me raconta, encore et encore. Comment le lycée s'était révélé l'endroit rêvé, parce qu'il pouvait chercher n'importe quoi sur tout. Il avait appris comment faire démarrer une voiture sans clé et désactiver une alarme. Il s'était même essayé à la contrefaçon. Et tout ça en gardant des comptes détaillés de toutes ses activités, afin de pouvoir déterminer laquelle lui rapportait le plus d'argent pour s'occuper efficacement de sa mère et de sa sœur.

– Mais j'ai merdé pendant mon année de terminale. Je fréquentais les mauvaises personnes, des types bien loin d'être aussi prudents que je ne l'étais.

– Tu t'es fait arrêter ?

– Et j'ai été condamné.

– Vraiment ?

J'attrapai un oreiller et le serrai contre moi. Je me souvins de ma propre arrestation, et mon cœur tambourina contre ma cage thoracique. Je ne pouvais croire qu'il puisse parler aussi calmement de sa condamnation.

– Tu n'étais pas terrifié ?

– Ce n'était pas une promenade de santé, si c'est ce que tu veux dire. Mais ça a vraiment changé ma vie.

Ayant atterri dans un nouveau programme pour jeunes délinquants, il avait été envoyé dans un centre de redressement. Il y avait rencontré Cole et Tyler.

– On n'a pas vraiment retenu les leçons du centre, dit-il. Mais l'amitié est restée, elle.

– En résumé, trois des citoyens modèles de Chicago ne sont pas si modèles que ça, après tout.

– Je dirais que c'est exactement ça, confirma-t-il avec un sourire taquin. Enfin, c'est désormais moins vrai en ce qui me concerne. J'ai commencé à vendre mes parts de nos entreprises les plus louches à Cole et Tyler. Et j'ai entrepris de légaliser mes propres activités. Pour être honnête, j'en suis à un stade où négocier agressivement contre un concurrent m'excite autant, voire plus, que lui voler ses biens quand il a le dos tourné...

– Pourquoi ?

– Pourquoi je suis pressé ?

– Pourquoi tu veux devenir clean ?

– La raison, tu l'as rencontrée, dit-il. Rose.

J'acquiesçai, mais ne comprenais toujours pas.

– Pourquoi maintenant ?

– Parce que ma mère est morte. Quand elle était encore en vie, je savais que Rose aurait toujours une famille. Mais maintenant qu'elle est partie, je veux être sûr qu'on ne m'enferme pas dans une

cellule du quartier de haute sécurité alors qu'elle a besoin de moi.

– Mais même si tu blanchis tout, ils peuvent encore t'arrêter...

Il éclata de rire.

– Merci de me remettre les idées en place.

Je grimaçai.

– Désolée. Je me suis juste souvenue de ce que c'était d'être enfermée dans une cellule. Et j'ai paniqué à l'idée que ça puisse t'arriver.

Il prit ma main.

– Moi aussi, ça me panique. C'est l'idée. C'est pour ça que je veux sortir de tout ça.

– Evan...

Son nom était un poème. Le monde était un poème. Et oui, j'avais encore un peu peur pour lui, mais tant qu'il en sortait pour de vrai...

– À quoi tu penses ? me demanda-t-il.

Et je me rendis compte que je fronçais les sourcils.

– Juste que si tu laisses tout tomber, tu es probablement en sécurité. Je veux dire que si tout ce que tu as fait était « col blanc », ils se moquent sans doute des vieux trucs, non ? Et il finira par y avoir prescription, non ? On parle bien de ça, hein ? De crimes de col blanc ?

Il acquiesça.

– Qu'est-ce que tu fais, alors ? Oh ! je devrais plutôt demander ce que tu *as* fait ?

– On a commencé par des petits trucs, et puis on s'est diversifiés, ça allait de la contrebande au blanchiment d'argent en passant par les paris illégaux. Pas de drogue, ça a toujours été notre limite. Et après qu'on s'est associés avec ton oncle, les choses sont devenues un peu plus chic. Il nous a introduits dans le monde de l'art. Et surtout dans sa pègre.

– Attends ! Attends, reviens ! Quoi ? Oncle Jahn ?

Je ne pouvais pas croire ce qu'il me disait.

– Oncle Jahn était mouillé dans vos histoires à tous les trois ?

– C'est plutôt l'inverse, bébé. Ton oncle était notre mentor et, pour résumer, l'homme le plus intelligent que je connaisse. Son séminaire ? Une couverture. Le cours existait pour de vrai, mais s'il travaillait avec quelqu'un, il l'inscrivait au séminaire pour nous donner une raison d'être vus ensemble. Ça a marché à la perfection, et personne n'a jamais rien découvert.

– Il faisait ça depuis combien de temps ? demandai-je.

Je me rendis compte que je m'étais levée et que je marchais de long en large dans la petite pièce.

– Depuis environ huit ans pour les cours, mais il y a eu des décennies de contrebande, de contrefaçon et tout le reste. De ce qu'il nous a dit, il a commencé sa carrière dans le monde de l'art à peu près à l'âge de treize ans.

– Putain de merde !

Il y avait une chaise rangée sous le petit bureau. Je la tirai et me laissai tomber dessus.

Comment avais-je pu connaître si peu cet homme que j'aimais tant ?

Puis je me souvins de ce qu'il avait dit sur ses épouses qui le quittaient. *Des secrets.*

– Putain de merde ! répétais-je.

Mon oncle avait vécu une vie parallèle dont même les personnes en apparence les plus proches ne soupçonnaient pas l'existence. L'idée m'attrista. Particulièrement parce que j'avais gardé tant de secrets, moi aussi.

– Combien de temps avant que tu sortes vraiment de tout ça ? demandai-je.

Je voulais qu'il s'en défasse. Que ce soit réglé. Et ça faisait peut-être de moi une mauvaise personne, mais peu m'importaient les scrupules qu'il aurait pu avoir sur son passé criminel. Ce n'était pas pour ça que je voulais qu'il arrête. Non. Je voulais qu'il arrête parce que Kevin l'avait dans sa ligne de mire, je le savais.

– Bientôt, dit-il, et je respirai un peu plus facilement. Je t'ai déjà un peu parlé des problèmes au Destiny ?

– Larry... dis-je en tremblant. Mais je ne connais pas les détails, juste que ça a quelque chose à voir avec les filles, c'est ça ?

Il acquiesça.

– Certaines d'entre elles étaient des prostituées auparavant. Ne t'inquiète pas, pas de ça chez nous. Et le Destiny est une entreprise légale, même si on utilise le local pour blanchir de l'argent.

Je haussai un sourcil.

– J'ai un peu peur de devoir remettre en cause ta définition du mot « légal ».

– Soit. De toute façon, c'est en passe de s'arrêter. Je ne veux pas céder mes parts, et Cole et Tyler ne veulent pas sortir complètement du circuit. Donc, l'opération de blanchiment d'argent déménage.

– Où ça ?

– Je ne sais pas, répondit-il. Et j'espère bien qu'ils n'auront jamais la mauvaise idée de me le dire.

– Tu es sérieux ?

– Oui, acquiesça-t-il en me regardant intensément. Je suis extrêmement motivé.

– Je te crois, et j'en suis heureuse.

Je m'inquiéterais toujours pour Cole et Tyler, mais il ne servait à rien de le nier, Evan était évidemment celui qui comptait le plus à mes yeux.

– Bref ! Aucune des filles n'est mouillée là-dedans désormais, et une partie de leur salaire peut servir à payer leur scolarité si elles veulent reprendre leurs études... Ce qui a tendance à énerver leurs anciens macs. (Il leva sa main, dont les jointures avaient complètement cicatrisé.) On a des videurs et un service de sécurité, mais il est parfois plus simple de régler un problème soi-même. Ça aussi, ça faisait partie de notre petite crise de l'autre jour. Quand Cole est venu me chercher au pub...

Je me contentai de secouer la tête, m'efforçant de tout intégrer.

– Quoi ? demanda-t-il en en me tendant la main. À quoi tu penses ?

– À quoi je pense ?

Je me penchai en avant pour prendre sa main, il me tira de la chaise vers le lit.

– Je pense que je suis inquiète pour toi, parce que le FBI est sur ton dos. Et je pense que peu d'hommes pourraient semer les graines d'un empire à quinze ans. Et qu'il y en a encore moins qui soient prêts à détruire cet empire pour assurer la sécurité d'une autre personne. (Je caressai son visage.) Tu es un homme extraordinaire, Evan Black.

Il suivit d'un doigt le bord de mon col.

– Il y a une autre raison qui m'oblige à détruire cet empire.

– Tu veux dire, une autre que Rose ?

– Oui...

– Et c'est ?

– Une très belle femme, dit-il, avec tant de chaleur dans le regard que je faillis me consumer sur place.

– Vraiment ? Parle-moi d'elle.

– Elle est exceptionnelle. Elle me donne envie d'être meilleur. (Je portais un chemisier en coton fin, qu'il commença à déboutonner.) J'ai dit un jour que j'étais un pari risqué. Elle me donne envie de changer ça. Elle me donne envie d'avoir un avenir, dit-il en faisant glisser le chemisier de mes épaules.) Elle me donne envie... murmura-t-il.

Je frissonnai quand ses doigts dégrafèrent la fermeture avant de mon soutien-gorge.

– Envie de quoi ?

– De tout... dit-il.

Puis il se pencha pour refermer sa bouche sur mon sein. Je me cambrai, savourai ses caresses. Mais j'en voulais plus. Je le voulais, lui. Je plongeai donc ma main vers le bas, tâtai sa braguette puis tirai son jean le long de ses hanches.

– Enlève-le ! suppliai-je. S'il te plaît. Je veux sentir ta peau sur la mienne.

Il ne chercha pas à débattre, et pendant qu'il enlevait son jean et sa chemise, je me débarrassai moi aussi de mes vêtements.

Il glissa sur moi, l'acier de son corps contre la douceur de mes courbes. Je me sentais si femme.

– Je veux y aller doucement, dis-je. Mais pas de préliminaires. Pas ce soir. Je te veux en moi. Je veux te sentir bouger en moi jusqu'à ce qu'aucun de nous deux n'en puisse plus. S'il te plaît, Evan... Je veux repousser les limites, et que ça ne s'arrête jamais.

– Oh bébé... dit-il, tandis que j'écartais les cuisses et relevais les genoux pour qu'il puisse me pénétrer lentement et profondément. C'est ça, dit-il quand je croisai mes chevilles autour de sa taille.

Mes jambes se contractaient en rythme avec ses pénétrations lentes et langoureuses, puis plus rapides, et à nouveau lentes quand il fut sur le point de jouir.

Il se retenait pour moi, et l'idée qu'il contrôle son plaisir afin de satisfaire le mien était incroyablement érotique.

– Plus vite, murmurai-je. Plus fort.

Sans hésiter, il me pénétra violemment tandis que mon corps se serrait fort autour du sien, comme s'il était déterminé à le garder en lui pour toujours. Ses mains étaient posées sur mes hanches, et nous bougions ensemble sur un rythme à la fois calme et frénétique. La pression augmenta, encore et encore, jusqu'à ce que je ne puisse plus résister. Alors, je hurlai son nom tandis que le monde autour de moi semblait exploser.

Je me sentais fondre, je n'étais plus que sensations, et il parvenait quand même à me tenir. Il allait et venait en moi, encore plus profond, encore plus fort, jusqu'à ce que je le sente jouir, son orgasme faisant écho au mien, s'enroulant pour nous lier l'un à l'autre tandis que nos corps, sensibles et mûrs, tremblaient, convulsaient et drainaient jusqu'à la dernière goutte de plaisir de cet instant que nous partagions.

Haletante, je finis par redescendre sur terre, en sécurité maintenant que je me trouvais dans les bras de cet homme. Cet homme dangereux qui m'avait fait l'amour si follement et si tendrement à la fois.

– Evan... murmurai-je.

– Quoi ?

J'ouvris les yeux et vis son visage au-dessus du mien qui me souriait.

- Je pensais juste à combien je me sens en sécurité avec toi. C’est un peu ironique, non, vu les circonstances…
- Je ne crois pas, dit-il, avec un air plus sérieux que tous ceux que je lui connaissais. Je ferais n’importe quoi pour que tu sois en sécurité, Lina. Il faut que tu le saches.
- Je le sais, dis-je, me redressant pour l’embrasser puis m’installant face à lui. Je suis si heureuse que c’en est presque illégal.
- Il fit les gros yeux et éclata de rire.
- Tu ne m’as jamais dit le second truc, dis-je, me rappelant tout à coup.
- Le quoi ?
- Tu as dit que tu devais régler deux choses avant de pouvoir considérer tes activités criminelles comme une partie de ton passé. Tu m’as raconté tout ce qu’il se passait au Destiny, mais tu ne m’as rien dit sur l’autre.
- Non, je ne crois pas…
- Alors, de quoi s’agit-il ?
- Juste cette histoire qu’on pensait réglée, mais il y a eu un rebondissement. Quelque chose qui pourrait refaire surface et nous mordre le derrière.
- Et tu ne peux pas le régler ? demandai-je, soudain inquiète.
- J’essaie. Mais quelqu’un s’obstine à me mettre des bâtons dans les roues.
- Qui ça ?
- Sa réponse toute simple m’atteignit comme une claque en pleine figure.
- Toi.

Chapitre 20

– Tu peux m’expliquer de quoi tu parles, bon sang !

Bondissant hors du lit, je ramassai ma chemise.

Evan était encore nu, assis, et j’avoue qu’à cet instant la distraction ne m’enchanta guère.

– Bébé, calme-toi.

– Me calmer ? Tu viens de dire que c’est à cause de moi si tu ne peux pas être un citoyen complètement honnête. Alors je ne peux pas vraiment être plus calme.

Il me regarda dans les yeux et je sentis mon énervement baisser d’un cran.

– D’accord, je suis peut-être un peu plus calme, dis-je en passant mes bras dans les manches de ma chemise et me laissant retomber sur le lit. Je t’écoute.

– Le Carnet de la créature.

Je haussai un sourcil.

– Si tu me dis que tu m’as sauté juste pour essayer de mettre la main dessus, on va avoir un sérieux problème, Evan Black.

– Je suis tenté de te le dire, mais juste parce que je pense que ça serait très amusant de te baiser quand tu es tout énervée. Mais non... La vérité, c’est que j’aurais sans doute dû le faire. Trouver un moyen de récupérer le carnet à tout prix, te séduire ou te le voler tout bonnement. Mais je n’ai pas pu.

– Pourquoi ?

– Parce que c’est toi. Parce que Jahn te l’a légué. Et parce que tu y tiens.

Je fronçai les sourcils. Malgré mes efforts, j’avais l’impression d’avoir un train de retard.

– Et le fait que tu ne puisses pas le récupérer pose un problème ?

– C’est ça.

– Explique, lui ordonnai-je.

– C’est compliqué...

– Alors, simplifie.

– Très bien, dit-il. Ton oncle voulait le Carnet de la créature. Mais c’est Neely qui l’a remporté. Donc, Jahn a demandé à Cole d’en créer une copie.

– Cole ? répétai-je.

– Tu me laisses finir ?

Je levai les mains en signe de reddition.

– On a échangé l’original avec la copie. Donc, l’original est dans ton salon et Neely s’apprête à faire don d’une contrefaçon à un musée belge.

– Sérieusement, Cole a fait une copie ? La qualité du travail doit être exceptionnelle.

J’étais impressionnée, et à juste titre. J’avais passé du temps à étudier des contrefaçons, et laissez-moi vous dire que ce ne sont pas de minces exploits.

– Concentre-toi pour moi, bébé, dit Evan. Ça n’avait pas vraiment d’importance, tant que Neely gardait le carnet dans sa galerie personnelle. Mais il est sur le point d’être transféré dans un musée. Il va être touché, manipulé et scruté sous toutes les coutures. Et même si je pense que Cole est extrêmement talentueux, les probabilités que la contrefaçon soit révélée restent plutôt élevées. Et si c’est le cas...

– Ils remonteront jusqu’à Cole, dis-je pour terminer sa phrase. Oui, je saisis.

– Non, tu ne saisis pas, dit Evan. Ça ne remontera pas seulement jusqu'à Cole, mais aussi jusqu'à Jahn. Ça détruira son entreprise, sa réputation... et la fondation. Sans parler de Tyler et moi, car on aura nous aussi chaud aux fesses.

– Qu'est-ce que vous voulez faire, alors ?

– On veut ton carnet, dit-il simplement. Et il nous suffira de refaire l'échange.

– Très bien. Comment puis-je vous aider ?

Il secoua la tête.

– Je te l'ai dit. En nous donnant le carnet.

– Et après ?

– Non, dit-il. Pas question. C'est exactement le genre de choses que ton oncle ne voulait pas que tu fasses. Exactement le genre de conneries dont il ne voulait pas que tu t'approches.

– Je ne crois pas, dis-je et, rampant sur le lit jusqu'à lui, je posai une main sur sa poitrine. Je pense qu'il voulait même que je participe.

Evan pencha la tête et je vis à son expression qu'il essayait de décider si je lui racontais ou non des craques.

– Et comment tu en arrives à cette conclusion ?

– À cause du timing de son testament, dis-je. À cause de la lettre qu'il t'a laissée, ajoutai-je. Et parce qu'il m'a légué la copie. Pas l'original.

Les yeux d'Evan se plissèrent, et je sus que j'avais son entière attention.

– Tu as cru qu'il te donnait sa bénédiction avec cette lettre, continuai-je, mais je crois que c'était plus que ça. Je crois que la lettre, ajoutée au legs, était sa façon de nous dire qu'on ferait une bonne équipe.

– Continue... dit Evan.

Je lâchai sa poitrine pour m'allonger, mais il m'attira contre lui. Puis il secoua doucement la tête.

– Reste, dit-il. Et explique...

Je me couchai contre lui et lui pris la main.

– Ne vois-tu pas ? Jahn me connaissait mieux que personne, et maintenant que tu m'as dit dans quoi il trempait, je suis encore plus sûre d'avoir raison. Il s'attendait qu'on travaille ensemble. Il le voulait, même.

– Peut-être, concéda Evan.

– Et il y a une raison encore plus importante de me laisser vous aider.

– Laquelle ?

– Si c'est la dernière chose qui t'empêche d'être absolument hors de danger, de sortir enfin du radar du FBI, alors je veux t'aider. C'est important pour moi, Evan. Très important. S'il te plaît, ne dis pas non.

– Bébé, dit-il, portant ma main à ses lèvres, pourrais-je un jour te refuser quoi que ce soit ?

– Même pas en rêve, putain ! dit Cole. Te vexe pas, petite, mais même pas en rêve !

Assise à côté d'Evan sur le canapé en cuir, je pris sa main, à la recherche d'un peu de réconfort, et fus récompensée quand il serra la mienne en retour. Nous étions rentrés à l'appartement. Evan et moi avions passé la matinée à prendre le petit-déjeuner avec Rose – puis à jouer quatre parties de Docteur Maboul. Evan avait appelé les autres en chemin pour leur dire de nous retrouver, que nous

avons besoin de parler de beaucoup de choses.

– Oh que si ! dis-je. (Cole fit les gros yeux.) Et devine quoi ? J’ai déposé le carnet dans un coffre chez HJH & A ce matin. Donc, si je ne fais pas partie du plan, il n’y aura pas de *plan*. Tu saisis ?

Tyler regarda Evan.

– Sans déconner ?

– Pourquoi tu me regardes ? Jahn lui a laissé le manuscrit à elle, pas à moi. Donc, à moins que tu veuilles que je la ligote, je ne peux pas vraiment l’empêcher de le déplacer, dit-il en se tournant vers moi avec un sourire coquin. En même temps, ça n’aurait pas été une idée déplaisante.

Je l’embrassai, et Tyler émit un gémissement plaintif.

– Nom de Dieu, Evan ! C’est comme ma petite sœur. On peut éviter les effusions ?

On éclata de rire, tous les deux. Puis Evan acquiesça pour lui dire élégamment qu’il avait saisi.

– *On* peut éviter, concéda-t-il en regardant sévèrement Tyler et Cole, puis il pencha délibérément la tête vers moi. Qu’*on* les évite, toi et moi, c’est une autre histoire.

Tyler leva les yeux au ciel, mais Cole rit.

– Allez, les gars... dis-je, ayant un peu l’impression d’être de nouveau au lycée. Ce n’est pas négociable. Evan a déjà essayé de m’en dissuader, et il a échoué. Lui et moi, on va le faire. Si vous êtes ici tous les deux, c’est juste pour décider si vous voulez aussi faire partie du plan. (Je leur lançai un sourire adorable.) Compris ?

Tyler lança un regard à Evan.

– Tu es sûr que tu veux d’elle ? C’est quand même une vraie casse-couilles.

Je réprimai un sourire satisfait. Tyler, au moins, commençait à être sur la même longueur d’onde.

– Je la veux, dit Evan. Pour ce job, et pour après.

– C’est un sacré virage pour toi, mec, dit Cole. Ce n’est pas toi qui voulais garder tes distances pour ne pas la souiller avec ton âme corrompue ?

Evan lui fit un doigt d’honneur.

– Peut-être qu’il me préfère souillée, dis-je, les faisant tous trois éclater de rire. Écoutez, ajoutai-je, avant que Cole ou Tyler ne puissent prendre la parole, je sais que vous voulez juste veiller sur moi, mais tout va bien se passer. Je vais faire tout ce qu’il faut pour qu’on s’en sorte. Alors, arrêtez de me regarder comme si j’étais un danger. Je n’en suis pas un. Je suis votre putain de meilleur atout, parce que j’ai un moyen de contourner votre plus gros obstacle. Je peux vous donner accès à la copie.

Je jetai un œil en direction d’Evan, qui me regardait avec fierté, puis vers Cole et Tyler. Après quelques secondes, Tyler croisa les bras et se pencha en arrière dans son fauteuil, les jambes étendues devant lui.

– Je ne dis pas oui, mais j’écoute ce que tu as à dire.

À mon avis, c’était « oui ». Je n’avais aucune intention de leur donner le carnet si je ne faisais pas partie du plan. Mais je voulais qu’ils aient tous envie de me voir intégrer l’équipe. S’ils avaient peur que je merde, ils n’allaient pas assurer eux-mêmes. Aucun de nous. Et ça n’allait pas être de l’adrénaline que j’allais ressentir, mais de la peur et rien d’autre.

– D’accord, dis-je en me levant.

J’étais aussi nerveuse que si j’auditionnais pour le rôle principal de la pièce du lycée.

– Evan m’a expliqué ce matin tout ce dont vous aviez déjà parlé entre vous, repris-je. Je sais que Neely garde le manuscrit dans une boîte, dans sa galerie personnelle, au dernier étage de sa maison de Winnetka. Je sais que la boîte se ferme avec une clé normale, à l’ancienne, donc on ne peut pas

compter sur le piratage d'un verrou électronique. Et je sais qu'à part ce verrou traditionnel, il n'y a aucun autre type de sécurité. Donc, si on l'ouvre et qu'on échange les carnets, on est tirés d'affaire.

Je les regardai pour voir si j'avais oublié quelque chose. Cole, d'un signe de tête, m'encouragea à continuer.

– C'est l'accès à la galerie qui pose problème. Le Carnet de la créature n'est qu'un des objets anciens d'exception, Neely en possède des douzaines. Et il les garde tous bien au chaud dans une galerie quasi impénétrable.

– Elle ne serait pas impénétrable si seulement on avait plus de temps, intervint Tyler. J'ai les plans détaillés, avec toutes les caractéristiques techniques. Je pourrais trouver une façon de contourner le système de sécurité.

– Mais nous n'avons pas le temps, dit Evan, parce que le transfert est prévu dans deux semaines. Un travail de cette ampleur nécessiterait au moins trois mois de préparation.

– Nous avons donc besoin que Neely débranche son système d'alarme pour nous, dis-je. Et je crois que je sais comment m'y prendre.

– J'écoute, dit Cole.

– Demain matin, Neely va recevoir un coup de fil d'Esther Martin, de la fondation Jahn, pour lui annoncer avec enthousiasme que nous avons un nouveau projet pour la soirée de gala. Nous avons eu tant de sollicitations de la part des nombreux amis de Jahn que nous avons décidé d'organiser une soirée « itinérante » : il y aura donc six lieux différents, chacun avec une spécialité culinaire. La fondation mettra des limousines à disposition pour que les invités puissent se déplacer d'un endroit à l'autre. Et nous souhaitons qu'il soit le premier de la liste, avec des cocktails et des fromages de terroir.

– Je suis impressionné, dit Tyler. Continue.

Je savourai un bref accès de fierté. Evan me serra la main de façon rassurante.

– Mais on ne peut pas attendre la soirée de gala pour faire l'échange, vu qu'elle aura lieu après la donation. Le carnet aura donc déjà été envoyé en Belgique. Alors on va organiser une répétition. Esther va lui dire que son assistante, à savoir moi, va le contacter pour convenir d'un rendez-vous, puis venir voir la galerie afin de s'assurer qu'elle est assez grande pour accueillir les invités, et prendre quelques photos pour les assurances, et autres. Tout ça sera vrai. Mais Neely... et Esther ignorent que cette répétition nous servira pour faire l'échange. On récupère la copie, la fondation organise une soirée incroyable, et tout le monde est content.

– Et tout ça, c'était ton idée ? demanda Tyler, me regardant d'un air impassible.

– Euh... ouais.

Tyler regarda Cole, qui fit oui de la tête, puis se tourna de nouveau vers moi.

– Putain de bon travail, gamine. Sérieusement, c'est du putain de bon travail.

Je sentis un sourire naître sur mes lèvres.

– Je te l'avais dit, dit Evan. C'est un atout. Maintenant, concentrons-nous sur certains détails.

– Le verrou, déjà, intervint Cole. On ne va pas avoir beaucoup de temps. Un trombone, ça ne va pas suffire.

– Non, confirma Evan en regardant Tyler. Il nous faut la clé.

Tyler eut un grand sourire diabolique.

– Je suppose qu'il y a une femme dans cette histoire ?

– Tu supposes juste. Neely garde la clé dans le tiroir de sa table de nuit. La femme de chambre

s'appelle Renée. J'ai plus d'informations pour toi, ajouta-t-il en sortant de son attaché-case une enveloppe qu'il tendit à Tyler. Séduis-la bien... et vite. Fais une empreinte, et on fera faire un double.

– J'adore mon boulot, dit Tyler avec un sourire si malicieux que je ne pus m'empêcher de rire.

– Et comment allons-nous faire l'échange ? demanda Cole. Angie a été géniale jusqu'ici, mais ça serait lui en demander un peu trop.

– C'est pour ça que tu t'en chargeras, lui dit Evan. Et nous serons tous présents.

– Je vois pas comment ça pourrait passer, protesta Tyler. Pourquoi serions-nous tous présents, putain ?

– Parce que BAS Security va offrir ses services à la fondation pour le gala, dis-je, faisant référence à l'entreprise dont Evan m'avait parlé.

Elle leur appartenait à tous trois – Black, August, Sharp – et ses activités étaient, pour la plupart, légales ; mais quand les garçons avaient besoin d'organiser une surveillance ou de pirater un système électronique, ils utilisaient les ressources de BAS.

– C'est logique, continuai-je. Tout le monde sait combien vous étiez proches de Jahn. C'est la couverture parfaite. Et elle vous permet d'entrer dans la pièce sécurisée de Neely.

– On va configurer les caméras de sécurité pour les relier à nos portables. Et ce faisant, on pourra sauter trente secondes d'enregistrement sans que personne s'en aperçoive. Nous n'aurons donc que trente secondes, pas une de plus, précisa Evan en regardant Cole. Ça ira ?

– S'il n'y a aucune interruption pendant ces trente secondes... répondit-il.

– Il n'y en aura pas. Angie sera sur Neely, elle l'occupera en parlant cocktails. Tyler sera entre Neely et Cole pour une assurance supplémentaire, si nécessaire. Cole, il te suffira de faire l'échange. Glisser le carnet et l'ouvrir à la bonne page. Et c'est tout. On a fini. On est sauvés. Et la réputation de Jahn aussi. (Il nous regarda tous les trois tour à tour.) Des questions ?

Il n'y en avait aucune.

– Tiens-nous au courant quand la répétition sera confirmée, dit Tyler puis, jetant un œil à sa montre, il se leva. J'adorerais rester, mais j'ai rendez-vous avec une femme de chambre.

– Je vais te donner tout ce qu'il faut pour faire l'empreinte, lui dit Cole, puis il se tourna vers moi : quant à toi, récupère le carnet, pour l'amour de Dieu !

Je souris malicieusement, puis ouvris le tiroir de la table basse du salon. J'y plongeai la main et en ressortis le carnet, à l'abri dans une boîte transparente.

– Je vous ai peut-être raconté un petit bobard, annonçai-je, et je fus soulagée de les voir tous rire.

Evan et moi, on les suivit jusqu'à la porte.

– Tu viens avec nous ? demanda Tyler à Evan.

– Oh que non ! dit Evan en m'attirant contre lui. Elle a assuré, je vais rester pour être sûr qu'elle ne doute pas de notre gratitude.

Mes joues virèrent à l'écarlate. Tyler et Cole se contentèrent de sourire malicieusement.

– Et comment comptes-tu m'exprimer ta gratitude, exactement ? demandai-je dès que nous fûmes seuls.

– Je me disais que j'allais te baiser...

– Oh ! Je... Bonne idée !

– Mais pas tout de suite, continua-t-il d'un ton brusque. Je dois d'abord m'assurer que tu en as vraiment envie.

Je me léchai les lèvres. J'en avais déjà envie, mais je ne dis rien. Je voulais savoir ce qu'il avait en tête.

– Je vais t'attacher, Lina. Je vais attacher tes deux poignets ensemble avec une seule corde. Tu sais pourquoi je ne veux qu'une corde et pas deux, pourquoi je ne te veux pas les bras écartés ?

Je secouai la tête et balançai mon poids d'un pied sur l'autre, pour essayer de calmer le feu qui grandissait entre mes cuisses.

– Parce que tu seras d'abord sur le dos, et que je vais prendre tes seins dans ma bouche. Puis embrasser et sucer ta peau quand je descendrai jusqu'à ta délicieuse chatte toute mouillée.

J'avalai ma salive. Je crois même avoir gémi.

– Et après je veux pouvoir te retourner, faire pivoter ton corps à ma guise et te donner la fessée jusqu'à ce que tu me supplies de te baiser, et que je puisse ensuite me glisser profondément en toi par derrière, en te remplissant jusqu'à ce que tu croies que tu n'en peux plus. Et à ce moment-là, te prendre encore plus profondément. (Il se pencha encore plus près et mordilla malicieusement le lobe de mon oreille avant de murmurer :) Alors dis-moi, mon cœur... Ça te semble une bonne façon de te montrer ma gratitude ?

– Oui, répondis-je, déjà haletante de désir.

Ma chatte palpitait, et mes tétons se contractaient si fort sous mon débardeur que c'en était presque douloureux.

– Oui, s'il te plaît, insistai-je.

– Alors, qu'est-ce qu'on attend ? demanda-t-il en me prenant la main, et se penchant pour ramasser son attaché-case.

Je m'attendais qu'il me conduise à la chambre, mais il se dirigea vers l'escalier en colimaçon.

– Evan ?

– Chut, dit-il, et je me tus.

J'avais confiance : quel que soit son plan, ce serait quelque chose dont j'avais envie.

Quand on atteignit la terrasse, il me conduisit vers le bord. Chaque vitre était soutenue par des barres en fer ornées d'un fleuron à leur extrémité.

– Ici, dit-il, déplaçant une plante pour faire de la place. Déshabille-toi.

Je le regardai dans les yeux, désireuse de me montrer aussi téméraire que possible. J'avais besoin qu'il sache combien j'en avais envie moi aussi. De ce moment. De cet homme. Et, oui, de ce qui était sur le point de se passer.

Avec une lenteur délibérée, je défis ma chemise et, avant de la laisser tomber sur le sol, me caressai la peau. J'ôtai ensuite mon soutien-gorge, non sans avoir auparavant fait courir mes doigts sur la courbe de mes seins, au bord du tissu.

Je me léchais les lèvres en gardant les yeux rivés sur le visage d'Evan. Il avait l'air d'un homme qui essaie de garder le contrôle de lui-même, mais en baissant les yeux je vis qu'il serrait les poings et ne pus m'empêcher d'éprouver une immense satisfaction à l'idée qu'il devait lutter pour s'empêcher de tendre le bras et me toucher. Pas encore, en tout cas.

Je saisis l'agrafe de mon soutien-gorge et l'ouvris tout doucement, puis l'attrapai sur le devant des deux mains. D'un coup d'épaule, je fis glisser la bretelle le long de mon bras, mais ne le laissai pas tomber sur le sol... Non, je le faisais balancer au bout de mon index.

– Mon Dieu, Lina !

Je me contentai de sourire, fière de moi quand je le lui lançai, satisfaite qu'il l'attrape puis le

tienne serré dans sa main. Je me caressai les seins, fermai les yeux en me pinçant doucement les tétons et en imaginant les mains d'Evan sur moi. Un fil torride de désir glissa de ma poitrine jusqu'à ma chatte, désormais chaude et trempée.

J'entendis un gémissement et je sus qu'il venait de moi. J'avais voulu l'exciter, lui, inverser la vapeur et reprendre le contrôle. Et j'en étais arrivée là, désespérée d'envie qu'il me touche. Si brûlante que j'aurais probablement joui, même s'il s'était contenté de se pencher en avant et de murmurer à mon oreille.

Un peu raté, mon plan machiavélique.

Cela dit, je n'avais aucune réclamation quant au déroulement des événements. Evan semblait aussi désespéré que moi et, avec un sourire suffisant exprimant ma satisfaction, je continuai avec mon jean, m'attardant sur ma braguette : un bouton à la fois. C'était un jean slim, mais comme je n'étais pas spécialement mince, je dus me dandiner pour l'enlever. Je profitai donc de l'occasion pour faire un petit numéro à Evan.

J'étais déjà pieds nus et je réussis à faire glisser mon jean jusqu'à mes chevilles, puis à m'en extraire. Je me tenais face à Evan, sans rien d'autre que mon string – un string particulièrement sexy, car j'avais commencé à faire attention à mes dessous depuis que cet homme était entré dans ma vie et dans mon lit.

Je soutins son regard, puis glissai mon doigt sous l'élastique pour l'enlever.

– Non.

L'autorité de son ton me coupa dans mon élan.

– Ça, c'est pour moi, dit Evan en s'approchant.

L'air entre nous était chargé d'électricité, comme chaque fois que nous nous tenions tout près l'un de l'autre.

– Les mains en l'air, m'ordonna-t-il. Mets-toi là.

Je lui obéis, et il laissa échapper un long et lent soupir.

– Mon Dieu, Lina ! Sais-tu seulement combien tu es belle ?

– Tout ce qui compte, c'est combien tu me trouves belle, toi.

– Très belle, incroyablement belle.

Il se pencha pour sortir quelque chose de son attaché-case. Quand il se redressa, je vis qu'il s'agissait d'une corde. Il l'enroula autour de mes poignets, puis noua l'autre bout autour du fanion au-dessus de ma tête.

– Je ne t'attache pas les pieds, dit-il. Mais je compte sur toi pour les garder là où je te le dirai.

J'acquiesçai.

– Très bien.

– Écarte encore, dit-il, et j'ouvris un peu plus mes cuisses. Magnifique.

Il fit glisser sa main sur mon pubis, caressant l'unique bout de tissu que je portais encore.

– Laisse tes pieds où ils sont, ordonna-t-il. Ne bouge que si je te dis de le faire.

Je fis oui de la tête, puis fermai les yeux quand il s'approcha, ses doigts caressant toujours mon corps jouant avec moi avec des gestes doux. Taquinant mes seins, mes lèvres, mes doigts. Puis il frôla l'intérieur de mes cuisses. La sensation était si forte que je ne pus retenir un gémissement, et je dus faire tous les efforts du monde pour garder mes pieds en place.

– Tourne-toi, dit-il, et je lui obéis. Garde les yeux ouverts. Je veux que tu admires la ville pendant que je te touche. Je veux que tu voies à quelle hauteur nous sommes quand je t'aiderai à t'envoler.

Il se colla contre mon dos, et bien qu'il soit encore en pantalon, je pus sentir son érection dans le creux de mes reins. Puis sa main glissa vers le bas et j'entendis le son violent d'une déchirure, quand il tira d'un coup sec pour me débarrasser de mon string.

Ma première réaction fut de baisser les bras pour me cacher, mais je ne pouvais pas. J'étais attachée au fanion. Nue et ligotée, et Evan derrière moi me murmura :

– Tu sais de quoi il s'agit... Pourquoi je te veux comme ça ? Ce que je veux faire et pourquoi je veux le faire ?

– Je... Dis-moi.

– Le contrôle, dit-il. Tu as été géniale aujourd'hui. Tu avais un plan et tu l'as mené à bien. Tu as inversé la vapeur avec Cole et Tyler. Et, d'une certaine façon, même avec moi.

Il se pencha encore plus près, afin que ses lèvres effleurent mon oreille.

– C'est acceptable pour le reste du monde, bébé, continua-t-il. Mais quand on est seuls, tu es à moi. Si tu prends le contrôle, c'est parce que je te le donne. Tu comprends ?

J'acquiesçai. Ses mots me coupaient le souffle. Mon pouls s'emballait, ma chatte palpitait. Voilà... C'était ce que je voulais. M'abandonner au plaisir. M'abandonner à un homme en qui j'avais confiance et savoir avec une certitude absolue qu'il saurait me satisfaire.

– Nous sommes complémentaires, chuchota-t-il. Une équipe. Tu as besoin de l'adrénaline, et je n'ai qu'une envie, te la procurer. Tu veux t'abandonner, et je suis là pour te rattraper.

J'en eus le souffle coupé, étonnée de comprendre aussi bien ce qu'il disait.

– Comment as-tu su ?

– Je te vois, Lina. Je t'ai toujours vue.

– Est-ce que tu...

– Quoi ?

– Oublie...

J'allais lui demander s'il pouvait me toucher. Mais je savais qu'il allait le faire et qu'en attendant, mes tétons se contracteraient et ma chatte tremblerait. Je mouillais et j'étais avide. Et la pression du désir grandissant était un délice. L'explosion, quand elle viendrait, m'enverrait directement au paradis.

Il se tenait derrière moi, mais j'entendis le froissement de ses habits quand il se déshabilla. Puis je sentis le bout de son érection contre mon cul. Ses mains se replièrent sur chacune de mes fesses et ses doigts glissèrent vers le bas, puis en moi avant de remonter à nouveau, trempés de mon propre désir, pour malaxer le muscle dur de ma fesse.

– Evan...

– Chut !

Il recula et, quelques secondes plus tard, je sentis à nouveau quelque chose contre mes fesses, mais ce n'était plus son doigt. Quelque chose de dur et de lubrifié. La voix d'Evan me disait de me détendre, de lui faire confiance, de me rendre. J'inspirai profondément et le laissai glisser cette chose en moi.

– Tu as déjà utilisé un plug ?

– Non.

– Ce sera une sensation incroyable quand je te baiserais. Et plutôt intense aussi, quand je vais te donner la fessée.

Je fermai les yeux et me penchai en avant, en une invite inconsciente.

Le rire doux d'Evan me caressa.

– Tu aimes ça, dit-il, et je sentis mes joues devenir écarlates.

– J'aime tout ce que tu me fais, répondis-je.

Parce que c'était la vérité, et je ne voulais pas qu'il se retienne. Pas maintenant. Ni jamais.

– Penche-toi encore, aussi loin que la corde te le permettra.

Je m'exécutai, puis retins mon souffle quand quelque chose de dur et de plat me claqua la fesse, une fois puis une autre ; et encore une dernière avant qu'Evan ne s'arrête et appuie ses mains sur ma chair, caressant là où il avait frappé, transformant la douleur en plaisir, et le plaisir en un désir intense, encore plus saisissant grâce au plug qui, à chaque claque, semblait m'exciter encore plus.

– Oh, bébé... Je ne veux pas m'arrêter.

– Alors ne t'arrête pas.

– Il le faut. Je ne peux plus attendre. Il faut que je te prenne. Tu es rose, trempée et mûre, et je peux voir combien tu en as envie. Moi aussi, j'en ai envie. Il faut que je te baise maintenant, Lina. Je ne crois pas pouvoir tenir encore une minute sans être en toi.

Ses mots me tournèrent la tête, j'étais à peine consciente quand, toujours derrière moi, il me dit d'écarter les jambes. Mon cul frissonna et cela ne fit qu'augmenter mes sensations. Il s'approcha de plus près derrière moi. Posa une main sur mon sein, puis m'écarta grand pour me pénétrer profondément, encore et encore, tandis que je me penchais en avant, regardant les lumières de la ville en dessous pendant qu'Evan se perdait en moi.

Il glissa sa main de l'autre côté et joua avec mon clito au rythme de ses pénétrations. Je regardais la ville au loin, et je sentis chaque particule minuscule qui me composait, moi, Angelina Raine. Je les sentis tourbillonner, vrombir et s'enflammer, et je sus que je n'étais plus rien d'autre que le plaisir fait femme. Rien d'autre que l'incarnation de l'abandon. Evan pouvait avoir tout ce qu'il voulait de moi, du moment qu'il me donnait ce plaisir, cette joie. Qu'il me permettait de m'abandonner en toute sécurité, parce qu'il me protégeait.

Parce que pour moi, il n'y avait rien d'autre que les bras d'Evan.

Et quand j'explosai face aux lumières de Chicago, je sus que quoi qu'il arrive, j'appartiendrais toute ma vie à cet homme.

La répétition chez Neely était prévue pour le samedi suivant. Je passai la matinée entre peur et excitation. Je dus changer deux fois de chemise, tant je transpirais des aisselles, et finalement j'attirai Evan sous la douche pour qu'il me baise jusqu'à épuisement, juste pour que je cesse de penser à ce qui nous attendait.

Ça fonctionna... enfin, jusqu'à ce qu'on se rhabille.

– Dieu merci, le rendez-vous a lieu tôt dis-je, en regardant l'heure sur mon téléphone. Si on avait dû attendre jusqu'à cet après-midi, je crois que je n'aurais pas tenu. (Je lançai un regard perplexe à Evan.) Comment fais-tu pour être si calme ?

– Des années d'entraînement. Et j'ai seulement l'air calme. Un peu de nervosité, c'est une bonne chose avant l'action. Ça maintient en alerte.

– Dans ce cas, je suis la personne la plus alerte du monde à cette minute précise.

Il m'attira contre lui et m'embrassa profondément.

– Tout va bien se passer. Souviens-toi, tu travailles avec une équipe expérimentée.

– Et ça fait de moi le maillon faible.

– Ça fait de toi du sang neuf, plein de dynamisme.

La sonnerie de son téléphone retentit, il y jeta un coup d’œil.

– Ils sont en bas, annonça-t-il. Allons-y.

On retrouva Cole et Tyler dans le van de BAS Security, et nous nous rendîmes tous ensemble chez Victor Neely à Winnetka. Il nous accueillit à la porte, s’épancha de façon trop polie et obséquieuse, répétant combien mon oncle était un homme formidable, et nous conduisit à la galerie.

Je lançai un regard à Evan en montant l’escalier et vis qu’il avait la même réaction que moi – aucun de nous deux n’aimait ce type, et pendant une seconde j’aurais aimé pouvoir tout annuler. Parce que, après tout, si tout se déroulait comme prévu, lui se retrouverait avec le véritable Carnet de la créature, et nous avec la copie.

Ça semblait vraiment injuste.

Arrivés à la galerie, nous y entrâmes dès que Neely eut désactivé l’alarme.

– C’est une pièce incroyable... dit-il.

Evan s’écarta du groupe pour suivre le chef de la sécurité qui nous avait accompagnés jusque-là. Cole et Tyler entrèrent et observèrent les lieux, posant des questions à Neely sur la galerie et la sécurité, en affirmant que toutes ces informations étaient nécessaires pour l’assurance.

Neely répondit à tout sans sourciller et, quand je sentis mon téléphone vibrer dans ma poche comme prévu, je dis à Neely que je voulais discuter avec lui de l’emplacement du buffet, à déterminer en fonction du passage des invités.

– Je me disais qu’on aurait pu installer un bar à cocktails de ce côté, dis-je en l’attirant vers un mur couvert de pages de divers manuscrits historiques.

Je tournais le dos au mur, afin de faire face à la galerie. Neely se tenait face à moi, tournant le dos à Cole.

– On peut installer les buffets et le bar contre le mur, dis-je. Ça facilitera le passage.

– Tout ce que vous voudrez, répondit simplement Neely.

Trop rapidement, en réalité : il ne s’était passé que vingt secondes. Il allait se retourner, et s’il le faisait si tôt, il allait voir Cole la main fourrée dans une boîte censée être verrouillée... et on serait tous foutus.

Le regard de Tyler croisa le mien. Alors, pendant cette nanoseconde, je sus que tout dépendait de moi. Et même si je n’avais pas de plan précis pour nous sortir de cette impasse, j’étais toujours en action. J’avançai d’un pas, fis semblant de trébucher, et me rattrapai au bras de Neely en tombant, perdant ma chaussure et m’écorchant un genou sur le parquet râpeux par la même occasion.

– Je suis vraiment désolée, dis-je, tandis qu’il stoppait son mouvement de rotation pour se pencher et m’aider. Ces maudits talons, ils sont vraiment...

– Mais non, protesta-t-il. Ne vous excusez pas, je vous en prie. Vous allez bien ?

Il tournait de nouveau le dos à Cole. Je fis une légère grimace, pour être sûre qu’il concentre son attention sur moi, même si les trente secondes étaient largement passées. Mais comme j’étais affalée sur le sol, je ne voyais pas vraiment ce qui se passait.

Tandis que Neely m’aidait à me relever, Cole et Tyler s’approchèrent, me demandant si j’allais bien. Ensuite, tout le monde sortit de la galerie, et nous remerciâmes tous les trois Neely pour le temps qu’il nous avait accordé. Lui s’excusa grandement, promettant de s’assurer que les sols ne seraient pas cirés pour le soir du gala, afin que les femmes puissent déambuler en hauts talons en

toute sécurité.

– Oh, mon Dieu ! m'écriai-je en regagnant le van, et je me jetai dans les bras d'Evan. Putain de merde ! Putain de putain ! Oh mon Dieu !

J'étais sur le point de répéter la même rengaine, quand Evan posa fermement ses lèvres sur les miennes.

Son baiser fut long et profond. S'il essayait de me calmer, il était complètement à côté de la plaque.

– Quel truc de dingue ! m'exclamai-je.

– Tu as assuré, dit Evan.

– Sérieusement, dit Cole. Tu m'as sauvé les miches.

– Parce que ce sont des miches qui méritent d'être sauvées, répliquai-je, et Tyler éclata de rire.

– Je suis superexcitée, dis-je.

J'avais envie de courir, de bondir, avec l'impression que j'allais exploser si je ne faisais rien pour dépenser toute cette énergie.

– C'est de la folie, continuai-je. Je me sens comme si j'avais ingurgité douze litres de caféine. C'est toujours comme ça, ou la montée d'adrénaline vient de ce qu'on a eu vraiment chaud aux fesses ?

– Ça n'a aucune importance, affirma Evan. Parce que c'est la dernière fois que tu fais ce genre de trucs.

J'éclatai de rire.

– C'est vrai. Et je n'ai pas besoin de voler des manuscrits anciens pour ressentir ça, dis-je en l'attrapant par le col pour l'attirer vers moi. Je t'ai, toi, pour ça.

– Oh, pour l'amour du Ciel ! s'exclama Tyler. Les voilà qui remettent ça. Que quelqu'un m'achève, par pitié !

Evan lui fit un doigt d'honneur puis m'embrassa, et son baiser lascif et langoureux illustrait parfaitement mon propos.

Ouais, pensai-je. Quel besoin de voler, quand on a cet homme ?

– Vous voulez déjeuner ? demanda Tyler, et j'eus envie de hurler de frustration et d'incrédulité.

Sérieusement, comment pouvait-il être aussi calme ?

– Avec plaisir, répondit Cole.

– Non, dis-je, me retournant pour défier Evan du regard. Et toi non plus.

– Il semblerait que j'aie un engagement préalable, répliqua Evan d'un ton plein d'humour.

À leur sourire idiot, je vis que Cole et Tyler avaient compris, mais je m'en moquais. J'avais l'intention de sauter sur Evan Black à la seconde où on sortirait de ce van et, sincèrement, peu m'importait qui était au courant.

– Tu es sûre que tu ne veux pas déjeuner ? me demanda Evan dès que nous fûmes seuls sur son bateau. Je crois que j'ai une pizza congelée, je pourrais la réchauffer.

– N'y pense même pas ! Je ne veux pas de pizza, je ne veux pas manger. Je te veux juste toi. Ici et maintenant.

– Ici ?

Il regardait la table de la salle à manger.

– Oh que oui !

Je déboutonnai ma chemise et l'ôtai, ainsi que mon caraco. Evan me regardait, amusé, cela ne fit

que m'exciter encore plus. J'allais lui montrer si c'était drôle.

Je descendis la fermeture Éclair de ma jupe, que je fis tomber en même tant que ma culotte. Puis je grimpai sur la table.

– Tu es sérieuse... constata-t-il, mais l'amusement perceptible dans sa voix quelques secondes plus tôt s'était désormais transformé en chaleur.

– S'il te plaît, le suppliai-je. Je crois que je suis désespérée.

– Je crois que j'aime bien quand tu es désespérée, souligna-t-il.

Il déboutonna son jean tout en se rapprochant de moi. Il l'enleva, puis se glissa entre mes cuisses. Je haletais, rien qu'à l'idée de le sentir en moi. J'avais envie de ce moment fou et violent. Et j'en avais envie maintenant.

Mais Evan se mit à genoux, et je me sentis frustrée. Enfin, jusqu'à ce qu'il pose mes jambes sur ses épaules et enfonce sa langue en moi. Je criai, mes doigts s'accrochaient fermement à ses cheveux, tandis qu'il léchait, suçait. Et puis, sans prévenir, il s'arrêta et se releva.

Et avant que je puisse protester ou imaginer ce qui allait se passer ensuite, il fut face à moi, m'attira contre lui et plaça sa queue. Puis il me pénétra violemment, frénétiquement.

Je me cambrai en hurlant, mon corps en voulait encore plus. Plus profond. Plus fort.

– Oui ! criai-je. Plus fort, Evan, s'il te plaît, plus profond ! Oh mon Dieu, oui !

Je me collai à lui, mes coups de reins accompagnaient chacun des siens. J'étais folle de désir, complètement euphorique. Et quand l'orgasme me fit décoller, je ne pus que m'agripper à cet homme qui m'avait fait ressentir tout ça en même temps.

Il recula, m'entraînant avec lui, puis il nous laissa tomber sur la moquette. Après un bon moment passé ainsi, tous deux allongés par terre, je suggérai :

– On devrait se lever.

– Pas moyen, répondit-il en m'attirant contre lui.

Je me blottis dans ses bras, me sentant à fleur de peau. J'avais envie d'être encore plus près de lui.

– C'est vraiment dommage, tu sais, dis-je bientôt dans un murmure.

– Qu'est-ce qui est dommage ?

– La montée d'adrénaline que j'ai eue aujourd'hui chez Neely, celle que j'ai en volant à l'étalage. C'est la même quand tu es en moi. (Je me redressai pour mieux le regarder.) Tu me fais me sentir vivante, Evan. Tu me fais me sentir moi.

Et c'était la vérité. Je pouvais être moi avec Evan. Pas de secrets. Pas de retenue. Je n'avais jamais compris ce que signifiait être libre jusqu'à ce que je sois dans ses bras.

– Est-ce que je te fais ressentir ça aussi ? demandai-je.

Il m'avait fait un cadeau incroyable en s'autorisant à être lui-même avec moi. Et à cet instant, je voulais plus que tout au monde savoir que j'avais fait pareil pour lui. Que moi aussi je lui avais donné le cadeau du plaisir intense.

– Est-ce que tu me fais ressentir ça ? répéta-t-il. Mon Dieu, Lina, tu ne vois pas ? Tu la plus grande adrénaline de ma vie. Le plus grand frisson. La virée la plus folle. Tu es tout ce que j'ai toujours voulu, tout ce que je pensais ne pas mériter. Tu es exceptionnelle. Tu es belle. Tu es à moi. Et je t'aime.

Je clignai des yeux et m'aperçus alors que je pleurais.

– Tu peux répéter, s'il te plaît ?

Il me fit un immense sourire.

– Je t’aime, dit-il, en glissant le long de mon corps pour couvrir ma peau nue de baisers. Tu aimerais que je te montre combien ?

Je me rallongeai, bras et jambes écartés, mon corps ouvert pour lui.

– Oui, acquiesçai-je avec un sourire béat. J’aimerais beaucoup.

Chapitre 21

Le lendemain, dimanche, on alla déjeuner avec Rose à Evanston. Ayant trop mangé et trop joué en plein soleil, je passai le trajet du retour à somnoler, repue.

– Je dois régler un truc au Destiny, dit Evan. Ça ne te dérange pas ?

– Bien sûr que non. J'en profiterai pour faire mes valises en attendant. Mais je nous fais toujours à dîner ce soir, n'est-ce pas ? Mon avion décolle à huit heures demain matin, alors je veux vraiment passer cette nuit avec toi.

– Marché conclu. Tu reviens mercredi, c'est ça ?

J'acquiesçai. J'avais décidé que je devais annoncer en personne ma décision à mes parents. Et comme je m'étais toujours sentie plus à l'aise dans des endroits familiers, je voulais profiter de ce qu'ils passaient une semaine dans notre maison de Californie pour leur rendre visite.

– Je serai de retour vers dix-neuf heures, promit Evan en me déposant à l'appartement.

J'enfilai un jean et un tee-shirt, puis pris un taxi jusqu'à Fox & Obel et revins avec deux sacs de courses. Plus qu'il n'en fallait, bien sûr, mais je voulais que tout soit parfait.

Je venais de poser un sac pour appuyer sur le bouton d'appel de l'ascenseur, quand Kevin fit irruption dans le hall.

– Laisse-moi t'aider, dit-il en ramassant le sac.

– C'est bon, je m'en sors. (J'attrapai le sac.) Qu'est-ce que tu veux, Kevin ?

– Il faut qu'on parle.

– Je ne crois pas qu'on ait quoi que ce soit à se dire.

Il sortit son insigne.

– Si, insista-t-il, on a des choses à se dire.

– Je... Oh !

Une vague de peur m'envahit. Est-ce qu'il savait pour Neely ? Pour le manuscrit ? Je fis un effort pour parler d'une voix calme.

– De quoi s'agit-il ?

– De ton petit ami, dit-il, sur un ton sévère. Montons pour discuter.

J'acquiesçai en silence, puis le suivis dans l'ascenseur. Arrivée dans l'appartement, je me dirigeai aussitôt vers la cuisine, espérant profiter de ce moment pour reprendre mes esprits. Cependant, à mon retour dans le salon, je n'avais pas l'impression d'avoir repris quoi que ce soit. Tendue, je m'assis dans un fauteuil, le regardai droit dans les yeux et lui demandai d'en venir directement au sujet.

– Je peux coincer ces connards, affirma-t-il, sans autre préambule.

– Qui ça ?

– Ne fais pas semblant de ne pas comprendre ce que je dis, s'énerva-t-il. Evan Black, Tyler Sharp et Cole August.

Il avait craché leurs trois noms, et mon cœur s'était serré un peu chaque fois.

– Les coincer ? demandai-je, m'efforçant d'avoir l'air blasée et sûre de moi. Et pour quoi exactement ?

– Pour violation du Mann Act, la loi fédérale qui condamne le transport de personnes à des fins sexuelles.

Ces mots me glacèrent.

Je brûlais de lui dire que je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était le Mann Act, mais ç'aurait été un mensonge. Mon père avait fait partie de dizaines d'unités policières, et passé des heures à discuter avec ma mère de la possibilité d'utiliser le Mann Act pour combattre l'esclavage moderne.

– Qu'est-ce que tu insinues exactement ? demandai-je froidement.

– Ces salauds transportent des prostituées. Ils leur font passer des frontières d'État à des fins sexuelles. Et je suis convaincu que, quand on aura enfoncé cette porte et creusé un peu plus, on découvrira des trucs encore pires que ça. Esclavage moderne. Drogue. Toutes sortes de conneries. Ils sont mouillés profond, Angie. Et plus longtemps tu traîneras avec eux, plus bas tu tomberas toi aussi.

J'avais des vertiges et me rendis compte que je secouais la tête depuis qu'il avait commencé à parler.

– Pourquoi tu me dis tout ça ?

– Parce qu'il faut que tu saches, répondit-il. Et parce que tu vas m'aider.

– Non, protestai-je en me levant. Tu as tort. Il est impossible qu'Evan soit mouillé dans ce genre de trucs, et je ne vais sûrement pas t'aider à le harceler.

– Assieds-toi ! m'ordonna-t-il d'un ton sévère.

Je m'exécutai.

– J'ai quelques témoins tout prêts à parler, mais j'ai besoin de plus.

Des témoins. Ce fut comme si le mot avait déclenché la sonnette d'alarme. C'était impossible, comment aurait-il pu avoir des témoins ?

Je me rendis compte qu'il avait continué à parler.

– Quoi ? dis-je en clignant des yeux.

– J'ai dit que j'avais aussi besoin de toi. Tu vas porter un micro.

– Même pas en rêve !

– Tu vas discuter avec ton petit ami continua-t-il, exactement comme si je n'avais rien dit. Tu vas lui faire admettre ce qu'il fait, et là tu verras que j'ai raison.

– Tu as tort, assurai-je.

Je ne pourrais jamais croire que les chevaliers de Jahn étaient impliqués dans ce genre de merde.

Kevin continua de parler comme si je n'avais pas prononcé un mot.

– Et je sais que tu vas le faire pour la simple raison que tout ça te concerne toi aussi. Tu sors avec lui, n'est-ce pas ? Ça veut dire que toi aussi tu es mouillée dans ses conneries. Ce n'est pas une position optimale, Angie. Et encore moins pour ton père, ajouta-t-il, ce qui me fit froid dans le dos. Pas quand il est sur le point d'annoncer sa candidature à la vice-présidence. Si la presse apprend un truc de ce genre, ça ne va pas être joli.

– Tu es un incroyable connard.

– Ce n'est pas moi le connard, mais Evan. Lui et ses amis, ajouta-t-il en se levant. Je reviendrai demain et tu me donneras ta réponse. Et, Angie... elle a intérêt à être positive.

Il quitta l'appartement. Je ne bougeai pas de mon fauteuil. J'y étais encore quand Evan arriva des heures plus tard. Peterson lui avait ouvert. Je ne m'étais même pas rendu compte de sa présence dans l'appartement avant qu'il ne vienne s'asseoir sur le bord de la table basse en face de moi.

Je m'étais emmitouflée dans une couverture, mais même sous le coton, je me sentais glacée. Amorphe.

– Tu es malade ? demanda Evan, posant sa main chaude sur mon front.

Je fis non de la tête.

– Ils veulent que je porte un micro, dis-je

Et je vis ses épaules retomber. Il avait compris.

– Kevin... dit-il. Ce putain de petit con.

– Il prétend que tu trempe dans la prostitution. Que tu violes le Mann Act. Que je dois t'observer, t'espionner. Et il assure que si je ne le fais pas, mon père sera mêlé à tout ça.

Evan glissa de la table basse pour s'agenouiller devant moi, son visage empreint d'une grande douceur.

– Bébé... dit-il. On va s'en sortir.

Je secouai la tête puis le regardai dans les yeux.

– Ça pourrait détruire mon père.

Il me regarda, perplexe.

– Qu'est-ce que tu fais, Lina ?

– Ce que je dois faire, répondis-je. Je fais ce que je peux faire.

– Dis-moi...

– Je vais aller en Californie, comme prévu. Et j'appellerai Kevin en chemin pour lui dire que tu m'as larguée et que je déménage à Washington, comme prévu. Donc, qu'il est inutile de me faire porter un micro. Il laissera mon père tranquille. Et si les garçons et toi vous réussissez à légaliser assez vite tout ce qui se passe au Destiny, il vous laissera tranquilles, vous aussi.

– Merde ! Lina...

Il se passa les mains dans les cheveux, le regard fou et désespéré. D'une certaine façon, je l'enviais. Moi, je ne ressentais plus rien.

– Mon cœur, écoute-moi... dit-il, me prenant les mains pour les serrer fort. Personne ne te punit. Ce n'est pas parce que tu t'es laissé enfin un peu aller, que l'univers déconne. Tu n'as pas à faire pénitence. On va trouver une solution.

Je me penchai pour l'embrasser.

– Je t'aime, et je sais que ce n'est pas une punition. Je le sais vraiment, lui dis-je en lui caressant la joue. Tu devrais comprendre mieux que n'importe qui.

– De quoi tu parles ?

– C'est comme ça que tu as agi pour ta mère et Rose. Tu as fait d'immenses sacrifices pour elles, parce que tu les aimais. Eh bien, je t'aime. J'aime mon père. Et je ne pourrais jamais vivre en sachant que je n'ai pas fait tout ce qui était en mon pouvoir pour vous protéger tous les deux.

– Putain ! Lina...

– Non.

Le mot était sorti immédiatement, ferme et plein de conviction.

– S'il te plaît, continuai-je. J'ai pris ma décision. Je connais Kevin, je sais comment il fonctionne. Il est rancunier. Si je reste, il ne lâchera jamais l'affaire. Tu veux laver ta réputation pour Rose ? Tu veux que tout ce que tu as dû abandonner pour légaliser tes affaires compte pour de vrai ? Alors, tu dois me laisser faire ça.

Il ne dit pas un mot. Il se contenta de me contempler de ses yeux gris tempétueux, si chargés de regret que je dus détourner le regard.

– Je suis désolée, dis-je en me levant. Je t'aime éperdument. Et c'est pour ça que je dois partir.

Ça me faisait du bien d'être en Californie avec ma mère et mon père, mais Evan me manquait terriblement. Dès que la douleur devenait trop forte, je me rappelais pourquoi j'étais partie. Pour lui. Pour mes parents. Et même un peu pour moi, parce que je pouvais enfin quelque chose pour eux, même s'ils n'avaient pas vraiment conscience de mon sacrifice.

Cependant, je ne pouvais pas non plus m'enterrer. Je pris donc mon courage à deux mains, demandai à mes parents de s'asseoir et leur annonçai que je ne voulais pas de ce poste à Washington.

– Je trouve le monde politique fascinant, et je ne regrette ni mon diplôme ni les années que j'y ai consacré ou quoi que ce soit. Mais ce n'est pas moi, tout simplement.

– Alors, pourquoi... commença ma mère, avant que mon père ne pose doucement sa main sur la sienne pour lui couper la parole en silence.

– J'ai toujours pensé que la politique fascinait plus ta sœur, dit-il.

Il parlait d'un ton neutre, mais je vis à son expression qu'il avait compris. Je pense que, pour la première fois, je compris véritablement à quel point mon père était un politicien né.

– Elle en aimait tous les aspects, confirmai-je. Moi, j'aime bien ça. Je trouve ça intéressant. Mais ce n'est pas une passion, papa. Pas comme pour toi. Pas comme pour Gracie.

Il acquiesça lentement.

– Qu'est-ce qui te passionne ?

– L'art, dis-je sans l'ombre d'une hésitation.

Il pencha la tête.

– Je n'aurais même pas dû te poser la question. Je crois que tu es née un carnet de croquis à la main.

– Dommage que je sois infoutue de dessiner un bonhomme...

– Balivernes ! protesta ma mère. Tu es bourrée de talent.

Je ris doucement et la pris dans mes bras.

– Je ne le suis pas, dis-je, mais je sais le reconnaître. J'aimerais bien diriger une galerie un jour. Ou travailler comme restauratrice. Je ne sais pas. Pour être honnête, je ne suis pas sûre de connaître toutes les possibilités. Mais je crois que je veux reprendre mes études pour le découvrir.

Je fronçai le nez en retenant mon souffle, m'efforçant d'analyser leur réaction.

Ma mère parla la première.

– J'en discuterai avec Candace demain matin. Tu te souviens de Candace ? Elle a fait un stage de deux ans au Louvre. Si quelqu'un peut nous indiquer les meilleures écoles, c'est elle.

Je voulus dire quelque chose, mais les mots se coincèrent dans ma gorge pleine de larmes. Alors, je me contentai de sourire comme une idiote et de regarder mon père. Il secoua la tête, faisant semblant d'être triste.

– Je vais devoir rendre une multitude de services quand je serai de retour au Capitole, dit-il. Le député Winslow ne trouvera jamais d'assistante aussi compétente que celle que tu aurais été.

Je me jetai à son cou et le serrai fort dans mes bras.

Et pour la première fois depuis bientôt huit ans, j'eus l'impression d'être vraiment moi-même avec mes parents, et non plus le spectre de ma sœur.

– Tu as pensé à retourner à Chicago ? me demanda ma mère quelques jours plus tard, tandis que nous arpentions les galeries marchandes de La Jolla. Je crois qu'ils ont plusieurs très bons cursus.

– C’est vrai, dis-je. Mais je ne crois pas, je ne suis pas sûre de vouloir vivre dans la même ville que Kevin.

Elle haussa un sourcil.

– Ce jeune agent que ton père t’a présenté ?

– Ne le dis pas à papa, mais c’est un peu un connard.

– Ah oui ? Tu n’aurais pas juste rencontré quelqu’un d’autre ?

Je fis la moue.

– Il y a eu un type, dis-je. Mais ça n’a pas marché.

– Pourquoi ? demanda-t-elle, et je me détestai d’avoir abordé le sujet.

– Plein de trucs.

– Tu veux me raconter ?

Je secouai la tête.

– Non.

On marcha en silence pendant un moment.

– Tu l’aimais ? demanda-t-elle.

Je faillis mentir, mais je ne pouvais pas faire ça à Evan. Même s’il ne faisait plus partie de ma vie, je ne pouvais pas mentir sur ce que j’éprouvais pour lui.

– Oui. Oui, je l’aimais.

Elle me jeta un regard en coin et je m’attendis au discours réconfortant habituel d’une maman.

– Ton père n’est pas le premier homme que j’aie aimé, dit-elle à la place.

– Ah non ? Qui alors ?

L’ombre d’un sourire releva le coin de ses lèvres.

– Ça n’a aucune importance. Mais il était excitant, audacieux, et il me donnait l’impression qu’avec lui rien n’était impossible.

– Je connais ce sentiment... dis-je.

Evan était l’adrénaline dont j’avais besoin, ce petit truc en plus qui me faisait me sentir en vie. Et je savais désormais que je l’étais moi aussi pour lui.

– Tu n’as jamais ressenti ça avec papa ? lui demandai-je.

– J’aime énormément ton père, mais c’est moins passionnel, dit-elle. Il s’agit plus d’un partenariat. Et il n’y a rien de mal à ça, Angie. Mais si tu peux trouver la passion et le partenariat... (Elle s’interrompit, eut un sourire hésitant.) Ce ne sont pas des choses dont les mères sont supposées parler. Mais je veux que ta vie soit la meilleure possible.

– Et pourquoi ne l’as-tu pas épousé ? Ce premier homme, je veux dire.

– Il ne voulait pas de moi. Enfin... il refusait de m’avoir.

– Comment ça ?

– Il était impliqué dans de nombreuses affaires pas vraiment légales. Il disait que ça ne serait pas une vie pour moi.

Je m’arrêtai net, et me tournai vers une vitrine pour qu’elle ne puisse voir mon visage. *Jahn*. C’était donc pour ça, toutes ces photos sans mon père que j’avais trouvées dans l’album. Mon père n’était pas d’actualité à l’époque où elles avaient été prises.

– Et tu étais d’accord ? demandai-je doucement.

– Je n’y ai jamais vraiment réfléchi, dit-elle, même si je ne la croyais pas. Il pensait me sauver. Faire ce grand sacrifice pour me protéger. En réalité, il nous a juste fait souffrir tous les deux. Je

crois qu'il a regretté d'être parti.

Je me sentis vide en dedans.

– Comment le sais-tu ?

– Des choses qu'il m'a dites quand je l'ai revu des années plus tard. (Elle balaya les mots d'un revers de la main.) Peu importe... Je ne saurai jamais avec certitude.

Mais moi je savais, compris-je. Voilà pourquoi il avait gardé toutes ces photos. Et qu'est-ce qu'il m'avait dit, déjà, quelques années auparavant ? « Sarah est une fille à part. »

Oui, pensai-je, *elle l'est*.

Et même si j'aimais éperdument mon père, je ne pus m'empêcher d'avoir envie de sangloter en pensant à ma mère et mon oncle, à l'amour qu'ils n'avaient pas eu la chance de véritablement partager.

J'essayais vraiment de ne pas penser à Evan, ni au sacrifice que je faisais pour lui. Un sacrifice accompli sans son consentement. Et que je craignais de regretter un jour. Mais je ne voyais toujours pas ce que j'aurais pu faire d'autre. Je ne pouvais pas les laisser, ni lui ni mon père, en proie aux vautours, et à ce moment-là Kevin attendait, affamé, que quelqu'un fasse une erreur. Et je savais que, le cas échéant, ces deux hommes que j'aimais se feraient dévorer tout crus.

Je fis un effort pour paraître plus joyeuse pendant le reste de notre virée shopping. Et à notre retour à la maison, les bras chargés de paquets, nous riions toutes les deux des horribles tenues que nous avions essayées dans un petit magasin.

– Tu aurais dû acheter la rose, assura ma mère.

– T'es folle ? J'aurais eu l'air d'un marshmallow à pattes.

Nous arrivions dans le salon, et j'allais lui répondre qu'elle aurait dû acheter cette espèce de tunique bleue, quand je fus stoppée net dans mon élan. Evan était là. Avec mon père et trois hommes que je ne connaissais pas. Ils portaient des costumes et semblaient en mission officielle.

– Hum... Salut ! Que se passe-t-il ?

– J'avais des affaires à régler avec ton père, me répondit Evan – ce qui n'avait pour moi aucun sens. Je pense que tout est clair, désormais. (Il se leva et tendit la main.) Sénateur, ce fut un plaisir.

Il finit de saluer tout le monde, puis se tourna vers la porte.

– Angie, puis-je te dire un mot ?

Je vis sur le visage de ma mère l'expression de celle qui avait enfin placé la dernière pièce du puzzle, mais ce n'était pas le moment de confirmer ou nier quoi que ce soit.

Je suivis Evan à l'extérieur, plus légère que je ne l'avais été depuis des jours, mais aussi en colère qu'il débarque au moment où je commençais enfin à gérer ma douleur. Parce que rien n'avait changé. Il n'y avait toujours aucun avenir possible pour nous, puisque la carrière de mon père était en jeu, et le voir ne faisait que raviver une profonde blessure encore fraîche.

– Tu peux m'expliquer ?

– C'est fini, dit-il. Toute cette menace de merde de Mann Act, c'est mort et enterré.

Je le regardai, bouche bée.

– Comment ça ?

– On a passé un accord. Cole, Tyler et moi.

– Un accord ?

La peur et le dégoût me nouèrent l'estomac, je ne voulais pas y croire.

– Tu veux dire que Kevin avait raison ? Vous étiez vraiment...

– Non, putain ! protesta-t-il. C’est tout le contraire, en réalité. Il y a un réseau qui opère en Californie et au Nouveau-Mexique, et il fait exactement ce dont Kevin nous accusait : faire entrer illégalement des filles sur le territoire et les forcer à se prostituer. On a eu vent de leurs activités, et on a décidé d’intervenir. On faisait venir les filles au club et on leur donnait un travail légal. Ça n’a pas plu au cartel. Larry est l’un de leurs sbires, et quand tu m’as raconté ce que Kevin t’avait dit, j’ai compris qu’ils avaient dû menacer certaines des filles pour les forcer à faire un faux témoignage. Alors je suis venu ici voir ton père, parce qu’il fait partie d’une unité en lutte contre ce genre de réseaux depuis plusieurs années maintenant. Et, en échange de notre immunité contre ce Mann Act bidon, Cole, Tyler et moi allons travailler main dans la main avec le FBI et les autorités locales.

– En fait, Kevin n’a rien du tout contre vous, dis-je. Rien sur toi, et rien qui puisse nuire à mon père. Et comme mon père et toi allez travailler ensemble avec l’unité, il aura juste l’air d’un idiot s’il essaie de vous voler dans les plumes.

Il afficha un sourire ironique.

– Aucun doute, tu es bien une fille de politicien.

– Mais... mais c’est génial !

Si génial que je dus m’appuyer contre le capot de sa voiture de location.

– Merci, dis-je. Merci d’avoir sorti mon père de toute cette merde.

– De rien... Mon mobile était assez égoïste. Je ne voulais pas te perdre.

– Je ne veux pas te perdre, moi non plus. Tu m’as tellement manqué, bon sang !

– Mais tu vas devoir garder les yeux bien ouverts, continua Evan. Parce que Kevin va être très en colère, alors il cherchera peut-être à se venger. Tout ça, c’est fini pour moi, comme je te l’ai dit. Je suis en train de nettoyer toutes mes affaires, et quand c’est impossible, je les laisse tout simplement tomber. Je cesse l’activité ou je revends mes parts à Tyler ou à Cole. Ça fait un moment que je mets de l’ordre, en fait depuis la mort de ma mère. Et je ne crois pas qu’il y ait la moindre preuve à laquelle Kevin puisse se raccrocher. Mais ça ne change rien : j’ai fait des choses. Des choses sur lesquelles il pourrait sauter. Il ne pourra sans doute pas mener tout ça à bien, mais il peut faire de nos vies un véritable enfer.

Il prit ma main et la porta à ses lèvres.

– Bref, tant que Kevin sera déterminé à fouiner, je serai toujours un pari risqué.

Je le regardai, pensant à la manière dont je me sentais avec lui. Aux regrets de mon oncle. À ceux de ma mère.

Je pensai surtout à ce que je voulais, moi.

Et je voulais cet homme.

– Je t’aime, Evan. Je veux rentrer à la maison. Et je suis prête à accepter tous les risques, affirmai-je en inspirant profondément. Je ne veux plus être loin de toi.

– Et tu ne le seras plus jamais, dit-il, m’attirant dans un long baiser profond, me faisant cet effet incroyable qu’il avait sur moi et que j’aimais tant. Tu veux rentrer directement à Chicago ? demanda-t-il.

Je fronçai les sourcils, pas sûre de le suivre.

– Pourquoi ? Tu veux passer quelques jours en Californie ?

– Je me disais qu’on pourrait faire un petit détour sur le chemin du retour. Un week-end en Italie ? Ou on pourrait faire une folie, et y rester toute une semaine. Qu’est-ce que t’en dis ?

Je ris, enchantée par cet homme, par le monde, par l’univers tout entier.

– Je dis que c'est une idée absolument merveilleuse.

Épilogue

Heureusement pour moi, Esther n'avait encore engagé personne pour diriger la fondation. Je pris donc tout naturellement mon nouveau poste. Entre ce travail et mes cours, j'étais très occupée, mais cela me passionnait. J'aimais tout particulièrement retrouver Evan le soir à la maison.

Le jour où mon poste fut officialisé, mes parents m'envoyèrent des fleurs.

Et pour l'occasion, Evan m'emmena prendre le thé au Drake. Puis on alla marcher sur la plage. Malgré mes talons hauts et ma robe de cocktail, et malgré le costume d'Evan. On enleva nos chaussures pour marcher pied nus dans le sable jusqu'au bord de l'eau.

– Il faut que je te parle de quelque chose, dit-il sans me regarder, les yeux rivés sur le lac qui s'étendait devant nous.

Sa voix retint mon attention, et je fus aussitôt prise d'une angoisse irrationnelle. Je cessai de dessiner dans le sable avec mes pieds et le regardai.

– Très bien, dis-je, me répétant que ça irait, quoi qu'il ait à me dire. (Il s'agissait d'Evan, après tout. De l'homme que j'aimais.) Dis-moi.

– J'ai demandé aux gars d'enquêter un peu en Californie. De parler avec quelques-uns de nos contacts au sein de la police. De leur poser des questions sur certains chefs de gangs. On a dégotté de bonnes pistes et, la dernière fois que j'y suis allé, je les ai suivies.

Je me crispai.

– Gracie, dis-je.

Ses doigts étaient toujours entrelacés aux miens et il porta nos deux mains jointes à ses lèvres.

– Jahn les avait trouvés, dit-il. Je ne sais pas comment, mais il a trouvé les trois fils de pute qui ont tué ta sœur.

– Oh...

Les jambes soudain molles, je m'accrochai fort à la main d'Evan. Je voulais me lever.

– Comment ? Quand ?

– Il y a cinq ans. Il n'a jamais rien dit, il est juste allé venger sa nièce. Je ne suis pas sûr de savoir exactement de quelle manière. Mais il a réussi. Il les a trouvés, et il en a tué deux. Le troisième, qu'il a envoyé à l'hôpital, a survécu et s'en est vanté auprès de ses potes. C'est comme ça qu'on a pu le retrouver.

– Je...

J'inspirai profondément, et me rendis compte qu'une partie du fardeau que je portais depuis presque huit ans s'était envolée.

– Ils l'ont arrêté ?

– Non, répondit Evan, les mâchoires serrées.

Je me léchai les lèvres.

– Tu l'as tué ?

Il se tourna vers moi, ses yeux gris plus vides que je ne les avais jamais vus.

– Non, dit-il. Le type d'un autre gang s'en est chargé il y a six mois. Il respira un bon coup. Je n'ai jamais tué personne, pourtant c'est exactement pour ça que j'y étais allé. Pour trouver ce fils de pute, et en finir avec lui. Tu comprends ce que je te dis ?

J'acquiesçai, apathique.

– J’ai laissé derrière moi une grande partie de mon passé. Pour toi. Pour Rose. Pour moi. Mais j’ai un code d’honneur, et si quelqu’un s’en prend à ce qui m’appartient, je contre-attaque toujours. Et si je dois en arriver là, je tuerai pour ceux que j’aime.

– Tu penses que ça me fait peur ? demandai-je. Tu me connais mieux que ça. Tu n’es pas un assassin, Evan. Tu es un protecteur. Et je ne me suis jamais sentie aussi en sécurité que quand je suis avec toi.

– Tant mieux, dit-il, l’air à la fois soulagé et nerveux. J’avais besoin d’être sûr que tu comprenais ça avant de...

Je penchai la tête sur le côté, étonnée par la façon dont il venait de s’interrompre.

– Avant de quoi ?

– Avant de te demander de m’épouser...

– Evan !

Pendant quelques secondes, je crus qu’il blaguait. Puis il fouilla dans sa poche et en sortit une bague. Enfonçant un genou dans le sable, il me la tendit.

– Je t’aime, Angelina Raine. Je veux passer le reste de ma vie avec toi. Veux-tu m’épouser ?

Je regardai la bague, puis l’homme qui me la tendait, et me rendis compte que tout était flou, sans doute parce que mes larmes coulaient.

Je reniflai, ris doucement et glissai la bague à mon doigt avant de m’agenouiller moi aussi, pour renverser Evan sur le sable. Je l’embrassai avec passion et frénésie, cet homme qui était à moi. Et là, allongée avec lui dans le sable sous le soleil chaud de l’été, je dis la seule chose qu’il restait à dire.

Je dis oui.

La passion dévorante a toujours un prix...

Retrouvez les beautés irrésistibles Evan Black, Tyler Sharp et Cole August dans...

T'EMBRASER

Deuxième tome de la trilogie
à paraître en novembre 2014

Le vrai et le faux.

Le bien et le mal.

Le noir et le blanc.

Tels sont les paramètres du monde dans lequel on vit, et quiconque essaie de vous dire le contraire – en affirmant que rien n'est absolu, qu'il y a toujours des nuances de gris – est soit un idiot fini, soit en train d'essayer de vous arnaquer.

Du moins c'est ce que je croyais.

Mais ça, c'était avant de le rencontrer. Avant de plonger mes yeux dans les siens. Avant de lui faire entièrement confiance.

Peut-être que je suis une idiote. Peut-être que j'ai perdu la tête en perdant le contrôle.

Je ne sais pas.

Tout ce que je sais c'est que tout a changé le jour où je l'ai rencontré. Un regard, et j'ai senti que j'allais avoir des ennuis.

Un geste, et j'ai su que je devais m'enfuir.

Un baiser, et j'étais perdue.

Il n'y a plus qu'une seule question désormais : redeviendrai-je un jour celle que j'étais ? Mais plus encore : en ai-je seulement envie ?

Rien n'est jamais aussi simple que ça le devrait.

C'est mon père qui m'a appris ça. Il a travaillé pendant vingt ans comme agent spécial pour le F.B.I. avant de quitter son poste et de prendre la tête de la police de Galveston, au Texas, une ville insulaire avec suffisamment de crimes pour l'occuper et suffisamment de soleil et de beau temps pour le rendre heureux.

Pendant toute mon enfance, je l'avais vu passer des heures, des jours, des semaines, et même des mois à monter des dossiers du tonnerre contre les pires criminels ayant foulé le sol de cette terre. Des milliers d'heures de labeur. Des centaines d'éléments de preuve. Un véritable travail d'orfèvre, qui n'a jamais servi à rien. La défense débarquait toujours avec un vice de procédure, le juge cédait, et paf, tout ce travail partait à la poubelle.

Comme je l'ai dit, rien n'est simple. C'est le premier principe qui régit ma vie.

Le second va de paire avec le premier : personne n'est ce qu'il a l'air d'être.

C'est mon beau-père qui m'a appris ça. Joueur de base-ball de deuxième division, il avait un visage sympathique et la presse l'adorait. Les journalistes l'appelaient l'« enfant chéri » et faisaient toutes sortes de courbettes, génuflexions exceptées, dès qu'il entrait dans une pièce. Mais ils n'ont jamais parlé de la façon dont il frappait ma mère. Avec ses mains, ses poings, un tesson de bouteille de bière. Tout ce qui pouvait faire l'affaire.

Bizarrement, le journal local n'avait jamais fait mention de toutes ces visites à l'hôpital, et les rares fois où les flics se sont pointés chez nous, il n'y a jamais eu de suite. Harvey Grier avait le visage d'un prince et le sourire d'un jeune premier, et si sa belle-fille de quinze ans appelait les flics au milieu de la nuit, c'était sans doute parce qu'elle s'ennuyait, comme l'adolescente typique qu'elle était. Ce n'était sûrement pas parce qu'elle vivait avec un monstre jour après jour et qu'elle avait appris à voir derrière son masque de gendre idéal.

Mon beau-père est désormais mort. En ce qui me concerne, c'est plutôt une bonne nouvelle. Ce type n'a jamais servi à rien. Si ce n'est à me faire retenir cette seconde leçon de la vie : des monstres

se cachent même sous le masque des plus innocents, et si vous baissez votre garde, ils vous mordent. Jusqu'au sang.

Comment s'en sortir ? Ne soyez jamais sûr de rien. Et ne faites jamais confiance à personne. Je suppose que ça fait de moi une cynique. Mais ça fait aussi de moi un putain de bon flic.

Je sirotai du champagne, et pensai à mon boulot et aux deux grandes vérités que je viens de vous exposer. J'étais appuyée contre l'une des colonnes drapées du Palm Court, le restaurant du Drake à l'élégance sobre. Je ne connaissais absolument personne, d'abord parce que je m'étais incrustée à cette soirée, mais aussi parce que je faisais de mon mieux pour me fondre dans cette colonne, afin de me détendre et d'observer le monde – et les gens – qui circulaient. J'étais venue ici avec un plan précis et je cherchais un visage en particulier. Et j'avais bien l'intention de rester dans mon coin, à tenir ma colonne, jusqu'à ce que je le repère.

Cela faisait près d'une heure que j'étais là, debout, et je commençai à me dire que la nuit allait être longue. Mais j'avais survécu à des planques bien pires, et on ne peut pas dire que je manque de détermination.

J'étais déjà venue ici une fois auparavant. Les tables d'alors avaient été remisées pour permettre aux invités de bavarder autour de l'élégante fontaine et de l'immense arrangement floral. D'après mes observations, le thème vestimentaire de la soirée était « en direct de la Fashion Week », et la seule raison pour laquelle personne ne m'avait encore pointée du doigt était que ma robe, dénichée dans le rayon des invendus, était si passe-partout qu'elle me rendait totalement invisible.

Un air de musique de chambre flottait dans la pièce, jouée par un orchestre qu'on avait parké dans un coin, mais personne ne dansait. Les gens se contentaient de se mêler les uns aux autres. De bavarder, de rire. Tout était du meilleur goût. Très élégant. Très festif.

Et moi, j'étais à mille lieues de mon élément.

L'Indiana est mon habitat naturel. J'y suis d'ailleurs un peu une célébrité, en tant que femme la plus jeune à être passée détective au sein de la police d'Indianapolis. J'étais venue à Chicago parce que je devenais folle à cause d'un passage à vide dû à un congé maladie. Alors quand ma coloc de l'université m'avait dit que sa petite sœur s'était enfuie, j'avais décidé de faire ma petite enquête personnelle. J'étais remontée jusqu'à Chicago, puis j'avais perdu sa trace, exemple parfait du premier principe que j'évoquais.

Mais vu que je suis plutôt géniale – et aussi parce que j'ai des amis dans la police de Chicago et au bureau local du F.B.I. – la piste avait repris assez rapidement. J'avais appris qu'elle s'était procuré une fausse carte d'identité, même si je ne connaissais toujours pas le nouveau nom qu'elle utilisait. Et j'avais des raisons de croire qu'elle travaillait comme serveuse dans un club pour hommes de la région appelé le Destiny.

Les doigts dans le nez, hein ? Pas tout à fait.

J'avais parlé de mes doutes à mon ami du F.B.I et il m'avait fait part des siens. Il pensait qu'une liste longue comme mon bras de trucs illégaux avaient lieu dans ce club, mais il n'était pas autorisé à mener une enquête officielle. Soudainement, ma mission de ramener une fugueuse dans l'Indiana s'était transformée en une opération secrète à part entière, bien qu'absolument pas répertoriée.

À cet instant précis, j'étais donc dans la partie « secrète ».

Vous auriez tendance à penser que ça doit être facile pour une fille relativement mignonne – à savoir moi – d'obtenir un job comme serveuse dans une boîte de strip-tease de Chicago, mais vous

avez tort. J'avais traîné autour du club pendant plusieurs jours, menant mon enquête, essayant de savoir ce qu'ils recherchaient chez une serveuse en dehors d'une jolie paire de nichons et d'un cul ferme. Je remplissais les deux critères – et j'avais des talents de serveuse également – mais impossible d'obtenir un poste. Apparemment, le Destiny n'employait ses filles que sur recommandation.

Comme je l'ai dit, rien n'est jamais aussi simple que ça devrait l'être.

Ce qui nous conduit à la seconde vérité : personne n'est ce qu'il a l'air d'être.

Les trois propriétaires soi-disant honnêtes du Destiny en étaient la preuve. Prenez Evan Black par exemple. C'était à sa soirée que je m'étais incrustée. Une réception très formelle pour fêter ses fiançailles avec Angelina Raine, la fille du Sénateur Thomas Raine, candidat à la vice-présidence.

Je le vis debout de l'autre côté de la pièce, son bras autour d'une petite brune époustouflante. Elle était appuyée contre lui, elle semblait étourdie de bonheur, tandis qu'ils bavardaient avec deux autres couples. C'était comme regarder un tableau de Norman Rockwell. Mais Black n'était pas l'homme qu'il prétendait être.

Je ne vous parle même pas de Cole August, l'associé de Black, que la presse et le public adulaient parce qu'il s'était sorti du fumier dans lequel il était né, parce qu'il avait survécu à son enfance dans les quartiers Sud de Chicago pour devenir l'un des hommes d'affaires les plus influents de la ville. Je le regardais aller et venir de l'autre côté de la pièce, son portable vissé sur l'oreille, le portrait parfait de l'homme d'affaires établi.

Il était beau à crever, cela ne faisait aucun doute, mais je savais qu'August n'avait pas laissé le fumier de son enfance aussi loin derrière lui qu'il aimait le prétendre.

Et puis, il y avait Tyler Sharp.

Il était parti en voyage ces dernières semaines, donc je ne l'avais toujours pas vu en vrai. Mais j'avais fait mes devoirs comme une élève appliquée et j'étais sûre de le reconnaître à la seconde où il entrerait dans la pièce. Il faisait un peu plus d'un mètre quatre-vingt, une carrure mince, athlétique et ce genre de cheveux châtain clair qui deviennent dorés par endroits sous le soleil de l'été. Je savais qu'il avait des intérêts financiers dans de nombreuses entreprises et qu'il possédait une carte American Express Black. Il avait une Corvette, mais ne la conduisait que rarement, lui préférant sa moto Ducati.

Des informations utiles, à n'en pas douter, mais c'était un autre aspect de sa réputation qui m'intriguait, Tyler Sharp avait un faible pour les femmes. Il aimait les sauter, cela va sans dire, mais il aimait également les aider. En matière de mauvais garçons et de criminels, Tyler Sharp était plutôt du genre chevaleresque.

Et j'avais bien l'intention d'utiliser cette dimension à mon avantage.

Mais il fallait d'abord que je le trouve.

– Vous avez l'air perdu.

J'avais les yeux rivés sur l'entrée, mais je tournai la tête vers la gauche et découvris une blonde aux yeux marron avec des cheveux si épais et brillants qu'elle avait l'air tout droit sortie d'une pub pour un shampoing. Elle me tendit sa main et je la pris sans réfléchir.

– Je suis Kat, dit-elle, en agitant son pouce en direction d'Angelina Raine. Je suis la meilleure amie de la future mariée, ce qui fait de moi une sorte d'hôte. Mais pas un mot à ce type-là, ajouta-t-elle en désignant un jeune homme incroyablement beau qui discutait avec l'une des serveuses. Flynn est convaincu de détenir le titre de meilleur ami dans cette histoire. Il manque un peu de confiance en

lui, alors je lui laisse ses illusions.

Elle parlait avec joie, et même si je crois que cette humeur bavarde était en partie due au verre de vin presque vide qu'elle agitait dans sa main, je ne pus m'empêcher de sourire. J'avais beau être fière de mon effort pour ressembler à une colonne, je ne pouvais pas nier qu'un peu d'interaction humaine était la bienvenue.

– Vous êtes venue avec qui ? demanda-t-elle.

– Pardon, qu'avez-vous dit ? Je ne vous ai pas bien entendue.

C'était un mensonge, bien évidemment. J'espérais qu'elle avait bu suffisamment de verres pour oublier qu'elle venait de me poser une question.

– Je me demandais avec qui vous étiez venue. Je pense connaître tous les invités de Lina, donc vous devez être une amie d'Evan ?

– À vrai dire, je suis à la recherche de Tyler, dis-je, très fière de dire la vérité et de mentir à la fois.

– Il a eu du retard, mais je viens de le voir.

Je fus un peu surprise, je n'aurais pas balancé ça de façon si légère si j'avais eu conscience qu'il était sur les lieux. Je voulais avoir le temps de l'observer. De réfléchir, de préparer et de choisir mon moment. Kat, cependant, s'était mise sur la pointe des pieds. Elle avait la main appuyée contre la colonne, près de mon épaule, pour garder l'équilibre et inspecter la foule.

– Ne vous inquiétez pas. Je suis sûre qu'il a du monde à saluer. J'irai le rejoindre dans une minute. De plus, je devrais sans doute aller me repoudrer le nez et...

– Le voilà !

Sa voix était triomphante, et elle me sourit tout en lui faisant signe de la main. Vu que je faisais bien dix centimètres de moins que Kat et que je portais des talons plats, j'étais incapable de savoir si elle l'avait simplement aperçu ou s'il se dirigeait vers nous.

Je profitai de l'occasion pour reprendre mes esprits et préparer mon assaut. L'enthousiasme de Kat m'avait peut-être déstabilisée, mais au fond elle me rendait service. Il fallait que j'approche Tyler Sharp, c'était ma meilleure chance d'infiltrer le Destiny. Et si Kat lui avait vraiment fait signe de nous rejoindre, je ne pouvais pas être plus proche de lui.

Je commençai à croire que soit il ne l'avait pas vue, soit il avait choisi de l'ignorer, quand j'aperçus la lueur dorée de ses cheveux. Il portait un costume gris anthracite, et les lignes épurées du tissu précieux contrastaient avec les cheveux légèrement en bataille qu'il portait juste un peu trop longs pour un businessman. Ils étaient coiffés en arrière, ce qui accentuait les angles saillants de ses joues et de sa mâchoire.

Ses yeux bleu ciel étaient le contre-point parfait du blond doré de ses cheveux, on le regardait et on pensait au soleil et au sable, à des journées folles et à des nuits endiablées. En résumé, il avait un air désinvolte que sa barbe de trois jours ne faisait qu'accentuer. Mes doigts s'agitèrent et, à ma propre horreur, je me surpris à vouloir tendre la main pour lui caresser la joue, laisser le brut de sa barbe lisser mon côté dur, comme du papier de verre sur le bois.

Il passa la fontaine et dansa à travers les invités, avec cette sorte de confiance qui vient de la certitude que les gens s'écarteront sur votre chemin, juste parce que vous êtes tellement cool.

– Tyler ! appela à nouveau Kat, et j'eus l'envie irrationnelle de la bâillonner avec ma main.

C'était pour me rapprocher de ce type que j'étais venue ici, mais à cette minute-là, je ne me sentais pas prête du tout.

Mais je ne pouvais pas m'enfuir. Il nous avait vues, et même s'il avait fait un signe de la tête à Kat, j'étais celle sur qui son attention semblait se concentrer. Son regard croisa le mien, et je dus soudainement me raccrocher aux tentures de la colonne, parce que ce simple regard m'avait foudroyée. J'étais tremblante et perdue. Je n'avais jamais vu Tyler Sharp, je ne le connaissais qu'en photo. Mais à cet instant, j'ai eu l'impression de le connaître depuis toujours.

Il s'arrêta devant nous, il fallait que je me reprenne. Je n'étais pas le genre de femme à perdre son sang-froid à cause d'un bel homme. Ou du moins, je ne l'étais pas jusqu'à il y a deux minutes.

– Est-ce qu'on se connaît ? Il me parcourut du regard, ce qui fit trembler mon corps d'une façon à laquelle je ne m'attendais pas, mais j'étais forcée de le reconnaître, que j'aimais bien.

– Maintenant oui, dis-je fermement, déterminée à reprendre au moins un semblant de contrôle. Je m'appelle Sloane.

– Sloane te cherchait, dit Kat.

– Vraiment ? demanda-t-il tandis que ses yeux ne quittaient pas mon visage – et je crus un instant que si j'avançais d'un pas, j'allais me noyer dans l'océan des siens. C'est drôle, reprit-il. C'est exactement la femme que je cherchais moi aussi.

Délivre-moi, Michel Lafon, 2013

Possède-moi, Michel Lafon, 2013

Aime-moi, Michel Lafon, 2013

Comble-moi, Michel Lafon, 2014

© J. Kenner, 2014

Photo de couverture : © Dominique Silberstein

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

Première publication par Bantam Books, une maison d'édition
de The Random House Publishing Group,
une division de Random House Inc., New York.

Ouvrage publié avec l'accord de Bantam Books.

© Éditions Michel Lafon, 2014, pour la traduction française

118, avenue Achille Peretti – CS 70024

92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

ISBN : 9782749923710

Table of Contents

[Titre](#)

[Chapitre premier](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Épilogue](#)

[Découvrez vite un extrait du Deuxième tome](#)

[Copyright](#)